LES SABLES MOUVANS[1]

PREMIÈRE PARTIE

A la mémoire d'Auguste Huzard.

I

— Je viens vous souhaiter la bonne année en passant, mes amis, dit Addeghem, l'omnipotent critique d'art, en pénétrant dans l'atelier du ménage Fontœuvre.

Et aussitôt, comme il s'avançait, essoufflé des cinq étages et majestueux de sa redoutable autorité, la charmante Fontœuvre quitta son chevalet, courut à lui, devançant à peine son mari qui, précipitamment, posait sa pipe et son journal pour s'empresser près du vieil homme.

— Oh! cher maître, comme c'est gentil, comme c'est gentil!

Jenny Fontœuvre, menue, brune et jolie, avec sa vivacité d'oiseau, son gracieux talent, son courage, faisait l'admiration du critique. Serrée dans sa blouse blanche d'artiste, elle lui venait au coude; il la regardait bénévolement, en lui tenant les deux mains; puis il dit, de sa grosse voix de Flamand, enrouée par quarante ans de brasseries et de criailleries artistiques :

— Hein! Fontœuvre, vous permettez que je l'embrasse, votre femme, pour le 1er janvier?

(1) *Copyright by* Colette Yver, 1912.

En même temps, il mettait deux baisers sonores sur les joues maigriottes de la jeune femme,

— Mais regardez-la donc, continuait-il, on dirait une petite pensionnaire en sarrau ! Elle paraît vingt ans !

— Oh ! oh ! mon cher maître, et ma grande fille de dix ans, et François, et Marcelle ? Je suis une vieille maman, au contraire, avec mes trois enfans.

Le mari riait en considérant Jenny, « sa chère Jenny, » comme il disait toujours, plus épris, racontait-on, de cette courageuse compagne après douze années d'union qu'au premier mois de la lune de miel. C'était un joyeux garçon, méridional, à l'air bourgeois, et qui déclarait lui-même, quand il se voyait devant une glace avec son poil noir épais, son sourire bonhomme, son embonpoint précoce, ses yeux vifs de Toulousain : « J'ai la tête d'un chef de gare. » Il professait le dessin dans trois pensionnats de Neuilly, où son extérieur pacifique plaisait aux dames directrices. Entre temps, il faisait agréablement le paysage, la nature morte, la copie de tableaux, ou le portrait. Ne s'attribuant d'ailleurs aucun génie, quand il parlait de son art, il ne disait généralement pas autre chose que « le boulot. »

A ce moment, Addeghem qui se frayait un chemin vers le feu, à travers le désordre de l'atelier, aperçut contre la baie vitrée la silhouette d'une vieille dame assise. Il salua.

— C'est maman, s'écria Jenny Fontœuvre, c'est maman.

— Oui, dit le gendre à son tour, ma belle-mère est venue de Saintes nous conduire pour les fêtes notre fille aînée, Hélène, qu'elle élève là-bas.

Le critique s'inclina de nouveau, offrit ses hommages. Plus menue encore que sa fille, tout émaciée dans sa robe provinciale, la grand'mère avait quelque chose d'exquis dans la finesse, et cette noblesse de visage des vieilles femmes qui ont beaucoup pleuré.

— Voilà qui est bien, se crut obligé à dire le critique : vous vous êtes réunis pour ce jour de l'an ; c'est tout à fait traditionnel, c'est délicieux. Ah ! les anciens usages, la famille ! la famille !

Il se montait l'imagination, s'émouvait presque, lui, vieux bohème égoïste et sceptique. Mais la petite Fontœuvre se mit à rire.

— Oh! moi, la tradition, je m'en fiche. Le jour de l'an ou un autre, c'est tout pareil. Pour ma part, je ne souhaite la bonne année à personne.

Le visage de Mme Trousseline s'attrista. Elle ne protesta pas, mais c'était comme si le Passé eût été offensé dans ce cœur de vieille femme, aux propos étourdis de la femme artiste.

— Vous permettez? demandait Addeghem en prenant un tabouret près du feu de coke auquel il présentait sa bottine; j'ai attrapé un sacré coup de froid en passant le pont des Arts...

Fontœuvre comprit alors la vérité : le grand homme, vieux garçon, en peine de son après-midi de 1er janvier, et apercevant leur maison quai Malaquais, était venu se chauffer chez eux. Or, Addeghem ne se prodiguait pas; et, de plus, il faisait ou défaisait à son gré la fortune d'un artiste. La petite Fontœuvre, avec son sens pratique aiguisé, entrevit rapidement tout le parti qu'on pouvait tirer de cette visite et de cet abandon.

— Il faut prendre une tasse de thé, dit-elle gentiment, en se penchant vers le vieillard.

Et comme il acceptait d'enthousiasme, tout disposé à savourer ce bien-être familial qu'il était venu inconsciemment chercher, Jenny Fontœuvre, avec une prestesse de petite fille, gagna la porte, disparut en appelant, d'un signe, sa mère.

Toutes deux par un corridor obscur se rendirent à la cuisine.

Brigitte, la vieille cuisinière, — un ancien modèle déformé que l'excellent Fontœuvre avait recueilli jadis par charité, — achevait la vaisselle. Elle essuyait « mesdemoiselles les assiettes, » comme elle disait dans sa manie devenue agaçante de personnifier tous les objets, de leur donner un sexe ou un âge arbitraire. Mme Fontœuvre, tout en enlevant sa blouse, s'adressait à sa mère.

— Il n'y a pas à hésiter, il faut retenir Addeghem à dîner. Le bonhomme peut nous être utile excessivement; un article de lui dans *le Figaro*, et l'on est lancé du coup. C'est une chance de l'avoir à sa table. L'ennui, c'est que...

Puis se retournant vers la cuisinière :

— Brigitte, vite du thé.

— Ah! bougonna la vieille femme, voilà que « monsieur mon fourneau » est éteint maintenant; il va falloir allumer le gaz.

— L'ennui, continua Jenny Fontœuvre, c'est que je ne suis guère en fonds. J'avais pensé à un vol-au-vent et à une volaille truffée qu'on trouverait rue du Bac; seulement, voilà... nous en avons eu déjà une pour la Noël, et le rôtisseur a envoyé sa facture hier.

Mme Trousseline, sur le seuil de la cuisine, suppliait des yeux sa fille afin qu'elle ne parlât pas ainsi devant une servante. Mais la jeune femme, comprenant, reprit :

— Oh! cela ne fait rien, Brigitte sait bien...

Et elle récapitula :

— Voyons : un potage jardinière, le vol-au-vent, la poularde; Brigitte réussit merveilleusement les croquettes de pommes de terre...

— Les pommes de terre, dit Brigitte en promenant une allumette sur la rampe à gaz qui crépita, il n'y en a plus.

— Ah! ma pauvre maman, s'écria Jenny Fontœuvre en se tournant vers Mme Trousseline, ce n'est pas rose, la vie! Tiens, veux-tu que je te dise? Il me reste aujourd'hui un louis dans la maison; et c'est pour les étrennes de la concierge qui jetterait mes lettres au feu si je ne lui faisais pas cette largesse. Je sais bien que Pierre touchera son mois de leçons à Neuilly vers le quatre ou le cinq. Mais c'est ce dîner d'aujourd'hui... Et le vin, Brigitte, où en sommes-nous, du vin?

— Madame, il reste une demie de champagne depuis le réveillon. Quant aux bouteilles de bourgogne, elles ont toutes filé. M. Nugues et M. Vaupalier s'en sont mêlés, l'autre jour.

— En vérité, Jenny, je ne te comprends pas, murmura tristement Mme Trousseline; vous êtes deux à travailler et je vois que tu as des dettes partout, au point de ne pouvoir obtenir, chez tes fournisseurs, cinq jours de nouveau crédit!

Jenny Fontœuvre était devenue sérieuse, désolée même. Des larmes montèrent à ses yeux, ses jolis yeux rieurs, fendus en amande, sous les larges bandeaux plats de ses cheveux.

— Nous ne sommes pourtant pas des bohèmes, dit-elle en réprimant une grosse envie de pleurer. Regarde, j'ai cette robe depuis un an, toujours la même. J'avais une femme de chambre, je l'ai renvoyée, et c'est cette pauvre Brigitte qui fait tout dans la maison. Souvent nous buvons de l'eau, je t'assure. Seulement, la peinture ne se vend plus. Mes toiles s'entassent dans

l'atelier. C'est très bien de travailler, mais quand c'est pour le roi de Prusse, ça n'enrichit pas.

— Dans ces conditions-là, mon enfant, on n'invite pas les grands hommes pour leur servir des poulets truffés et du champagne. On se donne une loi et l'on vit selon ses ressources.

— Mais, comprends donc, maman : ce dîner, cette mise de fonds que je fais aujourd'hui, c'est un placement sûr à intérêts énormes. Addeghem me fera connaître. Il ira criant partout : « Avez-vous vu les fleurs de la petite Fontœuvre : des merveilles ! c'est interprété ! Il y a là un sens des valeurs !... » Je doublerai mes prix, on s'arrachera mes toiles, et Pierre aura de la vogue. Mon dîner d'aujourd'hui ? mais il me sera remboursé mille fois avant un an. Les succès, vois-tu, chez nous, sont en raison directe des réceptions.

— Ce n'est pas avec de tels principes, à base de désordre, que tu as été élevée, ma fille, dit la vieille dame qui s'éloigna en soupirant.

Restée seule avec Brigitte qui préparait les tasses pour le thé, Jenny Fontœuvre lui demanda :

— Ma petite Brigitte, vous seriez vraiment gentille de m'avancer cinquante francs.

La bonne femme se redressa, essuya ses mains dans un torchon propre et fit semblant d'hésiter un moment, pour la forme. En réalité, un contentement indéniable éclatait sur son large visage couperosé. Elle attendait cette démarche ; elle la désirait, grillant d'obliger ses maîtres, ce qui était aujourd'hui la suprême satisfaction de sa vanité peuple, cette vanité qu'avait exaltée jadis dans les ateliers célèbres sa réputation de belle fille superbement plantée. Elle savait d'ailleurs ne rien perdre, étant comblée par les Fontœuvre dès que ceux-ci vendaient une toile.

— Comme Madame voudra, déclara-t-elle enfin, noblement.

— Brigitte, vous n'êtes pas une domestique ordinaire, murmura Mme Fontœuvre, émue aux larmes.

— Monsieur et Madame, c'est tout pour moi, répondit-elle, encore beaucoup plus attendrie que sa maîtresse.

Dès lors, tout souci ôté, Jenny Fontœuvre recouvra sa gaîté d'oiseau et revint à l'atelier, où son mari et Addeghem passaient la revue des toiles.

L'atelier, énorme, prenait jour sur une cour du quai Mala-

quais. C'était le gros morceau du logement, le sacrifice, la folie qui coûtait aux Fontœuvre cinq cents francs à chaque terme, alors que le reste de l'appartement se composait de petites pièces sombres, basses, étriquées, où, l'hiver, la lampe brûlait souvent du matin au soir. Des taches tendres, rose clair, bleu céleste, plaquaient la muraille au-dessus du linteau des portes. C'étaient des panneaux de fleurs peints par Jenny Fontœuvre-Trousseline à vingt ans. Des faisceaux de toiles attachés le nez contre le mur, montraient la trame et le châssis. Sur un piano long, la série bien connue des Tanagras s'alignait gracieusement. Dans un angle, un moulage des colonnes du Parthénon, lumineuses en leur blancheur de plâtre, donnait à la pièce un air grandiose. Partout ailleurs, c'était la cohue des paravens, des chevalets, des petites tables, des sièges hétéroclites, et, ouatant le tout d'un air de demi-luxe, un tapis persan, tout neuf, s'allongeait sous les pieds, sentant encore l'odeur de bazar oriental. Justement, comme Jenny Fontœuvre entrait, son mari exhibait devant le critique un portrait qu'elle achevait de sa petite Marcelle. Anxieuse, elle épia la physionomie de son juge : Addeghem se reculait, clignait de l'œil, penchait la tête.

A la fin, il laissa tomber ce satisfecit :

— C'est délicat. C'est très délicat.

— C'est ma petite fille, dit Jenny Fontœuvre ; je la crois assez ressemblante.

Et elle appela :

— Marcelle ! viens tout de suite !

Cependant, Addeghem s'attardait à des détails, à de petits conseils. Pour que toute cette chair rose chantât sur le fond orangé, il manquait une tache vive ; oui, par exemple un ruban dans les cheveux. Hé ! pourquoi pas un ruban cerise, hardi, éclatant, révolutionnaire ?

Il riait, le nez contre la toile, cherchait chicane à des tonalités, aux ombres de la chevelure, aux modelés du cou, lorsqu'une portière se souleva comme sous la patte de velours d'un chat ; une enfant de huit ans s'arrêta dans ce cadre, froide, méfiante, le sourcil froncé ; elle avait les traits du portrait, mais ce qu'elle possédait par surcroît, l'ardeur cachée de la vie, une passion, un emportement, une personnalité d'exception, tout ce qui n'était pas dans l'image, le grand critique ne le discerna pas, non plus que la mère artiste. On se contenta de

comparer les couleurs. Quand on l'eut bien regardée, la mère la renvoya. Mais à cet ordre, elle grimpa sur un fauteuil Louis XIII, et s'assit les membres raides, comme en bois.

— Cher maître, dit alors Jenny Fontœuvre, vous dînez avec nous?

Addeghem d'abord refusa. Non, non ; il était venu leur faire cette courte visite parce qu'il les aimait beaucoup l'un et l'autre. Certainement, il les aimait beaucoup ; il trouvait gentil leur petit ménage presque bourgeois, si uni dans le travail, si exemplaire au milieu des scandales de leur monde. Mais il n'allait pas troubler, en vieux gêneur, leur réunion familiale du nouvel an. Et voilà que de nouveau il s'attendrissait. Ses yeux, fatigués et rougis par les nuits de café, devenaient humides, il secouait les boucles grises de ses cheveux. Jenny Fontœuvre alors fit signe à son mari.

— Si, si, nous vous gardons, cher maître, dit Fontœuvre qui comprit.

— Vous nous ferez tant de plaisir ! supplia la charmante femme en lui prenant les mains.

A la fin, il dit oui. A ce moment, Brigitte apportait le guéridon à thé. Elle avait une telle coquetterie de propreté, qu'avec ses cinquante-quatre ans, la nature de ses ouvrages quotidiens, le contact du fourneau, des fritures, des eaux grasses, elle reprenait une sorte d'élégance rien que de nouer, à sa taille encore belle, un tablier blanc. Elle qui avait promené jadis, par les ateliers fameux, ses pieds nus de nymphe, des pieds nacrés au talon rose, y marchait aujourd'hui humblement, chaussée de galoches, en bonne vieille femme heureuse de servir les autres.

On abreuva le grand homme de la tisane bouillante. Ses soixante ans se réchauffaient à ces petits soins. Pendant qu'il buvait, Mme Fontœuvre glissa à l'oreille de Brigitte :

— Tâchez d'avoir une langouste ; maman se chargera de la mayonnaise.

La question du service l'inquiétait ; elle faisait semblant de goûter au thé, de croquer un biscuit ; elle répondait sans entendre au critique bavard qui lui parlait d'une exposition de la rue Laffitte. Soudain, une idée lui traversa l'esprit : M. et Mme Dodelaud, les antiquaires d'en bas, qui raffolaient de Marcelle, ne refuseraient pas de prêter pour la soirée leur jeune femme

de chambre. Elle s'approcha du fauteuil où s'était campée la petite fille et lui parla bas.

— Cours vite, ma petite Marcelle, raconte tout à cette bonne Mme Dodelaud; dis-lui qu'elle me rendrait bien service en m'envoyant Mariette...

Mais la fillette impassible déclara :

— Non, ça m'ennuie.

— Il le faut, je t'assure, Marcelle; c'est très important. Tu me tirerais d'embarras. Puis Mme Dodelaud t'aime tant ! Elle te promènera dans son magasin; tu verras les saintes vierges en bois, les commodes avec leurs bêtes de cuivre, et les robes d'argent des dames d'autrefois. Tu diras aux Dodelaud que, s'ils peuvent se passer de Mariette tout de suite, elle mettrait le couvert; même ils pourraient me faire apporter une boîte d'argenterie.

— Non, je n'irai pas.

Comme une idole inexorable, elle était nichée au fond de son fauteuil; elle ne faisait aucun éclat, aucun geste. Sa petite face têtue bougeait à peine dans son mouvement obstiné de refus.

— Dis pourquoi, au moins !

— C'est pas la peine, puisque je ne veux pas y aller.

Jenny Fontœuvre, exaspérée, se redressa, vaincue.

— Je ne peux pourtant pas la fouetter comme on le faisait autrefois! murmura-t-elle entre ses dents.

Et elle courut à la salle à manger pour charger du message le petit François qui avait neuf ans.

On sonna. Brigitte, qui s'en allait aux commissions, ouvrit. C'était Nugues, le paysagiste, un petit homme fluet, tout en cheveux roux, serré dans un complet de velours bleu. Quand il entrait, on ne voyait que ses boucles rousses, sa longue barbe acajou, tandis qu'une forte odeur d'absinthe et de pipe se répandait dans la pièce. Aujourd'hui, il apportait un bouquet de violettes à Mme Fontœuvre et il l'embrassa.

— Que vous êtes sot d'avoir dépensé vingt sous pour moi ! dit la jeune femme. Vous auriez mieux fait de vous payer une choucroute, mon pauvre Nugues,

Maintenant, il embrassait Fontœuvre à gros baisers sonnans, et il murmurait :

— Ta femme qui croit qu'en un jour comme celui-ci, on a un pareil bouquet de violettes pour vingt sous !

Mais les Fontœuvre, ravis de pouvoir obliger un ami, s'em-

pressaient de le présenter à Addeghem. C'était Nugues, un garçon de très grand talent ; tout le monde connaissait de lui ces jolis paysages faits de taches multicolores : Addeghem hochait la tête. Oui, en effet, il croyait avoir vu ; c'était très distingué, très mystérieux. En fin de compte, il s'embrouilla. On comprit qu'il parlait d'un autre. Nugues, mortifié, mordait sa moustache rouge. C'était un pauvre diable qui logeait dans un garni et travaillait à tour de rôle dans les ateliers des camarades, lorsqu'il n'était pas à peindre au bord de l'eau à Meudon ou à Nogent. Royalement, il se faisait nourrir par les amis, n'ayant jamais voulu s'abaisser à crayonner pour deux louis un dessin industriel, et, quoique d'une petite inspiration, demeurait un peintre inspiré que grandissait sa foi dans son art.

Soudain, comme Jenny Fontœuvre allumait elle-même les lampes, trottinant, glissant sa menue personne parmi les petites tables, Addeghem demande négligemment :

— Avez-vous quelquefois entendu parler de Houchemagne, Nicolas Houchemagne ?

Et comme ni les Fontœuvre, ni le paysagiste ne connaissaient ce nom, il précisa :

— Un jeune qui a un mérite inouï. C'est Vaugon-Denis, le marchand de tableaux, qui me l'a présenté. Vaugon-Denis prépare en ce moment, rue Laffitte, une exposition assez singulière des œuvres de ce Houchemagne, qui a représenté les êtres surhumains, les différents génies de toutes les théogonies antiques et modernes. Il y a un centaure tout à fait impressionnant, et aussi, dit-on, un ange chrétien. Comprenez-vous cela, un artiste du xxe siècle qui peint des anges comme Fra Angelico ?

Nugues fit une grimace. Par politesse, Fontœuvre dessina un geste évasif, Jenny déclara :

— Oui, c'est drôle, des anges !

— Un gentil garçon, un très gentil garçon, continua le grand homme, et qui a déjà sa légende. C'est un fils de paysans. Il a appris à peindre chez un ornemaniste, n'a jamais franchi le seuil des Beaux-Arts, s'est fait lui-même, quoi ! — et avec cela, beau comme un Titien. Je suis un vieil idiot, j'aurais dû vous l'amener ce soir, il vous aurait beaucoup plu.

— Mais, cher maître, dit Fontœuvre pour faire sa cour, il n'est peut-être pas encore trop tard. Nous serions enchantés de le connaître.

— Eh bien ! c'est une idée ! fit en toute simplicité Addeghem ; envoyez-lui donc un bleu pour le prier à dîner ce soir. Puisqu'il y en a pour moi, il y en aura bien pour lui, n'est-ce pas, madame Fontœuvre ? ajouta-t-il avec son sans-gêne d'homme adulé qui sait flatter les gens en se mettant à l'aise chez eux.

Ce qu'il n'avouait pas, c'est que Vaugon-Denis lui avait montré le *Centaure* d'Houchemagne, et qu'il en avait une envie, un désir frénétique de vieil amateur passionné, et qu'il voulait se le faire offrir à force de bienveillance excessive pour le jeune homme que le marchand de tableaux lui avait recommandé. Il le protégeait ostensiblement. Il le prônait partout, chez les bourgeois pour lui procurer des commandes, chez les artistes pour lui recruter des disciples. Il fallait qu'on pût dire un jour : C'est Addeghem qui a fait Houchemagne. Il fallait surtout qu'Addeghem eût le *Centaure*.

Et, pour que ce fût plus gentil, il rédigea lui-même l'invitation sur le papier gris perle de Jenny Fontœuvre. Le jeune homme habitait rue de Vaugirard ; il sortait peu. Le pneumatique avait toutes chances de le toucher d'ici huit heures du soir. Ce fut Pierre Fontœuvre qui courut à la poste. Sur le seuil, comme il partait, sa femme le retint.

— Téléphone donc chez Bouchy pour commander quatre douzaines de petits fours glacés en papillotes.

— Mais... interrompit le peintre, le visage effaré.

— Tranquillise-toi, mon gros, dit-elle en lui souriant, j'ai tout ce qu'il faut...

— Tu es un trésor, conclut-il, en lui baisant la bouche derrière la porte.

Juste à ce moment, quelqu'un s'arrêtait sur le palier, et les Fontœuvre, en apercevant une longue silhouette flexible, dans la pénombre, s'écrièrent ensemble :

— Tiens ! Nelly Darche !

Cette mince personne au lorgnon de cristal, à la voix grave, à la taille d'un mètre soixante-quinze, c'était en effet Mlle Darche, la jeune impressionniste déjà célèbre. Ancienne camarade d'atelier de Jenny Fontœuvre, qu'elle méprisait pour sa peinture mais estimait pour son caractère, elle lui témoignait de l'amitié ; et, comme elle était souvent reçue chez les Fontœuvre, elle avait coutume, au 1er janvier, d'apporter des marrons glacés à Marcelle.

— Excusez mon mari et venez vite, ma chérie, lui dit Jenny en la prenant par le bras. Nous avons Addeghem; vous allez faire connaissance.

— Il a éreinté mon dernier salon, fit l'élégante fille.

— Raison de plus; il n'osera plus recommencer s'il vous connaît.

Dans l'atelier, où Addeghem était demeuré avec Nugues dans un muet tête-à-tête, les présentations se renouvelèrent. La grande Darche et la petite Fontœuvre riaient maintenant aux hyperboles grandiloquentes dont usait le critique pour louer le talent de la nouvelle venue. Ah! certes, elle avait de l'invention et de l'originalité comme on n'en trouvait pas du côté des hommes. Elle était une pure fille de Manet.

— Mais non, monsieur, se récria la jeune artiste, l'arrêtant là; je ne me réclame pas du tout de Manet, je ne me réclame que de moi-même.

C'était une orgueilleuse au franc parler qui n'avait peur de personne.

— Pardon, fit Addeghem, comparez l'*Olympia* avec votre *Tunisienne* du dernier Salon ; je m'en souviens fort bien ; c'était exactement la même inspiration, et aussi, dans les chairs, malgré la différence de tonalités, le même parti pris.

— Si l'on imitait toujours quelqu'un, reprit hardiment Nelly Darche, que deviendrait l'évolution de l'Art ? Nous peindrions encore comme monsieur Ingres. Moi, je ne copie que mon modèle, et mon œil est le seul maître de mon interprétation.

— Monsieur Ingres, monsieur Ingres... Mais tout de même, mademoiselle, sans parler de votre talent qui est hors de pair, savez-vous que beaucoup d'évolutionnistes modernes gagneraient à regarder un peu plus les tableaux de monsieur Ingres?

— Il savait dessiner, prononça enfin Nugues, mais ce n'était pas un artiste.

— Oh! fit Jenny Fontœuvre.

— Jeunesse! jeunesse! déclama gaiement Addeghem, qui ne redoutait rien tant, au fond, que de passer pour rétrograde.

Là-dessus, l'adroite Fontœuvre orienta la conversation sur une vieille amie commune, Mlle Angeloup, la doyenne des femmes peintres, qui tenait encore sa palette d'une main si ferme. Nelly Darche et Mme Fontœuvre plaisantèrent ses cheveux coupés court, ses faux-cols d'homme. Une femme avait-

elle besoin de se singulariser parce qu'elle était artiste? Mais Addeghem la défendit.

— Vous en parlez bien à votre aise, jeunes femmes d'aujourd'hui, qui avez trouvé la voie toute faite, un atelier à votre disposition aux Beaux-Arts, un Salon pour vos œuvres et une opinion publique favorable. Il y a cinquante ans, quand la petite Angeloup, escortée de son père, s'en allait copier les Velasquez au Louvre, elle était bafouée par les rapins, qui ne voyaient en elle que le ridicule d'une jeune fille empiétant sur leurs privilèges. Alors, elle a voulu cesser d'être une jeune fille timide; elle a rasé ses magnifiques cheveux, elle a supprimé de sa toilette toute grâce féminine et elle les a regardés en face, les rapins, en leur disant qu'elle était un homme comme eux. C'était très crâne. Et vous, mesdames, vous ne vous dites pas que si vous pouvez aujourd'hui conserver tout votre charme, c'est un peu à la mise baroque de cette aïeule que vous le devez.

Et tout le monde rit, quand précisément, sur cette phrase du grand homme, Juliette Angeloup ouvrit la porte. Tous la connaissaient ici. On l'entoura.

— Nous parlions de vous! Justement nous parlions de vous!

Son valet de chambre était derrière elle, chargé d'énormes paquets. Elle faisait sa tournée d'étrennes. C'était la part des petits Fontœuvre qu'elle apportait. On appela les enfans pendant qu'elle déballait elle-même les jouets. Marcelle avait les yeux luisans de désir devant cette fée Carabosse; car cette vieille artiste qui caressait et léchait ses tableautins avec des brosses de soie pour arriver à une peinture jolie, unie et comme sucrée, qui ne produisait que des images tendres, fraîches, éthérées, ressemblait à une sorcière avec son embonpoint, sa taille courte et ses cheveux en brosse, drus, secs, hérissés sous un chapeau d'amazone. Et elle avait des gestes onctueux pour délier les ficelles; elle sortait du papier une poupée mécanique, une automobile véritable :

— Voilà pour la petite, et voilà pour le petit.

François, le garçonnet mièvre et blanc qui portait encore, six mois auparavant, ses boucles flottantes, caressait la machine de ses doigts effilés. Marcelle, brutale, avait empaumé la poupée, et sa grande sœur Hélène, très sage, très sérieuse pour ses dix ans, lui faisait des remontrances. Alors Jenny Fontœuvre remer-

cia ; c'était trop, ils étaient comblés ! D'un mot la vieille femme la fit taire. Une idée vint à Jenny Fontœuvre : retenir à dîner Mlle Angeloup avec Addeghem. On parlait d'une liaison qu'ils auraient eue jadis. Ce n'était pas exact. A la vérité, elle en avait eu bien d'autres; cette laideur avait été aimée pour sa bonté, pour son esprit, et pour quelque chose d'indéfini et d'excessivement charmeur qui attirait toujours la sympathie, quelquefois l'amour. Et tout le monde la savait la mère de la jeune princesse Oliviera, qui n'avait pas vingt-cinq ans.

— Ah ! certes oui, que j'accepte ! s'écria-t-elle lorsque Jenny Fontœuvre eut formulé son invitation. Dîner avec vous, mes enfans, passer en famille une soirée de premier de l'an, au lieu d'aller moisir toute seule dans mon trou, puis-je hésiter ? Ma petite Fontœuvre, tu es gentille, il faut que je t'embrasse.

Alors, elle ôta son chapeau, se mit à l'aise, et, après avoir renvoyé le valet de chambre en lui faisant dire qu'elle ne rentrerait qu'à onze heures, elle alla demander une cigarette à son vieil ami Addeghem. Aussitôt, tout le monde fuma, sauf Jenny Fontœuvre qu'un lambeau de respect pour les convenances mondaines, datant de son éducation provinciale et sévère, avait toujours retenue devant la cigarette. Peu à peu le tapage s'enfla dans l'atelier. Sous les colonnes du Parthénon les trois enfans jouaient, et l'on entendait le ronflement sourd de la petite auto sur le plancher. Entre Addeghem, Nugues et Mlle Darche, une querelle artistique s'élevait. Jenny Fontœuvre et Mlle Angeloup s'y mêlaient. Lorsque Fontœuvre rentra, un nuage de fumée obscurcissait les lampes, et le bruit des voix était tel qu'il dominait le roulement des jouets mécaniques.

— Tu sais, lui dit sa femme à voix basse, Angeloup dîne.

— Eh bien ! reprit-il sur le même diapason, il faut garder aussi Nelly Darche.

— Et moi ? dit carrément Nugues qui les avait entendus, est-ce qu'on me laissera m'en aller coucher sans souper ?

Tous riaient. On ne lui répondit même pas. Jenny Fontœuvre, alors, fit signe au petit François et l'entraîna vers la cuisine.

Le cliquetis des casseroles annonçait le retour de Brigitte. Elle commençait à perdre la tête au milieu des apprêts du dîner ; elle exhiba les commissions : le petit garçon s'amusait des antennes de la langouste. Mme Fontœuvre demanda :

— La poularde sera-t-elle belle, Brigitte?

— Oh! madame, un morceau d'empereur; oui, on peut le dire, une véritable mère poularde; elle arrivera ici à huit heures tapant, sur deux pattes à pantalon blanc.

— C'est que, Brigitte, nous allons être onze à table.

Brigitte s'exclama:

— Onze!

Les bras lui tombèrent. Madame compta : outre M. Addeghem, elle avait été forcée de prier Mlle Angeloup, Mlle Darche. M. Nugues et encore un autre monsieur.

La cuisinière se désola. Jamais on n'aurait assez de vin, et les cinquante francs étaient épuisés. Elle en avait encore mis de sa poche.

— Pour dix ou douze francs, soupira Jenny Fontœuvre, on aurait eu un très beau pâté de foie gras...

— Que Madame ne s'inquiète pas, dit Brigitte, j'en fais mon affaire, du pâté, et aussi du vin, si François se charge des cinq étages.

Après un nouvel élan de reconnaissance vers Brigitte, Jenny Fontœuvre s'en alla chercher sa mère pour lui confier le soin de la mayonnaise. En passant, elle donna un coup d'œil au couvert qu'organisait la jeune femme de chambre de Mme Dodelaud. Elle fit ajouter quatre assiettes et enfin gagna le petit cabinet où l'on dressait le lit de Mme Trousseline à chacun de ses voyages à Paris.

— Maman, es-tu là?

Une veilleuse crépitait sur la table, et à cette faible lueur, les pieds sur une chaufferette, serrée dans un châle, la vieille dame frileuse, assise dans un fauteuil, égrenait son chapelet. Son pâle visage reflétait la lumière de la flamme jaune qui flottait sur l'eau.

— Maman, comment! tu restes te morfondre ici, quand nous sommes tous dans l'atelier! Viens donc, tu verras, nos amis sont très gentils.

— J'irai, mon enfant, dès que j'aurai fini mon chapelet.

— Ah! oui, ton chapelet, fit la jeune femme avec sa condescendance d'artiste peu dévote. C'est égal, ce n'est pas d'une gaîté folle, ici, et cette lampe sépulcrale n'a rien de réjouissant.

— Je ne m'ennuie pas, ma chérie, je suis avec mes souvenirs, avec mes morts.

A l'imagination vive de Jenny Fontœuvre, ces simples mots évoquèrent des figures disparues : son père, le commandant Trousseline, son grand frère; une sœur de dix-huit ans, et les bons vieux grands-parens ; tous peuplaient la petite chambre, invisiblement, ils y mettaient une tiédeur mystérieuse. Attendrie, la jeune femme s'agenouilla devant sa mère, caressa les mains ivoirines et délicates où les rhumatismes douloureux faisaient saillir les jointures.

— Chère maman, viens donc avec nous; tu es très décorative, tu sais; tu es si jolie, si fine! Nos amis t'aimeront beaucoup. Seulement, il faut que je te prévienne de la qualité de nos invités en faveur desquels tu seras forcée à beaucoup d'indulgence. Je veux dire que ce ne sera pas le cas d'exhiber tes grands principes, parce que nous avons ce soir la vieille Angeloup, qui a eu de nombreux amans dans sa jeunesse et même après. Et aussi Nelly Darche, une fille aux pensées très hardies et qui ne se fait pas scrupule d'aimer un beau garçon quand ça lui chante. Oh! c'est une honnête femme ; mais je lui ai connu jusqu'ici deux ou trois liaisons. Quant à Nugues, il est anarchiste, naturellement, mais c'est un si brave type! Pour Addeghem, c'est un vieux viveur...

Ayant ainsi mis sa mère en garde contre les bévues possibles, Mme Fontœuvre s'avisa tout à coup que la vieille femme, scandalisée par ce tableau de mœurs, allait se récrier. Mais non; Mme Trousseline se taisait. Un silence se fit dans la chambre mi-obscure. Toujours agenouillée, un sourire errant aux lèvres, la petite Fontœuvre revoyait les idylles successives de la grande Darche; d'abord, à l'école, ç'avait été un élève architecte. Maintenant, c'était un jeune médecin qui avait voulu l'épouser, alors qu'elle aimait mieux vivre de son métier. Mais le plus plaisant pour Jenny Fontœuvre, c'était qu'un homme se fût jamais épris de cette affreuse mère Angeloup... Soudain, une goutte tiède tomba sur son poignet; elle leva les yeux et vit le pâle visage inondé de larmes. Alors elle couvrit sa mère de baisers, lui demandant ce qu'il y avait, quelle peine elle lui avait causée.

— Ma pauvre enfant, dit Mme Trousseline, dans quel milieu es-tu venue créer une famille! Autour de toi les ignominies s'accumulent; tu n'en as même pas le dégoût. Tu accordes ton amitié sans t'inquiéter d'abord si tu dois ton estime : ou plutôt,

une trop facile tolérance te conduit à ne tenir compte ni du bien, ni du mal.

— Ah! le bien et le mal! fit la jeune femme agacée, on ne sait jamais où ça commence, où ça finit.

— Si, on le sait, Jenny ; il y a des lois bien précises, et je te les ai apprises autrefois, comme mes parens me les avaient apprises à moi-même. Nous autres, nous marchions sur un terrain ferme où nous sentions que tous nos morts avaient passé avant nous. C'était comme la route qui conduit chez nous à la campagne, et que nous voyons s'allonger si droite, si facile, piétinée, durcie par tous les gens du pays qui cheminent là depuis des siècles. On ne s'égare pas sur ces routes-là, ma fille. Mais toi, toi qui as été élevée, pourtant, dans ces principes certains, stricts, bien déterminés, qui, jusqu'à vingt ans, es restée dans ces vieux chemins de la tradition où l'on ne risque pas de se perdre, dès que tu as mis le pied sur ces sables mouvans de la vie parisienne, tu as brisé tous les liens qui s'attachaient au Passé, et je te trouve sans direction, sans une seule idée morale assurée. Oh! je crois pouvoir certifier la pureté de ta vie à toi; tu ne l'enlizeras jamais dans cette boue. L'impulsion que tu as reçue te dirige encore malgré toi; mais tes petits, François, Marcelle, qui te restent confiés, sur quelle base solide fondes-tu leur loi morale? Quelles certitudes leur donnes-tu? Que leur enseignes-tu, en un mot?

— Le fait est, répondit Jenny Fontœuvre, devenue très triste, que ce n'est guère facile d'élever des enfans. On se demande de quel droit les punir. Ils ont leur volonté eux aussi, qui vaut bien la nôtre, parfois. Et puis, je crois que je les aime trop, mes pauvres mioches.

— Je les aime trop, moi aussi, dit amèrement la grand'mère en s'essuyant les yeux.

Mais Jenny Fontœuvre ne pouvait supporter la vue de ces larmes. Elle prit de force le bras de Mme Trousseline et l'entraîna vers l'atelier en disant que la gaîté qui régnait là-bas aurait vite fait de noyer ses inquiétudes.

En effet, quand elles entrèrent, enlacées, le rire perlé de Nelly Darche, le rire puissant d'Addeghem, celui du joyeux Fontœuvre résonnaient dans l'énorme pièce, en faisaient un cénacle de fête. C'était Juliette Angeloup qui excitait cette joie; elle avait pris à partie Nugues, le pointilliste :

— Oui, mon garçon, je dis que vous êtes des farceurs, vous et tous ceux qui ont inventé de mettre de la physique dans des tableaux, et d'y faire de la décomposition de la lumière. Dé-com-po-si-tion ! Ah ! c'est bien le mot, mais décomposition du goût, de la simplicité et du bon sens. La nature aussi a ses procédés, mais comme elle se garde de les faire paraître, comme elle les dissimule, comme elle fabrique sa cuisine à l'insu de nos yeux pour leur réserver une jouissance reposante ! Quand elle fait monter des fleuves une buée bleue pour estomper les collines lointaines, est-ce qu'elle vous montre sa chimie ? et quand elle fait une rose, est-ce qu'elle accumule les taches pour que cette fleur vibre, pour qu'elle soit une lumière ? et quand elle fait une belle femme, bon sang ! et qu'elle inonde d'un rayon de soleil sa chair blonde, est-ce qu'elle lui donne pour cela la petite vérole ?

Nugues ne riait pas ; il était tout crispé.

— L'artiste n'est pas un photographe, disait-il, en tapant du pied. Sa grandeur n'est pas de reproduire servilement, mais de créer. Je veux, moi, avec mes multiples couleurs, refaire tout seul, en petit, ce que la nature fait en grand ; si le procédé éclate, tant pis ; je veux que mes toiles bougent quand on les regarde, je veux que ça remue, que ça frémisse, que ça vive, nom d'un chien ! La beauté de l'œuvre d'art n'est pas dans le contentement bête de qui la contemple, mais dans l'effort créateur de qui l'a mise au monde.

— Nugues a raison, appuya Nelly Darche en assurant son lorgnon, le peintre ne doit pas s'occuper de la satisfaction du spectateur, mais de la seule volupté que lui procure l'arrangement des couleurs. Ainsi, on me reproche la crudité de mes tableaux. Qu'est-ce que cela peut me faire ? Le voisinage d'un chou et d'une orange me transporte ; j'habille une femme d'une draperie aubergine et je lui mets un voile bleu de ciel ; tant mieux si ça hurle, tant mieux si ça fouette l'œil : alors, c'est la joie, c'est la fête.

La vieille Angeloup suffoquait.

— Hein ! Addeghem, vous les entendez ? Ah ! Je me vois encore le prédire à ce pauvre Manet : « Mon ami, vous êtes le Jean-Jacques d'un quatre-vingt-treize de l'Art qui finira dans la folie. » Voyons, Addeghem, pontife, manitou, donnez de la voix, arrêtez ces jeunes gens sur la pente, sauvez l'Art français de la déchéance.

— Que voulez-vous ! dit-il après une hésitation ; que puis-je contre ce courant de modernisme ? Puis, ils sont respectables, ces jeunes ; ils ont des idées, beaucoup d'idées... Au fait, pourquoi l'Art resterait-il emprisonné éternellement dans les mêmes lois ?

— Alors, pour innover malgré tout, vous consentez à voir peindre de la laideur ? demanda la vieille Angeloup.

— Hé ! hé ! ma chère, répondit Addeghem, rien n'est quelquefois plus beau que le laid.

Elle souffla avec mépris une grosse bouffée de fumée, et ne répliqua plus.

— Nugues, interrogea Jenny Fontœuvre, est-ce vrai que l'État a payé dix-huit cents francs l'*Effet du soleil sur la Seine*, de Vaupalier ?

Alors, tout le monde parla du prix des toiles. La conversation devint générale, et, secrètement, plus passionnée encore que lorsque c'était des manières de peindre qu'on discutait. Addeghem lui-même prêta l'oreille à ce froissement de billets de banque qui semblait être dans l'air. On citait les tarifs de tel ou tel camarade. Nugues, avec des larmes dans les yeux, racontait que son plus chic paysage, *Notre-Dame vue du Pont de la Tournelle*, une petite toile qu'il aimait bien, où toutes les couleurs de la pierre étaient notées à ce point qu'on sentait un coup de vent souffler sous les arcs-boutans de l'abside, eh bien ! il avait dû la donner pour deux louis ! Addeghem établissait des règles. Entre les prix de famine et les prix excessifs, il devrait y avoir des chiffres moyens. Et de nouveau, Jenny Fontœuvre, Nelly Darche, Juliette Angeloup faisaient des évaluations.

Il était sept heures. La petite bonne des Dodelaud entr'ouvrit la porte de l'atelier sans bruit ; personne n'entendit entrer Nicolas Houchemagne. Soudain, Addeghem, qui était adossé au marbre de la cheminée, fit un grand geste :

— Le voilà ! le voilà !

On se retourna. Un homme d'environ vingt-huit ans, d'une très haute taille, la barbe en pointe courte et frisée, souriait, hésitait, n'avançait pas, cherchant à deviner, dans tout ce groupe, la maîtresse de la maison. Addeghem alla le prendre par le bras :

— Madame Fontœuvre, déclama-t-il avec emphase, et vous

tous, beaux sires et dames de la palette ici assemblés, je vous présente Nicolas Houchemagne, le Léonard du xxe siècle.

Il avait dit « Léonard » sans penser, pour le plaisir d'une phrase ronflante. Maintenant, il nommait tous les convives, faisait les honneurs du logis, et il cherchait Mme Trousseline; mais silencieusement, tout à l'heure, au plein de la causerie, elle s'était éclipsée pour la mayonnaise. Jenny Fontœuvre s'empressait près du favori d'Addeghem, lui disait des choses charmantes.

— Ce cher Maître nous a rendus si curieux de vous! Il paraît que vous avez des idées si étonnantes, que l'exposition que vous préparez est si magistrale!

Lui souriait toujours, plus accablé que touché par ce flot de louanges qu'il prenait fort bien pour de la monnaie courante. Jenny s'était préparée à mettre à l'aise ce fils du peuple que le petit apparat de son dîner allait déconcerter, peut-être. Mais voici qu'il ne paraissait nullement timide. Il n'avait encore rien dit; il avait seulement salué avec simplicité, et tout le monde se taisait, on était interdit. La vieille Angeloup examinait le nouveau venu. Nelly Darche le comparait à Nugues, à Pierre Fontœuvre, au vieil Addeghem.

— Je suis confus, prononça-t-il enfin; on est beaucoup trop bon.

— Mon cher, dit Addeghem, j'ai eu l'idée de vous faire venir ici; vous êtes dans un milieu de vrais artistes. Tous, vous vous comprendrez.

Et le critique lui refaisait l'histoire de chacun. Cette petite Fontœuvre, c'était un peintre délicieux; il verrait d'elle, tout à l'heure, un étonnant portrait de fillette. Et Fontœuvre, quelle sûreté dans le dessin! et Nugues, quelle sincérité! et Darche, quelles colorations! et sa vieille amie Angeloup, quelle distinction!

— Mais je n'ignore personne ici, fit Houchemagne finement, je connais mes salons.

Et comme, par un bienfaisant hasard, il se rappelait fort à propos une panthère, signée Fontœuvre, qui était, l'an passé, au Grand Palais, il fit les complimens d'usage. Dès lors, Pierre Fontœuvre l'adopta. Ils furent amis. L'éloge prononcé par le peintre inconnu avait inondé de vanité ce gros garçon; il l'entraîna dans un coin de l'atelier pour lui montrer quelques

études. Nugues suivit. Addeghem disait tout bas à ces dames :

— Hein ! est-il beau ! N'est-ce pas le François Ier du Titien? Voyez son profil, la fente de l'œil un peu bridé, la finesse de la ligne du nez, et jusqu'au sourire royal. Je vous dis, un physique d'empereur ! Et avec cela...

Il prit un ton plus confidentiel, et, le dos de la main sur la bouche :

— Et avec cela, raconte-t-on, une Sainte-Vierge... Oui, mes enfans, c'est positif, paraît-il. Jamais une heure de noce. Rien. Le travail dans la pureté absolue de la vie. Qu'est-ce que vous dites de cela ?

Juliette Angeloup hochait la tête gravement ; puis, jetant au feu le reste de sa cigarette :

— Bigre ! déclara-t-elle.

Fontœuvre, là-bas, dénouait les cordes qui liaient de vieilles toiles. C'était un déballage hétéroclite de torses, de natures mortes, de femmes nues, d'animaux. Avec une excessive politesse, Houchemagne examinait le tout ; cherchait, à intervalles, un mot flatteur. Il alla même jusqu'à interroger son hôte sur ses projets. Qu'exposerait-il cette année?

— Ah ! répondit Fontœuvre, j'y pense beaucoup. L'important, n'est-ce pas, c'est de dénicher une idée originale qui frappe le public, qui retienne la foule. Tout est là. J'ai rêvé quelque chose de très neuf, de très bien, qui pourrait donner un certain effet.

— Et ce serait?... fit Houchemagne qui s'intéressait.

Fontœuvre, modeste, expliqua :

— Un épisode de la grève des boueux. Traité en teintes grises, avec un paysage de neige fondue, de crotte, de balayures accumulées, et au premier plan sept à huit types d'alcooliques, hommes et femmes, drapés de hardes sales, je crois que ce ne serait pas mal. J'ai même déjà pris des croquis pour le geste canaille de mon premier balayeur, lançant un coup de talon dans une boîte à ordures.

Nugues déclara :

— Ça pourrait être épatant.

Houchemagne, qui cherchait sans doute un biais pour ne pas émettre d'opinion, se reculait doucement vers les colonnes géantes. Soudain, on entendit un craquement, puis, presque en même temps, un cri aigu, perçant, lamentable :

— Ma poupée !

Et du groupe des trois enfans qui s'étaient cachés pour jouer derrière le socle des colonnes, surgit Marcelle en petite lionne, le sourcil froncé, les lèvres serrées, l'œil terrible. Houchemagne, en opérant sa retraite, avait mis le pied sur la poupée mécanique de Mlle Angeloup, que la fillette avait oubliée à terre. Il était consterné ; il se baissa ; c'était l'écrasement complet, le petit corps automatique défoncé, les rouages sortant, pareils à des entrailles de cuivre. Au cri de l'enfant, tout le monde était accouru ; Houchemagne s'était agenouillé, tenant toujours les débris vêtus de satin vert. Auprès de lui, Marcelle. raide et impénétrable, ne versait pas une larme. Les autres faisaient cercle. Houchemagne dit :

— La pauvre petite ! la pauvre petite !

Il était vraiment très chagriné ; ce rugissement d'enfant lui était allé au cœur. N'était-ce pas pitié d'avoir peiné cette jolie petite fille ? Il la contemplait ; il analysait en peintre ces joues potelées, ces yeux verts à la vie intense. A la fin, il prit doucement la main de la fillette, demandant si elle voulait lui pardonner. Mais aussitôt, les yeux verts s'emplirent de méchanceté, l'enfant tira la langue au peintre et s'enfuit derrière un paravent. Ce fut si preste et si comique en même temps, que le gros rire d'Addeghem éclata en claironnement, et Nelly Darche aussi riait si fort que son lorgnon sauta. Les Fontœuvre étaient vexés, Juliette Angeloup criait :

— Tu en auras une autre, ma mignonne !

Houchemagne dit à Nugues :

— J'aime mieux ça que des pleurs. Je ne peux pas voir un enfant pleurer.

Mais Nugues, confidentiellement, répliqua :

— Bah ! ne vous agitez donc pas tant ! c'est une petite peste. Croyez-m'en, monsieur, je suis parasite dans la maison, je sais à quoi m'en tenir.

Heureusement, à cet instant, Mme Trousseline, qui rapportait de l'office un peu de fièvre au visage, vint prévenir sa fille que tout était prêt.

— Mon cher maître, demanda Jenny Fontœuvre au critique, avec un brin de cérémonie, voulez-vous offrir votre bras à maman, que nous passions à la salle à manger.

Elle se rappelait encore, dans le laisser aller de son milieu,

les dîners chez le général, les réceptions du commandant Trousseline, le décorum provincial. Elle fit un signe à Houchemagne, qu'elle choisissait comme cavalier; les couples s'organisèrent et se rendirent à table par le vestibule étroit où des lampes éclairaient des toiles aux murailles.

Tout s'accomplit avec la plus stricte correction dans la petite salle à manger, où une ancienne armoire normande servait de buffet. La table s'allongeait superbement servie. Brigitte, qui en son temps avait plus d'une fois soupé sur le boulevard, s'était souvenue du surtout : les pommes et les oranges étincelaient dans la mousse sous une gerbe de primevères et de camélias roses, pendant que la lourde argenterie des Dodelaud mettait sur la nappe un luxe de bon aloi.

— Eh bien! peintre des Anges, interpella gaiement Addeghem qui, assis à la droite de Jenny Fontœuvre, devait se pencher pour s'adresser à Houchemagne, que dites-vous de ce potage? Je ne parle pas des jouissances qu'il procure à notre palais, mais de celles de notre œil. Voyez donc les colorations délicieuses de ces fins légumes. Elles doivent être assurément trop tendres pour la farouche Mlle Darche, mais je suis sûr que ma vieille amie Angeloup se régale.

— Ma foi, dit Houchemagne en riant, je n'ai nullement la gourmandise artistique. Je me délecte, et c'est tout; et les légumes n'ont jamais intéressé que mon appétit.

Nugues, et surtout Nelly Darche, levèrent sur l'homme qui parlait ainsi un regard de commisération. Quoi! est-ce qu'un poireau princièrement habillé et, par exemple, les rapports qui naissent du voisinage des carottes et des petits pois, n'étaient point mille fois plus intéressans que les vagues mythologies de ce jeune homme? Cependant, lorsque Houchemagne eut répondu à leurs regards par son tranquille sourire, ils n'insistèrent pas. Et la fine Jenny, qui sentait déjà très vivement l'antagonisme naître entre cet idéaliste et les autres, fit dévier la causerie.

— Ce potage est l'œuvre de ma pauvre Brigitte. Vous savez, mademoiselle Angeloup, ma cuisinière, celle qu'on appelait Rose, dans les ateliers, il y a trente ans, et qui vous a posé votre Hébé.

— Ah! si je me souviens de Rose! s'écria Juliette Angeloup, illuminée. Ah! la belle fille! Ah! les belles hanches de satin! Quelle chair d'aurore, quelle ligne! et ce pied, ce pied en accent

circonflexe et d'une telle substance qu'il semblait n'avoir jamais foulé que des gazons humides!

La jeune femme de chambre, la taille ronde comme un fût de bouleau, tout en noir, avec les falbalas d'un tablier blanc qui lui grimpait aux épaules, passait le vol-au-vent. La poularde avait été apportée un instant sur la table, pour l'œil; maintenant Brigitte la découpait à la cuisine. Jenny Fontœuvre lançait des regards satisfaits sur le couvert. On plaignait tout haut Brigitte forcée de récurer les casseroles, malgré les brillans souvenirs de son passé.

— Mais, déclara Nelly Darche en décortiquant de la pointe de son couteau un aileron de la poularde, une femme n'a jamais de passé.

Et comme on s'étonnait, tout habitué que l'on fût à ses paradoxes :

— Hé! non; peu d'hommes en ont; quant à la femme, elle ignore totalement ce que c'est. Brigitte, lorsqu'elle pèle un oignon, ne pense pas plus à ses attitudes plastiques d'autrefois, que si la Rose printanière qu'elle fut jadis était sa voisine. C'est pourquoi Vaupalier a pu très raisonnablement épouser Dudu, qui était une petite diablesse de modèle, et qui fait aujourd'hui une très sortable Mme Vaupalier.

— Comment! s'écria Jenny Fontœuvre, il a épousé Dudu?

— Et il n'a pas eu tort; primo, parce que désormais Dudu n'a jamais existé; secundo, parce que Dudu était une bonne fille qui n'a jamais fait le mal de sa vie.

— Sauf que depuis l'âge de treize ans, dit Jenny Fontœuvre, elle traînait par les ateliers et les garnis des peintres ses formes de petite sauterelle.

— Bast! fit Juliette Angeloup, — qui, ce soir, avec la corne de sa serviette brutalement enfoncée dans son faux-col, ses cheveux drus, ses lèvres fortes, avait tout à fait l'air d'un vieux monsieur très petit, — où est le mal?

— En effet, reprit Jenny Fontœuvre, où est le mal?...

Nicolas Houchemagne regardait sans cesse Mme Trousseline, son visage blanc et fripé, ses yeux flétris, tendres et graves, et ce modelé, ce modelé si dramatique, si discret et si émouvant des vieilles femmes qui ont courageusement souffert. Il lisait toute une vie sur ce visage-là. Et il regardait aussi, de l'autre côté de Fontœuvre, Juliette Angeloup qui disait : « Où est le mal? »

Après l'interruption joyeuse que provoqua l'entrée de la langouste, — cette tache de lumière rouge que Nelly Darche, la paupière clignotante, caressait voluptueusement du regard, — la conversation s'aiguilla sur la morale.

— Le jour où vous voudrez me prouver, déclarait Juliette Angeloup, qu'une jolie fille, libre, n'a pas le droit d'aimer où elle veut, vous ne trouverez pas ça, en fait de bonnes raisons.

Et elle faisait craquer sous sa dent l'ongle blanc de son pouce étroit de vieille dame.

— Évidemment, tonnait Addeghem ; il n'y a qu'un précepte de morale qui soit indiscutable : ne nuire à personne. Mais condamner l'amour ! l'amour entre deux êtres qui ne relèvent que d'eux-mêmes, il n'est que douceur, bénédiction, sourire ! Il est beau comme la vie. Qu'il emplisse les rues, qu'il emplisse le monde !

Nugues riait tout seul en observant les deux bouteilles de bourgogne vidées, à droite et à gauche du grand homme.

— Seulement, ajouta Jenny Fontœuvre, il ne faut pas que l'amour s'accompagne d'une trahison ; il rentrerait alors dans la catégorie des fautes envers autrui ; exemple : une femme trompant son mari, son ami.

— Attendez, répliqua Nelly Darche, si autrui ne sait rien, s'il ne souffre pas, si son bonheur lui reste, il n'y a pas de faute envers lui. Je connais un peintre, dont je tairai le nom, que sa maîtresse trahit, comme vous dites tragiquement, ma petite Fontœuvre ; mais elle fait des merveilles pour qu'il l'ignore, lui étant très attachée. Jamais il ne connaîtra la vérité. Alors...

— Là, je ne pense plus comme vous, mon enfant, dit Mlle Angeloup. Cette femme pèche contre la loyauté.

— A propos, dit Jenny Fontœuvre, tout en ordonnant d'un signe qu'on repassât la langouste, que devient cette pauvre Synovie ?

Et se penchant vers Nicolas Houchemagne, elle expliqua :

— Synovie, c'est Blanche Arnaud que nous appelions ainsi aux Beaux-Arts à cause de ses confidences constantes, — des épanchemens, vous comprenez...

— J'aime beaucoup les portraits de Mlle Arnaud, fit le jeune homme ; c'est de la sensibilité saignante, si je puis dire...

— C'est qu'elle est elle-même tellement sensible ! continua Jenny Fontœuvre. Elle n'est guère heureuse. Positivement, elle

meurt de faim. Elle n'a pas trouvé à se marier. Aucun homme n'aurait voulu prendre à charge cette femme si vibrante, si artiste et si pauvre. C'était cependant un cœur débordant de tendresse. Elle a connu de grandes tentations, mais elle est très puritaine; elle a franchi victorieusement les passes difficiles. Maintenant elle vieillit; elle a trente-huit ans...

Juliette Angeloup à son tour raconta ce qu'elle savait de neuf. Synovie avait déménagé. Elle habitait maintenant à Montmartre avec miss Spring, son amie. Elles vivaient en commun pour n'avoir qu'un atelier à payer, qu'une cuisine à faire. Et c'était pitié que ce grand diable d'atelier, ouvrant sur le cimetière, avec leurs deux lits derrière des paravens, la cuvette sur le fourneau, et ces admirables toiles au milieu d'une telle misère, les têtes mélancoliques de Blanche Arnaud, les intérieurs si recueillis, si flamands de miss Spring.

Et pour finir :

— Ah! pauvre Synovie! cependant, si elle avait voulu, au lieu de vieillir solitaire dans cette pauvreté!...

Personne n'en disait plus long. Tous pensaient au célèbre peintre qui l'avait aimée, qu'elle avait adoré sans qu'ils eussent même échangé un baiser.

— Sa vertu ne lui a pas porté bonheur, fit distraitement Jenny Fontœuvre.

— Mais si, reprit doucement, tranquillement Nicolas Houchemagne; sa vertu lui a servi, puisqu'elle peint de si beaux portraits.

Mme Fontœuvre, qui buvait, manqua de s'engouer tant elle rit :

— Comme vous êtes amusant, monsieur Houchemagne! Sans avoir l'air d'y toucher, vous dites des choses...

— Mais je ne dis rien de plaisant, madame.

A ce moment, on salua d'un silence le passage de la salade et du foie gras. Cela, c'était un comble.

— Ma chère, disait la vieille Angeloup, je n'oserai plus vous inviter.

Pierre Fontœuvre regardait sa femme; il exultait et montrait ses dents blanches dans sa barbe noire. Mme Trousseline, les yeux fixés sur la nappe, étouffait un soupir. Pour prendre le café, on revint à l'atelier. Il y eut une dispute parmi les enfans. Le petit François voulait retourner jouer avec ses sœurs derrière les colonnes, mais Hélène avait pris une chaise près de

Mlle Angeloup, et s'obstinait à rester là, suspendue aux lèvres de la vieille artiste. Marcelle rôdait autour d'Addeghem qui, très excité, racontait à Nugues et à Nelly des histoires scabreuses. Mme Trousseline se rapprocha de sa fille.

— Jenny, observa-t-elle à voix basse, tu devrais envoyer ces enfans au lit ; les conversations qui se tiennent ici ne sont pas pour leurs oreilles.

— Ma pauvre maman, s'écria Mme Fontœuvre, crois-tu que je fasse attention aux propos qu'ils peuvent saisir? Marcelle en entend de toutes sortes. S'il fallait surveiller toutes ses paroles devant ces mioches, ce serait gai! Et quand même ils seraient dégourdis quelques années plus tôt, ils n'en seraient que mieux armés pour la lutte. Marcelle travaillera un jour pour gagner sa vie. Je veux qu'elle soit une fille avertie quand je la lancerai seule sur le pavé de Paris.

— Ma fille, reprit la vieille dame avec sa douceur triste, il importe de laisser grandir l'enfant dans l'ignorance du mal. Cet aveuglement contribue à la pureté de ses pensées, à celle de l'atmosphère morale où se forme sa jeune âme. Hélène est d'une nature curieuse. Je la réprimande sans cesse à ce sujet ; combien de fois l'ai-je surprise à fouiller mes armoires, à rechercher des lettres oubliées pour les déchiffrer, à feuilleter les volumes dans la bibliothèque de son grand-père. Heureusement, voici que sa première communion approche. La pauvre chérie fait effort pour se corriger. J'ai pu l'observer un jour, en plein combat, devant un dictionnaire dont je lui avais défendu la lecture. Elle se croyait seule; ses petits mains se portaient sur le livre avec une sorte de passion ; elle était pâle, frémissante, son corps tremblait; mais elle fermait les yeux de toutes ses forces ; sans doute ma défense lui revenait en mémoire et les exhortations de son confesseur. Tout le désarroi d'une lutte terrible, je l'ai lu sur son pauvre visage. Enfin, elle s'est éloignée sans avoir seulement soulevé la couverture.

La jeune femme n'entendait plus, elle avait aperçu, dans le nuage des cigarettes qui envahissait de nouveau l'atelier, Houchemagne penché sur une photographie que portait un guéridon. Et, avec sa mobilité d'esprit, oubliant les réflexions de Mme Trousseline, elle courut au peintre.

— Hein! vous êtes en admiration. N'est-ce pas, monsieur, qu'elle est jolie, ma cousine?

Houchemagne prit le carton, l'examina de plus près, s'absorba une minute dans sa contemplation, puis :

— Oui, elle est très belle.

La photographie représentait un profil de jeune fille. Au-dessous des bandeaux blonds et légers, à la Vierge, le nez, les narines avaient une finesse excessive. Houchemagne répéta :

— Elle est très belle.

C'était, expliqua Jenny Fontœuvre, la propre nièce de Mme Trousseline. Elle habitait, avec son père, un vieux manoir au fond de la Bretagne. Elle s'appelait Jeanne de Cléden. C'était une fille adorable, une Ruskinienne, une emballée. Quel dommage qu'elle n'eût point été là ce soir ! Mais, sans doute, Houchemagne reviendrait ; alors, il la verrait, car elle passait un mois à Paris chaque hiver. Peut-être arriverait-elle bientôt.

— Oui, elle est très belle, redit une troisième fois Nicolas Houchemagne en reprenant la photographie.

Jenny Fontœuvre lui dit à l'oreille :

— Vous m'intimidez beaucoup, et cependant, je voudrais vous montrer maintenant le portrait de ma petite fille.

Avec une extrême bonne grâce, Houchemagne accompagna la petite Fontœuvre jusqu'à son chevalet. De toutes les personnes présentes, la vieille Mme Trousseline mise à part, c'était encore cette gentille femme qu'il préférait pour son naturel, son amabilité, sa sincérité. Il lui trouvait des yeux tendres et charmans. Elle reprit, en mettant sa toile en lumière :

— Soyez bien franc ; dites-moi ce que vous en pensez. Oh ! vous savez, je ne suis pas une artiste éthérée comme vous. Je cherche à faire mon métier passablement, pour gagner ma vie, et je ne vise pas plus haut.

— Oh ! oh ! il ne faut pas appeler l'art un métier, madame, fit Houchemagne, moitié rieur, moitié scandalisé.

— Comment voulez-vous que je dise ? Je travaille par obligation : les temps sont durs. Vous êtes garçon, monsieur, libre de n'exister que pour votre art. Une femme mariée, une mère de famille qui a de gros soucis matériels, peut aimer sa peinture, certes ; mais ce n'est plus la grande flamme, la flamme unique, telle que vous la connaissez, vous.

Houchemagne dit tout bas, avec une sorte de pudeur :

— Tout ce qu'on donne de soi à son art, il vous le rend ; plus on est désintéressé avec lui, plus il est généreux ; il faut

s'offrir à lui comme à un dieu. Alors, il vous comble. Avec lui, la parcimonie est un mauvais calcul. Certes, une femme mariée se doit toute aux siens. Mais, quand, artiste, elle est en face de sa toile, alors, qu'elle oublie le reste, qu'elle appelle l'ivresse, qu'elle peigne comme si son œuvre était le but de l'Univers, qu'elle soit pareille à un créateur de mondes!

— Ah! si vous saviez! reprit-elle avec des larmes qui lui perlaient aux cils, quand je prends ma palette, que je commence à mettre de la couleur, je me trouve si sotte! L'exécution m'est pénible, je ne suis pas sûre de moi; j'ai peur des empâtemens, j'hésite, je gratte. La journée se passe; le lendemain, je recommence: et c'est ma vie. Et pourquoi? pour que, pendant six semaines, dans une salle, le public passe devant ma toile sans seulement y jeter un regard. Après quoi, elle sera accrochée à quelque mur. Voilà à quoi aboutit un tel effort, une telle dépense d'énergie, une telle lutte...

Houchemagne repartit:

— L'émotion qu'une âme élevée reçoit devant une véritable œuvre d'art, est d'une nature telle que l'artiste ne doit rien regretter, — eût-il arraché, en enfantant cette œuvre, des bribes de son cœur, — s'il donne cette émotion à une seule âme.

— Ah! bien ouiche! s'écria la petite Fontœuvre, en rentrant ses larmes. Croyez-vous que mes tableaux aient jamais donné une émotion à personne? Regardez ce portrait.

Il y eut un silence. Houchemagne cherchait l'éclairage, s'écartait un peu. A la vérité, le portrait lui semblait bien banal; mais il n'aurait pas voulu, pour un empire, chagriner la charmante femme, et il finit par dire:

— Vous avez beaucoup de talent; mais vous êtes une petite sceptique. Vous ne voulez pas être émue en travaillant. Il faut pleurer de joie quand on peint. Je puis bien vous l'avouer à vous toute seule: quand j'ai fait mon *Taureau ailé à tête humaine*, d'après des croquis pris au Louvre et après avoir bien étudié l'histoire de la Chaldée, et que j'ai senti venir la figure, ce visage surnaturel de génie assyrien, ah! mon cœur a crevé; j'étais comme un homme qui a perdu père et mère. J'étais fou. Il faut sortir de la vie pour travailler. Cette étude d'enfant est fort jolie; j'aimerais plus d'ardeur dans les yeux, mais vous peignez exquisement, madame.

— Comme c'est gentil de me dire ce que vous ne pensez pas ! répondit Jenny Fontœuvre.

Il protestait. Elle continua :

— Est-ce que vous ne voudriez pas vous marier, monsieur Houchemagne ? Je vous demande cela parce que je vous trouve très sympathique et que je vous prépare un tour de ma façon.

Il hocha la tête.

— Non, non ; pas de mariage. Mon art me suffit. Il me donne trop de volupté. J'ai mon compte de bonheur...

— Vous épouserez Jeanne de Cléden, la jeune fille aux bandeaux.

— Ni elle, ni aucune autre.

— Elle est très riche, elle est très belle, vous en deviendrez amoureux.

— Écoutez, madame, fit Houchemagne gravement, les plus belles femmes que j'aie vues, je les ai toujours fait servir à mon art ; la femme ne sera jamais pour moi qu'un modèle. Je ne serai jamais amoureux.

— Qu'est-ce que vous dites ? interrogea Addeghem qui venait prendre congé de Mme Fontœuvre.

Il était onze heures. Tous les convives se retirèrent ensemble. Ils partirent en un groupe bruyant dont les propos et les éclats de gaîté retentirent un instant encore dans l'escalier. On s'était donné rendez-vous, pour le 15 janvier, chez Vaugon-Denis, rue Laffitte, à l'exposition des œuvres de Nicolas Houchemagne.

II

Quand Jenny Fontœuvre sauta du lit ce jour-là, le baryton puissant de son mari vibrait déjà dans le cabinet de toilette, accompagné du ruissellement de l'eau froide dans le tub. La jeune femme ayant enfilé un peignoir court, se mit à trottiner pieds nus dans la tiédeur de la chambre à coucher, préparant le linge de Marcelle qui dormait encore, celui de Pierre, les manchettes, le faux-col. Bientôt, elle s'écria en s'asseyant enfin :

— Tu vas réveiller Jeanne, prends garde !

Jeanne de Cléden, était à Paris depuis une semaine. On l'avait installée dans l'atelier, sur un canapé-lit, entre trois paravens qui lui délimitaient une petite chambre. Elle trouvait cela très bohème, très amusant. C'était d'ailleurs la meilleure

enfant du monde, avec qui ses cousins ne se gênaient guère. A l'appel de sa femme, Pierre allongea la tête dans la chambre, sans interrompre une tirade passionnée de Samson à Dalila; il aperçut Jenny assise à sa table-bureau, un carnet à la main, menue et grasse dans son peignoir ouvert qui laissait voir sa poitrine ronde et son pied nu battant l'air. Elle était fraîche, presque enfantine. La nuit n'avait point défait ses cheveux. Dans la peau dorée de son visage, les yeux en amande avaient un glacé, un étincellement qui coupa court à la roulade de son mari.

— Comme tu es jolie, s'écria-t-il, comme tu es jolie!

Et jetant les serviettes, il vint à elle, humide encore et fleurant la lavande, et la fit rire à force de l'embrasser.

— Quand Jeanne est là, peux-tu dire que je suis jolie! fit-elle un peu coquette.

— Ah! fit-il en haussant les épaules, les autres femmes, je m'en fiche.

Un miaulement terrible, un cri de bête qu'on tue les fit se retourner vers le petit lit de Marcelle, où couchait le chat, d'ordinaire. La petite fille, éveillée, était assise le dos à l'oreiller, et Minette, affolée, bondissait à terre, entraînant après elle une robe de poupée dans laquelle son corps souple était à demi entravé. L'une des manches était passée à la patte gauche: l'autre patte libre, elle la tenait en l'air, douloureusement, tout en boitillant sur le tapis. Les parens s'approchèrent; l'enfant était toute blanche; elle levait les yeux hardiment sur sa mère en racontant:

— Je voulais l'habiller, elle se débattait: la première manche, ça a bien été; mais la seconde, pas moyen; j'ai un peu forcé, je crois que je lui ai fait mal.

Pierre Fontœuvre avait pris la chatte, l'examinait. Il finit par dire:

— Hé! ma petite, tu lui as bel et bien cassé la patte à ta Minette.

L'enfant était sans une larme. Elle regardait son père et sa mère, orgueilleusement.

— Pourquoi as-tu fait cela? demanda Jenny Fontœuvre, s'efforçant à la sévérité.

— Parce que je voulais l'habiller, je voulais!

On appela Brigitte, qui savait des recettes pour les animaux.

Justement elle revenait de conduire au cours le petit François. On lui expliqua l'accident. Elle emmena Minette à la cuisine pour la panser. Mme Fontœuvre s'installa près du lit de sa fille et s'avisa de lui faire un sermon. Elle l'appelait « Mademoiselle, » lui disait « vous, » et lui décrivait les souffrances de la pauvre bête estropiée qu'on serait peut-être obligé d'abattre. Mais, quoi qu'elle fît, Marcelle restait de glace. Elle ne pleurait ni ne s'excusait, mais répétait son unique raison :

— Quand je veux, il faut que Minette cède.

Dans le cabinet de toilette, Jenny confia tout bas à son mari :

— Cette enfant m'inquiète. Je doute qu'elle ait du cœur. As-tu vu comme elle est restée insensible tout à l'heure ?

— Allons donc ! fit le père, elle était blême. C'est par fierté qu'elle a retenu ses larmes, mais elle était prête à défaillir.

— Et quelle violence, continua la jeune femme, quelle passion dans ses désirs, quelle ardeur pour les réaliser ! Tu l'as entendue prononcer : *Je voulais*. Ah ! je crains de ne pas savoir l'élever. Maman, voilà une femme qui sait s'y prendre. Elle a fait d'Hélène un petit ange. Mais Marcelle !...

— Je te dis que Marcelle a une nature superbe, riche, vibrante, pleine de ressources. Ce sera quelqu'un, cette enfant-là ! Laisse venir les années ; quand la raison aura discipliné toutes ces forces vitales qui sont en elle, tu verras la femme qu'elle fera !

— Ah ! rien ne la disciplinera. Maman, elle, l'aurait élevée dans la religion. On prépare Hélène à sa première communion. Cela donne des scrupules aux enfans, les habitue à écouter sans cesse leur conscience, les oblige à se dompter. Mais moi, dans toutes ces histoires, je ne vois que de jolies légendes ; j'adore ces mystères ; mais de quel droit enseigner à ses enfans, comme vérité irréfutable, ce que l'on considère soi-même comme une mythologie charmante, tout simplement ?

— Évidemment, je pense comme toi, répondit Fontœuvre. L'enfant est trop respectable pour qu'on lui mente si froidement. Et puis, je t'assure que cet enseignement-là n'est pas indispensable. Je me charge, moi, le jour venu, de raisonner avec Marcelle, qui sera superbement intelligente à quinze ans.

Ils prenaient le chocolat dans la salle à manger, tous deux prêts pour le travail, quand Jeanne de Cléden ouvrit la porte.

C'était la grâce même qui entrait. Avec une légère préciosité, une nonchalance un peu voulue, elle marchait sans bruit ; la mousse blonde de ses cheveux en bandeaux arrondissait divinement son mince visage. Elle avait de grands yeux bruns, pleins de langueur. Elle donnait l'impression d'une femme si douce, si pure, si limpide, qu'au premier abord tout le monde l'aimait.

— Venez, belle déesse, lumière du matin, fille du printemps, s'écria Fontœuvre avec une pointe d'accent méridional qu'il laissait paraître à dessein, venez vous asseoir à la table de deux pauvres mortels.

— Veux-tu des rôties ou de la brioche ? demandait Jenny en l'embrassant.

— Tu sais bien que je ne mange pas le matin, dit la jeune fille ; je prendrai seulement quelques cuillerées de chocolat.

Puis, à peine assise :

— C'est aujourd'hui que nous allons voir les tableaux d'Houchemagne ?

— C'est aujourd'hui, répondit Mme Fontœuvre.

Les deux jeunes femmes se sourirent à la dérobée. Fontœuvre déclarait que c'était pour Addeghem s'il allait à cette exposition, qui, malgré la singularité des sujets exhibés, devait être atrocement banale. On lui avait conté qu'Houchemagne n'avait aucun caractère, pas de procédé, pas de nerf dans l'exécution :

— Un gentil garçon, d'ailleurs, ajouta-t-il, mais un peu nul.

— C'est-à-dire que son art l'obsède constamment, repartit Jenny.

Jeanne de Cléden savait qu'il avait remarqué sa photographie. Elle était très occupée de lui. C'est pourquoi elle changea la conversation. Elle se mit à parler de l'existence qu'elle s'était faite dans sa solitude bretonne. Le château de Cléden était bâti sur la grande plaine de Sibiril, au fond du Finistère. C'était une petite place forte qui avait subi des assauts pendant les guerres de Bretagne. Il y avait un donjon, deux tourelles à créneaux, des meurtrières en ogives et des fossés pleins de gazon. Alentour, la campagne était plate, désolée, sans un arbre, hérissée d'ajoncs d'or. Au loin, on apercevait la mer et le clocher à jour de Saint-Pol-de-Léon. M. de Cléden laissait sa fille vivre à sa guise Elle s'était composé une admirable bibliothèque, elle lisait les plus beaux livres, elle jouait la plus belle musique. Tout ce dont elle jouissait était choisi, raffiné, exquis, jusqu'à

ses robes, ses chapeaux qu'elle dessinait et confectionnait elle-même, le plus souvent, pour qu'ils fussent vraiment artistiques.

Depuis un instant déjà, Jenny Fontœuvre écoutait à peine. Une idée trop puissante possédait son esprit de peintre. Le sujet de tableau qu'elle cherchait désespérément depuis huit jours venait de surgir à son imagination sur une simple phrase de sa cousine. Oui, elle ferait une jeune fille au piano, avec un éclairage brutal qu'elle voyait très bien : le profil, dans l'ombre, donnerait des méplats d'une douceur délicieuse, et les cheveux seraient pareils à un nimbe de lumière. Naturellement, Jeanne lui poserait cela. Et le projet fut bientôt si impérieux, si véhément, que rien ne put la retenir de le confier sur-le-champ à sa cousine. Celle-ci fut enchantée. Alors, il fallut commencer immédiatement. Elles passèrent à l'atelier. Jenny courait, chantait, riait. C'était la folie joyeuse de la conception. Elle allait faire une œuvre charmante. Ce serait inspiré, poétique, rêveur. La bonne Mme Dodelaud placerait cela négligemment sur un de ses gros meubles, au magasin, parmi les tabernacles dédorés, les soies éteintes, les saxes amoureux. Ce petit tableau se vendrait comme du pain. Elle se disait ces choses en enfilant sa blouse suspendue au chevalet. Justement, Jeanne de Cléden trouva d'elle-même la pose, et le piano était si bien placé par rapport à la lumière, que la conception fut réalisée du coup. Alors Jenny Fontœuvre prit ses fusains, commença l'esquisse sur un petit panneau, et l'enchantement redoubla. Elle travaillait, les lèvres serrées, toute fiévreuse; par moment elle lançait une roulade.

Il lui fallut se mettre à peindre dès ce matin. Et ce furent, en rapides coups de brosse, les indications ternes, décousues, des esquisses. Du rose représentait la lumière dans la tunique vert bronze. Elle disait qu'elle aurait voulu de l'or pour peindre les cheveux. De temps en temps, le modèle, fatigué, dessinait sur le clavier une phrase musicale, ou bien chantait un bout de romance d'un soprano léger, ténu, comme lointain...

— Ah! ma chérie! s'écriait l'artiste, que Nicolas Houchemagne va te trouver belle!

— Comme j'aimerais le connaître! soupira la jeune fille.

Jenny s'acharna pour finir l'esquisse avant le retour de Pierre, qui était à ses pensionnats de Neuilly. Elle ne desserra plus les lèvres. Quand son mari vit le panneau, il s'écria :

— Tiens ! ça rappelle comme sujet le Renoir du Luxembourg.

— Tu trouves, fit-elle d'une voix altérée.

— Oh ! ce n'est pas un plagiat, une simple réminiscence.

Et il lui fit recommencer le dessin du cou qui n'était pas dans le mouvemen..

Au déjeuner, l'excitation de la petite Fontœuvre était tombée ; elle ne parlait plus, elle paraissait soucieuse. Les enfans se disputaient. François taquinait sa sœur et ne cessait de répéter :

— Elle a cassé la patte de Minette ; elle a cassé la patte de Minette ; elle a cas...

— Veux-tu te taire, François, criait le père impatienté.

Et il causait d'art avec Jeanne de Cléden.

Jenny les quitta au dessert, retourna à l'atelier, fit une moue boudeuse en revoyant sa toile, qui lui parut banale, dénuée d'intérêt. Comment s'être sottement emballée sur une idée aussi commune !

Et elle restait là, prostrée, devant ce panneau qu'elle avait envie de faire flamber.

A deux heures, les deux jeunes femmes s'habillèrent pour aller rue Laffitte. La petite Fontœuvre mit son tailleur noir, acheté en confection ; Jeanne de Cléden avait une longue pelisse de fourrure décolletée, et une toque étroite qui ne voilait rien de son pur visage. Cette fourrure luisante, sur ses cheveux dorés, donnait même un effet de splendeur.

— Si ce vieux paillard d'Addeghem est là, dit Fontœuvre à sa femme, ta cousine va lui faire perdre la tête.

Mais il y eut une scène épouvantable de Marcelle qui n'entendait pas rester seule avec Brigitte. Il fallait qu'on l'emmenât. Elle voulait aller voir les tableaux, elle aussi. Et c'étaient des trépignemens, des pleurs, des cris furieux. La délicate figure d'enfant, si potelée, si fragile, aux rondeurs si tendres, était décomposée, et derrière les larmes apparaissait le masque d'une femme méchante. La mère fut bouleversée à ce spectacle. Elle finit par dire :

— Va demander à Brigitte de te mettre tes bottines fourrées et ton manteau de peluche.

— Comme tu la gâtes ! observa Jeanne.

Ils arrivèrent les premiers chez Vaugon-Denis. Ni leurs amis, ni personne n'étaient encore là. Enfilant un couloir, ils

gagnèrent la salle d'exposition dans laquelle, de loin, on apercevait de la lumière. Ils entrèrent en silence.

C'était un vaste salon carré, tendu de rouge sombre. A droite et à gauche, les grands cadres d'or étincelaient sur la muraille; mais, ce qui remplissait l'œil dès l'abord, c'était, en face de la porte, l'énorme forme blanche du *Séraphin*. Ce bel androgyne dépassait de beaucoup la taille humaine. On le voyait en marche, posant le pied en avant d'un mouvement fier. Une tunique dorienne l'habillait, serrée sous l'aisselle d'une cordelière et retombant en bouffans jusqu'à la taille ; rien n'était donc changé au céleste costume des légendes. Mais toute la magie de cet être surnaturel était dans le visage, un visage fort, un visage sans sexe qui souriait. Ce devait être l'Ange de l'allégresse. On se sentait soulevé, tiré jusqu'à lui ; son contentement serein vous gagnait; on l'aurait idolâtré. Son mystère était infini, et le peintre n'avait pas obtenu cet effet en esquivant les formes ; il ne les avait pas enveloppées d'une vapeur, il n'avait pas fait un désincarné. Ce pur esprit avait embrassé véritablement, amoureusement la forme humaine dans toute sa beauté, dans sa vérité, dans sa vigueur. La couleur était grasse et copieuse; la pâte substantielle comme de la chair vivante. Houchemagne avait atteint dans la facture la perfection du métier. Le fond se composait d'un paysage de l'Ile-de-France, sobrement traité, où l'on reconnaissait, à leur douceur de lignes, les méandres de la Seine.

— Ah! l'animal! prononça simplement Pierre Fontœuvre, après qu'ils furent tous demeurés béans une longue minute devant le tableau. Ah! l'animal!

La petite Fontœuvre était haletante d'enthousiasme; elle signalait l'un après l'autre tous les morceaux, depuis la main qui tenait une rose jusqu'aux ailes à demi ouvertes, d'une blancheur si caressante, si moelleuse!

— Ce sont ces fameuses ailes dont Addeghem m'a conté l'histoire, dit son mari. Houchemagne a fait poser en même temps une femme et un cygne que deux hommes tenaient et qui s'ébattait, — il fallait cela pour les rapports des plumes et de l'épaule.

Et ils s'éternisaient devant la toile, sans jalousie, sans amertume, empoignés par un émoi supérieur, quand leurs yeux cherchèrent Jeanne de Cléden. Elle était à une petite distance,

derrière eux ; son charmant visage levé vers *l'Ange* ruisselait de larmes, et elle ne disait qu'un mot :

— Oh ! est-il possible ! est-il possible !

Il fallut, pour l'arracher à son extase, les cris que poussait Fontœuvre devant *le Centaure*. La fantaisie d'Houchemagne avait fait ici un petit tableau. La toile n'avait pas un mètre de haut. L'être fabuleux posait de trois quarts, sur un rempart au pied duquel se devinait une ville avec ses portiques, ses temples et ses terrasses. La croupe du cheval s'arrondissait puissante, massive, sous une robe d'un gris pommelé; et elle était plutôt d'un robuste percheron que d'un Pégase. Mais la noblesse humaine tout entière résidait dans la tête du demi-dieu pensif érigé sur cette base brutale ; ses mains écartaient les rameaux d'un buisson de lauriers et il se penchait pour contempler à ses pieds la cité endormie. Il en était le génie protecteur, il en lisait secrètement tous les mystères. Les Fontœuvre, cloués sur place, ne disaient plus un mot.

Et ce furent ensuite *le Taureau ailé*, puis *le Sphinx;* encore deux toiles immenses qui tenaient tout un côté de la salle. Le Sphinx surtout était formidable. Houchemagne n'avait pas copié la représentation antique, la bête surhumaine du Louvre ; il était allé directement à la conception égyptienne pour la réaliser personnellement. Et il avait peint gigantesque, plein d'une douceur céleste et d'une force redoutable, le fauve aux yeux de femme qui crispait sur un gazon vert ses pattes rousses aux ongles de nacre. Véritablement, de toute son exposition, c'était la création la plus singulière, la plus fantastique : l'un des premiers mythes du monde transposé par un cerveau moderne; la mystique du Nil interprétée par un des petits-fils des sculpteurs de gargouilles. C'était une gageure, un tour de force, la virtuosité d'un maître dont l'inspiration défie la folie.

Une quinzaine de petites études : nus, paysages, esquisses, remplissaient les vides, attestaient la sûreté professionnelle du jeune peintre inconnu. Jeanne de Cléden, dans une exaltation muette, allait du *Centaure* à *l'Ange*. Les Fontœuvre s'absorbaient dans l'examen des nus, surpris de cette manière si particulière qu'ils y trouvaient : la peinture épaisse, aux empâtemens invisibles, qui donnait aux chairs, corrigée par une délicatesse très française, la volupté des Rubens. Marcelle curieuse, effrayée, s'était plantée devant *le Sphinx*, quand un bruit de voix qui

s'approchaient retentit dans le couloir. En un clin d'œil, la salle fut envahie d'un flot de peintres. Addeghem en pérorant menait la bande. Il y avait des membres de l'Institut, des chefs d'atelier aux Beaux-Arts ; Brabançon Seldermeyer ; des figures correctes à chapeau haut de forme, des têtes hirsutes, coiffées de feutre mou. Vaupalier, chétif et mal portant, escorté de sa jeune femme ; Juliette Angeloup, énorme dans son pardessus d'astrakan, puis Nelly Darche, Nugues, et enfin deux personnes pauvrement vêtues auxquelles la petite Fontœuvre vint serrer la main et qui étaient Blanche Arnaud, dite Synovie, accompagnée de miss Spring. Le murmure bruyant qui s'était engouffré dans la galerie, s'arrêta net. Tout le monde recevait, à l'aspect de ces toiles, le choc de l'inattendu. Beaucoup étaient trop déroutés pour comprendre. Addeghem lui-même se taisait devant *l'Ange*. La grande Darche ajustait son lorgnon avec une moue en se penchant sur les nus de la cimaise. Seldermeyer, avec sa barbiche blanche, campé au pied du sphinx, ressemblait à un ancien officier de cavalerie. Puis, peu à peu, les discussions s'élevèrent parmi les peintres. La plupart ne savaient quelle opinion se faire. Si Houchemagne était un novateur, pourquoi peignait-il comme les classiques? Et si c'était un classique, pourquoi ses toiles vous suffoquaient-elles quand on n'était pas averti? Bientôt, il y eut un tapage assourdissant. Et ce fut à ce moment qu'un vieux monsieur, nu-tête et en pantoufles, vint dire quelques mots tout bas à l'oreille d'Addeghem. C'était Vaugon-Denis, le marchand de tableaux, et voici ce qu'il confiait au critique : ce pauvre M. Houchemagne était depuis une heure dans le bureau, bien déprimé, bien abattu : ne s'imaginait-il pas son exposition ratée, ses tableaux dépourvus d'intérêt, exagérés en leur simplicité voulue? *Le Sphinx!* Comment avait-il osé l'accrocher là? Et *le Taureau ailé*, quelle musculature mièvre pour le puissant être surhumain! Rien ne pouvait le consoler. Il doutait de son talent, de son idée, de son œuvre, du public, de tout. Il gémissait sur les trois années de travail inutile que représentait cet ensemble. Il disait qu'il eût mieux valu peindre honnêtement des enseignes, et c'était pitié de le voir, ajoutait le vieillard ému.

Cependant Jeanne de Cléden s'était assise à l'écart pour lire à son aise la petite brochure qu'Addeghem avait écrite sur le peintre. D'abord Houchemagne, Nicolas Houchemagne, quel

beau vieux nom de l'Ile-de-France qui sentait son XIIIe siècle, naïf, mystique et inspiré! Et en effet, c'était au plein de cette poétique et charmante Seine-et-Oise, si avisée, si sereine, si spirituelle et si pratique, sur les bords du plus français des fleuves, qu'était né le jeune peintre. Il était tout bonnement le fils d'un vigneron de Triel, le fils d'une de ces anciennes familles paysannes qui tirent leur petit pécule de ce raisin triellois, aigrelet, piquant et savoureux comme l'esprit même du terroir. Il avait grandi à l'ombre d'une église gothique, devant les lignes souples et douces que les collines dessinent à l'horizon en ce pays que les vapeurs de la Seine voilent sans cesse d'une atmosphère bleue, subtile et tendre. Dans cette province, quelle pure race française! s'écriait Addeghem. Les Provençaux et les Flamands, les Bretons et les Lorrains, les Gascons et les Normands sont tous, plus ou moins, des adoptifs ; ils composent bien, à force de bonne volonté, un tout national, harmonieux, homogène; mais ceux de l'Ile-de-France, qui sont demeurés à la maison de famille depuis quinze siècles, ils sont l'essence même du pays, ils lui donnent son sang, son esprit, le rythme de sa vie. Ils sont les maîtres et les gardiens de son génie, et c'était d'eux que devait sortir le régénérateur de la conception artistique.

Et Addeghem, vraiment exalté et soutenu par son sujet, contait l'enfance de Nicolas, ses rêveries devant les vitraux peints de sa vieille église, sa venue à Paris chez un ornemaniste, l'éducation qu'il s'était donnée, son étude des légendes chrétiennes, ses premières toiles essayées sous la direction d'un patron qui n'était qu'un artisan; ses théories sur l'hiératisme de l'Art et la nécessité de la noblesse dans l'inspiration.

Jeanne, la main tremblante, fiévreuse et nerveuse, tournait une page quand sa cousine s'approcha, lui disant :

— Viens-tu ? Addeghem nous entraîne au cabinet de Vaugon-Denis où, paraît-il, ce pauvre Houchemagne est plongé dans un morne désespoir. Il s'agit de lui faire une ovation pour le remettre en selle. Tout le monde y va. Accompagne-nous, ce sera très amusant.

La jeune fille se leva haletante encore de ce qu'elle venait de lire. Jenny Fontœuvre prit Marcelle par la main. Elles pénétrèrent en même temps qu'Addeghem dans la petite pièce où Nicolas Houchemagne, les deux coudes sur le bureau et la tête entre ses mains, roulait ses pensées amères. Il sursauta au

bruit de cette invasion, car tout le monde entrait en bavardant, et déjà le critique commençait à discourir : et la première vision qu'eut Nicolas fut le délicieux visage de Jeanne, avec l'or de ses bandeaux à la Vierge sous l'étroite toque noire, et sa somptueuse fourrure de jeune fille riche. Il crut l'avoir déjà rencontrée et la regarda une seconde. Aussitôt le cabinet fut plein ; et l'on criait, on gesticulait, on se bousculait, on manœuvrait pour se rapprocher du peintre ; c'était curiosité, sympathie, enthousiasme : sentimens divers et bien compréhensibles d'un public d'élite, où chacun croyait pour son compte qu'il venait d'inventer un génie. C'était à qui serrerait la main d'Houchemagne. Et lui, qui passait, sans transition, du découragement le plus douloureux à l'apothéose la plus fervente, s'était levé tout pâle, ne savait que répondre, se laissait faire en souriant. Addeghem l'embrassa ; Seldermeyer lui déclara d'une voix chevrotante qu'il avait un tempérament magnifique. Juliette Angeloup disait :

— Je ne comprends pas tout, non, je ne comprends pas tout ; mais c'est diablement peint, monsieur !

Le petit Vaupalier, frêle comme un saxe, avouait qu'il était transporté et qu'il donnerait toutes ses toiles pour avoir fait *le Centaure*. Quelques-uns se défendaient contre l'admiration. Nelly Darche, par exemple, qui demeurait silencieuse.

— Ah ! si vous aviez peint de la vie, avec cette habileté-là !

Blanche Arnaud et miss Spring, timides dans leurs costumes démodés, terriblement vieilles filles avec leurs gestes étriqués et leurs gants de coton noir, s'avancèrent enfin. Miss Spring, qui n'avait jamais su parler français, commença dans un charabia prolixe des félicitations entremêlées de révérences, et qui pouvaient se traduire ainsi :

— Cher monsieur Houchemagne, je suis bien aise d'avoir vu vos tableaux ; vous êtes le plus grand peintre de la France, de l'Angleterre, de toute l'Europe. Vous semblez saisir le principe même de la vie. Vous rendez ce qui est immatériel ; vous ne vous contentez pas de charmer les yeux, vous satisfaites les âmes. Vous êtes le plus grand peintre intellectuel depuis Vinci.

Elle avait, dans sa laideur britannique, des yeux de myosotis doux et charmeurs. Blanche Arnaud était, elle, une forte personne aux beaux bras qu'un collet de velours, datant de dix ans, dissimulait. Elle avait des larmes aux paupières.

— Ah ! monsieur, dit-elle, comme vous m'avez émue !

Jenny Fontœuvre glissa au peintre :

— C'est Blanche Arnaud et miss Spring.

Alors, il parut ravi. Comment ! c'étaient ces deux créatures fagotées dont les œuvres avaient tant de grâce ! Et il les retint; il dit à l'une combien il aimait ses portraits, à l'autre, le recueillement de ses petits tableaux d'intérieur. Et pendant qu'il comblait de politesses ces deux vaincues de la lutte pour l'art, il se sentait observé par l'élégante jeune fille qui, seule, ne lui avait encore rien dit...

— Vous ne savez pas, vint conter l'expansive Blanche Arnaud à Jenny Fontœuvre, M. Houchemagne demande à venir chez nous ; il voudrait voir notre atelier. Croyez-vous, hein ! croyez-vous ! C'est la rançon de toute la vieille déveine !

La vérité, c'est qu'Houchemagne cherchait à fuir la manifestation qui l'avait plus surpris que grisé, et que ce biais lui avait paru expéditif : partir traîtreusement avec « l'entente cordiale, » comme on appelait l'association de l'Anglaise et de la Française; au besoin, emmener les Fontœuvre, et laisser la foule retourner béate à la galerie. Jenny Fontœuvre trouva la combinaison charmante. Ce fut dans le couloir qu'ils faussèrent compagnie à la bande d'Addeghem. Ils étaient sur le trottoir de la rue Laffitte, qu'ils entendaient encore résonner, là-bas, l'organe impérieux du critique expliquant le Centaure.

Les Fontœuvre, Jeanne de Cléden, miss Spring, Blanche Arnaud et Houchemagne, grimpèrent à Montmartre dans l'autobus. On ne pouvait causer dans le fracas de la voiture ; mais cette exquise camaraderie si légère, si facile, qui naît d'elle-même entre les artistes parisiens, liait déjà subtilement ces six personnes étrangères, et l'on éprouvait le bien-être d'une intimité. C'était maintenant qu'enfin Houchemagne goûtait son triomphe. Il l'avait compris dans le discours baroque de miss Spring, dans les yeux mouillés de Blanche Arnaud, dans les prunelles rieuses de la petite Fontœuvre, et surtout dans le visage angélique de la jeune fille silencieuse. Elle l'admirait, il ne pouvait le méconnaître. Et soudain, il se rappela la petite photographie en grisaille, posée sur le guéridon des Fontœuvre.

Les deux amies habitaient, rue d'Anvers, au pied du Sacré-Cœur, dans la plus commune des maisons pauvres. L'atelier était au quatrième, au fond de la cour. On y arriva en proces-

sion. C'était une sorte de grenier vitré, sans meubles, sans tapis, sans tentures. Les lits des deux artistes étaient dissimulés ainsi que tout leur petit ménage. Elles s'empressèrent, allumèrent les lampes, firent du thé. On voyait, contre la muraille, les portraits de femmes de Mlle Arnaud, si expressifs, si mélancoliques et si vrais, qu'on y lisait comme en un livre toute la détresse cachée d'un cœur féminin. C'était de la souffrance fixée, disait Jenny Fontœuvre.

Mais Jeanne de Cléden avait rejoint Houchemagne au fond de l'atelier près des petites toiles de l'Anglaise. Ils contemplaient ensemble une étude de chambre. Qu'elle était paisible et douce, cette petite chambre minutieusement dessinée, avec son lit un peu défait, les chaises en un léger désordre, la mousseline des rideaux relevée, et la glace mirant cette intimité, comme dans les vers de Rodenbach! Aucune figure n'y apparaissait, et cependant, c'était plein de vie humaine. Les deux jeunes gens échangèrent un coup d'œil en pensant :

« Comme c'est exquis! »

Alors, miss Spring les voyant ensemble et se méprenant, baragouina d'un air sentimental, avec le sourire de ses dents proéminentes et de ses yeux de myosotis :

— Chère madame Houchemagne, vous trouvez peut-être qu'il manque là un très amoureux ménage comme le vôtre; mais en vérité, ce couple n'est pas loin; pendant que je peignais, je le savais dans la pièce voisine; il venait de sortir et je jure cela qu'il vous ressemblait à tous les deux. Oui, oui, tout à fait aimable, tout à fait suave comme vous.

— Spring! Spring! misérable gaffeuse! murmura Blanche Arnaud en la tirant par sa robe, que dites-vous là? Ces jeunes gens se voient pour la première fois aujourd'hui. Mademoiselle est la cousine des Fontœuvre.

Jeanne et Nicolas étaient devenus pourpres. Ils s'absorbaient dans l'examen du tableau; mais cette chambre, qui était véritablement tiède d'amour, sans qu'on pût expliquer pourquoi, les troublait encore davantage. Alors ils s'entre-regardèrent et rirent ensemble, juvénilement.

Désormais, les deux malheureuses, dévêtues de leurs oripeaux, n'étaient plus ridicules, ni démodées. Dans leur simple robe noire elles se dressaient devant leur œuvre, buvant les louanges d'Houchemagne, l'admiration des Fontœuvre, l'émo-

tion de cette charmante muse qu'était Jeanne. Leur puissance de grandes artistes méconnues éclatait si fortement que l'insuccès de leur vie comptait à peine. Elles connaissaient une heure de gloire.

On servit le thé dans des tasses dépareillées, on croqua de petits biscuits que miss Spring passait dans leur boîte de fer-blanc. Mlle Arnaud avait entraîné Jenny dans un coin, près du rideau qui, glissant sur une tringle, voilait le fourneau et les ustensiles de toilette. Elle lui confiait :

— Je l'ai revu hier en omnibus. Il m'a reconnue ; il a pâli ; il a soupiré comme un homme qui souffre, mais il ne m'a pas adressé la parole. Il a salué simplement en descendant. Ah ! ce coup de chapeau, mon amie, ce coup de chapeau venant de *lui*...

Houchemagne et Jeanne de Cléden étaient demeurés en tête à tête près de la lampe. Maintenant le peintre contemplait la jeune fille avec la hardiesse d'un portraitiste devant son modèle. On aurait dit que les propos inconsidérés de miss Spring, les nommant mari et femme, l'eussent enorgueilli, lui eussent concédé un droit sur cette inconnue ! Mais la vérité c'était surtout que cette extrême beauté l'enivrait et qu'il en prenait déjà possession, la traitait en maître, car il avait cette inconscience de l'artiste qui s'approprie sereinement tout ce qui peut servir à son œuvre. Jeanne sentait, sur chacun de ses traits, la caresse de ce regard. Elle dit timidement :

— Moi qui vis dans un désert, toute l'année, j'emporterai là-bas le souvenir de ce que j'ai vu aujourd'hui. Aujourd'hui, j'ai compris ce qu'était l'Art.

Il la remercia d'une phrase banale, et il contemplait, au fond de ses yeux de vierge, une âme tremblante et charmante, si pure qu'elle se laissait voir nue ; âme d'une jeune sainte de la Légende dorée, et qui correspondait en lui à un rêve secret...

III

On parla longtemps d'Houchemagne chez les Fontœuvre. Ce beau jeune homme, qu'on n'avait plus revu après son apothéose de la rue Laffitte, avait laissé dans les esprits une impression profonde. Pierre Fontœuvre le discutait sans cesse. Lui, avait renoncé à ses boueux, sujet trop difficile, pour choisir, en vue du Salon, une composition d'animaux. Maintenant il

passait son temps aux abattoirs de la Villette, d'où il rentrait le soir fourbu, sentant l'écurie et l'étable, avec des pochades de veaux ou de génisses plein ses cartons. Il s'enthousiasmait, blaguait « les rêveries d'Houchemagne qui concevait dans l'irréel, » chantait les merveilles d'un jarret, d'une croupe ou d'un garrot. Il semblait que ses bêtes se fussent incarnées en lui, et il s'ébrouait comme un cheval, remuait du col comme un taureau, imitait le piétinement léger des moutons au pacage.

Jenny, qui n'avait pas vendu sa *Femme au piano*, en reprenait le sujet pour l'agrandir. Elle travaillait, harcelée par les ennuis d'argent. Ayant emprunté sur sa toile dix louis à Mme Dodelaud, elle n'osait plus envoyer sa fille chez les vieux marchands, de crainte de les importuner. Et Marcelle, qui vaguait tout le jour dans la maison, s'attachait aux jupes de sa mère, recevait tantôt un baiser, et tantôt une gifle, selon que la peinture allait bien ou mal.

Ce fut alors que Mlle Darche s'éprit de la petite fille et obtint de Jenny Fontœuvre la permission de l'emmener promener souvent. Cette émancipée aux airs tranchans, qui avait aimé plus d'une fois depuis sa prime jeunesse, était dévorée d'une soif insoupçonnée de maternité. Nul ne pouvait deviner que cette fille flegmatique avait désiré, avec des larmes, la venue d'un enfant. Se montrer en public avec les enfans des autres était pour elle une compensation à ce chagrin. Quand on la regardait alors, elle éprouvait une fierté qui, pour être usurpée, n'en était pas moins sensible.

Une fois, au retour d'une de ces promenades, Marcelle conta qu'elle avait vu le mari de Mlle Darche,

— Son mari? s'écria la mère stupéfaite.

— Oh! pas un mari comme papa, bien sûr, mais tu sais, le monsieur... Il l'a embrassée et lui a dit : « Donne-moi un faux-col propre, car je vais voir une malade chic. »

Jenny Fontœuvre eut un scrupule dont elle s'ouvrit le soir à son mari. Nelly Darche était ainsi, vivant dans l'amour libre avec une sorte de candeur; mais pouvait-on confier une enfant de huit ans à une fille qui avait un amant et ne s'en cachait guère? Là-dessus le père et la mère eurent une grave conférence où ils cherchèrent en vain les raisons qu'on a de dissimuler aux enfans tout ce qui, dans les mœurs, est en dehors des lois. Et

ils conclurent ensemble à la nécessité d'une initiation précoce pour une fille forcée dès l'adolescence de gagner son pain.

D'ailleurs, à ce moment d'autres idées les hantaient. Leur Salon avait du succès. Dès la fin d'avril, Jenny reçut deux lettres d'amateurs qui convoitaient son tableau, et Mme Dodelaud parlait d'un Espagnol qui tournait autour des bêtes de Fontœuvre. Déjà tous deux pensaient à un nouveau dîner où l'on inviterait cette fois les antiquaires avec Addeghem, qui avait loué copieusement les deux toiles.

Un soir de mai, les Fontœuvre lisaient paresseusement dans l'atelier au milieu du tapage des deux enfans, quand ils poussèrent un cri de surprise. La porte s'était ouverte très doucement, et Jeanne de Cléden, en appareil de voyage, cache-poussière, valise, voilette, se trouvait devant eux, souriante, silencieuse. Elle fut d'abord touchée de la joie sincère de ses cousins qui l'accueillaient avec l'hospitalité fervente du Parisien, si heureux de recevoir, si épris de l'imprévu, si curieux de toute diversion apportée à sa vie coutumière. Elle venait, disait-elle, pour noyer ses idées noires, pour reprendre un peu d'entrain au contact de Paris, car elle s'était mise à s'ennuyer là-bas. En effet, quand elle eut ôté sa voilette, on lui trouva un pauvre visage amaigri, tiré, où luisaient deux grands yeux languissans. Au dîner, elle ne mangea rien. Le soir, Jenny Fontœuvre vint elle-même l'enclore du paravent, la border dans le canapé-lit de l'atelier. Alors, la jeune fille levant sur elle son regard fatigué :

— As-tu revu Nicolas Houchemagne?

— Aperçu seulement une fois au Salon, et c'est tout.

— Il ne vient jamais à ton jour?

— Jamais.

— Ah! soupira Jeanne en fermant les yeux.

Ses traits exquis eurent une petite contraction. L'artiste, illuminée d'une divination soudaine, lui demanda :

— Tu... tu l'aimes donc?

— Oh! à en mourir!

Et, comme sa cousine, très émue, gardait le silence, elle poursuivit lentement, les yeux toujours clos :

— Je suis son esclave, son adoratrice, la chose de son œuvre. Toute ma vie, toute ma vie est à lui.

De tels mots, dits par une telle jeune fille si digne, si fière, émurent étrangement Jenny Fontœuvre. Même, ce soir-là, elle

ne put rien objecter, tant cet amour se présentait à elle comme une noble et fatale passion. Ce fut la nuit que, très agitée, elle aperçut les obstacles : la pauvreté d'Houchemagne, sa naissance, et un peu aussi sa marmoréenne attitude. Mais Jeanne de Cléden, qui avait tout quitté pour suivre l'entraînement, avait aussi tout prévu, tout envisagé. Ce n'était plus le fils des vignerons de la banlieue ; c'était un être d'exception qu'elle aimait, un prince, un demi-dieu. D'ailleurs, M. de Cléden, après avoir pris de discrets renseignemens dans le pays natal du jeune peintre, consentait à tout. Et ce consentement du vieux noble Breton était la première attestation donnée à la profondeur, à la souveraineté de l'amour de Jeanne. L'altération de la santé, chez la jeune fille, fournissait la seconde, car c'était en vérité une pauvre enfant malade qui revenait ainsi à son dominateur ; elle était extrêmement changée ; moins belle, certes ; mais quelle flamme spirituelle, quel drame intérieur se devinait en elle ! Comment ne se serait-on pas intéressé à cette jeune fille aimant si complètement et pour la première fois !

Un des jours qui suivit, Jenny Fontœuvre monta la rue de Vaugirard jusqu'à l'adresse d'Houchemagne. Elle le trouva chez lui ; il la reçut dans une petite salle qui n'était pas son atelier, et parut bien surpris de sa visite ; elle-même en était fort embarrassée et répétait :

— Ah ! si vous saviez pourquoi je viens ! si vous saviez pourquoi je viens !

Les longs yeux bridés d'Houchemagne s'ouvraient de curiosité ; et elle tardait à parler ; elle contemplait avec une certaine considération l'objet d'un amour si rare. A la vérité, Addeghem avait dit assez juste quand il apparentait le physique du peintre au François Ier du Titien. Houchemagne en avait le sourire intellectuel et presque philosophique qui se perd dans la barbe brune, et aussi l'allongement spirituel du nez. Enfin il demanda s'il pouvait être en quelque manière agréable à Mme Fontœuvre ; et c'est alors qu'elle se décida et avoua ses intentions matrimoniales. Voilà, elle en revenait à ce projet exposé naguère en plaisanterie. Il devrait épouser Mlle de Cléden. C'était très sérieux aujourd'hui.

Il se mit à rire, il se défendit. D'abord, il ne voulait pas entendre parler de mariage. Puis, surtout Mlle de Cléden ne voudrait pas entendre parler de lui.

— Ah! vous croyez cela! insinua la petite Fontœuvre, énigmatique.

Et puis, tout à coup, en confiance soudaine près de cet homme loyal, et oubliant les règles de réserve qu'elle s'était imposées, elle raconta l'amour de Jeanne, son retour à Paris, ses confidences, la répercussion de cette grande tendresse sur sa santé, et comme elle était triste, et rêveuse, et charmante et nouvelle du fait de cette grave passion qu'il avait su inspirer à cette fille délicieuse. Elle allait, elle allait, non sans une certaine éloquence chaleureuse, et elle s'aperçut qu'elle avait certainement troublé l'artiste, qui pâlit.

— Mais moi, moi, reprenait-il très gêné de ce rôle ingrat, je n'éprouve pour Mlle de Cléden qu'une respectueuse admiration. Certes, je puis bien avouer que sa beauté, la merveilleuse pureté de son type m'a fort impressionné, et j'ai là des cartons où vous retrouveriez certainement son profil. Mais, vous comprenez, l'artiste seul s'est ému; vous devez connaître cela, vous aussi, l'emballement pour des traits, pour un corps, pour une chevelure qui vous hantent, vous enchantent, vous ravissent, sans qu'il soit question d'amour, sans qu'il soit à peine question de sexe.

— Ah! dit Jenny désolée, comment n'êtes-vous pas touché d'un si grand attachement? Jamais je n'ai rencontré pareil amour.

Et soudain, dans un coup de sang qui prit cet homme flegmatique, jusque-là muré dans son art, gardé par lui de toute faiblesse, des plus ordinaires penchans, Houchemagne entrevit la possession totale de cette suave et parfaite beauté. Il en pourrait connaître la continuelle présence, le constant enivrement. Et cette divine inspiratrice serait sa femme, sa femme à lui, docile, dévouée à son œuvre, sa compagne!

Ce fut alors seulement qu'il objecta presque douloureusement :

— Je ne peux pas me laisser toucher. Songez qu'avec la peinture à laquelle j'ai consacré ma vie, je ne gagne pas trois mille francs par an, et que je vis comme un cénobite. Et vous m'avez averti que cette jeune fille avait de la fortune. Au surplus, je veux que mon père soit toujours chez lui, chez moi; or, c'est un brave homme de vigneron qui vient à Paris en gros souliers et de la terre aux mains. Comment voulez-vous, comment voulez-vous?...

La petite Fontœuvre ne laissa pas échapper l'accent de regret qui était dans ces mots, elle répliqua seulement :

— Venez dîner ce soir. Elle ignore ma visite. Vous causerez librement.

La porte de l'atelier était restée close, mystérieusement. Elle partit sans l'avoir visité, quelque désir qu'elle en eût.

Houchemagne arriva le soir à sept heures, chez les Fontœuvre; et il eut une commotion quand il aperçut, dans la blancheur du vitrage drapé de toile écrue, la frêle et flexible Jeanne. Après le chaud accueil des deux Fontœuvre, sans dire un mot, elle lui tendit une main si glacée, si tremblante, que le sens des caresses amoureuses s'éveilla en lui, tendrement, et qu'il eut envie de couvrir de baisers cette pauvre main défaillante.

Qu'il la trouvait belle dans cet émoi! Qu'il lui savait gré de rester silencieuse!... Et ce cœur neuf de jeune homme, miraculeusement intact, connaissait enfin une puissance plus forte que lui-même, à laquelle il ne résistait pas. Quand il pensait que cette beauté, que cette douceur féminine seraient à lui quand il le voudrait, son sang battait si furieusement le long de ses artères, qu'en l'observant, on aurait pu le voir, parfois, se comprimer les poignets.

A table, on les plaça côte à côte. Elle lui dit :

— Si vous allez jamais en Bretagne, venez à Sibiril. Mon père serait heureux de vous recevoir; vous y trouveriez une campagne sans grâce, mais profonde, unie, pleine du rêve spirituel, et où il vole des anges invisibles.

Il répondit :

— Je vous promets que j'irai.

Et tout au long du repas, il s'aperçut qu'elle n'avalait que quelques miettes. Plusieurs fois, il se souvint du tableau qu'il préparait et de la figure de Sainte Agnès; alors il étudiait les gestes de Jeanne. Ensuite, il se trouvait odieux de faire servir égoïstement à son art, comme un modèle vénal, cette tendre fille. Puis des scrupules lui vinrent. L'élégance de Mlle de Cléden, les bagues de ses doigts, toute son aristocratie fleuraient un parfum d'opulence; et il s'aperçut qu'il convoitait bassement, lui aussi, une vie riche, avec la joie de peindre sans souci du pain quotidien, et de passer dix ans sur une toile, s'il le fallait. De ce moment, il résolut de résister à tout entraînement. Jenny Fontœuvre, qui l'observait avidement, le vit devenir glacial. Dans la soirée, Jeanne eut le cœur si gros qu'elle dut quitter l'atelier pour cacher ses larmes.

— Comment la trouvez-vous, voyons, sincèrement? murmura la petite Fontœuvre à l'oreille d'Houchemagne, quand la jeune fille les eut quittés.

— C'est une déesse, dit-il en affectant de plaisanter, quoiqu'il commençât à n'en avoir plus envie. C'est une déesse, et moi je suis un pauvre diable. Concluez, madame.

Il prit congé de bonne heure, et avec une si évidente cérémonie, que, dès la porte refermée, les Fontœuvre s'entre-regardèrent et dirent tristement :

— Fini !

Le lendemain, Jeanne de Cléden, les yeux rouges, se leva dès l'aube et sortit. Elle allait au Louvre. Les quais parisiens sous leur buée bleuâtre, les peupliers frissonnans, l'eau sous les ponts, le décor splendide du palais des rois, en face ; tout cela eût enivré Jeanne un autre jour. Mais elle n'en sentait l'attrait que secrètement, et tout blessait son cœur. Son idée touchante était d'aller souffrir, avec la majesté d'une grande âme, dans ces salles désertes et nobles, devant les chefs-d'œuvre émouvans. Et surtout elle voulait voir ce portrait d'une femme inconnue, attribué à Philippe de Champaigne, et dont Houchemagne avait déclaré, la veille, que Mme Trousseline lui ressemblait, — car les artistes, par une inversion singulière, voient les tableaux comme des prototypes, et la nature comme une image de l'art.

Ainsi qu'elle l'avait présumé, le musée était vide à cette heure matinale ; seuls des copistes installaient leurs chevalets le long des galeries. La charmante fille s'arrêtait çà et là, devant ses toiles préférées ; les larmes qu'elle retenait avec peine lui en voilaient la vue, comme l'eût fait un verre embué, mais elle les reconnaissait ; et au Salon Carré, elle disait aux Titien, aux Vinci, et à ces grandissimes *Noces de Cana* dont le voisinage l'oppressait comme le grouillement d'une cité vivante : « Oh ! mes chers chefs-d'œuvre, je n'ai plus que vous ! »

Ses pas légers trouvaient une résonance dans l'ampleur des salles ; elle les assourdissait en glissant ses bottines sur les parquets luisans. Elle pensait à Houchemagne. Et elle avait l'esprit si plein de son image qu'elle n'eut pas un mouvement de surprise quand elle l'aperçut au milieu de la grande galerie.

Comme si le drame muet de la veille ne s'était jamais passé entre eux, ils se sourirent en se tendant la main. Se retrouver ainsi, ce matin, c'était une de ces choses inexplicables en appa-

rence, un de ces événemens incompréhensibles qui semblent relever du surnaturel et qu'on jugerait au contraire tout simpels s'il était permis de suivre dans les âmes l'enchaînement logique des impressions, depuis leur source jusqu'à leur aboutissement. Chez les deux jeunes gens, une succession d'idées différentes avait eu une résultante identique, et ils se retrouvaient au même lieu, ce matin, dans la même disposition romanesque et mélancolique, avec le même désir de recourir aux puissantes et consolatrices sensations de l'art. Justement, le hasard les avait réunis devant le saint Jean-Baptiste de Vinci. Après un silence, Houchemagne montra celui qui montre l'invisible et demanda :

— Vous étiez venue le voir? Vous l'aimez?

Jeanne de Cléden, pâle et tremblante, murmura :

— Oui, je l'aime.

Quand elle eut prononcé ce verbe, Houchemagne eut un frisson ; il était à cent lieues du tableau ; il se rappelait la visite de Mme Fontœuvre ; il se rappelait que cette belle vierge aux yeux tendres le chérissait, et il eut une minute de désespoir, de regret déchirans.

Jeanne reprit :

— Que pensez-vous qu'il veuille dire avec sa main levée, son sourire, sa séduction divine ?

Houchemagne répondit amèrement :

— Qu'il faut dédaigner le siècle, ses joies vulgaires, les biens terrestres ; s'y arracher d'un effort douloureux, surhumain, vivre dans le rêve, dans ce qui est immortel, l'Art, la Beauté, Dieu...

— Voyez pourtant comme son sourire est doux, dit Jeanne.

— Il ment, dit Houchemagne ; ce ne sont que des larmes qu'il vous réserve.

Ils s'absorbèrent un moment dans la contemplation de la toile, puis, poussant un petit soupir, sans transition, Jeanne déclara :

— Demain, je partirai...

Houchemagne eut un cri :

— Oh !

Elle le regardait ; il était de profil devant elle ; une sueur légère luisait à sa tempe ; ses yeux étaient fixés sur le saint Jean, ses lèvres avaient une contraction de souffrance ; bientôt elles frémirent comme celles d'un homme qui pleure et, sans bouger, il prononça :

— Vous partez... vous disparaissez de ma vie... oui, cela

vaut mieux... Vous êtes la première femme qui m'ait jamais ému. C'est un scrupule qui me force d'étouffer ma tendresse. Elle n'est pas pure. Il s'y mêle quelque chose d'odieux. Je suis indigne de vous. Il vaut mieux que vous partiez.

Ils étaient absolument seuls dans l'immense galerie. Les rectangles dorés des cadres fuyaient en perspective jusqu'à la salle des Velasquez, là-bas, et les sombres visages de l'École espagnole, les terribles faces d'Inquisition seules semblaient en ressortir à force de vigueur, de puissance.

— Dites-moi tout, murmura Jeanne d'une voix à peine perceptible, j'ai le droit de savoir.

— Je vous aime riche, voilà! dit le peintre en la regardant fixement, cette fois, malgré la honte qu'il avait de son aveu. Je vous aime riche comme je vous aime belle. La richesse est aussi une beauté. Elle contribue à donner à une femme telle que vous son charme de patricienne. C'est l'oisiveté de vos mains qui les a faites ce qu'elles sont. C'est la sécurité que crée la fortune qui a sculpté votre visage de paix, vos beaux traits de séraphin placide. C'est la puissance de l'argent qui vous a douée de votre aspect royal, car posséder est une grande chose, posséder, c'est pouvoir. Et c'est pour cela que je vous aime riche, et que votre fortune a allumé, dans le secret de moi-même, une convoitise ignoble.

A ces derniers mots, ses joues, son front rougirent, et il s'attendait à la sévérité de Jeanne. Mais il vit au contraire ses yeux s'adoucir jusqu'à l'humilité ; ses lèvres s'entr'ouvrirent de bonheur et elle vint à lui avec une simplicité de petite fille, prit sa main, la tint dans les siennes en disant :

— Oh ! je suis heureuse ! je suis heureuse !... Je n'ai que cela, moi, ma fortune ; est-ce que j'aurais osé sans cela ?...

Et le cœur défaillant, envahi par un sentiment inconnu d'adoration, il ferma les paupières, pendant que les mains de Jeanne s'accrochaient, se suspendaient à la sienne dans un geste d'abandon puéril, et qu'elle disait :

— Je suis la servante de votre génie...

COLETTE YVER.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

L'AMÉRIQUE DU NORD

ET

LA FRANCE[1]

II

IV

Qu'en moins d'un siècle et demi, une grande civilisation originale se soit développée sur le sol américain et que cette civilisation puisse donner des leçons ou des exemples même à la civilisation européenne dont elle est la fille, ce fait une fois reconnu permet d'envisager, en toute sincérité, les points par lesquels l'Amérique peut emprunter encore quelque chose à l'Europe et notamment malgré le préjugé courant là-bas, à la France.

La France a besoin d'être défendue devant l'Amérique. Diverses raisons nous ont diminués dans l'idée qu'elle se fait de nous : les unes réelles, les autres erronées ou singulièrement exagérées. Les Américains, eux-mêmes, paraissent avoir, depuis quelque temps, le vague sentiment d'une injustice ou d'une incompréhension ; ils s'efforcent d'être plus équitables et mieux avertis. Quel indice plus significatif que l'échange de professeurs qui s'est produit presque spontanément entre les

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre.

universités françaises et les universités américaines? C'est entrer dans ce mouvement que de présenter, à des esprits bien disposés, certains faits ou certaines interprétations sous un jour nouveau et peut-être plus clair.

Le peuple français est en décadence; la France est une espèce de « Pologne » vouée à un prochain démembrement, telle est l'opinion assez généralement répandue en Amérique, au sujet de notre pays.

Il est facile de savoir d'où vient cette appréciation si sévèrement pessimiste. La guerre de 1870, suivant de près la guerre du Mexique (où la France s'était trouvée presque en antagonisme avec la nationalité américaine en péril), fut considérée par les puritains d'outre-Manche et d'outre-Océan, influencés par la presse allemande et des autres pays protestans, comme un châtiment de la Providence se prononçant contre le catholicisme et les races latines. Les longues difficultés politiques et diplomatiques qui, après la guerre de 1870, mirent la nation française aux prises avec l'Angleterre, entretinrent, une animosité constante et une propagande perfide dans la presse et dans l'opinion. La nécessité où fut la France de constituer rapidement son nouvel Empire colonial (sous peine de déchoir de son rang dans le monde) prolongea, pendant un quart de siècle, cet antagonisme franco-anglais qui eut naturellement ses répercussions dans tous les pays anglo-saxons. Ajoutons que la France, accablée sous le fardeau de ses défaites et de ses tâches urgentes, s'absentait, en quelque sorte, du reste du monde, tandis que les peuples concurrens s'installaient à l'aise et prenaient possession de l'Univers.

Et puis, comme je le disais en commençant, la France s'est beaucoup déconsidérée elle-même : Taine a été le chef d'une école démesurément pessimiste. Le livre de Desmolins sur la supériorité des Anglo-Saxons, a marqué le point culminant d'une campagne où s'attardait le désenchantement de la défaite. La litttérature se plut à se déclarer « décadente. »

La France ne s'apercevait pas qu'elle se relevait au moment où l'on criait, — où elle criait elle-même, — à sa chute définitive. Les œuvres témoignaient pour elle à contre-pied des paroles. Loin d'être sur le penchant de la ruine, elle se redressait, jeune, prospère et bien vivante.

La preuve la plus frappante de la vitalité française fut don-

née au monde par l'entrain et la résolution avec laquelle la population accepta les charges militaires, imposées par la défaite et par la paix armée. Les puissances libérales, et notamment les races anglo-saxonnes, savent combien il est difficile d'obtenir, d'une population démocratique, maîtresse de ses propres destinées, l'adhésion *volontaire* au service militaire *obligatoire*.

Car, le mot *obligatoire* n'est qu'un mot : si le peuple ne voulait pas servir, qui donc l'y forcerait ? C'est donc, par un sacrifice spontané, constant, incessamment renouvelé de génération en génération, sacrifice personnel, sacrifice pécuniaire, sacrifice de la part des pères et de la part des enfans, que la France se maintient, depuis quarante ans, à l'état de « nation armée. »

Ni exceptions, ni privilèges, tous portent l'uniforme ou le sac; les chances d'avancement sont pareilles pour tous et les chances de vie ou de mort le sont aussi, à la caserne et sur le champ de bataille. L'armée est une école d'égalité, de discipline, de tenue physique et morale; elle prend à l'homme plusieurs années de son existence pour les porter au compte de la survie du pays. Quelle conception plus noble du devoir social ?

Ainsi, la France s'est préparée et entraînée de telle façon, qu'au premier de tous les sports, le sport des armes, aucune puissance, même militaire, même impériale, n'est sûre de la dépasser : canons, fusils, forts, procédés techniques, enseignement, capacité, valeur, courage, elle a su tout mobiliser. L'armée française est la seule grande armée démocratique capable de lutter pour l'indépendance du pays. Le signe le plus frappant du vouloir vivre chez un peuple, n'est-il pas l'organisation et l'entretien d'une armée défensive où le peuple lui-même, *tout le peuple*, soit prêt à verser son sang ?

Non, ce n'est pas une nation en décadence que celle qui dispose de quatre millions d'hommes armés, exercés et commandés, celle vers qui viennent les autres peuples et sur laquelle ils comptent. Pour rompre l'équilibre international, il faudrait passer sur le corps de la France, et c'est bien là, pour le reste de l'univers. une sécurité. L'une des principales raisons pour lesquelles la France a reconquis un rang des plus honorables parmi les nations modernes, c'est la vaillance avec laquelle elle

a supporté et supporte la charge du service militaire. Avant de s'apitoyer sur son sort, que d'autres imitent d'abord son exemple !

Une certaine tendance, toute matérialiste, de la civilisation actuelle, porte les esprits à juger la valeur des peuples d'après leur puissance économique : à ce sujet encore, combien de jugemens erronés circulent sur le compte de la France ! Son activité économique serait réellement en recul qu'il ne faudrait pas en conclure à une chute irrémédiable. Les peuples à commerce peu développé ne sont pas toujours les plus proches de la décadence. Cependant, même à ce point de vue, il convient de voir les choses comme elles sont et de se méfier des jugemens tout faits.

Personne ne nie, d'abord, que la France soit le pays du monde qui possède le plus de fonds disponibles. La France intervient, par ses placemens ou les mouvemens de ses capitaux, chaque fois qu'une crise menace les affaires générales, ou chaque fois qu'un pays en voie de développement a besoin de ressources. Ainsi, elle s'est acquis, dans l'économie internationale, une situation aussi forte que celle qui lui appartient dans les questions militaires. Les alliances commerciales et financières viennent vers elle comme les alliances politiques, parce qu'elle dispose, de part et d'autre, de forces acquises également prééminentes : son armée et sa richesse.

Cette richesse, est-elle due uniquement aux habitudes d'épargne, invétérées dans la nation française ? L'épargne suffirait-elle à enrichir un peuple ?... Le proverbe français dit, d'un homme économe : « Il tond sur un œuf. » Tondre sur un œuf est d'un bien médiocre profit. « Où il n'y a rien, le roi perd ses droits, » dit un autre proverbe.

La richesse française a une source plus large, plus abondante et plus féconde : c'est l'activité constante de la production nationale, c'est la prospérité, sans cesse accrue et si mal comprise, du commerce francais.

En général, les statistiques sont contre nous. La mer ne nous aide pas ; elle ensable nos ports et favorise nos concurrens : de même la statistique.

Incontestablement, notre marine marchande est en diminution : sans doute que cette sorte d'entreprises ne présente pas,

aux capitaux français et à la main-d'œuvre française, des avantages suffisans; il semble aussi que le système de l'inscription maritime, bon sous Colbert, n'est plus qu'une entrave et a fait son temps. Quoi qu'il en soit, nous ne voiturons pas nous-mêmes nos produits au delà des mers; et, du côté de la terre, nous sommes également obligés de passer par les territoires qui nous enserrent de toutes parts.

Il résulte de là que les produits français, embarqués sur les navires ou chargés sur les convois de nationalité non française, figurent trop souvent, dans les statistiques, sous une rubrique étrangère. D'autre part, la vente directe des produits au consommateur qui visite la France, et qui fait lui-même ses emplettes, apporte à l'activité nationale un profit extrêmement rémunérateur, mais qui échappe également aux relevés officiels. Ainsi des fuites ou des altérations très importantes se produisent.

En général, les tableaux statistiques comparatifs sont conçus selon le type anglais : or, certains articles ont, dans le commerce anglais, une importance énorme : le charbon, le fer, les tissus, tandis que les articles particulièrement français, comme les fruits, les vins, les objets de luxe sont relégués sous la mention : divers. J'ai eu sous les yeux des tableaux officiels qui indiquaient le commerce de la France avec la Chine comme à peu près nul, tandis, qu'en fait, lui vendant les riz de l'Indochine, et lui achetant les soies pour notre industrie lyonnaise, nous sommes parmi ses plus forts cliens. Mais, sur les statistiques, les soies embarquées à Hong-Kong étaient inscrites au compte de l'exportation en Angleterre, et les riz d'Indochine étaient mentionnés sous la rubrique : « produits divers d'origine asiatique. » La France ne perdait pas un centime de son trafic ni de son bénéfice, mais sa face commerciale était atteinte.

Les forts tonnages sont mentionnés avec emphase par les tableaux officiels, alors qu'ils ne sont pas, d'ordinaire, l'objet du commerce le plus avantageux. Les marchandises françaises, souvent de médiocre tonnage, assurent de grands bénéfices, et c'est ce qui importe. Un chargement de charbon, par exemple, est de poids énorme et de médiocre profit, si on le compare à une affaire de diamans, autre charbon, de petit tonnage, mais de gros bénéfices. Un chapeau de la rue de la Paix est un article à petit tonnage et à gros bénéfice; un tableau de maître, un bijou,

une bouteille de champagne, une garniture de plumes : petit tonnage, gros bénéfice. Le commerce français se consacre de préférence à un genre d'affaires qui chiffre moins, tout en rapportant davantage. De telle sorte que les gains réels du commerce français sont, pour ainsi dire, inaperçus quand, en fait, ils existent et qu'on les retrouve au fond du fameux bas de laine.

Ces exemples pourraient se multiplier; ils suffisent pour fortifier cette observation de simple bon sens que, si la France peut disposer de capitaux considérables, c'est qu'elle est riche, et que, si elle est riche, c'est que sa puissance économique est grande et ses facultés commerciales aptes à tirer profit de ses richesses et de ses ressources naturelles ou industrielles. La France a une clientèle de luxe, élégante et payant bien, la fleur de la clientèle universelle. Voilà la vraie source de sa prospérité : qui ne la lui envierait?

La France touche, par les revenus de ses capitaux, placés à l'étranger, une rente annuelle égale à la somme du budget national. Elle pourrait vivre en rentière, n'ayant d'autre peine que de détacher ses coupons. Mais elle travaille sans cesse, s'ingénie continuellement, se critique parfois très sévèrement, parce qu'elle n'est jamais contente d'elle-même. Elle est, dans l'ordre économique, comme dans l'ordre militaire, scientifique, artistique, littéraire, toujours à l'ouvrage et toujours sur le pont.

Son entrain et sa belle humeur donnent le change : elle porte le poids du travail si aisément qu'on ne la voit jamais ni affairée, ni lasse; et sa richesse même ne lui est pas à charge : elle l'augmente, mais sans hâte et sans essoufflement. L'économie française est une prudence réfléchie, non une âpre convoitise. Elle profite aux autres autant qu'au pays lui-même. La France administre sagement cette fortune qui n'est, entre ses mains, qu'un dépôt servant au développement du bien-être universel; il n'est guère d'entreprise mondiale que la France n'ait soutenue de ses subsides.

En présence de ces faits, dire et répéter, comme une leçon apprise, que la France économique est en décadence, c'est un ridicule abus des mots, une aveugle adhésion à une campagne de dénigrement intéressé. Le quotient économique de la France est, proportionnellement au chiffre de ses habitans, l'un des plus hauts du monde : des statistiques bien faites l'établissent, et la

prospérité générale du pays le prouve, étant entendu, d'ailleurs, que le commerce n'est jamais que le commerce, et non, à aucun degré, la pierre de touche de la civilisation.

Faut-il maintenant plaider la cause de la France au point de vue de la moralité, soit générale, soit particulière.

Des observateurs de la plus haute autorité et impartialité, M. Barrett Wendell, sir Th. Barclay ont témoigné pour nous. La réaction en notre faveur est en voie d'accomplissement. On commence à pouvoir dire (ce qui est la simple vérité) que les étrangers qui viennent chercher en France des spectacles réjouissans, se les donnent souvent à eux-mêmes. La Côte d'Azur, aux jours du carnaval de Nice, n'est plus guère, maintenant, qu'une kermesse teutonne. Nous ne savons pas au juste d'où nous vient l'étrange foule qui, certains soirs, peuple nos boulevards; mais, à coup sûr, elle n'est pas en majorité française.

La littérature française (ou, pour parler plus exactement, le roman français) ne s'est pas signalée, il est vrai, dans une période récente, par une pruderie extrême. Mais pourquoi incriminer la littérature française tout entière? Nos publicistes, nos historiens, nos penseurs, nos philosophes, nos poètes ne comptent-ils pas dans la production littéraire du pays? Le théâtre, s'il expose parfois quelques scènes risquées, ne représente-t-il pas, dans son ensemble, un des plus nobles efforts d'observation et de moralisation que l'humanité ait jamais produits. Comment expliquerait-on, sans cela, qu'il alimente, presque exclusivement, les scènes des grandes villes étrangères?... Le théâtre, le roman consacrés à l'étude des mœurs et des caractères, ont insisté sur certaines peintures vives ou scabreuses; mais personne n'ignore que le roman et le théâtre ne s'adressent pas à la jeunesse, et que, dans tous les temps, ils ont figuré parmi les arts réservés.

La production littéraire française, la production artistique française, la production scientifique française sont considérables; elles livrent, chaque année, au public, une abondante moisson de belles œuvres, de bonnes œuvres, d'œuvres utiles. Révèlent-elles un abaissement quelconque des esprits et des cœurs? Quelle injustice de ne s'attacher qu'à de rares morceaux où l'art tantôt s'égare dans des subtilités dangereuses, tantôt

s'élève jusqu'à une indifférence hautaine ! Il se publie, en France, assez de bons livres, il se joue assez d'excellentes pièces pour que notre littérature ne se sente nullement atteinte par cette qualification de « décadente » qu'elle s'est si imprudemment donnée à elle-même. Les romans du genre ennuyeux ne sont pas toute la littérature de langue anglaise ; les romans du genre léger ne sont pas toute la littérature de langue française. Il est permis de goûter ou de négliger les uns et les autres : ceux qui s'y complaisent ou qui les entretiennent de leurs deniers n'ont de reproches à faire qu'à eux-mêmes.

Pour le fond de la moralité nationale, il n'a rien qui nous mette en état d'infériorité à l'égard de tel pays étranger qui nous accable de ses sarcasmes. On pourrait discuter, sur cette matière, à l'infini. En France, comme hors de France, les grandes villes offrent des spectacles et des tentations que la sage province ignore, et c'est la province qui garde les générations pures et saines. Les climats diffèrent, les races n'ont pas exactement le même tempérament : mais la fanfaronnade de vices de certains peuples ne craint pas le parallélisme avec la tartufferie brutale de certains autres.

En fait, la famille française est un modèle de tenue, d'union et d'affectueuse collaboration. Entre le mari et la femme, il existe (sauf de très rares exceptions) une solidarité de sentimens, de travail et de sacrifices, tendant toujours à reporter, sur les enfans et sur la descendance, le résultat du labeur commun. Le « bas de laine » s'emplit de ce dont se prive le présent en faveur de l'avenir. L'économie, c'est la chaîne continue reliant les générations successives. Le Français ne dépense jamais complètement son salaire, son gain ou sa rente : il met, d'abord, à part ce qui garantit la vie et la durée de la famille : en un mot, il *s'assure*, lui et les siens, contre les risques de l'existence, par une abnégation constante, prévoyante et intelligente.

Cette constitution de la famille, envisagée comme permanente et survivante à l'individu et à la génération, est une conception toute française. Elle se manifeste par l'usage de la dot des filles, — pour qu'elles occupent une place respectée dans la maison où elles entrent, — par l'usage habituel de la communauté de biens entre le mari et la femme, par le partage égal des biens entre les enfans, par la rareté des divorces, par

la solidité du lien familial. Cette conception met les époux entre eux et les enfans entre eux sur un pied d'égalité qui permet le plein développement de leurs facultés et le plein épanouissement de leur dignité. La France n'est pas le pays des suffragettes, probablement parce que la femme y tient une place autrement haute que celle qui résulterait pour elle du droit d'entrer dans les comices.

La femme française : faut-il rappeler maintenant, ce qu'elle est, quelle fille auprès de ses parens, quelle épouse auprès de son mari, quelle mère auprès de ses enfans ! La femme est la véritable évangélisatrice de la moralité nationale : sur ses genoux, l'enfant suce l'honneur et la douceur de vivre avec le lait ; ses exemples et ses leçons appuient la chère adolescence, et sa vaillance, sa sobriété, sa constance, accompagnent et soutiennent la vieillesse et le malheur.

Sommes-nous suspects en proclamant ce que la France doit à la femme française : que l'on en croie, du moins, l'étranger : « En France, dit M. Barrett Wendell, une honnête femme n'est pas seulement une bonne épouse ; elle reste aussi ce qu'elle était avant le mariage, une fille modèle, profondément attachée à sa famille d'origine ; elle est une bonne sœur et une amie fidèle... Elle est bonne mère plus absolument encore et ses obligations envers ses enfans, aussi bien qu'envers leur père, lui imposent d'être une bonne maîtresse de maison, ne négligeant jamais les détails monotones de son activité quotidienne. Ce devoir infini, minutieux, prosaïque, est la condition de toute son existence et elle l'accomplit, de la jeunesse à la vieillesse, oublieuse d'elle-même, heureuse, souriante. Car ce n'est pas la moindre de ses croyances de penser qu'elle *doit* rendre la vie agréable à ceux qui sont autour d'elle... Les Françaises qui sont dignes de ce nom d'honnêtes femmes (comme on disait jadis un *honnête homme*) sont sans nombre dans la France entière ; elles ne sont pas seulement le plus beau type de la femme de ce pays ; elles sont les plus nombreuses, les plus représentatives. Si l'œil indifférent de l'étranger, de l'artiste, ne le distingue pas d'abord, c'est parce que, comme l'air et la lumière, elles sont partout : c'est aussi parce que le soin silencieux qu'elles apportent à remplir leurs devoirs les rend invisibles... (1). »

(1) Barrett Wendell, *La France d'aujourd'hui*, trad. par G. Grappe. Paris, Flory, 1910, in-8.

Mais la population française diminue : quels que soient ses mérites, la race est appelée à disparaître, ou à ne se maintenir que par des apports étrangers. Le temps suffira pour réaliser les prédictions les plus funestes sur l'avenir de la France... Oui, la diminution de la natalité est un juste motif d'appréhension pour la survie de la race française. Ce n'est pas un suffisant réconfort d'ajouter que le mal n'est pas spécial à la France. Toute population qui s'enrichit tend à diminuer : la France, trop riche, voit sa natalité décroître : tel est le fait.

Il convient d'observer, tout d'abord, qu'il s'agit là d'un des plus mystérieux processus instinctifs de l'humanité. Les explications généralement alléguées ne sont guère que spécieuses. Le Play, en incriminant le Code civil et le système de l'égalité des droits entre les enfans dans les successions, la limitation du droit de tester et l'interdiction des substitutions, a fait fausse route. La dépopulation par manque de natalité ne sévit ni sur la Belgique, ni sur l'Italie, ni sur les pays rhénans, régions où le Code civil est appliqué. En revanche, elle frappe certaines provinces de la Russie, les classes élevées des États-Unis, de l'Angleterre et même de l'Allemagne, placées sous d'autres régimes.

Un des motifs déterminant la diminution des naissances paraît être la saturation en hommes du sol cultivable. L'agriculture a besoin de l'enfant; seuls, les travaux agricoles l'emploient sans danger pour lui; pour la plupart des autres classes de la société, l'enfant est une charge paraissant trop lourde parce qu'elle est trop longtemps prolongée.

Le petit bourgeois, le fonctionnaire cantonné dans les villes, condamné à un salaire minime, à des frais croissans, enfermé dans un appartement étroit et peu confortable, réduit pour ses besoins et ses plaisirs à la portion congrue, se refuse le luxe d'une famille nombreuse. Peu à peu, l'accoutumance vient : la femme craint pour sa grâce, pour l'élégance de sa taille, pour la fidélité du mari. L'exemple gagne de proche en proche ; les mauvais conseils circulent; moitié calcul, moitié esprit d'imitation, le mal se répand. Quand l'âge vient démontrer la joie que cause l'enfant et la tristesse infinie des ménages « orphelins, » il est trop tard.

Une connaissance plus exacte des causes du mal permettrait d'indiquer certains remèdes. La France a eu, sans doute, un

instinct très juste de ce qu'il y avait à faire en préparant aux générations futures, par l'expansion coloniale, de grandes surfaces territoriales à mettre en valeur et à cultiver. Aux colonies, tout se transforme. On sait combien la natalité française est vigoureuse au Canada ; on sait moins que la race française en Algérie est la plus prolifique de toutes les souches européennes. Il en sera de même, probablement, dans les colonies où le Français peut vivre. La formule serait alors : où il y a de la terre disponible, les hommes naissent. Et, comme les terres nouvelles ne manquent pas à la France, elle aurait, de ce chef, un recours contre la loi qui paraît la frapper.

Peut-être aussi, une plus large éducation morale, une conception de la vie moins égoïste et plus relevée, remettront-elles en honneur les familles nombreuses. Que les exemples viennent de haut ; ils seront imités en bien comme en mal. Un véritable devoir incombe, de ce chef, à la bourgeoisie française. Les raisons pour lesquelles sa natalité est restreinte n'ont rien de fatal : elles dépendent de la volonté ; une volonté soutenue peut les corriger aisément. Puisque la bourgeoisie comprend les conséquences d'une abstention prolongée, puisqu'elle « raisonne son cas, » qu'elle soit la première à guérir le mal propagé par elle. Au moment où la natalité est en baisse chez la plupart des peuples civilisés, il serait bien que la France se ressaisît et prouvât qu'elle veut vivre — en vivant.

V

J'ai examiné en toute sincérité et bonne foi la plupart des critiques portées habituellement contre la France : mais je n'ai nullement la prétention de laver notre pays de tout reproche. Il a des défauts graves, des faiblesses insignes, des tares fâcheuses dont il devrait se débarrasser, se corriger ou se guérir. Mais les autres peuples ne sont pas non plus infaillibles, et le nôtre a, du moins, pour le réconforter, le souvenir de l'existence vingt fois séculaire dont il a parcouru bravement les étapes périlleuses.

La naissance de la France coïncide avec l'époque où le Christ parut. La France est entrée dans l'histoire, — par la conquête de César, — au moment où les temps modernes s'ouvraient. La France travaille, depuis bientôt deux mille ans, à

l'œuvre de la civilisation. De quel peuple vivant peut-on en dire autant?

Sans la France, la France de Charles Martel, de Charlemagne, de Guillaume le Conquérant, de Godefroy de Bouillon, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Calvin, d'Henri IV, de Champlain, de Louis XIV, de Voltaire, de Napoléon, de Pasteur, quel déficit dans l'acquis de l'humanité! Or, pourquoi dénier, à la France de l'avenir, les facultés qui ont fait sa grandeur et sa force pendant de si longs siècles?

Aujourd'hui, ne reste-t-il rien de bon à apprendre de cette nation qui a donné au monde l'évangélisation par la croisade et par l'enseignement scolastique, l'art gothique, le doute de Montaigne, la philosophie de Descartes, l'art et la littérature du XVIIe siècle, la philosophie du XVIIIe, la déclaration des Droits de l'homme, le Code civil, le système métrique, l'art moderne, tant de grandes découvertes et d'œuvres dignes de l'immortalité?

La France a fait, souvent à ses dépens, des expériences dont les autres peuples ont profité. Elle est hardie, imprudente, téméraire: mais la source des dévouemens et du prosélytisme n'est pas tarie en elle. Dès qu'il y a un risque à courir, un péril à braver, sa jeunesse se présente. Hier, la conquête de l'Afrique; aujourd'hui, l'escalade du ciel.

Ces « imprudences » ne sont pas déraison; ces « folies » sont très sages, parce qu'elles sont conçues, selon le mot de Spinoza, sous l'aspect de l'Éternité. Une nation qui met la loi de sa survie si haut et qui, dans tous ses actes, depuis le plus glorieux jusqu'au plus familier, sacrifie toujours le présent au futur n'est pas de celles que l'histoire efface de la liste des vivans. Il n'est pas possible qu'elle n'ait pas l'avenir devant elle, elle qui pense sans cesse à l'avenir.

La nation française figure, en somme, parmi les plus saines et les mieux pondérées qu'il y ait, en ce moment, sur la terre. De là, l'intérêt avec lequel l'étranger et notamment les Anglo-Saxons, — revenus de bien des préjugés, — s'appliquent à la mieux connaître. Notre formation sociale, nos méthodes de travail (et notamment nos procédés agricoles), la constitution de la famille, le régime de la propriété, le système des successions, nos mœurs elles-mêmes font l'objet d'études plus attentives et plus équitables.

On sent qu'il y a quelque chose à apprendre de ce peuple qui passait pour futile et dont l'existence, il y a quelques années encore, n'était autre, pour l'étranger, que la vie du boulevard. Des faits très graves ébranlant les sociétés qui se croyaient le plus sûres d'elles-mêmes, des situations extrêmement tendues, des luttes terribles, ont modifié bien des convictions, ébranlé bien des partis pris, assoupli bien des fiertés. On compare; on ne se refuse plus à rechercher, dans les principes essentiels de l'ordre social réalisés par le droit civil des Français, la raison de cette stabililité qui commence à nous être enviée.

Le Droit civil français n'est pas, comme on l'a répété trop souvent, sorti tout armé de la tête de Bonaparte; il n'est pas une frondaison spontanée, apparaissant subitement sur la terre française aux temps de la Révolution: il est le produit d'une longue culture, d'un prudent assolement, poursuivi par les siècles, la moisson définitive de ces usages, de ces traditions, de ces expériences pratiques que notre vieille histoire appelait, d'un mot très expressif, les *coutumes*, c'est-à-dire ce qui était en usage.

Ce droit civil éminemment pratique, concret et réaliste, n'était pas édicté par des « législateurs » plus ou moins autorisés et compétens; il naissait, au jour le jour, de ce que Montesquieu appelle « les rapports permanens » entre les individus, les objets et la société. Recueillies et constatées par la pratique des tribunaux et de la jurisprudence, les « coutumes » furent authentiquées, après des siècles seulement, par le pouvoir politique; mais, sans que celui-ci ait jamais songé à s'arroger l'autorité de porter atteinte à leurs principes et à leurs effets. L'œuvre de la Révolution française ne fut elle-même que la codification suprême des coutumes, ou plutôt l'adaptation, à l'ensemble du territoire français, d'une coutume maîtresse, la coutume de Paris (1).

De ces indications historiques, je veux simplement retenir

(1) « En général, on remarque que les rédacteurs du Code ont donné la préférence au droit coutumier sur le droit romain, dans presque toutes les matières sur lesquelles les coutumes avaient admis des principes qui leur étaient propres. La raison en est simple : le droit coutumier était le droit de la majorité des Français, et la plupart des membres de la section de législation du Conseil d'État étaient originaires du pays de coutume. » Aubry et Rau, *Cours de Droit civil français*, , p. 24.

ceci que la législation moderne française n'est nullement, comme l'a prétendu l'école de Le Play et de Taine, une conception abstraite, transmise des philosophes du XVIIIe siècle et de la Révolution au Consulat. En réalité, c'est la vieille sève de la vie nationale qui s'est recueillie elle-même et s'est fixée en se condensant. La Révolution n'a été, en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, qu'une phase de l'évolution nationale commencée depuis des siècles.

Le Droit civil français est le fruit de l'expérience d'une très vieille nation, héritière des deux grandes civilisations antiques, voilà le fait. Il exprime la pratique de la vie préférée par des centaines de générations : il est, comme la langue française, le résultat d'un long usage réfléchi. Sur les rapports de l'homme et de la femme dans le mariage, du père et des enfans, des êtres sociaux et des choses utilisées, du capital et du travail, ses décisions ont donc une incomparable autorité.

La plupart des pays anglo-saxons où, malgré l'abondance et l'autorité des hommes de lois, — et peut-être à cause de cela, — la jurisprudence est restée à un état étonnamment médiéval, gagneraient à mieux connaître les principes de la législation française. Ce clair langage, qui est celui du Code civil, jetterait, sur les esprits qui le recevraient avec des sentimens bienveillans et graves, des lumières imprévues,

Voici, d'abord, à la base de toute société, les rapports entre l'individu, les biens et la société elle-même. Tout est dit en deux lignes, mais des plus fortes et des plus pleines de sens qui se puissent écrire : « Article 544. La propriété est le droit de jouir et disposer des choses de la manière la plus absolue, pourvu qu'on n'en fasse pas un usage prohibé par les lois ou les règlemens. » Ainsi, les trois élémens primordiaux, le droit du propriétaire, l'objet de la propriété, l'ordre social lui-même, sont mis en présence et se pondèrent l'un par l'autre. — « Article 545. Nul ne peut être contraint de céder sa propriété, si ce n'est pour cause d'utilité publique et moyennant une juste et préalable indemnité. » Cette phrase ne résume-t-elle pas la lutte de l'ordre civil *contre* l'ordre politique? Le pouvoir politique, indispensable, puisqu'il assure la discipline, — mais violent et passionnel, prétend envahir sans cesse le droit individuel, le droit du travail. Celui-ci trouve sa défense dans le droit civil, plus équitable que la domination des chefs. La thèse et l'anti-

thèse, despotisme ou communisme, sont tenues en respect, l'une et l'autre, par ces quelques mots. — Article 732 : « La loi ne considère ni la nature ni l'origine des biens pour en régler la succession. » Simplicité admirable de l'énonciation interdisant, dans l'ordre civil, la réversibilité des fautes, admise dans l'ordre religieux et qui, en proscrivant la recherche de la paternité des biens, confirme, à chaque génération, la stabilité sociale que chaque mort et chaque naissance tendent à ébranler.

Voici les trois articles qui accrochent, pour ainsi dire, la famille à la société et les jointent l'une à l'autre : — Art. 165 : « Le mariage sera célébré *publiquement* devant l'officier de l'État civil du domicile de l'une des deux parties. » — Art. 191 : « Tout mariage qui n'a point été contracté publiquement et qui n'a point été célébré devant l'officier public compétent, peut être attaqué par les époux eux-mêmes, par les père et mère, par les ascendans et par tous ceux qui y ont un intérêt *né* et *actuel* (nuances d'une précision et d'une finesse singulières) ainsi que par le Ministère public. »

Et voici les articles qui décident de la transmission des choses aux hommes, de la propriété aux descendans pour la procréation indéfinie de nouvelles familles ; ce sont les articles maîtres, consacrant la permanence de l'État et de la société : — Art. 731 : « Les successions sont déférées aux enfans et descendans du défunt, à ses ascendans, et à ses parens collatéraux, dans l'ordre et suivant les règles déterminées ci-après... » — Art. 745 : « Les enfans ou leurs descendans, succèdent à leurs père et mère, aïeuls, aïeules, ou autres ascendans, sans distinction de sexe ni de primogéniture, et encore qu'ils soient de différens mariages. Ils succèdent par égales portions et par tête, quand ils sont tous au premier degré et appelés de leur chef; ils succèdent par souche, lorsqu'ils viennent, tous ou en partie, par représentation. » — Article 755 : « Les parens au delà du douzième degré ne succèdent pas. » — Article 896 : « Les substitutions sont prohibées. » — Article 913 : « Les libéralités, soit par acte entre vifs, soit par testament, ne pourront excéder la moitié des biens du disposant, s'il ne laisse à son décès qu'un enfant légitime ; le tiers, s'il laisse deux enfans ; le quart, s'il en laisse trois ou un plus grand nombre. »

N'est-ce pas là un remarquable exemple d'une parfaite mo-

dération dans les rapports sociaux? N'aperçoit-on pas le souci constant de l'équilibre entre tous les facteurs de l'existence nationale ?

Le principe supérieur est la permanence, la durée, la survie; la famille importe plus que l'individu et la race plus que la famille. Les héritiers légitimes sont coexistans, en quelque sorte, à la propriété : ils « naissent » avec elle et ont un droit sur elle, dès qu'elle apparaît. Du fait qu'un homme produit, il crée, d'avance, une part pour les autres, pour ceux qu'il ne connaîtra pas. Singulière prévenance de la société actuelle à l'égard de la société future. L'homme ne peut pas disposer même de ce qu'il a gagné, même de ce qu'il a créé, sans réserver quelque chose à la série des générations ; car il ne peut pas se détacher d'elle ; elle l'a aidé, par le simple fait qu'elle existe; il ne peut pas substituer sa propre volonté à la loi des mutations et des transmissions, telle qu'elle est inscrite dans le code promulgué avant lui et auquel il adhère par sa naissance même. Limitation du droit de tester, pas de mainmorte, pas de privilège masculin (dans le pays de la loi salique !) pas de droit d'aînesse, pas de substitution, tout tend à susciter l'activité constante des générations les unes après les autres, sans rompre jamais le lien qui les unit.

On connaît les maux issus de régimes différens : la monstrueuse inégalité des fortunes, l'enrichissement oisif de certaines classes ou de certains particuliers, bénéficiant sans équité et sans scrupule du travail des siècles, la disparition fatale de la petite propriété et de la petite culture, l'accumulation des pauvres dans les villes, l'encombrement des bureaux de bienfaisance, la division redoutable de la société en deux classes : trop riches, trop pauvres ; le luxe insolent des premiers, la violence irritée des seconds, et, finalement, les campagnes politiques qui jettent les uns à l'assaut des autres. Le progrès égalitaire accompli en France depuis plus d'un siècle n'a pas apporté de solutions définitives, mais il a diminué les souffrances et peut-être indiqué la voie.

Le sens de la mesure est un don que le climat de France fait, chaque jour, à la race française : la vie est naturellement équilibrée et pondérée sous son ciel indulgent. Cette leçon de modération et de discrétion, avec l'art de borner ses désirs et de tenir en bride ses ambitions, serait sans doute l'enseignement

le plus précieux que la France pourrait donner à l'Amérique.

Les vastes territoires, les richesses inexploitées, l'effort nécessaire pour aborder de pareilles tâches, surtendent le corps et le cœur de l'homme. Muscles et nerfs claquent à ce régime. L'heure viendra bientôt où, en Amérique même, l'œuvre sera assez avancée pour que l'entreprise d'exploitation et d'enrichissement ne soit plus l'occupation principale d'une grande civilisation, où il paraîtra bon, utile, raisonnable de jouir de la vie après s'être assuré les moyens de vivre. Alors, les yeux se tourneront d'eux-mêmes vers la France.

Peut-être s'apercevra-t-on qu'un certain emploi de l'activité française, — assez facilement tourné en raillerie au dehors, — a ses raisons profondes dans une longue expérience de la vie civilisée. Le culte des choses de l'esprit, le goût littéraire, l'activité artistique signalent, non les âges de décadence, mais les périodes de noble et pleine efflorescence. Les nations qui ont laissé quelque trace dans la mémoire des hommes et vers lesquelles s'élève encore la gratitude des siècles, sont arrivées, après de longs efforts, à cet épanouissement. Les monumens qu'ils ont élevés témoignent pour elles. Les puissantes cités marchandes de l'antiquité, Tyr, Carthage, ne sont plus que des noms; seules, les civilisations à large développement scientifique, artistique, littéraire ont été vraiment grandes. Celles-là se sont attachées à la vraie réalité, non à ce qui passe, mais à ce qui demeure.

Ce qui demeure, c'est l'Idée ou plutôt l'expression de l'Idée. Une « expression » claire et définitive, faisant saillir la pensée, c'est la seule chose humaine qui soit au-dessus de l'humanité et qui participe de l'éternité. Une loi physique ou mathématique arrachée au secret de la nature, une observation psychologique arrachée au secret de l'âme, une harmonie esthétique arrachée au secret du nombre, cela seul ajoute un appoint indestructible à l'acquis des siècles. Newton *exprime* la loi de chute des corps et il explique ainsi la mécanique de l'univers. Descartes dit: « Je pense, donc je suis, » et il fonde la philosophie de la raison; un constructeur inconnu découvre le principe de la voûte sur croisée d'ogive et il formule les règles d'une architecture qui ajoute à la beauté de la création.

Découvrir, construire, philosopher, c'est exprimer. La notion dort confuse au fond de l'esprit, jusqu'à ce que l'éclair de l'ex-

pression l'éveille. Alors elle sort de l'ombre et elle devient l'*Idée*.

L'Idée exprimée est une révélation de l'Idéal, c'est-à-dire de ce qui est général et éternel. Il n'est pas un esprit qui, dans la sphère d'activité, de la plus haute à la plus modeste, ne tende à l'Idée, ne rende un hommage, bien souvent inconscient, à la puissance déterminante de l'Idée. On dit, du plus humble artisan, qu'il a *de l'idée :* cela veut dire qu'il est capable d'une certaine invention et d'une certaine généralisation. Dans toute société, la hiérarchie se fait entre les personnes et les professions selon qu'elles s'approchent plus ou moins de l'Idée. Or, cette hiérarchie, qui existe entre individus, détermine aussi les rangs entre les peuples; ils occupent une place plus ou moins haute selon qu'ils se consacrent, avec plus ou moins d'énergie et de succès, à la découverte de l'expression, c'est-à-dire de l'Idée.

Il faut, aux peuples, un Idéal ; il leur faut une occupation noble; il leur faut un objectif désintéressé. La perpétuelle élaboration de la pensée scientifique, littéraire, artistique est l'aboutissant naturel de tout effort humain. Quand le laboureur a labouré, quand le chasseur a chassé, quand le tisserand a tissé, il s'assoit devant sa maison et il rêve : c'est l'heure féconde où il vit sa vie.

Le Français ingénieux, actif, fils d'une vieille race et d'une vieille civilisation, se complaît à ce rêve et à cette recherche. La puissante production intellectuelle de la France, ininterrompue depuis de longs siècles, ne s'explique que par l'élaboration profonde et silencieuse qui se poursuit, sans cesse, dans la masse de la nation. Le « tour de main » de l'artisan, le savoir-faire de l'amuseur public (que les anciens appelaient *trouveur* ou *trouvère*), l'application à demi somnolente du petit bourgeois repassant ses classiques, la discussion littéraire qui s'engage sous l'orme du mail, tout sert. La nation « se cultive » par un continuel exercice; elle cherche la pureté, la qualité, le fini ; elle critique ses fournisseurs et ses maîtres, elle se critique elle-même. Les débats portant sur l'expression (fût-ce de simples questions d'orthographe) la passionnent parce que ce sont des épreuves de précision. Elle juge, en ces matières, avec une extrême délicatesse ; elle soumet toutes les manifestations de l'esprit au contrôle de la réflexion, de la règle, de la raison.

Cet effort intellectuel est aussi un effort moral. S'élever vers

l'Idée, c'est se hausser vers l'éternel. Mûrir le goût, découvrir les causes, dégager la loi et s'y conformer, n'est-ce pas une religion ?

Peut-être est-ce par là que la civilisation française obvie à cette irréligiosité qui lui fait comme une entrave de doute et de scepticisme : doute et scepticisme qui ne seraient, ainsi, que des méthodes pour la recherche de la vérité. La France croit, puisqu'elle se donne et puisqu'elle souffre pour l'Idée. Un peuple où l'élan de la charité, le goût du beau, la soif du sacrifice excitent continuellement la vie privée et la vie publique n'est pas un peuple impie. Ses polémiques, ses luttes, ses âpres dissensions, ont, le plus souvent, à leur origine, un acte et une profession de foi et d'abnégation.

C'est dans ce sens, assurément, que M. Barrett Wendell a dit, après Nietzsche, « que le peuple français est instinctivement et profondément religieux. » M. Faguet s'étonne de trouver une telle remarque sous la plume de l'auteur de *La France d'aujourd'hui*. Pour lui, « le fond de la race française, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, est naturellement sceptique et, sinon hostile à la religion, du moins imperméable à un profond sentiment religieux. »

Peut-être l'éminent critique accorde-t-il trop au sens strict des mots. La race française a donné, au cours de son histoire, des exemples remarquables d'esprit religieux. Le pays de saint Louis et de saint Vincent de Paul a fait, à la religion, large mesure ; les grands ordres monastiques et, en particulier, les missions catholiques prélèvent, depuis des siècles, sur ses enfans, un tribut ininterrompu de dévouemens et de sacrifices. Même dans l'espèce de désorientation des âmes où vit notre temps, il ne serait pas impossible de reconnaître quelques-uns des caractères les plus frappans de l'esprit religieux. Nos grandes émotions sont des émotions de foi.

S'il est une race qui tende au général et à l'universel, c'est la race française. Le reproche lui en a été fait assez souvent pour qu'elle en réclame l'honneur. N'est-ce pas la grande critique adressée par Taine à la Révolution ? Le classicisme, le rationalisme, le dogmatisme de la race se sont exagérés jusqu'à cet esprit d'abstraction qui inspira la secte jacobine : c'est vrai ; mais l'excès même du fanatisme ne reste-t-il pas dans le développement logique du tempérament français ?

Cet esprit d'abstraction désintéressée, ce zèle de propagande, cette faculté de généralisation et d'universalisation, ce dévouement à l'Idée, en un mot, qui anime si souvent la race, c'est ce qui soutient, en somme, l'action française la plus efficace qui s'exerce encore, actuellement, sur le continent américain. Si l'Amérique du Nord (États-Unis et Canada) continuent à recevoir une certaine empreinte française, ce n'est ni par le commerce, ni par l'industrie, ni par la science ou la technique, à peine par la littérature, le théâtre et l'art : c'est, surtout, par la propagande religieuse, la propagande catholique dont les prêtres français furent, au Nord et au Sud des Lacs, les premiers initiateurs et sont encore, même aujourd'hui, les dévoués collaborateurs.

Le développement du catholicisme dans l'Amérique du Nord est un phénomène d'une importance historique magistrale. Je n'entreprends pas d'en exposer le tableau et d'en déterminer les causes. C'est un fait, cependant, qu'il trouve ses origines et ses principaux appuis, du moins au début, dans le Canada français.

L'histoire du Canada, c'est, en trois mots, l'exploration, la lutte, l'évangélisation. La politique n'y a guère commis que des fautes. La grande pensée de Champlain, celle qui consistait à réunir la baie d'Hudson à la mer des Antilles par une domination intérieure ayant pour champ d'action la vallée du Mississipi, parut se réaliser, comme on sait, au moment où Cavelier de La Salle inaugura la navigation des Grands Lacs, descendit le cours du Mississipi et fonda la Louisiane (1682). On sait aussi que ces belles explorations stimulèrent le zèle des Jésuites, qui envoyèrent, dans l'Ouest, les premiers explorateurs du Missouri, du Mississipi septentrional, de l'Arkansas, de l'Illinois : Jolliet, le Père Marquette.

Ce que l'on sait moins, c'est que les récollets, associés à l'œuvre de Cavelier de La Salle, fondèrent, au point de vue religieux, une œuvre durable. Le 27 février 1680, le Père Hennepin partit du fort Crèvecœur, descendit l'Illinois jusqu'au Mississipi septentrional et atteignit l'emplacement actuel de Saint-Paul. Le Père Hennepin découvrit aussi, sur le grand fleuve, les chutes qu'il baptisa : « chutes Saint-Antoine. »

L'œuvre se perpétue pendant toute la durée de la domination française au Canada, par l'envoi de missionnaires et l'exis-

tence d'une chapelle à Fort-Beauharnais. Une interruption suit la perte de la colonie du Canada. Mais, vers 1820, la tradition est reprise. Les Canadiens français s'installent sous la protection du fort Snelling, non loin du point où doit s'élever Saint-Paul. En 1841, le Père Galtier fonde Saint-Paul. En 1854, cette ville comptait 3 000 habitans : elle en a 200 000 aujourd'hui.

Saint-Paul fut érigé en évêché en 1850; en 1901, époque où Mgr Ireland, placé à la tête du diocèse depuis 1884, célébrait ses noces d'or, la ville était devenue siège métropolitain avec cinq suffragans et comptait 600 prêtres avec 400 000 catholiques et, rien que dans la ville archiépiscopale, vingt-trois églises. Mgr Ireland, dans le discours qu'il prononça, rendit hommage aux explorateurs et aux missionnaires français, n'oubliant pas que lui-même avait fait ses études en France : « Ah ! les prêtres du diocèse de Saint-Paul, ceux surtout des temps primitifs, ceux qui l'ont construit : c'est notre fierté à nous de glorifier leurs noms ! Les premiers catholiques du Minnesota parlaient français, pour la plupart. Mgr Crétin, un Français, tirait de France son clergé : la France est le pays des missionnaires. »

J'ai cité cet exemple et ce texte parce que rien n'explique mieux et n'autorise davantage la part que la France peut réclamer dans l'évangélisation catholique des États-Unis. S'il fallait dénombrer tous les services et tous les noms illustres, un livre entier n'y suffirait pas.

Les missions chez les sauvages occupent tout le XVIIe et le XVIIIe siècle. Mais, depuis la guerre de l'Indépendance et après la consécration de Mgr Carroll, évêque de Baltimore, en 1790, c'est l'organisation de l'Église américaine qui devient la grande œuvre catholique. Quand il fut question de recruter et de former le clergé américain, ce fut à M. Emery, supérieur de Saint-Sulpice, que le prélat américain recourut pour fonder un séminaire dans sa ville épiscopale : « Au mois de mars 1791, quatre Sulpiciens accompagnés de cinq séminaristes s'embarquaient à Saint-Malo, et le 3 octobre de la même année, s'ouvrait à Baltimore le premier séminaire américain d'où devait sortir un nombreux et puissant clergé indigène (1). » Donc, de cet arbre majestueux, ayant pris terre en sol américain, les racines sont françaises.

(1) A. André, *le Catholicisme aux États-Unis*, p. 63.

Il est bien entendu que les temps héroïques sont clos et que le clergé catholique américain tend de plus en plus à se recruter, comme il est naturel, parmi les fidèles américains. Menacé par la campagne violente du *Native americanism* ou *Know-Nothingism*, il craint, par-dessus tout, l'accusation de subordination aux influences étrangères. Malgré tout, les contacts et les services mutuels subsistent, surtout en raison du voisinage des Églises canadiennes françaises (1).

Il y a, en ce moment, aux États-Unis, 15 millions de catholiques, pour la plupart fils ou descendans d'émigrans catholiques. Rien n'établit formellement que la religion catholique soit en gain sur la religion protestante. Cependant, le cardinal Gibbons évalue à 30 000 par an la moyenne des conversions dans les dernières années du XIXe siècle. La puissante organisation *Catholic Church Extension Society*, « Société pour le progrès de l'Église catholique, » fondée seulement il y a sept ans, à Chicago, obtient de tels résultats qu'un témoin, d'ailleurs optimiste, a pu formuler ce double espoir que, « dans vingt-cinq ans, plus de la moitié des États-Unis appartiendra au culte catholique, » ou bien encore que, « selon un rêve qui commence à n'être plus un rêve, les États-Unis deviendront la première nation catholique du monde (2). »

Les causes d'un tel mouvement ne pourraient être dégagées que par une étude minutieuse. Au pays fondé par les Puritains, fuyant « les dépravations de l'Europe (3), » Rome reprend son empire. Parmi la multiplicité et le désordre des sectes, la discipline de l'Église catholique, sa persévérance, le dévouement actif de son clergé, secondé par la sympathie tolérante des autorités fédérales, présente, aux âmes, une assiette ferme où se tenir. Les émigrans, dont le nombre s'accroît sans cesse et qui finissent par couvrir, de leur apport, les couches les plus anciennes, se souviennent de leurs origines. Les Irlandais, les Italiens, les Canadiens français sont nombreux, féconds, énergiques. Une certaine rigidité protestante tient peut-être aussi en arrêt les âmes timides qui ont besoin d'appui et d'effusion.

(1) Voyez, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1898, une étude de F. Brunetière sur *le Catholicisme aux États-Unis*.

(2) Abbé Klein, *l'Amérique de demain*, p. 70.

(3) Début du livre de Cotton Mather, *Magnalia Christi americana or the Ecclesiastical History of New England from 1620 to 1698*.

Les foules déracinées cherchent un abri contre la tempête : quoi d'étonnant à ce qu'elles se pressent dans le sanctuaire qui a bravé les siècles?

L'Amérique moderne est née dans le catholicisme : il y a mis le pied avec Christophe Colomb (*porteur du Christ*) le jour de la découverte (1) : cent cinquante millions de catholiques lui sont fidèles, depuis la baie d'Hudson jusqu'au détroit de Magellan. Il est impossible, maintenant, qu'il ne s'y développe pas.

A n'envisager que le point de vue humain, l'Église de Rome réussit parce qu'elle est une organisation puissante au service de la plus grande tradition civilisatrice qu'il y ait au monde. Fille des deux grandes familles sémitique et aryenne, héritière de l'Empire romain, mère des nations occidentales, elle touche au degré d'universalité le plus haut qu'il soit donné à l'humanité d'atteindre. Dans l'ordre actuel de la civilisation et en vertu d'impondérables plus faciles à sentir qu'à saisir, universaliser, c'est latiniser.

Or, le nom de la France se trouve associé, inséparablement, à celui de l'expansion catholique dans le monde, et, spécialement, en Amérique. Si le catholicisme se développe là-bas, étant nécessairement romain et latin, il se trouvera, dans une certaine mesure, français.

Cette suite logique des choses se confirme encore par les contacts immédiats et constans de l'Église des États-Unis avec l'Église canadienne-française.

Le catholicisme des États-Unis, le catholicisme du Canada sont deux frères, vivant côte à côte et d'une même vie. Ils ont grandi ensemble et vont se développer simultanément dans cet Ouest immense dont la colonisation sera la grande œuvre du XXe siècle.

Je ne puis aborder, ici, la question de l'avenir réservé au Canada : de l'avis unanime, il réalisera la parole de l'Intendant de Louis XIV : « Cette terre, Sire, verra quelque chose de grand. » Avant un demi-siècle, le Canada sera un des pays les plus puissans et les plus riches du monde. Or, sur ce domaine, une place très large est réservée, quoi qu'il arrive, à la race française, à la

(1) Peut-être même, avant Christophe Colomb, le catholicisme avait-il été porté par les Normands dans le Vinland (Acadie). Voyez Gaffarel, *Études sur les rapports de l'Amérique et de l'Ancien continent avant Christophe Colomb.*

langue française, à la tradition française, peut-être, demain, à la culture française.

Les Canadiens français avaient, après la séparation, un premier devoir : vivre, durer, multiplier. Ce devoir, ils l'ont rempli, et ils en ont rempli un autre par surcroît : fidèles au souvenir de la patrie d'origine, ils ont gardé au cœur le culte de leur passé orphelin. Le peuple canadien est, peut-être, de tous les peuples, celui qui a le plus de mémoire. Il ne veut pas s'arracher du cœur les fibres qui ont formé son être. Ses yeux restent tournés en arrière, et pourtant, ce peuple est le plus jeune des peuples; l'avenir lui appartient.

Dans la société qu'il forme avec l'élément anglo-saxon, le Canadien français ne se laisse pas absorber; il garde ses dons originaires, ses qualités et ses défauts bien caractérisés et tranchés. Dans la sylve ou sur la plaine, il est défricheur, bûcheron, fermier, paysan. A la ville, il est légiste, médecin, homme d'éloquence, habile et souple détenteur des idées, né pour le pouvoir. Urbain ou paysan, il est adroit et brave; en général, moins entreprenant dans les affaires que son voisin l'Anglo-Saxon, il tient une place proportionnellement plus considérable dans les affaires publiques. Il s'honore d'avoir vu naître et grandir la renommée mondiale de sir Wilfrid Laurier.

Le Canadien français est, dans sa grande masse, fortement attaché à l'Église romaine. Dans l'Ouest, le progrès catholique accompagne celui de la colonisation : « L'Ouest entier n'avait pas un prêtre catholique en 1817; en 1845, il y avait six prêtres: il y a, aujourd'hui, deux archidiocèses avec cinq suffragans; et le seul diocèse de Saint-Boniface compte (en 1907), 205 prêtres, 93 églises, 87 218 fidèles (1). » Il s'agit, comme on le voit, d'un puissant instrument, non seulement d'évangélisation, mais de civilisation. Le catholicisme conquérant est canadien français; il est donc à demi français.

Voilà de ces faits dont la vigilance française ne peut pas se désintéresser. Les progrès de l'Islam nous touchent en Afrique; combien autrement ceux du catholicisme en Amérique!

Le catholicisme canadien, travaillé par une propagande des plus actives, se porterait, parfois, à desserrer les liens qui l'attachent, traditionnellement, à la France. Les lois récentes,

(1) L'Abbé Klein, *l'Amérique de demain.*

notamment celles de la séparation (qui ont eu cependant, pour effet, de donner plus de liberté au clergé et aux fidèles), l'attitude du gouvernement français à l'égard de Rome et à l'égard des ordres religieux, ont fourni des armes à une campagne des plus dangereuses.

Elle eût réussi, peut-être, à la faveur de certaines obscurités. Mais, aujourd'hui, il semble bien que le haut clergé canadien ait réfléchi et qu'il se soit rendu compte des suites fatales d'une fausse démarche : s'il cherchait une alliance et un réconfort ailleurs qu'en France, il se *délatiniserait* inévitablement ; il marcherait donc à contresens de son propre objet.

Être catholique, c'est tendre à l'universel. Pour cela, la France est l'appui naturel. Il reste assez de force au catholicisme français pour offrir son bras à ceux qui veulent marcher de pair avec lui. Et la France, elle-même, subsiste. Bien médiocre vision du lendemain, — même pour les causes les plus certaines de l'avenir, — que d'accepter l'idée d'une rupture avec la France.

Le Canada français n'a pas à s'arrêter aux vicissitudes de la politique journalière. Il a charge d'âmes en Amérique, charge d'âmes et charge d'avenir. Il est, par destination, le défenseur des origines françaises et latines... Restez attachés au tronc ; là d'où vient votre sève, là où sont vos racines, là est votre force.

Puisque le Canada français a survécu, il se doit d'être digne de cette survivance. C'est en cultivant en lui-même l'esprit français, l'âme française, qu'il remplira sa destinée, qu'il réalisera sa propre conscience. L'heure est venue, pour lui, de prendre un parti, de voir clair devant lui, de se décider et d'agir. Il ne peut s'attarder dans l'isolement : les grandes tâches et les grandes responsabilités lui incombent.

La colonisation de l'Ouest ouvre une page de l'histoire : elle sera d'autant plus fortement gravée et plus belle qu'elle sera dictée par un plus haut idéal. La France peut apporter sinon les ressources, du moins les traditions et les principes qui ont fait sa propre grandeur. Il est naturel, qu'à cette heure précise, les deux pays se recherchent. L'exemple est donné par les plus hautes autorités canadiennes. Les ministres et les hommes d'État, à quelque parti qu'ils appartiennent, viennent en France et s'attachent aux choses françaises.

Que le Canadien français, que le jeune Canadien, surtout, fasse le même voyage ; qu'il séjourne, qu'il s'habitue à venir chercher, à la source même de la vie, les plus précieux souvenirs de sa race. En touchant le sol national, il prendra l'élan et acquerra la hauteur de vues qui lui sont nécessaires pour remplir pleinement sa tâche de civilisateur. Il reportera en Amérique le dépôt antique que l'histoire nous a confié pour lui être remis. Il renouera ainsi le fil des âges. Richelieu et Colbert, Champlain et Montcalm se retrouveront. La défaite n'aura été qu'un incident. La volonté des fils, en réparant l'échec des pères, reconstituera, vraiment, sur la terre américaine, une « nouvelle France. »

Cette nouvelle France sera la sœur cadette de la puissante république qui vit sous le drapeau étoilé.

Il est permis de penser, qu'entre les diverses civilisations européennes et chrétiennes, le conflit est clos en Amérique. Toutes travaillent pour l'honneur d'un même passé, pour le triomphe d'un même idéal. Qu'importent les différences de formes, de dogmes ou de rites? La même parole évangélique s'adresse à tous : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Mais, la paix ne dépend pas uniquement de la volonté des hommes ; elle est à la merci de leurs passions, et, pour les contenir, l'équilibre des forces est nécessaire. Les démocraties américaines seront, aux âges prochains, les puissances d'équilibre, par excellence.

Entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, le nouveau continent, ouvert par le canal de Panama, deviendra le régulateur des rapports planétaires (1). Le peuple qui l'habite, fils de toutes les races, héritier de toutes les civilisations, respectueux de toutes les croyances, les abrite et les pondère dans son sein.

Abri du monde, toi, dans la mante ouverte de qui
Les races errantes se reposent (2).

(1) V. Archibald Cary Coolidge. *Les États-Unis puissance mondiale.* Préface par Anatole Leroy-Beaulieu. A. Colin, 1908. — Capt. A. R. Mahan, *Interest of America in sea power, present and future.* Boston, 1897.

(2) Whold-shelterer, in whose open folds
The wandering races rest.

Selon le rêve des vieux navigateurs, les routes américaines ont porté l'Europe vers l'Asie: l'Extrême-Orient et l'Extrême-Occident sont un. Le nouveau continent les unit, et, en même temps, il les arbitre (on l'a bien vu quand il s'est agi de clore la guerre russo-japonaise). L'axe de la terre s'est déplacé. L'horizon s'est élargi; et sur cet horizon, toute puissance conquérante apercevra, désormais, le sommet sourcilleux de la grandeur américaine.

La France est, aussi, une puissance d'équilibre. Située au carrefour des routes européennes, elle a lutté, au cours de sa longue histoire, contre toutes les hégémonies et contre toutes les barbaries, qu'elles vinssent du Midi ou qu'elles vinssent du Nord. Atlantique et méditerranéenne à la fois, elle aussi, relie les deux mondes, l'Occident et l'Orient. Conformément à cette destinée, elle a ouvert le canal de Suez et donné le premier coup de pioche au canal de Panama.

Elle tend la péninsule de Bretagne comme une arche de pont, vers l'Amérique du Nord. De Québec et de New-York à Brest, c'est la plus sûre traversée et le plus proche atterrissement. La géographie et l'histoire dictent, entre la France et l'Amérique du Nord, des contacts de plus en plus fréquens et de durables ententes. États-Unis, France, Canada, une telle trilogie a un sens profond. Ces rapprochemens féconds auront de longs retentissemens sur l'avenir, si l'homme sait en saisir la portée et s'il ne contrarie pas l'œuvre du temps.

GABRIEL HANOTAUX.

AUTOUR DE LA RÉVOLUTION DE 1830[1]

EXTRAITS DU JOURNAL *DU COMTE RODOLPHE APPONYI*[2]

I

AVANT ET PENDANT

Paris, le 10 février 1830. — Mme de Polignac me dit, il y a huit jours :

— Mon mari, depuis qu'il est de retour en France, est un autre homme, il se porte à merveille, il se trouve heureux de pouvoir partager les peines du Roi son maître; cette idée le soutient, tandis qu'à Londres, entouré du bonheur, ayant une existence tranquille et brillante, il était toujours malade. « J'ai « trop de chagrins, me disait-il alors; le Roi est mal entouré, les « affaires vont pitoyablement et mon maître n'a personne « auprès de lui pour épancher son cœur, personne qui puisse « partager sincèrement ses ennuis, ainsi que je le ferais si j'étais

(1) *Copyright by* Ernest Daudet.

(2) Arrivé à Paris en 1826, à peine âgé de vingt-trois ans, le comte Rodolphe Apponyi y a vécu, sous les règnes de Charles X et de Louis-Philippe et sous la République de 1848, d'abord comme attaché, ensuite comme secrétaire, auprès de son cousin, le comte Antoine Apponyi, ambassadeur d'Autriche. Bien placé pour tout voir et tout savoir, en relations quotidiennes avec la Cour et la société aristocratique, curieux des spectacles que présentait la rue en ces temps agités, observateur intelligent, amusé, souvent malicieux, il a tenu, durant un quart de siècle, un journal fidèle de ce qui frappait ses yeux et ses oreilles. C'est de ce journal, qui sera prochainement publié par les soins de notre collaborateur M. Ernest

« auprès de lui; mon bonheur me devient à charge parce que « mon royal ami est malheureux. » Depuis qu'il est à Paris, poursuivit la princesse, il est content de pouvoir souffrir toutes sortes d'injures pour le Roi son maître, son unique ami. C'est un caractère digne d'admiration.

Si M. de Polignac avait autant d'esprit qu'il a un excellent cœur et du dévouement pour son roi, les affaires iraient bien en France.

18 février. — Il y a des royalistes qui disent qu'il n'y a plus moyen de défendre le ministère Polignac. « On s'expose trop, prétendent-ils, et si le ministère croule, nous sommes perdus dans l'opinion publique et il n'y a plus moyen de se rendre utile au Roi. » La confusion est au comble en France; tout le monde est alarmé de la tournure que prennent les choses. Il paraît que la Chambre des pairs est aussi contre le ministère; je ne vois pas trop où M. de Polignac trouvera sa majorité. Tout le monde est curieux de l'ouverture des Chambres.

27 février. — Il y a plusieurs dames et jeunes cavaliers même, qui sont malades jusqu'à garder le lit, des suites d'un cotillon que j'ai dirigé dimanche gras chez Madame la Duchesse de Berry. Les courtisans qui ne sont plus dans l'âge de pouvoir me suivre à mes exercices et qui, cependant, ne veulent pas manquer une occasion d'être agréable à Madame, désirent bien souvent m'envoyer à tous les diables. Pour être bon courtisan à la cour de France, il faut avant tout avoir de bonnes jambes. Le pauvre Pierre d'Arenberg a tous les membres rompus, il est tout éreinté par suite de ce fameux cotillon.

Au spectacle, à la Cour, comme notre loge touche à celle du Roi, Madame, en entrant, me demanda si je vivais encore.

— Certainement, Madame, et si bien que je suis prêt à

Daudet, que sont tirés les extraits qu'on va lire. Ils nous font assister à la chute des Bourbons de la branche aînée et aux débuts du gouvernement de Juillet, en mêlant à ces événemens quantité d'incidens mondains qui augmentent l'intérêt du récit. Il faut laisser d'ailleurs au comte Apponyi la responsabilité de ceux de ses jugemens que nous reproduisons ici sur la révolution de Juillet et sur les hommes qui l'ont faite. Partageant les opinions du monde particulier où il vivait, ses sentimens, ses préventions, ses préjugés, il relevait et notait à la hâte les bruits qui y couraient sans s'assurer toujours de leur rigoureuse exactitude; mais, sous cette réserve, son Journal est un document historique qui, s'il a parfois besoin d'être contrôlé, est toujours attachant. — *N. d. l. D.*

recommencer aujourd'hui; si Votre Altesse Royale, continuai-je, se trouvait en force demain, elle devrait ordonner un bal dans ses appartemens, ou bien dans ceux du premier gentilhomme de la chambre du Roi.

— Je vous avoue que je me sens fatiguée.

— Si vous aviez vu Madame, ce matin, me dit la duchesse de Reggio, vous ne lui feriez pas une pareille proposition.

— Il n'y paraît pas ce soir, répondis-je.

— J'aime cependant mieux me reposer aujourd'hui, répliqua la Duchesse de Berry, tandis que vous irez ce soir encore chez la duchesse de Montmorency.

— Oui, Madame.

— Vous y trouverez le Duc de Chartres; saluez-le de ma part.

1er mars. — L'adresse de la Chambre des députés au Roi, en réponse au discours de Sa Majesté, a passé dans le comité secret avec une majorité de quarante-huit voix. Elle est très impertinente; ces messieurs demandent tout simplement le renvoi des ministres.

« Cette adresse, disent les libéraux, est un monument admi-« rable de sagesse et de joyeux *attachement au Roi* et à la « Charte; elle met dans tout son jour cette vérité : qu'il n'y a « pas d'accord possible entre le ministère et la France, c'est à « dessein que nous disons la France! que le ministère dissolve « maintenant la Chambre : la majorité peut se présenter sans « crainte devant les électeurs : sa réélection se fera aux accla-« mations générales. »

Si jamais attentat fut commis en France contre les prérogatives de la couronne, certainement cette adresse sera le plus marquant. Le Roi recevra la députation aujourd'hui même; les membres qui la composent ont été tirés au sort, ainsi que cela se pratique toujours. Les royalistes qui se trouvent dans le nombre ont refusé de paraître devant le Roi avec une adresse aussi insolente. Le Roi, dit-on, ne leur fera aucune réponse, ni verbale ni par écrit; il prendra la feuille de la main du député sans permettre que celui-ci en fasse la lecture; puis, il dira :

— J'en connais le contenu, et je charge mon ministre de répondre à la Chambre.

2 mars. — Aujourd'hui a eu lieu l'ouverture de la Chambre.

Le Roi, comme toujours dans de pareilles occasions, a été couvert d'applaudissemens; jamais aucun souverain n'a eu meilleure tournure; il est impossible de mieux saluer, de mieux parler que ne le fait le roi Charles X; c'est une noblesse sans fierté; chacun de ses mouvemens est gracieux, rempli de dignité et bienveillant. Les gens de l'opposition aiment à prouver dans ces occasions qu'ils distinguent le Roi du gouvernement, distinction fausse autant qu'elle est malveillante. Le Roi, dans son discours, a dit à la fin une phrase bien forte, et il l'a prononcée avec cette fermeté que doit lui donner le sentiment de son droit et de sa dignité sacrée et suprême. « Pairs de France, a-t-il dit, députés des départemens, je ne doute pas de votre concours pour opérer le bien que je veux faire; vous repousserez avec mépris les perfides insinuations que la malveillance cherche à propager. Si de coupables manœuvres suscitaient à mon gouvernement des obstacles que je ne veux pas prévoir, je trouverais la force de les surmonter dans ma résolution de maintenir la paix publique, dans la juste confiance des Français et l'amour qu'ils ont toujours montré pour leurs rois. »

Tous les officiers de l'armée sont enchantés de la force que le Roi vient de déployer; les libéraux en sont furieux.

— Nous avons eu l'intention, disent-ils, d'être très modérés; mais, nous voyons bien qu'il n'y a pas moyen.

— Tant mieux, disent les royalistes; il vaut mieux que la guerre soit ouvertement déclarée, on sait au moins à quoi s'en tenir; nous saurons nous ranger autour du trône.

Beaucoup de personnes voient bien noir dans cette occasion; moi, tout au contraire, je crois qu'il n'y a jamais du danger pour un gouvernement qui montre de la force; s'il continue ainsi, tout ira bien.

18 avril. — Je fus tant occupé à faire les honneurs à notre bal de mardi que je n'ai pas eu le temps de parler un peu longuement avec le prince souverain de la Grèce (1); j'ai été plus heureux hier soir chez Mme du Cayla où il y avait grand concert en l'honneur de ce prince; il m'a paru bien triste et lorsque je

(1) Le prince Léopold de Saxe-Cobourg, veuf de la princesse Charlotte, héritière de la couronne d'Angleterre. Il semblait disposé à monter sur le trône de Grèce. Finalement, il refusa; il fut plus tard roi des Belges.

lui ai fait mes complimens sur sa souveraineté, il m'a répondu que cela n'était pas encore tout à fait décidé.

— Vous savez, me dit Son Altesse, qu'il y a quelques arrangemens à prendre relativement aux troupes que je demande et à l'argent; j'ignore si les puissances voudront y accéder.

A la manière dont le prince m'a dit ce peu de mots, il m'a paru souhaiter un refus,

3 mai. — La princesse de Castel-Cicala (1) est d'une humeur de chien, à cause de l'arrivée de Leurs Majestés siciliennes; elle a surtout peur pour son gros mari que la fatigue tuera, à ce qu'elle craint :

— *Il principe*, me dit-elle, samedi dernier, *va passare nel altro mondo per la fatica.* Le chevalier Medici, continua-t-elle, ne me sort pas de la pensée; aussi ai-je appelé, à l'aide de leur père, mes deux fils, le duc de Calvello, ministre en Suisse, et le marquis Ruffo, de Berlin.

Pendant que la pauvre ambassadrice de Naples me faisait sa jérémiade sur l'ennui que l'arrivée de Leurs Majestés lui causait, le duc de Luxembourg s'approche de nous et dit à la princesse :

— Puis-je, madame l'ambassadrice, vous faire mes complimens sur la prochaine arrivée de Leurs Majestés, le Roi et la Reine de Naples.

— Je ne vous en empêcherai point, monsieur le duc, répliqua la princesse; mais je suis trop franche pour vous cacher combien cette arrivée me cause d'ennui et combien je voudrais qu'elle n'eût jamais lieu.

5 mai. — Nous avons dansé lundi jusqu'à huit heures. Le Duc de Chartres n'a pu rester que jusqu'à cinq heures pour être de retour à Neuilly à six heures pour le dîner. Il m'a dit que le prince de Salerne devait arriver demain. Le prince de Partana et la princesse de Floridia sont aussi attendus tous les jours; le prince doit être nommé ambassadeur en Espagne. En se rendant à son poste, il fera sa cour au Roi, son demi-frère. On se formalise beaucoup à Paris de l'abolition de la loi salique en Espagne. On croit que la France avait perdu par cette nou-

(1) Femme de l'ambassadeur des Deux-Siciles à Paris.

velle ordonnance le droit de sa succession en Espagne; l'on ignore qu'il existe un acte par lequel la France renonce à cette succession. Ce traité date du temps de Louis XIV; l'abolition de la loi salique en Espagne ne regarde donc nullement la France. Les journaux libéraux, comme à tout propos, se déchaînent contre le ministère; l'ambassadeur d'Autriche et l'affaire des titres y sont aussi touchés.

15 mai. — En revenant aujourd'hui de Suresnes, où l'ambassadrice et moi avons été faire visite à la princesse de Vaudemont, nous nous sommes trouvés présens à la barrière de l'Étoile, au moment de l'entrée du roi de Naples. Il était dans la même voiture avec le roi de France, avec la Reine son épouse, Madame la Duchesse de Berry et le Duc de Bordeaux. Ils sont tous descendus à l'Hôtel de l'Élysée-Bourbon. Le Roi et Madame y ont mis les pieds pour la première fois depuis l'assassinat du Duc de Berry; aussi ont-ils été d'une tristesse affreuse. Madame en fut d'un changement extrême ; elle avait l'air plus vieille de dix ans. Monseigneur le Dauphin et Madame la Dauphine y sont arrivés un quart d'heure après l'arrivée du roi de Naples.

On m'a dit que le Dauphin était très content de son voyage à Toulon et que, dans le Conseil prochain, la mesure de la dissolution de la Chambre sera décidément prise; on fixe même le jour de la publication de cette grande résolution au 17 de ce mois.

17 mai. — Je viens en ce moment du Cercle diplomatique du roi de Naples; on a cru au commencement que Leurs Majestés recevraient les dames et les hommes à la fois; cependant, ce ne fut pas le cas : nos dames seront reçues à part. Les ambassadeurs furent invités par le prince de Castel-Cicala à passer chez le comte de Castellamare, chose fort singulière, car, certes, il ne pouvait recevoir le corps diplomatique que comme roi de Naples.

Sa Majesté est excessivement courbée; elle a l'air du père de Charles X, tant elle est décrépite ; avec cela, elle est aimable, causant à merveille. La Reine est très forte, avec une figure laide et commune, des pieds difformes, deux raquettes, bien larges et plates, couvertes d'un soulier en satin blanc. Elle est grosse, à ce que l'on dit, et voilà ce qui peut expliquer son gros

ventre; mais les rotondités du côté opposé à celui-ci égalent celles du devant. Malgré cela, la Reine a bonne façon, bon air, quelque chose de bienveillant et de noble en même temps; je crois qu'elle doit cela aux mouvemens lents et surtout à la manière dont elle salue, dont elle fait ses révérences. La duchesse de San Valentino, première dame d'honneur de la Reine, est inconcevable de tournure, de figure, de manières, de tout enfin; ce qui me désarme, c'est qu'on la dit la meilleure femme du monde. La toilette de la Reine était très soignée. Le prince de Cassaro, maintenant ministre des Affaires étrangères et autrefois ministre plénipotentiaire à Vienne, est très bien de tournure et de manières. Ce soir, il y a spectacle aux Tuileries; l'on donnera *le Comte Ory* et *la Belle au bois dormant*.

Les nouvelles d'hier nous disent que le roi d'Angleterre est à toute extrémité. La fête qui aurait dû avoir lieu à Bagatelle est remise à cause de cela. Nous avons été hier chez la duchesse de Gontaut, à Saint-Cloud; on m'a cité une phrase que cette dame a dite à propos de la première entrevue des deux souverains, que l'on trouve fort spirituelle; la voilà textuellement : « Le roi de France a dit au roi de Naples tout ce qu'il voulait dire à cette occasion, et le roi de Naples a dit tout ce qu'il pouvait dire. » J'avoue que je n'ai pas assez de finesse pour saisir l'esprit de ce mot.

18 mai. — L'ordonnance de dissolution de la Chambre a paru hier soir. C'en est fait, le prince de Polignac se flatte d'avoir dans la nouvelle Chambre une majorité de trente voix; il en est sûr même.

On commence à croire maintenant que l'expédition d'Alger ne sera pas chose aussi facile qu'on a pensé dans les premiers momens; cependant, tous ceux avec lesquels j'ai parlé et qui s'y entendent, m'ont assuré que la chose était immanquable. Mais, la guerre finie, que fera-t-on du territoire conquis? Le rendra-t-on au dey, et les dépenses de 100 millions seront-elles faites seulement pour donner un moment de popularité au ministère, dont il n'a pas besoin et qu'il n'acquerra jamais? Ou bien veut-on en faire une colonie? Ceci, certes, donnerait de la force au ministère Polignac; mais l'Angleterre et les autres puissances de l'Europe, que diront-elles à cette augmentation de territoire et de puissance maritime? Ce sont des nuages épais qui

se lèvent sur l'horizon politique. Espérons que la Providence tournera tout au bien de l'humanité, mais les faibles lumières de l'homme ne peuvent y voir autre chose qu'une nouvelle source de guerre et de bouleversement bien dangereux pour le repos de l'Europe.

20 mai. — Déjà hier, on parlait d'un changement de ministère; les bruits d'hier se confirment aujourd'hui; Peyronnet est appelé à l'Intérieur et Chantelauze à la Justice, Montbel a eu l'administration des Finances et Courvoisier et Chabrol se retirent; le premier est devenu ministre d'État, le second, qui l'est déjà, n'a pas eu de nouvelles dignités. Ces nominations, tout à fait anti-populaires, me prouvent que le ministère se soucie peu de la majorité; sans cela, il n'aurait pas fait un pareil coup avant les élections.

22 mai. — Au dernier spectacle de la Cour, je me suis amusé à faire mes observations sur ce qui se passa dans la loge royale. Elle avait été beaucoup agrandie, devant contenir non seulement la cour de Naples, mais même la famille d'Orléans, qui ordinairement n'y est point admise. Ces puissances furent placées dans l'ordre suivant : la place la plus rapprochée de notre loge fut occupée par Mademoiselle d'Orléans, sœur du Duc; à sa droite, se plaça le prince de Salerne et, derrière ces deux, le Duc de Chartres et le Duc de Nemours; à côté du prince de Salerne s'assit Madame, Duchesse de Berry, puis Madame la Dauphine, puis le roi de Naples, puis le roi de France, qui avait à sa droite la reine de Naples. Le Dauphin prit place à côté de la Reine et offrit la chaise à sa droite à la Duchesse d'Orléans. Mademoiselle d'Orléans et sa sœur, Mademoiselle de Valois, se placèrent à côté de leur mère et les deux dernières chaises du devant furent occupées par Mgr le Duc d'Orléans et le Duc de de Bourbon.

Madame la Dauphine me parut de très mauvaise humeur; elle parla peu et ce qu'elle dit fut dit en grognant. Le roi de Naples lui adressa plusieurs questions avec beaucoup de grâce; mais, Madame la Dauphine lui répondit d'une manière fort brusque en criant très fort dans les oreilles du Roi, comme s'il eût été sourd. Dans les entr'actes, elle ne s'est pas approchée une seule fois de la reine de Naples. Le roi de France a été charmant avec ses

illustres hôtes, il l'est toujours. Sa Majesté causa avec gaîté, tantôt avec la Reine, tantôt avec le roi de Naples ; la Reine parut très contente du spectacle et en exprima son contentement au roi de France et à son mari, auquel elle fit remarquer mille petits détails, de peur qu'ils ne lui échappassent. Elle a l'air bien bonne personne, bien aux petits soins pour le Roi.

Mme la Duchesse de Berry est dans la joie de son cœur depuis l'arrivée de ses parens ; pendant tout le spectacle, elle adressa, avec sa vivacité napolitaine, la parole à son oncle et, dans les entr'actes, elle causait avec son père et sa belle-mère d'une manière fort intime. Les rapports entre le roi et la reine de Naples et la Duchesse d'Orléans me parurent beaucoup moins cordiaux ; il y a quelque chose de guindé, de forcé, ils paraissent se revoir avec moins de plaisir.

Le bal qui aura lieu aujourd'hui chez Madame, bien qu'il doive être superbe, ne sera qu'une ombre en comparaison de la fête du Palais-Royal. Déjà depuis des semaines, on la prépare ; les terrasses sont converties en jardins, une nouvelle façade a été construite en toute hâte comme par enchantement. Il n'y a pas quinze jours, il y avait à la place de la superbe galerie qu'on peut voir maintenant, quantité de chétives maisons bien sales, habitées par de pauvres ouvriers ; ces humbles demeures où régna la plus profonde misère sont converties en une pompeuse salle ; enfin 150 000 francs doivent être dépensés pour éblouir le roi de Naples pendant quelques heures.

31 mai. — Il y a eu hier grand dîner pour la famille de Naples, chez le prince de Castel-Cicala. Voici la liste des invités : le roi et la reine de Naples et le prince de Salerne, Monsieur le Duc et Madame la Duchesse d'Orléans, ses deux filles et sa belle-sœur ; des jeunes princes, il n'y avait que le Duc de Nemours ; le Duc de Chartres étant un peu indisposé a voulu se soigner pour le bal d'aujourd'hui, qui ne sera pas peu fatigant pour lui ; du corps diplomatique, il n'y avait que les ambassadeurs, tels que le nonce, l'ambassadeur de Russie, d'Autriche, d'Angleterre, de Sardaigne, d'Espagne.

Jamais on n'a vu faire de plus grands préparatifs pour une fête que ceux qui se font pour le bal du Palais-Royal ; 400 personnes y travaillent pour achever les décorations destinées à la fête.

Revenons maintenant à quelques petits détails d'étiquette du dîner que l'ambassadeur de Naples a donné à son maître et souverain. Le prince et la princesse de Castel-Cicala avec leurs deux fils, en allant au dîner, ont précédé la cour comme pour lui indiquer le chemin et cela aux sons des fanfares. Une fois arrivés dans la salle du dîner, la princesse s'est mise derrière la Reine avec une assiette en or à la main comme pour la servir, le prince fit de même; comme de raison ni le Roi, ni la Reine n'ont accepté. Alors le prince s'est assis à un bout de la table et la princesse à l'autre, se levant de temps en temps pour demander à Leurs Majestés si elles n'avaient pas besoin de leurs services. On a bu aux santés des rois de France, de Naples et d'Espagne, de notre prince impérial et du Duc de Chartres, les deux Ferdinand. Après le dîner, le prince et la princesse de Castel-Cicala et leurs deux fils, le prince de Calvello et le marquis Ruffo ont encore reconduit la cour, chacun une bougie à la main, ainsi que le demande l'étiquette.

1er juin. — Voici quelques détails sur la fête donnée par le Duc d'Orléans. J'ai fait le tour de la galerie avec la Cour, donnant le bras à la princesse de Bauffremont; je ne fus séparé du Roi que par les princes, par Mme de Bethisy, dame d'atours de Madame et par la duchesse de San Valentino. J'ai donc tout vu, tout entendu. Lorsque le Roi fut arrivé vis-à-vis du jet d'eau, il salua le peuple et il en fut beaucoup applaudi. En ce moment, un coup d'air s'éleva et arracha quelques petits cris de détresse à nos dames qui se voyaient déjà toutes défrisées avant d'avoir dansé. Le Roi, qui est la grâce et la bonté même et qui craignit peut-être que ce vent, s'il continuait, n'éteignît les lampions et ne dérangeât la fête, dit en riant au Duc d'Orléans et à nous autres qui étions présens :

— Messieurs, ce vent est bon pour ma flotte d'Alger.

Ce bon mot rendit la première gaîté à la société, on en rit; la phrase vola de bouche en bouche, le vent en attendant cessa aussi et le calme se rétablit dans l'air et dans l'âme de nos belles dames.

En lisant le *Journal des Débats*, on le croirait la plus royaliste de toutes les feuilles. *Des enfans, dit-il, se jetèrent en signe de joie des chaises à la tête.* Le mensonge est trop absurde! Voilà le fait : Je dansais dans la galerie du Théâtre-Français lorsqu'on

vint me dire qu'il y avait tumulte au jardin du Palais, qu'on se jetait des chaises ardentes à la tête. La contredanse finie, je m'y rends. Qu'on se figure une immense place remplie de monde qui se presse, se foule; c'est le mouvement de la mer orageuse, mais plus effrayant encore, car toutes ces vagues vivantes sont animées par la plus horrible malveillance. *A bas les habits galonnés*; *à bas les aristocrates!* crie-t-on de tous les côtés. Cependant un grand feu s'élève autour de la statue d'Apollon, on le nourrit avec des chaises, on les y jette les unes après les autres; déjà les flammes s'élèvent plus haut que les combles du Palais-Royal. Quel spectacle! Cette clarté effrayante, cette fumée qui monte en tourbillon jusqu'aux nues, ces murmures, ces cris des femmes qu'on écrase, tout cela dans ce palais superbe, garni de lampions de toutes les couleurs, tout illuminé intérieurement, au milieu d'une fête! Ces cris de la révolte se marient aux sons de la musique, des contredanses et des valses; plusieurs vieux Français, témoins des scènes de l'année 91 et 92 et qui se trouvaient en même temps que moi sur cette galerie, en frémirent; ils cherchèrent en vain à cacher leur terreur; elle était peinte sur leurs figures. Cette frayeur se communiqua aux autres personnes présentes, et point de troupes, point de gendarmes n'arrivent.

Comme dans la Révolution, un homme monte sur une tribune faite avec des planches qui avaient servi pour l'illumination du jardin; cet homme commence à haranguer le peuple; mais il ne peut se faire entendre, le tumulte devient plus grand de seconde en seconde. Enfin quelques gendarmes arrivent. Mais comment contenir une foule aussi immense? Aussi sont-ils bousculés, poussés, des débris ardens de chaises, des lampes allumées leur volent à la tête et les inondent de suif et d'huile bouillante; bientôt, ils sont séparés les uns des autres, et le peuple acharné parvient à désarmer un de ces malheureux. Il est jeté par terre, foulé aux pieds, rossé, abîmé; on l'aurait achevé sans doute; mais, heureusement pour lui, la garde d'honneur du Palais-Royal vint à son secours; on l'emporte sans connaissance. D'autres troupes arrivent presque en même temps avec la garde d'honneur et parvinrent bientôt à déblayer tout le jardin. Sept ou huit des principaux meneurs sont arrêtés, le harangueur en tête, qui se trouve être rédacteur d'une feuille archi-libérale ou révolutionnaire.

Un officier anglais donnant le bras à deux de ses cousines se trouva en même temps que moi sur la galerie; il se distingua parmi nous autres curieux par sa curiosité au point de se faire remarquer du peuple massé dans le jardin. Mille voix font chorus en criant : *A bas l'Anglais ! à bas l'Anglais !* et il fut sifflé et hué ; cette démonstration peu bienveillante le rendit furieux et il n'en fut que plus comique.

— Il ne vous reste rien de mieux à faire, monsieur, lui dis-je, que de rentrer dans le palais, et nous serons sifflés tous en masse, ce qui est moins désagréable parce qu'on se trouve en bonne compagnie ; mais, si vous essayez de braver le bon peuple de Paris, il n'en finira pas jusqu'à demain.

Chemin faisant, je rencontrai à l'un des buffets qui donnait sur la terrasse Mme de Jourgue, une des dames de la Duchesse de Berry et sa sœur, Mme de Pisieux, filles de feu Mme de Montboissier, fille de M. de Malesherbes. Toute cette famille est un véritable dépôt d'esprit; mais ces dames n'épargnent pas toujours leur prochain. Mme de Pisieux donnant le bras à son gendre, le prince d'Hénin, nous aperçoit, vient à nous et nous fait mille petites remarques un peu méchantes, mais fort spirituelles. Nous étions à en rire lorsqu'un des valets de pied s'approche de nous et dit d'une manière solennelle :

— Messieurs, mesdames, voilà un monsieur qui a son chapeau sur la tête ; que dois-je faire ?

A cette apostrophe, Mme de Pisieux prend la parole et lui dit de la manière la plus sérieuse du monde :

— Comment ! vous ne savez pas que les grands d'Espagne ont le droit de se couvrir devant le Roi même, à plus forte raison en présence de quelques meringues ; sans aucun doute, ce monsieur est grand d'Espagne :

Le valet de pied fut satisfait et laissa en repos son prétendu grand d'Espagne. Nous en rîmes comme des fous.

8 juin. — Mme de Bourmont est fort en peine de la flotte; une brise contraire la retient toujours à Palma. Il ne fait que pleuvoir cette année ; c'est un été qui ne nous promet pas un très agréable séjour à Dieppe ; au moins, nous trouverons-nous en nombre, car je ne sais qui n'y va pas cette année.

Il n'y a pas de misanthropie qui tienne à l'accueil qu'on nous a fait à Maintenon ; le duc et la duchesse de Noailles,

Mlles de Beauvillers et de Mortemart vinrent à notre rencontre et nous dirent mille choses bienveillantes et aimables. Les premiers jours, le temps fut affreux; nous fûmes confinés dans l'intérieur du château et réduits aux plaisirs d'un salon de Paris. La petite société qui s'y trouvait était composée de plusieurs parens et parentes des Noailles, ainsi que le vicomte Henri de Mortemart, le duc de Mortemart, la comtesse de Saint-Aldegonde, belle-sœur de ce dernier avec ses deux filles, le comte Maurice de Noailles, neveu du duc, Mlle de Girardin, gouvernante de Mlle de Beauvillers et M. Mazas, auteur d'un ouvrage qui vient de paraître, intitulé : *La vie des Grands Capitaines français au moyen âge.*

Du matin jusqu'à cinq heures et demie où l'on alla faire sa toilette pour le dîner, nous avons causé, nous avons ri beaucoup, nous sommes allés et venus des salons dans nos appartemens, de nos appartemens dans la galerie. J'ai donné aux demoiselles des leçons de valse et de galop; nous avons dessiné, on a fait la lecture, etc.

Un jour, Mme de Saint-Aldegonde nous a donné des détails sur la Cour de Napoléon. Mme de Saint-Aldegonde fut une des dames du palais de Marie-Louise. Son premier mari vivait encore, et Mme de Saint-Aldegonde d'aujourd'hui était alors la maréchale Augereau, duchesse de Castiglione.

— Napoléon, nous dit-elle, était insupportable dans l'intérieur en ce qu'il se mêlait de tout et qu'il se donnait la peine de nous gronder en personne et il choisissait ordinairement pour cela un cercle ou autre réunion à la Cour, ce qui amenait des scènes effroyables; aussi en avions-nous une peur indéfinissable.

Pendant notre séjour à Maintenon, Mme la duchesse d'Escars avec sa sœur la comtesse de Lorges et Mme la comtesse de Cossé vinrent faire visite aux Noailles; nous eûmes tous grand plaisir à recevoir ces dames et la duchesse m'invita avec tant de grâce à passer quelques jours dans son château que je ne pus résister à une aussi aimable proposition.

Nos soirées se passaient agréablement; on faisait de la musique, la lecture; on racontait des histoires de revenans, on jouait aux proverbes, on chantait; enfin on s'amusait comme l'on s'amuse à la campagne. Tout le monde était en train de gaîté, excepté Henri de Mortemart, qui avait la mine d'un

amoureux jaloux? L'objet de son admiration est Mlle de Beauvillers, et celui de sa jalousie, ce fut votre très humble serviteur qui tout bêtement ne s'en est pas aperçu; ce n'est qu'ici qu'on m'a mis sur la voie.

A notre retour de Maintenon, nous nous sommes arrêtés à Rambouillet, autre château royal, avec un parc superbe planté par Le Nôtre; nous avons vu la laiterie que Louis XVI a fait construire et son appartement si modeste; il ne pouvait être autrement pour convenir aux goûts simples de ce Roi. Quel contraste avec Louis XIV, qui aima tant la magnificence, et Louis XV, qui fut le prince le plus voluptueux de son siècle. Mais ce qu'il y a de plus amer dans la suite de ces souvenirs, c'est que ce bon Louis XVI a dû expier avec son sang, celui de sa femme, de sa sœur et de son fils, les fautes de ses ancêtres.

23 juin. — La convocation des collèges électoraux des vingt arrondissemens a été retardée de dix-neuf jours. Quelqu'un qui s'entend aux affaires des provinces, m'a dit que M. de Peyronnet n'aurait pu mieux faire; il obtient par là la revision des collèges par la Cour de Cassation. Quelles que soient d'ailleurs les élections, le Roi tiendra ferme, et si les deux cent vingt et un reviennent à la Chambre, il la dissoudra de nouveau et gouvernera par ordonnances. On n'est pas inquiet pour Paris, sous le rapport des désordres, mais bien pour le Midi; cependant, je m'attends, à Paris aussi, aux pétards et aux illuminations pendant les élections.

25 juin. — Les élections des petits collèges sont détestables, l'on devait s'y attendre; les deux cent vingt et un nous reviennent presque tous dans la Chambre l'un après l'autre.

Les Algériens se défendent très bien, à ce qu'il paraît; ils forment avec des chameaux des espèces de murs mobiles derrière lesquels ils se cachent pour tirer sur les Français; parfois ces animaux s'élancent ventre à terre dans les rangs français et percent les lignes. M. de Bourmont fut obligé d'y rendre attentives ses troupes, auxquelles ces manœuvres imposaient beaucoup. L'artillerie d'Alger doit être excellente, à ce que l'on dit.

Le roi d'Angleterre est au plus mal.

28 juin. — Hier, le télégraphe nous a donné la nouvelle du

décès du roi d'Angleterre George IV; il passa le 26, à trois heures un quart du matin. Cet événement, bien que l'on s'y attendît depuis longtemps, a fait quelque sensation. C'est une perte pour l'Autriche, le feu Roi aimait beaucoup notre Empereur; le duc de Clarence nous aimait moins peut-être; nous aimera-t-il davantage comme roi Guillaume d'Angleterre. Si le nouveau Roi change son Cabinet, comme on le dit, ce ne sera ni agréable, ni utile au ministère Polignac.

Dieppe, 15 juillet. — Les derniers jours avant notre départ pour Dieppe, je fus si occupé qu'il me fut impossible de continuer mon Journal. Le 7 et le 8, tout Paris fut en alarme, on croyait l'armée perdue. L'amiral Duperré, dans un rapport, déclarait que la baie où il se trouvait n'était pas tenable, ayant le vent contraire, qu'il serait par conséquent obligé d'abandonner cette position. En ce cas, l'armée eût été sans vivres, sans munitions de guerre, ce qui aurait été d'autant plus fâcheux que des milliers d'Arabes et de Bédouins accouraient de tous côtés pour fondre sur l'armée française. Ces bruits bouleversèrent toutes les têtes. Le 8, j'ai passé ma soirée chez Mme de Bellissen, femme très bien pensante et réunissant chez elle tout ce qu'il y a de plus royaliste au monde. Le duc de Rauzan en fut, et c'est même lui qui vint nous détailler avec une figure longue d'un aune tout ce qui est arrivé à l'armée et surtout ce qui lui arrivera encore.

— Le royalisme, dit-il, est perdu et si nos soldats périssent à Alger, ma foi, le Roi n'aura rien de mieux à faire que de s'en aller; nous ne pouvons plus le défendre, les Bourbons n'ont aucun parti. M. de Polignac ne pourra défendre le Roi contre les libéraux, c'est-à-dire contre l'opinion de toute la France, car enfin, il faut nous l'avouer, toute la société s'est prononcée dans ce sens, et si M. de Polignac veut lutter contre elle en restant à sa place, il mériterait d'être pendu.

Les fonds publics, sur les bruits désastreux venus d'Alger, ont baissé de 2 p. 100. Encore le 9 juillet, à dix heures du matin, la consternation dans Paris a été générale. Mais, à deux heures, les canons des Invalides nous annoncèrent à coups redoublés la prise d'Alger. De ce moment, tout a changé de face; M. de Rauzan, qui la veille voulait pendre M. de Polignac, fut le premier à complimenter ce ministre; l'ambassadeur l'y trouva à midi.

Ce même jour parut dans l'*Universel* un article de M. de Chateaubriand qui était une espèce de profession de foi. A l'en croire, il aurait changé subitement d'opinion ; il serait devenu ardent royaliste, se déclarant contre la licence de la presse et prouvant comme deux et deux font quatre, qu'une nouvelle loi était absolument nécessaire. L'étonnement a été général ; l'ambassadeur en fit compliment au ministre, qui l'accepta avec plaisir, tout en disant qu'il n'avait aucune connaissance de cet article. Cependant, notre cousin descendit chez la princesse de Polignac pour lui faire visite et pour y trouver le prince Esterhazy (1), auquel il avait donné rendez-vous. Il fut encore question de cet article et les deux ambassadeurs exprimèrent leur étonnement de ce que le ministre des Affaires étrangères ne le connût pas.

— Si vous voulez prendre patience un instant, leur dit la princesse de Polignac, je vous donnerai là-dessus les éclaircissemens que vous désirez. Je vais faire venir un jeune homme de nos bureaux, qui est rédacteur à l'*Universel*.

Il ne tarda point à arriver ; on le questionne et il déclare que le tout n'était autre chose qu'une mystification ; que l'article était bien de M. de Chateaubriand, mais de l'année 1816 ou 17, qu'on y avait simplement changé les noms propres et les dates.

Jamais M. de Chateaubriand n'a été plus cruellement joué ; tout le monde, jusqu'à ses amis les plus intimes, a été la dupe de cette mauvaise plaisanterie, car certes, c'en est une bien cruelle. Je n'aime pas M. de Chateaubriand, mais je désire que justice se fasse également pour tout le monde ; il n'est pas loyal de falsifier un acte, car, dans ce moment, M. de Chateaubriand ne pense plus ainsi qu'il pensait dans le temps où il a écrit cet article ; il ne peut l'avouer aujourd'hui, tant pis pour lui ; mais cela ne donne pas le droit aux autres de l'humilier publiquement.

Le prince Esterhazy a été pendant son séjour à Paris de la meilleure humeur du monde ; c'étaient des éclats de rire, des *shake hands*, des embrassemens de tous côtés ; il a eu surtout beaucoup de bonté pour moi et m'a invité à plusieurs reprises à venir le voir à Londres. Cet ambassadeur a quitté Paris la veille de notre départ pour ici et après un dîner qu'il fit chez nous

(1) Ambassadeur d'Autriche à Londres.

avec lord et lady Stuart, la princesse de Vaudemont, le ministre des Pays-Bas, la duchesse d'Escars et encore quelques hommes dont il ne me souvient plus. Le soir, nous avions quelques visites qui vinrent pour nous faire leurs adieux : parmi ces personnes étaient le duc et la duchesse de Rauzan, la marquise de Podenas et autres. Le comte Litta, Milanais et grand chambellan de Russie, qui se trouve en ce moment à Paris, fut aussi une des visites de ce soir; il vint avec son neveu de ce nom, qui est attaché aspirant et qui travaille en attendant dans notre chancellerie d'État. Il a eu la permission de passer quelques jours à Paris.

Le comte Litta avait épousé la mère de la princesse Bagration; il a perdu sa femme depuis peu et est venu à Paris pour voir sa belle-fille et pour lui remettre les superbes diamans de sa mère.

Le pauvre Amédée de Bourmont a été bien grièvement blessé; une balle lui a traversé le corps. Le Roi, à cette occasion, a fait complimenter sa malheureuse mère; on a cependant des nouvelles plus rassurantes sur son compte, et il est même tout à fait hors d'affaire, à ce que l'on dit.

Dieppe, 26 juillet. — Entre les personnes marquantes qui se cachent à Dieppe, il y a Mme d'Alopeus et Mme Récamier. Mme d'Alopeus prétend que toutes nos grandes dames l'effrayent; il n'y a vraiment pas de quoi. Lorsqu'on est douce et sans prétention comme elle, qu'on ne cherche pas à enlever quelque adorateur, alors on est très bien reçu par nos dames; mais il faut renoncer à avoir un salon rempli d'aspirans, de soupirans et d'expirans, ainsi que cela est le cas chez Mme d'Alopeus, à Berlin. A la voir, on le conçoit : sa douceur charme, et son organe jeune et sonore vous fait oublier qu'elle a quarante ans; ma vue basse me fait encore plus d'illusion.

S'il n'y avait pas tant de polissons à Dieppe, j'aimerais beaucoup à dessiner d'après nature; mais ils m'entourent, me gênent beaucoup et cependant je ne puis me résoudre à les gronder ou les chasser parce qu'ils sont heureux; c'est une fête pour eux de me voir dessiner; ils ont si peu de plaisir dans le monde qu'il serait cruel de ma part de les en priver par la simple raison que cela m'ennuie. Demain, il y a grand bal que la ville nous donne.

Dieppe, 28 juillet. — Nous venons de recevoir de Paris la nouvelle que la Chambre des députés est dissoute, avant de s'être réunie. Les journaux sont supprimés, il n'y a donc plus de licence de la presse! La loi d'élection est changée. Voilà des événemens qui bouleversent tous les calculs des libéraux. Cependant, le remède est trop fort, il me semble, pour ne pas laisser craindre une forte crise; enfin, pour sauver tout le corps, quelques membres doivent souffrir.

M. de Chateaubriand, qui arrive en ce moment de Paris, ne savait encore rien de la grande nouvelle, tant on a tenu cette mesure secrète. On devine sa stupéfaction; encore un peu et il aurait eu une attaque d'apoplexie; il s'apprête à aller rejoindre ses chers amis consternés. Je ne doute point qu'il n'y aille autrement que pour agir.

Monsieur et la marquise de Crillon, tous les deux, archi-libéraux, nous ont fait visite ce matin. Vous auriez dû voir leur figure longue de deux aunes. M. Anisson ne voit que révolution, que massacre partout où il se trouve.

— Il est triste pour moi, me disait-il, de voir recommencer des révolutions après en avoir vu pendant trente ans de ma vie; je croyais finir mes jours en repos; au lieu de cela, ne voilà-t-il pas que le gouvernement provoque lui-même des scènes sanglantes, et cela sans aucune raison; jamais la France n'a été plus tranquille, plus heureuse qu'en ce moment; jamais il n'y a eu plus de prospérité, plus d'aisance réelle. Eh bien! de plein gré, si ce n'est pour soutenir M. de Polignac, on use de rigueur envers un peuple qui ne demande que le repos.

— Vous croyez donc, lui demandâmes-nous, qu'il y aura des scènes sanglantes?

— Indubitablement.

Nous fûmes interrompus dans notre conversation par le sous-préfet de Dieppe, qui s'efforçait de nous convaincre de ses sentimens royalistes; cependant, cela ne partait pas du cœur, car lui aussi, ce me semble, penche un peu pour le libéralisme. M. de Crillon qui, pendant toute notre conversation, ne faisait autre chose que soupirer sans nous régaler de ses idées, profita de l'arrivée du sous-préfet pour s'esquiver.

Nous avons eu des nouvelles par une lettre de l'ambassadeur. La capitale, au moment où il écrivait, était dans la plus parfaite tranquillité. Cette lettre est datée du 26, à cinq heures du

soir. On craignait cependant qu'il n'y eût quelques troubles pendant la nuit, surtout dans les rues où se trouvent les hôtels des ministres. Déjà, dans la journée, on avait cassé quelques vitres et insulté la voiture du prince de Polignac, mais ces attroupemens ont été très facilement dissipés.

Sur la terrasse, M. de Léon vint à moi en me disant que dans ce moment arrivait un valet de chambre de Mme de Biron, qui est parti de Paris le 26, à huit heures, et qui prétend que toute la capitale est en révolte, que les rues étaient encombrées de monde, qu'on avait été même obligé de tirer sur le peuple. Je crois, moi, que dans tout cela il y a beaucoup d'exagération; cependant, ces bruits vrais ou faux nous inquiètent tous beaucoup.

M. de Polignac, après qu'une de ses voitures eut été assaillie par la populace, et couverte de boue, qu'on eut lancé des pierres sur les domestiques, que les vitres de sa voiture eurent été brisées, M. de Polignac écrivit une lettre au Préfet de police, l'invitant à prendre les mesures nécessaires pour empêcher de pareils excès; mais il n'y eut pas moyen de faire parvenir cette lettre à la police. Les domestiques, tout effrayés du traitement que venaient d'éprouver leurs camarades, ne voulurent point s'en charger.

— Si c'est ainsi, leur dit M. de Polignac, j'irai moi-même.

Et il l'exécuta. Heureusement, il ne fut point reconnu, sans quoi c'en aurait été fait de lui; la populace, montée comme elle l'est en ce moment, l'aurait mis en lambeaux. Cependant, non content d'avoir remis sa lettre, il parcourut à pied toutes les rues où il y avait des attroupemens, c'est-à-dire au Palais-Royal, à la place des Victoires, dans les rues Saint-Honoré, de Rivoli, etc., et revint sain et sauf chez lui où il trouva tous ses gens en larmes; ils croyaient qu'il ne pouvait rentrer. Les fabricans qui sont dans l'opposition ont congédié leurs ouvriers pour augmenter le nombre des mécontens; malheureusement, cela ne leur réussira que trop bien; mais aussi seront-ils autant de victimes, car, cette fois-ci, il paraît qu'on a pris d'avance des mesures assez fortes pour réprimer ces perturbateurs du repos public. Ce ne sera pas comme sous Louis XVI, qui, en voulant épargner quelques misérables, s'est livré lui-même, sa dynastie, tous ses amis et toute l'Europe à la fureur d'un peuple effréné. Il n'y a point à se faire illusion, nous revoilà à la veille d'une

révolution. On voudrait bien faire une répétition des années 1790, 1791, 1792, etc., mais, cette fois-ci, je l'espère, la royauté sortira triomphante de la lutte.

L'on prétend ici qu'on avait proposé au Duc d'Orléans de monter sur le trône de France, mais qu'il ne l'avait point accepté. Le Roi a voulu que le Duc de Bordeaux, comme à son ordinaire, allât faire sa promenade à Bagatelle; la populace de Paris le sut, et aussitôt une immense quantité de gens armés s'y porta; heureusement, un régiment de la garde instruit à temps parvint à couper l'enfant de France de la horde sanguinaire et il put se sauver auprès du Roi qui le croyait perdu... Je tiens ces détails d'un rapport que le comte de Well, commandant de place à Paris, a fait au général Coutard qui était ici à prendre des bains de mer.

La consternation est à son comble; le *steamboat* est parti aujourd'hui de notre port, surchargé de monde, surtout d'Anglais qui se sauvent dans leur pays; les changeurs d'ici ne veulent plus accepter l'argent français en échange de celui d'Angleterre. Le général de La Fayette, le duc de Choiseul, le duc de Broglie et M. de Montesquiou sont à la tête de cette immense conspiration, car, en ce moment, on ne doute plus que cela a été mené de longue main. Une estafette arrivée au général Coutard, au moment où il montait en voiture pour Paris, lui apporta une lettre du commandant Well, dans laquelle il dit : « Depuis deux heures, nous avons le dessus, nos troupes se battent bravement, les renforts nous arrivent de tous les côtés, nous en avions grand besoin. » Malgré tout cela, il invite cependant le général Coutard à se rendre le plus vite possible sur les lieux. Dans quel temps vivons-nous! Le nombre de tués et de blessés est incalculable. Les premières scènes ont commencé sur la place des Victoires et dans les environs, notamment dans la rue Saint-Honoré; on y a abattu les réverbères, et des gens armés ont tué tous ceux qu'ils rencontraient dans les rues; on a emporté plusieurs cadavres de femmes même, tout couverts de coups de poignards et de sabres. Quatre gendarmes ont été pendus aux lanternes, comme dans la première révolution. L'ambassadeur dont nous avons eu des nouvelles aujourd'hui nous mande que le faubourg Saint-Germain était tranquille jusqu'à présent; mais on n'est pas sûr de ce qui arrivera d'une heure à l'autre; je crois qu'il faut se préparer à tout.

Dieppe, 30 juillet. — Ce matin, je suis sorti à 9 heures pour aller à la terrasse; j'y ai trouvé Gérald de Rohan, Biron et le frère cadet des Bongars; les dames de ma connaissance étaient à prendre leur bain de mer; nous parlâmes des tristes événemens du jour, on ne pense plus à autre chose! Cependant la société depuis hier a changé d'aspect, les opinions sont plus tranchées et on est beaucoup à s'observer; chacun regarde avec méfiance autour de lui, on a peur de se compromettre.

— Eh bien! Gérald, dis-je à Rohan, n'allez-vous pas à votre régiment?

— Que voulez-vous que j'y fasse? je reste ici, à moins que je reçoive des ordres de mon colonel.

— Et vous, comte Biron? J'entends que votre régiment est en marche sur Paris.

— Oui, comte, mais précisément pour cela, je ne saurais où le rejoindre.

Le Roi ne peut compter que sur bien peu de personnes. En voici une preuve. Faisant hier quelques visites avec l'ambassadeur, nous allâmes aussi chez Mme Alfred de Noailles; elle n'y était point; mais comme il n'y avait pas de domestique non plus, nous montons et nous trouvons dans le salon Mlle Cécile :

— Savez-vous les terribles nouvelles que nous avons eues de Paris? Les canons grondent dans la ville, il y a massacre général; c'est bien triste; enfin lorsque toute la France est contre *une famille*, il faut bien qu'elle cède!

Ce sont les propres paroles de Mlle Cécile; il faut avoir seize ans pour les prononcer devant l'ambassadeur d'Autriche. Sa mère ne l'aurait pas dit devant nous; mais cela n'empêche pas qu'elle le pense aussi bien que sa fille.

Jusqu'à présent, Rouen est tranquille, on est parvenu à mettre la presse hors d'état de nuire. Malgré cela, le *Journal de Rouen* a reparu. Ces gens, prévoyant qu'ils ne pourraient lutter longtemps avec la gendarmerie, avaient eu soin d'imprimer d'avance trois éditions qui sont remplies de mensonges afin d'alarmer la province. Dieppe jouit encore de la plus parfaite tranquillité.

4 heures. — La poste ne nous est point arrivée, nous sommes donc sans nouvelles. Nous apprenons par la diligence de Rouen que cette ville est tranquille; mais ce qui m'attriste, c'est que

M. de Clermont-Tonnerre y est venu de Paris, sans troupes et avec l'ordre de laisser paraître le *Journal de Rouen*, ce qui prouve qu'on est obligé de faire des concessions.

10 heures. — Je viens de la terrasse; deux messieurs du Trésor anglais viennent d'arriver, ils nous ont donné des détails qui font frémir. La ville de Paris est cernée; on ne laisse plus ni sortir en voiture, ni entrer qui que ce soit. Un vague affreux règne en ce moment sur la destinée de cette malheureuse capitale. Les uns disent que le Roi avait envoyé des ordres le 29, à cinq heures du matin, pour faire cesser le carnage qui durait déjà depuis le 27, à trois heures après midi, où ces horreurs commencèrent, et que Sa Majesté voulait prendre la ville par la faim; d'après d'autres versions, le Roi, après avoir tenu conseil, avait décidé de faire des concessions. Si c'est vrai, quel exemple pour tous les peuples de l'Europe! Espérons que le Roi n'est pas encore réduit à cette extrémité; il ferait mieux, ce me semble, d'abdiquer.

Presque toutes les rues de la rive droite de la Seine sont dépavées, c'est-à-dire le faubourg Saint-Honoré avec le quartier de la Chaussée d'Antin, les boulevards, le faubourg Saint-Jacques, Saint-Denis et Saint-Antoine; la populace s'était armée de pavés et, de tous les étages, une grêle meurtrière tombait sur les malheureuses troupes du Roi; un régiment des lanciers de la garde est anéanti, de même tous les régimens suisses qui étaient à Paris. Cette ville est, à ce que l'on assure, comme un champ de bataille après le combat le plus horrible. Les libéraux chassés deux fois de l'Hôtel de Ville sont parvenus à s'en emparer pour la troisième fois. Tous les gendarmes pris ont été pendus aux lanternes. Les gens que les gardes nationaux rencontraient dans les rues étaient forcés de se joindre à eux et s'ils résistaient, on les achevait. On dit que le drapeau tricolore flotte sur le pavillon de l'Horloge.

Le Duc d'Orléans est à Neuilly.

Des élèves de l'École Polytechnique sont parvenus, je ne sais pas comment, à s'emparer de quelques pièces d'artillerie et en font maintenant le plus diabolique usage, à la tête de la garde nationale. Mme de Laborde, femme archi-libérale et tante de Mme Alfred de Noailles, se trouve à Paris en ce moment; elle écrit à sa nièce que la cause des libéraux était menée avec une

telle adresse, une telle prévoyance que cela surprenait même ceux qui désiraient le plus cette marche des affaires. Les arbres des Champs-Élysées et des boulevards, ont été abattus pour en faire des barricades. Pendant plusieurs heures de suite, la troupe a tiré dans les croisées des maisons. Un jeune Anglais que nous avons vu ici il y a cinq jours, qui était venu de Brighton pour voir Dieppe, et avait eu la malheureuse idée d'aller à Paris, y a trouvé ainsi la mort dans un hôtel garni de la rue de Richelieu. M. de Polignac et tous les autres ministres sont encore toujours à l'hôtel des Affaires étrangères avec canons devant la porte. Mme de Polignac et ses enfans sont à la campagne à quelques lieues de Paris. Les ambassadeurs avec leurs secrétaires sont aussi chez eux sans pouvoir bouger.

Les billets de banque sont en ce moment hors de tout cours. J'ai voulu en faire changer un de 500 francs et on n'a pas voulu m'en donner cinq sous :

— Ce n'est qu'un chiffon, disait-on à notre valet de chambre.

Dieppe, 31 juillet, 11 heures matin. — Point de lettres, point de courrier ce matin; les seules nouvelles qui circulent aujourdhui sont puisées dans le détestable *Journal de Rouen*, qui déjà parle d'échaufaud et d'un *Moniteur* publié à Paris par un *gouvernement provisoire*.

On dit, et c'est même malheureusement fort probable, que le maréchal Marmont a été tué pendant les massacres par un élève de l'École Polytechnique. Le duc de Choiseul, Casimir Perier et Laffitte sont allés, dit-on, à Saint-Cloud pour traiter avec le Roi. Le parti révolutionnaire croit que le Roi fera toutes les concessions possibles pour se maintenir sur le trône; les royalistes disent que, si cela arrive, le Roi est perdu, c'est mon opinion aussi. Il vaut mieux pour lui qu'il abdique en faveur du Duc de Bordeaux et qu'il nomme un régent.

Au reste, tout va absolument comme dans la première révolution, mais avec plus de rapidité et d'une manière plus cruelle, plus horrible encore. Il est donc à craindre que le Roi ne s'engage dans la même voie que Louis XVI. On croit qu'il y a eu six mille hommes tués dans Paris; les troupes étaient déjà sorties de cette malheureuse ville que l'on s'égorgeait encore. On a vu des femmes bien mises arracher le pavé des rues pour le lancer des toits sur les soldats du Roi. Les mal pensans, en

répandant aujourd'hui les bruits de leurs victoires, se disaient tout bas que le maréchal Bourmont marchait à la tête de vingt-cinq mille hommes sur Paris, et les royalistes se flattent que le Roi n'a reçu la députation des révoltés que pour gagner du temps. Ce ne sont là que des conjectures; nous ne savons rien de positif. Exister comme nous le faisons en ce moment sans savoir ce qui arrive à celui que nous aimons avant tous les autres, ce digne et vertueux représentant de notre cher Empereur, cela ne s'appelle pas vivre, c'est pire que la mort.

Le drapeau tricolore flotte en ce moment sur les Tuileries, sur la colonne de la place Vendôme, sur l'Hôtel de Ville et dans les bras de la statue de Louis XIV, sur la place des Victoires. La nouvelle de la mort du colonel des gendarmes, comte de Foucault, paraît se vérifier.

Notre petite société parisienne à Dieppe est déjà toute divisée; les opinions sont fort tranchées, et avant-hier soir, spontanément, la partie de cette société qui tient au Roi s'est réunie chez la princesse de Léon, et les autres chez Mme de Noailles.

Dieppe, 2 août. — Mgr le Duc d'Orléans, nommé par le gouvernement provisoire lieutenant général du royaume, a publié une proclamation dans laquelle il dit que la Charte dorénavant ne sera plus un mensonge, mais une vérité. Il a nommé pour ministres : Sébastiani, Affaires étrangères, Gérard, Guerre, Broglie, Justice, Louis, Intérieur? Truguet? Dupin? Guizot (réformé), Instruction publique.

Le Roi est parti, il y a quelques jours, de Saint-Cloud, s'est rendu à Versailles, et de là à Senlis pour se rapprocher, dit-on, des camps de Saint-Omer et de Lunéville. Madame la Dauphine n'a pas encore pu rejoindre le Roi. Mme la Duchesse de Berry a congédié, à ce que l'on dit, ses dames d'honneur.

Notre cousin nous écrit de Paris que les balles sifflaient dans notre cour de tous les côtés, au point qu'on n'était sûr nulle part de n'être pas atteint; cependant personne de nos gens n'a été blessé. Nous avons été ici pendant trois mortels jours sans nouvelles de Paris; la tranquillité n'a pas été troublée un moment à Dieppe.

Dieppe, 6 août. — Les événemens se succèdent si rapidement qu'on a à peine le temps de les noter. Que de malheureux

autour de moi, que d'existences détruites ! Il est presque certain qu'il n'y aura plus de pairs héréditaires; ce sera la Chambre des députés, dit-on, qui nommera les pairs à vie; ce sera une belle réunion de gens!

M. de Chateaubriand se prépare en ce moment à nous jouer une belle comédie bien sentimentale; il veut porter le Duc de Bordeaux devant la Chambre héréditaire; il fera de superbes phrases, ce seront de belles paroles, tout cela pour nous jeter la poudre aux yeux. M. de Chateaubriand, nous diront ses amis, couronne sa belle vie; il est le seul qui défend la famille royale, cette famille qui s'est montrée si ingrate envers lui. Tout cela est préparé d'avance; il est sûr de ne point se compromettre par une semblable démarche, elle ne peut avoir aucun résultat.

M. de Flahault vient d'arriver de Brighton pour se rendre à Paris; c'est un grand libéral et ami des d'Orléans et, malgré cela, il trouve que l'on est allé trop loin et qu'il aurait mieux valu brider Charles X que faire le Duc d'Orléans Roi. Mme de Flahaut, née Lady Knigth, une véritable tricoteuse, a sauté de plaisir, au reçu des nouvelles de la révolution, au point qu'elle est devenue insupportable, même à son mari qui s'en est plaint à Mme Potocka.

Après la séance royale, la Duchesse d'Orléans se rendit avec sa famille dans la salle attenante à la Chambre des députés pour y attendre le Duc; plusieurs pairs la trouvèrent dans cette salle et lui firent leurs complimens; un des premiers fut le duc de Caraman.

— Je vous remercie bien, cher duc, lui dit la Duchesse d'Orléans, de cette preuve de votre attachement. Vous connaissez mon cœur et vous concevez combien il doit souffrir de tout ce qui se fait.

On dit que cette princesse ne fait autre chose que pleurer toute la journée.

Dieppe, 7 août. — Le prince de Bauffremont, aide de camp de Mgr le Duc de Bordeaux, a quitté la famille royale à Rambouillet; il est allé chercher sa femme à Courtalin et nous l'amena à Dieppe par mille détours pour ne point passer par Paris. Le Roi a quitté Rambouillet avec six voitures, à peine suffisantes à les contenir tous. Le prince de Bauffremont s'était offert de les accompagner, mais Mme de Gontaut lui a dit qu'il n'y

avait pas de place. Le prince prit donc la résolution de chercher sa femme et ses enfans à Courtalin, de les transporter ici pour pouvoir se rendre, en cas de besoin, en Angleterre.

— Les membres de la famille royale, me dit M. de Bauffremont, sont comme des personnes tombées du cinquième étage, tout étourdies, ne pouvant encore se retrouver dans leur position, ne sachant que faire, quel parti prendre. Madame voulait aller à Rosny prendre congé de sa chapelle où se trouve le cœur du Duc de Berry et faire encore quelques arrangemens dans l'hospice qu'elle y a fondé. On le lui déconseilla.

Mademoiselle vient d'écrire une lettre d'adieu à Mme de Léon et ses enfans : la princesse m'a dit que c'était l'épître la plus touchante possible. La Duchesse de Berry a congédié Mme de Jourgue et Mme de Meffray qui voulaient absolument aller avec elle; il n'y a que Mme de Bouillé qui l'accompagnera, la seule de ces dames qui n'ait point d'intérêts en France. Cette même considération fait aussi que Madame la Dauphine fera venir Mme d'Agoult qui est veuve sans enfans et qui déjà une fois l'accompagna dans l'exil ; Mme de Sainte-Maure, qui est en ce moment auprès d'elle, accompagnera cette princesse jusqu'à l'endroit où la famille royale s'établira définitivement ; alors elle retournera auprès de sa famille, et Mme d'Agoult, trop vieille et trop délicate pour être d'aucune utilité à sa maîtresse pendant le voyage, la rejoindra directement au lieu de sa retraite.

Le cardinal archevêque de Besançon, duc de Rohan, est, à ce que vient de me dire son frère Gérald, parti de Paris, le 27, dans sa voiture, avec deux domestiques derrière, quoi qu'on ait pu lui dire. Il fut arrêté à la barrière de Paris par la populace; on voulait le forcer à crier : « Vive la liberté! » on voulut le forcer à prendre la cocarde tricolore. Il refusa tout, sur quoi on l'arracha de sa voiture, qui fut pillée et brisée : lui-même a eu trois plaies sur la tête, et il aurait été tué si, heureusement pour lui, un adjoint, qui l'a reconnu, ne l'avait pris sous sa protection et sauvé en lui procurant un déguisement. Le cardinal de Rohan se trouve en ce moment en Belgique.

Dieppe, 9 août. — Il paraît qu'il n'est plus question de république; le parti de ceux qui veulent un gouvernement royal, limité, a pris momentanément le dessus. Mais le Duc d'Or-

léans aura-t-il assez de force pour se soutenir? Aujourd'hui déjà, alors qu'il n'est pas encore monté sur le trône, on lui dit des choses bien dures, comme par exemple « de se souvenir combien sont fragiles les grandeurs de ceux dont sont fragiles les sermens. » Cela veut dire tout simplement : « Prenez garde à vous, nous allons vous mettre sur le trône, nous pourrons aussi vous en faire descendre. »

Maintenant que le peuple se sent le plus fort, ces messieurs à la tête des affaires en ont peur et ne savent plus comment le contenir. C'est la république que l'on veut d'un côté, et un gouvernement monarchique limité de l'autre. Mais ce gouvernement qui est beaucoup plus gouverné qu'il ne gouverne, comment fera-t-il pour arriver à sa monarchie, toute limitée qu'elle doit être? Le seul moyen pour y parvenir, c'est d'endoctriner les basses classes, de les flatter et les effrayer avec quelque chose, mais avec quoi? Le peuple est en ce moment tellement rempli de ses hauts faits que tout se présente facile à ses yeux. La seule chose avec laquelle on peut lui en imposer en ce moment, c'est le retour de la branche aînée des Bourbons. Le gouvernement d'aujourd'hui s'en sert donc comme d'un épouvantail vis-à-vis d'une populace qui ne veut plus obéir.

Dieppe, 11 août. — La princesse de Léon vient de m'envoyer la petite lettre que Mlle de France vient d'écrire à elle et à ses enfans, la voilà telle quelle :

« Ma chère Osine, je suis bien affligée de tout ce qui se passe, mais je le suis doublement quand je pense que je suis éloignée de vous, ce qui m'arrive bien des fois par jour. Votre mère vous écrit. Elle a eu bien raison de vous envoyer Josselin. Vous devez être tranquille à Dieppe. Mon cher petit Fernand, comment se porte-t-il? et les bains de mer lui font-ils du bien? Isabelle, Louise, chères petites, vont bien, j'espère. Les bains leur font-ils plaisir? Je leur envoie mes *best love* et vous aime presque plus tous (s'il est possible de vous aimer plus que je ne vous aimais) éloignés si longtemps et nous dans le malheur; nous rencontrons des gens quelquefois très bons. O Fernand, que tous les malheurs de la France doivent vous faire de la peine! mais notre peine est bien grande, je suis sûre que vous en éprouvez autant que moi et nous ; mes idées se portent sou-

vent sur vous et je suis de cœur, d'esprit et de pensée avec vous; je vous suis sur le galet et dans la mer. Oh! je vous aime tant tous. Je vous suis toujours attachée. — Yours MANELLE. »

« A Isabelle et à Louise :

« Mes chères, j'espère que vous vous portez bien, je pense bien à vous toutes les deux, à Josselin, à Fernand. Je vous aime avec l'amour le plus tendre, le plus vif après la mère et le frère. Adieu. Toujours vous me retrouverez votre plus tendre amie. — MANELLE. »

J'ai conservé fidèlement son orthographe, sa ponctuation et ses alinéas et sa plume était encore un peu plus mauvaise que la mienne.

Dieppe, 14 août. — Charles X va à très petites journées; la Dauphine est presque toujours à cheval et Madame en habit d'homme. Elle a été obligée d'emprunter le chapeau d'un des messieurs de la suite, la pluie ayant abîmé son chapeau d'Herbault qui, certes, n'était pas fait pour un aussi rude service, de même ses robes, qui ne pouvaient pas la garantir ni contre le froid, ni contre la pluie. Elle se fit donc faire pour elle et ses enfans des blouses d'une étoffe très grossière comme les paysans en portent. Le Roi, pour se distraire, tire sur des moineaux, le Dauphin est pitoyable, la Dauphine pleure beaucoup, Madame est dans un état violent. La famille royale n'a pas encore décidé dans quel pays elle s'établira et si elle se décide enfin, est-elle sûre qu'elle y trouvera l'hospitalité? Madame engage beaucoup le Roi à aller en Sicile.

La plupart des personnes de la haute société de Paris vont voyager pour se mettre à l'abri des intrigues. Que de fortunes, que d'existences compromises! il n'y a presque pas une famille de notre connaissance qui n'ait fait des pertes très sensibles de fortune par la suppression des charges qu'elles avaient à la Cour ou dans les provinces. Toutes ces belles dames qui vivaient dans le plus grand luxe, entourées d'hommages et de richesses, ont aujourd'hui à peine de quoi vivre.

Dieppe, 17 août. — Je viens d'avoir un entretien avec le prince de Bauffremont qui arrive de Cherbourg, où il a accom-

pagné la famille royale. Il en est tout triste, tout accablé.

— Ce cortège, me disait-il, avait l'air d'un convoi. Madame la Dauphine, lorsqu'elle était avec nous autres, pleurait à fendre le cœur. C'étaient des cris de désespoir, mais en passant par les villes et les villages, elle reprenait sa dignité ordinaire. Madame était dans son costume d'homme. Il fait toujours froid sur les côtes du grand Océan, elle avait donc grand besoin de ce pantalon et de la blouse qu'elle s'est fait faire dans un village.

Mme de Gontaut est la seule personne de toute la Cour qui n'ait pas perdu la tête; elle était toujours de bon conseil; elle expliquait à Mademoiselle tout ce qui se passait autour d'elle; un jour, elle lui a dit :

— Mademoiselle aura soin de plier elle-même sa serviette, parce que nous n'en avons pas d'autres pour demain.

Effectivement, on était obligé de s'arrêter quelquefois deux jours dans un mauvais petit endroit pour faire laver les chemises des princesses et des princes, parce qu'ils n'en avaient point pour changer. Le duc de Luxembourg, un des capitaines des gardes du Roi et M. de Girardin, premier veneur, veulent accompagner le Roi jusqu'à l'endroit de son établissement. Ce dernier surtout a poussé son attachement pour son maître jusqu'à lui apporter 500000 francs qu'il avait épargnés sur la somme destinée aux chasses.

— Les laboureurs qui voyaient passer notre triste cortège, me dit le prince de Bauffremont, avaient l'air stupéfaits, émus; les ustensiles leur tombaient des mains, ils ôtaient leur chapeau avec respect et nous regardaient avec attendrissement. Madame la Dauphine, le Roi et Madame ne permirent pas à MM. Schonen et maréchal Maison, commissaires que le lieutenant du royaume leur avait envoyés, de se montrer à leurs yeux; il n'y a que le Dauphin qui leur parla. En arrivant à Cherbourg, le duc de Polignac s'approcha de la voiture où étaient ses neveux, les enfans du prince Jules. Lorsqu'il ouvrit la portière, ces malheureux enfans poussèrent des cris lamentables : ils croyaient qu'on allait les assassiner. Ils avaient été tout le temps enfermés dans une berline avec les stores baissés; on les traitait comme des pestiférés, tant M. de Polignac est en exécration, même parmi les personnes de la Cour.

Au moment de l'embarquement parmi les gardes du corps

qui ont tous suivi le Roi à pied pendant son triste voyage, deux sont devenus fous de désespoir et l'un d'eux s'est donné la mort. Cette brave troupe s'est rangée sur la plage lorsque le Roi et sa fille sont montés dans le bâtiment qui devait à jamais les éloigner de la France. Ces hommes à grandes moustaches, qui paraissaient avoir un cœur de fer, pleuraient comme des enfans; ils cassaient leurs armes, ils se jetaient par terre de rage et de désespoir. M. de Bauffremont m'a dit que jamais de sa vie il n'avait vu chose plus déchirante. Madame la Dauphine pleurait comme jamais on n'a vu verser des larmes à personne; c'étaient des cris, des sanglots qui semblaient lui arracher le cœur. Elle exprima sa reconnaissance de la manière la plus affectueuse à tous ceux qui l'avaient accompagnée à Cherbourg, elle les embrassa et prit congé d'eux comme s'ils avaient été ses frères.

— Quoi qu'il arrive, je ne reverrai jamais plus la France.

Madame était bien plus furieuse qu'attendrie. Le Roi donna, en signe de sa reconnaissance à tous ceux de ses amis qui étaient présens à Cherbourg, l'ordre de Saint-Louis. Monsieur le Dauphin était tout à fait stupide, ne sachant que dire, que faire, au point que plusieurs personnes prétendent qu'il avait tout à fait perdu sa raison.

Chacun des membres de la famille royale fugitive veut s'établir ailleurs que les autres. Madame la Dauphine est pour la Saxe, le Dauphin pour le Danemark, Madame pour la Sicile et le Roi pour l'Écosse ou Klagenfurt en Carinthie. Je ne conçois pas ce qui peut l'engager à s'établir dans la plus triste de toutes les villes que j'aie jamais vues.

La conduite de M. et Mme Sauton, maître d'hôtel et première femme de chambre de Madame, Duchesse de Berry, a été un prodige d'ingratitude. Elle les avait comblés de ses bontés, au point qu'on la soupçonna de protéger M. Sauton plus qu'elle ne le devait. Ce qui est sûr, c'est qu'il avait avec Madame un air qui m'a bien des fois étonné; il lui répondait d'une manière fort insolente et il s'oubliait jusqu'à la gronder, à la brusquer, ce que la Duchesse, il est vrai, prenait fort mal; mais cela n'empêchait pas qu'il ne fît la même chose le lendemain. Mme Sauton de même avait aussi toute la confiance de la Duchesse. C'était elle qui réglait les comptes, qui payait tout; c'était une véritable puissance au château que la duchesse de Gontaut même

croyait devoir ménager. Eh bien! ces vilaines gens ont abandonné leur maîtresse, et pour comble d'infamie, ils se sont emparés de quantité d'effets, ainsi que le linge et une grande partie de la garde-robe de Madame, qu'ils firent transporter sous escorte hors la barrière et là ils se les partagèrent avec les autres domestiques, ce qui a fait que Mme la Duchesse de Berry s'est trouvée dénuée de tout. La ménagère de Rosny, femme que cette princesse ne protégea pas moins que le ménage Sauton, ne s'est pas mieux conduite pour elle.

Mme de Mun vient d'arriver ici avec Mme d'Astorg, sœur de Mme d'Oudenarde. M. et Mme d'Astorg ont aussi tout perdu, il ne leur reste que des dettes et des enfans. Une chose bien triste pour tout ce monde, c'est qu'il doit se dire que tout a été perdu par un manque de réflexion, par un moment d'indécision. Si l'on avait donné des ordres aux troupes qui étaient réunies en ce moment aux camps de Lunéville et de Saint-Omer, elles auraient au moins entouré le Roi; il aurait pu se retirer dans quelque place forte et il aurait pu traiter. Mais on avait perdu la tête. L'armée en grande partie est au désespoir, honteuse d'avoir été battue par la populace de Paris, par les étudians, par des tailleurs et des cordonniers. C'est des mains de ces misérables qu'elle a dû accepter la cocarde tricolore.

Le Roi était encore à Rambouillet et déjà on vendait à Paris les caricatures les plus infâmes, les plus indécentes qui représentaient ces malheureux souverains fugitifs. Il n'y a que Madame qui y a échappé. Il y a encore tous les jours des attroupemens dans Paris; ce sont des ouvriers qui demandent tous les jours autre chose. Le gouvernement en a fait expédier six qui doivent avoir été les principaux moteurs de ces rassemblemens; on les a exécutés en cachette, de peur d'exciter du mécontentement. Voilà des traits de ce gouvernement éminemment libéral. Un despote de l'Asie à peine se permettrait chose semblable.

Dieppe, 20 août. — J'ai été hier chez M. de Biron, qui m'a fait la lecture d'une lettre que son beau-père, M. de Mun, lui a envoyée. Celui-ci la tenait de M. Molé lui-même, à qui elle a été adressée par M. de Polignac. Elle est conçue à peu près dans ces termes :

« Mon cher collègue, — Me voilà votre prisonnier; faites

donc finir ces petites plaisanteries. Je veux me retirer des affaires, je ne veux plus que la tranquillité ; je compte m'établir à la campagne en France ou en Angleterre. Je préfère la France.

« J'ai laissé au ministère des *bas* et différentes choses que je vous prie de m'envoyer à la campagne. Signé : POLIGNAC. »

Cette lettre prouve qu'il a perdu la tête entièrement ; elle est datée de Saint-Lô où on l'a arrêté. Il a fait mille maladresses pendant sa fuite ; rien au monde n'eût été plus facile pour lui que de se sauver, d'autant plus que le ministère actuel ne demandait pas mieux que de le savoir libre, le nouveau gouvernement ayant intérêt à éviter un procès dont le dénouement lui sera toujours funeste. M. de Polignac avait poussé la pruderie jusqu'à ne pas vouloir habiter dans la même maison que Mme de Saint-Fargeau, bien qu'il se fît passer pour le domestique de cette dame. Il se logea donc dans une autre maison. Comme il était un peu souffrant, cette bonne, mais imprudente Mme de Saint-Fargeau passa sa journée à le soigner. Cette circonstance jointe à un gros diamant que ce prince domestique portait sur une bague le fit découvrir.

Le Dauphin s'est conduit pendant toute cette affaire d'une manière peu chevaleresque, ainsi que le prouve la scène affreuse qu'il fit au maréchal Marmont. Il le traita de lâche et lui arracha son épée que le maréchal, peu d'heures auparavant, avait tirée pour le défendre et voulut la casser, mais malgré tous ses efforts, il n'y parvint pas et la jeta dans un coin de la chambre. On peut juger de l'état du maréchal maltraité ainsi par ceux auxquels il s'est dévoué au péril de sa vie.

Le duc de Polignac est tout aussi irréfléchi que son frère. Voici un détail que je tiens du prince de Bauffremont, qui était présent à la scène que je vais rapporter. C'était encore à Saint-Cloud, la Cour était au moment de quitter ce château ; M. de Hocquart et autres étaient à parler des terribles événemens du jour et celui-ci, sans remarquer que le duc de Polignac était présent, dit :

— Il est incroyable que, dans un gouvernement représentatif, on veuille rendre le Roi responsable de ce qui s'est passé ; ce sont les ministres, qui en ont toute la reponsabilité, qui doivent en être punis.

— Oui, répliqua M. de Polignac, ce sont les ministres qui doivent être punis, et non pas le Roi.

— Oui, dit un autre, qu'on les pende, qu'on en fasse ce que l'on voudra, cela me sera fort égal.

— Oui, dit Armand de Polignac, qu'on les pende.

Il avait tout à fait oublié en ce moment que son frère était parmi eux.

Dieppe, 24 août. — Mme Charles de Gontaut, sœur du duc de Rohan, avait un gouverneur auprès de ses enfans. Cet homme, pendant les journées des 27, 28 et 29, est resté absent de la maison; on le croyait tué lorsque, tout à coup, il reparaît le quatrième jour, harassé de fatigue, tout couvert de poussière et de sang; on l'entoure, on le questionne.

— J'ai été assez heureux, leur dit-il, pour tuer neuf gendarmes.

Figurez-vous l'horreur, l'indignation de Mme de Gontaut; elle se sauva de la chambre pour se soustraire à cette horrible présence et lui fit dire de ne plus se montrer devant elle et de quitter la maison dans la journée. Le gouverneur du petit de Mun figura aussi dans ces malheureuses journées, mais d'une manière fort honorable. Ce fut pour sauver autant de personnes qu'il pouvait et au risque de ses jours.

Dieppe, 26 août. — Le Palais-Royal offre le spectacle le plus étrange. Partout l'on voit des placards ignominieux, des caricatures indécentes sur le gouvernement de Charles X. Ce malheureux Roi et sa famille sont livrés à la merci des pamphlétaires, à la vile spéculation de ces indignes pour lesquels rien n'est sacré lorsqu'il s'agit de leurs intérêts. Le Palais-Royal est le centre, le foyer d'où émanent tous ces ouvrages impies et obscènes; l'aristocratie et le clergé y sont surtout diffamés et livrés au mépris public. Voici les titres de quelques-unes des brochures que les colporteurs crient dans le Palais-Royal et vendent deux sous : *L'histoire du bonnet trouvé dans l'appartement de l'archevêque de Paris. — Les amours de Mme la Duchesse d'Angoulême avec Mgr l'archevêque de Paris. — Les amours secrètes de Mme la marquise de Podenas, dame d'honneur de Mme la Duchesse de Berry. — Les amours de Mme la Duchesse d'Angoulême et de Charles X. — L'histoire d'un jupon*

de la Duchesse d'Angoulême et d'un polisson de la Duchesse de Berry, trouvés aux Tuileries. Voilà les beaux ouvrages du jour, voilà les progrès que la civilisation a faits depuis la glorieuse Révolution des 27, 28 et 29 juillet. Les spectacles aussi deviennent insupportables; on y chante des hymnes nationaux pendant lesquels on force le public à s'agenouiller devant le drapeau tricolore.

Dieppe, 28 août. — Décidément, nous quittons Dieppe lundi prochain. Mme de Karolyi nous précède d'un jour; elle part demain, elle dînera chez nous mardi à l'hôtel d'Eckmuhl où nous arriverons à six heures, tout juste pour le dîner, car de Rouen à Paris il y a seize postes à faire; il nous faudra donc partir du grand hôtel de Rouen à six heures du matin pour arriver à Paris à six heures du soir.

A propos de l'acte de violence, commis par le Duc d'Angoulême contre Marmont, on raconte que le Roi, instruit de l'affaire et voulant rapprocher les parties brouillées, pria le maréchal d'aller faire des excuses au Dauphin. Marmont ayant refusé, le Roi lui dit en l'embrassant :

— Cher duc, c'est le dernier acte de dévouement et d'obéissance que vous accomplirez pour votre roi Charles X.

Marmont ne put résister davantage et alla faire acte de présence chez le Dauphin; celui-ci vint à sa rencontre et lui dit en dandinant :

— J'ai été un peu vif avec vous, cher Maréchal, vous me le pardonnerez, n'est-ce pas? Voyez-vous, je me suis fait bien du mal en voulant casser votre épée; je suis donc assez puni de mon emportement; il faut avouer que votre épée coupe bien.

Les cinquante sans-culottes qui sont allés chercher le nouveau Roi dans son château de Neuilly sont encore dans son antichambre au Palais-Royal; il n'y a pas moyen de les en faire sortir, tant ils s'y trouvent bien. Cependant, ce régiment de la Charte, voilà le nom qu'ils ont pris, était si peu vêtu, que c'était indécent, surtout pour les princesses qui devaient tous les jours passer devant eux. Le roi Philippe prit donc la liberté de leur faire faire des uniformes bleus.

Mme Merlin, femme du général de ce nom, qui, par sa position, se trouve dans le cercle le plus libéral de Paris et est l'amie intime, comme elle me disait elle-même, de tous les mauvais

journalistes du royaume, qu'elle voit sans cesse chez elle, m'a assuré que ces gens, tout prudens qu'ils étaient avant la Révolution, en perdaient la tête maintenant; ils sont fous de leur succès et gâtent eux-mêmes leur propre ouvrage.

— Je ne me gêne pas avec eux, je leur ai dit mon opinion, je leur ai dit qu'ils ne savent plus ce qu'ils veulent et que leurs journaux n'avaient plus le sens commun : « Vous voulez défendre « la Charte et vous la détruisez vous-mêmes; sous Charles X, « elle pouvait être violée, cela prouve qu'il y en avait une. Phi- « lippe Ier ne pourra jamais la violer parce qu'il n'y a plus de « Charte. » Le jour où j'avais cette conversation avec ces messieurs, continua Mme Merlin, le chef des rédacteurs du *Figaro* me montra quantité de lettres qu'on avait trouvées dans l'appartement de Madame. Cette correspondance était fort compromettante pour Madame, et ces messieurs voulaient à toute force la publier. Je parvins cependant à leur prouver l'indignité d'un semblable projet.

Madame, ce me semble, est très vulnérable lorsqu'il s'agit de lettres. Lorsque la nouvelle du pillage des Tuileries arriva à Saint-Cloud, Madame en perdit tout à fait la tête; elle pleura, elle ne put cacher son agitation, son trouble; enfin elle exprima les plus vives inquiétudes sur le sort d'une cassette qu'elle disait avoir laissée dans son appartement. Un des gardes du corps s'offrit à la rapporter à Son Altesse Royale, si elle voulait bien lui en indiquer la place. Il s'en fallut de peu que Madame n'embrassât ce brave garde du corps. Muni de ses instructions, il se déguisa en charbonnier et se rendit au château. On le laissa entrer sans obstacles, il trouva la cassette, la prit sous son bras, la cacha dans son sac et courut pour atteindre la porte. Mais on ne laissait sortir personne sans une visitation préalable.

— Si on me prend la cassette, pensa-t-il, je suis un homme perdu.

La fuite était la seule chance de salut. Il prit donc son élan, donna des coups de poing à qui voulait l'arrêter et il passa heureusement sans qu'on pût l'atteindre. Mais on le poursuivait toujours; il traversa en courant la place du Carrousel et arriva jusqu'au quai, se voyant au moment d'être atteint. Mais loin d'en perdre la tête, il jeta la cassette dans la Seine. Peu de secondes après, il est pris et fouillé, mais ne trouvant rien sur

lui, on le laissa continuer son chemin. Madame, en apprenant que la cassette était noyée, parut soulagée d'un grand poids; elle prit la main du garde du corps en lui exprimant tous ses remerciemens pour cette preuve de son dévouement et celui-ci embrassa la main de la Duchesse avec respect et attendrissement.

On me raconte encore que, le lendemain de la publication des Ordonnances, Mme de Gontaut alla chez le Roi et lui exprima de la manière la plus forte combien elle était contre ces mesures, et que Sa Majesté ferait bien de les révoquer en changeant son ministère. Le Roi offensé répliqua, dit qu'elle n'était pas appelée à donner des conseils à son Roi. Peu de jours après, la duchesse de Gontaut reparut devant Sa Majesté.

— Savez-vous, madame, lui dit le Roi en se souvenant de la scène qu'il avait eue avec elle, savez-vous que je devrais vous exiler pour les propos que vous avez eu l'audace de tenir, il y a quelques jours.

— Je voudrais bien, Sire, que vous en eussiez le droit; je quitterais la France heureuse, vous seriez son Roi.

Dans le conseil où la mesure des Ordonnances fut décidément adoptée, M. le Dauphin fit des propositions qui n'avaient pas le sens commun; les ministres ne pouvaient absolument pas y accéder et comme le Dauphin ne voulait pas en démordre, le Roi lui dit :

— Mon fils, vous ne comprenez rien à la politique; contentez-vous d'être le plus grand capitaine de votre siècle.

Comte Rodolphe Apponyi.

VISITES AUX VILLES D'ART SEPTENTRIONALES

LA PEINTURE A BRUGES

L'extérieur des retables flamands relève presque toujours d'une esthétique sculpturale. L'oraison finie, l'œuvre se faisait en quelque sorte de pierre. Point de luxe inutile ; des figures en grisaille d'une plasticité toute décorative. Fermé, le « taveliau » s'incorporait au cadre d'architecture. La prière seule dévoilait les trésors cachés sous les volets. Ouvrait-on ceux-ci, les scènes pieuses s'offraient dans cette harmonie de tons purs qui fut le secret des Flamands du xve siècle ; et l'esprit du fidèle s'abîmait dans un flot de lumières colorées et de grâces irradiantes. Telle était la vertu de cette peinture mystique.

Bruges est un retable de pierre qu'il faut contempler au soir tombant. A l'extrémité du Lac d'Amour, une grosse tour séculaire garde un pont qu'on dirait hors d'usage. Ne craignons pas de nous y engager et retournons-nous vers la ville. La flèche de Notre-Dame, comme suspendue sur les arbres et les toits, se réfléchit dans le visage immuable de l'étang. Divin prestige de l'illusion ! Parce qu'un paysage doux et harmonieux résume la beauté de la cité, nous croyons mieux connaître les œuvres de génie éparpillées dans les églises et les musées ! Et si la brise nocturne promène quelques rides sur le Minnewater, jadis bassin maritime, notre perception d'autrefois s'aiguise et s'affine. Bruges n'est-elle pas fille de la mer ? A quelle cause la peinture

des Flandres et de la Wallonie doit-elle sa vigueur d'expansion si ce n'est à l'existence du trafic brugeois? Les artistes affluèrent dans cette ville de commerce et de finance qui est devenue la cité des peintres mystiques. La mer favorisait l'exil et la renommée des retables. Des pirates parfois imposaient aux œuvres des destinations inattendues; et la légende célébrait le capitaine qui apportait à l'étranger une peinture des Flandres ou supposée telle...

Aucun des chefs de l'*école brugeoise*, — Jean van Eyck, Memlinc, Gérard David, Jean Prévost, Lancelot Blondeel, Pierre Pourbus, — n'est né à Bruges. Et pourtant, admirer leurs œuvres, c'est dévoiler l'âme de la ville. Monumens et sites sont l'extérieur du retable urbain; pour déchiffrer le visage intérieur de la cité, il faut ouvrir les volets du polyptyque et pénétrer dans les sanctuaires brugeois. Refaisons ici un pèlerinage qui depuis longtemps nous est cher plus que tout autre. Bien certain sommes-nous de faire regretter les mérites psychologiques d'un Vitet, la maîtrise d'un Fromentin ; mais nous arrivons un demi-siècle plus tard et peut-être sera-t-il utile de résumer les données récentes en un bref *cicerone* qui mesurera à nouveau la hauteur de ces phares immenses : Jean van Eyck, Memlinc, évoquera les maîtres élevés dans leur rayonnement et réveillera même un instant les ombres de la décadence.

***

Après son étonnante épopée démocratique et la lutte qu'elle soutint seule contre le roi de France, Bruges connut la grande prospérité matérielle et jusqu'en 1379, — alors commencent les funestes querelles avec les Gantois, — l'essor économique de la cité ne subit point d'arrêt (1). Bruges devient le grand centre hanséatique, le siège du *Deutscher Kaufmann* et des grandes banques italiennes, la *secrete camere der goeden coopliede*, la chambre secrète des bons marchands. Toutefois le luxe cosmopolite, l'épanouissement communal (la *Scepenen-huus*, maison des Échevins, fut commencée en 1377) ne modifient pas la condition misérable du bas peuple et le problème social se pose avec une extrême violence; on trouve des solutions dans le sang, on cherche des consolations dans la rêverie mystique. Les hérésies des

(1) Cf. pour l'histoire de Bruges à cette époque H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, vol. II, p. 191 et suiv.

Flagellans, Danseurs, Begards, Lollards compliquent les luttes de classes; la Flandre pouvait périr dans l'anarchie, et voici qu'au contraire, avec l'aide des dynastes bourguignons, ces passions positives, ce mysticisme, cette richesse bourgeoise s'amalgament en substance immortelle dans les chefs-d'œuvre du XVe siècle.

Dès le milieu du XIVe siècle, Bruges avait envoyé à la Cour de France un maître auquel Charles V conféra le titre de *pictor regis* en 1372 : c'est Jean Bandol ou Baudol, dit Johannès de Brugis, Jehan ou Hennequin de Bruges, désigné comme l'un des inspirateurs du naturalisme septentrional pour avoir exécuté sur le premier feuillet d'une bible historiée (Musée Westreenen de La Haye) un portrait de son maître, *de la laideur la plus ressemblante* (1). A Bruges même, les *pingers* et *scilders* (peintres de madones, saints, phylactères, armoiries, emblèmes) les *huuscrivers* et *beeldescrivers* (peintres de fresques, de tableaux, miniaturistes, héraldistes) venaient du Limbourg, de la Hollande, des bords du Rhin, de la Flandre wallonne. Le pouvoir tentaculaire de Bruges commence à s'exercer. De quelle valeur étaient les maîtres attirés par la cité? Il nous est facile de dire qu'aucune frontière ne séparait l'art du métier, que les artistes se confondaient avec les artisans. Mais quel langage l'art balbutiait-il?

Un portrait supposé de *Saint Louis* peint à la fresque dans le déambulatoire de l'église Notre-Dame, et le petit retable de la corporation des Tanneurs conservé à la cathédrale Saint-Sauveur, sont les uniques vestiges de la peinture brugeoise du XIVe siècle. Le *Saint Louis* présumé est debout tenant le sceptre d'une main, un livre de l'autre. Les couleurs bleues et rouges des vêtemens s'effacent et s'écaillent de même que les feuillages du fond. L'ovale des yeux s'allonge en amande, les doigts se recroquevillent en boucles bizarres, la hanche droite s'exagère en courbe démesurée, le manteau se complique en volutes multiples sur l'épaule gauche et sous la main qui tient le sceptre. Le peintre,— comme tous les septentrionaux contemporains,— est soumis aux doctrines des ateliers parisiens et s'enthousiasme pour les mièvreries de l'idéal gothique finissant. Son *Saint Louis* est un témoin de la francisation des Flandres au milieu du XIVe siècle; il doit dater des environs de 1340.

Le peintre du retable des Tanneurs n'est plus l'esclave de la

(1) Paul Mantz, *La Peinture française*, p. 156.

même tradition ; on surprend dans sa peinture les indices malhabiles et touchans d'un art nouveau. Du Christ en croix placé au centre, trois petits anges noircis par les siècles recueillent dans des calices le sang qui s'échappe des mains et du côté. La Vierge s'évanouit dans les bras des Saintes Femmes ; en pendant, un centurion, que l'on peut prendre pour un soudard du temps, vaguement costumé à la romaine, est escorté de trois personnages plus ou moins orientaux. Aux extrémités de la composition dans de petites niches qui voudraient être des palais romans, se tiennent sainte Barbe et sainte Catherine. Le fond du retable est d'or gaufré ; les figures sont peintes à la détrempe ; de petites cernures noirâtres accentuent par endroits les contours et sont assez visibles autour des doigts. Un restaurateur, — je ne sais quand, — s'est malencontreusement servi de l'huile pour retoucher la tête, la robe et le manteau bleus de la Vierge, la tête de sainte Catherine. Le retable doit avoir été exécuté vers 1370, et l'auteur participe à ce grand mouvement cosmopolite de la fin du XIVe siècle qui, chez les septentrionaux, mélange timidement des accens autochtones à des emprunts italiens et à des réminiscences du gothique français. Le charme tout siennois des deux saintes du retable des Tanneurs se perpétuera dans l'art brugeois et brillera chez les princesses mystiques de Memlinc. A-t-on jamais songé à la ressemblance qu'une égale ardeur de civisme, de luxe, de foi, confère à Sienne et à Bruges ?

***

Le XVe siècle brugeois est un diptyque aux contrastes cruels. La richesse des marchands *Espaingeulx, Portigalois, Bretons;* les vastes opérations de crédit des Portinari, des Guidetti ; la supériorité de Bruges sur tous les comptoirs d'argent de l'Europe occidentale ; les *caraques* et *galées* encombrant les bassins maritimes ; le luxe des colonies étrangères ; les draps d'or et de soie, les tableaux vivans, les cortèges éblouissans des visites princières et des noces ducales : c'est le premier aspect. L'ensablement du havre brugeois ; le Zwin ; la décadence rapide du commerce hanséatique ; l'exode des marchands qui, vers 1450, se *repairaient* encore en foule dans la ville ; l'abandon à la fin du XVe siècle de quatre à cinq mille maisons signalées comme « vagues, closes et venans en ruyne ; » l'avènement de la prospérité anversoise : c'est l'autre aspect. La mâle puissance des

débuts du siècle s'avère dans le génie de Jean van Eyck ; la mélancolie des destins finissans se lit dans la suavité de Memlinc. Les ducs bourguignons associent leur sort, semble-t-il, à celui de la ville, et leur fortune ne survit pas à celle de la cité. L'idéal monarchique des princes de Bourgogne s'oppose au particularisme routinier des bourgeois flamands. Mais Bruges est pour les ducs un séjour favori de faste, d'art, — et le cadre de leurs noces légitimes. Ils s'éteignent avec la ville. Hasard sans doute! Fatalité qui rend plus saisissante la beauté bourguignonne de la capitale des Flandres. On respire le xve siècle bourguignon à Bruges, comme on respire le quattrocento médicéen à Florence.

Au début du xve siècle, les frères van Eyck parurent qui assignèrent à la peinture septentrionale une place unique et dotèrent l'art chrétien de son plus subtil moyen d'expression. On a qualifié leur perfectionnement de la peinture à l'huile *de procédé brugeois* (1), tant Bruges est accapareuse de la parure artistique de son temps. La *peinture à olle* allait éclipser les arts d'entaillure et d'enluminure si brillans à la fin du xive siècle. Sur des fonds plâtreux, soigneusement polis et imperméabilisés, très souvent recouverts de feuilles d'or, on étendit des couleurs mélangées à un vernis huileux, parfaitement siccatif. Et désormais les peintres purent étaler sur leurs *trencoirs en bois* ou palettes, des matières propres à reproduire toutes les merveilles du monde. Un petit tableau de la cathédrale de Saint-Sauveur a pris rang dans le catalogue de Hubert van Eyck : *Le Christ entre la Vierge et un donateur*. D'une expression suave, d'une exécution moelleuse, le Christ entouré de quatre angelots est une fleur suprême de l'idéalisme gothique. Les têtes de la Vierge et du donateur, leurs mains, sont de la plus caressante douceur. Tout en interrogeant la nature, l'auteur s'accommode de formules archaïques : phylactères, robes curvilignes des anges, absence de perspective dans le carrelage de l'avant-plan. Autour de la peinture de Saint-Sauveur se groupent quelques œuvres attribuées également à Hubert van Eyck et dans lesquelles reparaît ce Christ, si glorieusement doux dans la mort, dérivé de l'art giottesque, introduit d'abord par Hubert dans ses miniatures sans rivales, puis, croit-on, dans ses tableaux.

(1) Cf. Dalbon, *Les Origines de la peinture à l'huile*. Perrin, 1904, p. 147.

L'aîné des deux frères ne semble pas mêlé à l'histoire de Bruges; il est le fondateur de l'école de Gand et meurt dans la ville des Artevelde en 1426. Ses rapports avec la Cour de Bourgogne n'ont point laissé de trace. Les liens qui attachent Jean van Eyck à Philippe le Bon et à Bruges sont, au contraire, bien établis, et l'on sait que le grand prince d'Occident en toutes circonstances prodigue les attentions à son illustre peintre et « valet de chambre. » Le duc visite l'« hostel » de l'artiste à Bruges et distribue de l'argent aux « varlets de Johannes Deyck; » il réprimande ses receveurs d'avoir retenu la pension de son peintre; il offre peu après six tasses d'argent au *baptisement* de l'enfant du maître et fait tenir le nouveau-né sur les fonts en son nom par le duc de Chargny. Des explorateurs d'archives ont révélé ces menues largesses que les chroniqueurs ordinaires de Mgr de Bourgogne ne prenaient pas la peine de relater. Le mécénat était fonction trop naturelle pour que les ducs s'en prévalussent devant l'histoire. D'ailleurs, les peintres, si grands fussent-ils, restaient de petites gens, même un Jean van Eyck. Il avait été chargé d'aller peindre au Portugal le portrait de l'Infante Isabelle dont le duc briguait la main (1428-1429). Le *Verbal* du voyage nous est conservé en deux versions: portugaise et française. Il y est longuement question de Messires les ambassadeurs envoyés par le duc auprès du roi Jean, père de l'Infante; on nous conte par le menu les tournois et fêtes auxquels la Cour portugaise les convie; quant au maître, on le cite en passant: « Et avec ce lesdits ambassadeurs, par ung nommé maistre Jehan de Eyck, varlet de chambre de mondit seigneur de Bourgoingne et excellent maistre en art de peinture, firent peindre bien au vif la figure de madite dame l'Infante (1). »

Au lendemain de ce voyage, le maître s'installa à Bruges, y acheta une maison, y acheva le polyptyque de l'Agneau, se maria, et devint père; il mourut en 1441 après avoir vécu onze années de victorieuse maîtrise dans la grande commune flamande. Sa *Madone van der Paele* (1436) demeure l'essentielle parure du musée de Bruges qu'honorent pourtant des chefs-d'œuvre de Memlinc, de Gérard David, de Jean Prévost, de Pierre Pourbus. Le groupe de la Madone et de l'Enfant fut un thème cher au nouveau réalisme substitué définitivement à

(1) Cf. *Verbal du voyage de Portugal*, 2e registre aux Chartes. Archives de Belgique.

l'éclectisme du XIVe siècle par les imagiers de Philippe le Hardi; les frères van Eyck, interprètes illustres des aspirations nouvelles, ont varié ce thème à souhait tout en restant dans une sorte de réalité contemplative. Dans le tableau de Bruges, Marie plane au-dessus des temps et l'immuabilité grandiose de son expression confère à la lourdeur humaine de ses traits une majesté épique. Cet art exprime la synthèse du mystère virginal. C'est par la peinture inégalable du décor, du milieu, des accessoires que la scène se localise. Ce génie épique est en même temps très intime et c'est sous ce double aspect qu'il se prodigue dans la *Madone van der Paele*. La localisation du chef-d'œuvre est aussi dans la miraculeuse réalité du donateur, maître Georgius de Pala, élu chanoine de Saint-Donatien en 1410, décédé en 1444. Portraitiste infaillible, Jean van Eyck surpasse, dans ce vieillard adipeux et de visage crevassé, tous ses célèbres portraits des années brugeoises : l'*Albergati*, l'*Arnolfini*, l'*Homme au Turban*, *Jean de Leeuw*, *Baudouin de Lannoy*. Réalise-t-il ici l'idéal du portraitiste moderne qui veut, comme l'a dit Hegel, un visage façonné par l'esprit? Il ne se départ pas du calme de son génie épique. Son objectivité aboutit à des représentations d'éternité. Ce n'est pas l'homme avec ses servitudes et son orgueil ; c'est l'image d'un détachement irréel dans la fidélité physique la plus rigoureuse. Oserai-je dire que ce réalisme est de surface? L'aspiration gothique, malgré tout, survit en Jean van Eyck; et son Guillaume van der Paele, comme les figures des portails royaux du XIIIe siècle, est installé dans l'immortalité. Le peintre cherche-t-il à traduire un sentiment momentané, à dramatiser par conséquent la figure, il aboutit au sourire contracté et artificiel du saint Georges qui présente gauchement le donateur. C'est le sourire archaïque des marbres d'Égine et de l'Ange de Reims. Le saint patron est moins vrai que le donateur; son attitude garde des raideurs de mannequin et sa réalité est surtout dans la beauté de son armure ciselée et dorée. Jean van Eyck est un tel peintre de la vie des choses que la précision des accessoires trompe ici sur la réalité de la figure. Le maître se hausse de nouveau aux vérités éternelles de sa nature épique dans l'évêque peint en pendant au saint Georges, saint Donatien, patron de l'ancienne cathédrale de Bruges, héros chrétien représenté de profil et immobilisé dans une méditation sans fin. Est-il besoin de redire à quel point la couleur est adaptée à ce

style héroïque (1)? Des notes graves et extraordinairement riches s'harmonisent sur une trame d'or et vibrent en accords prolongés. Merveilleux plain-chant pictural qui engendrera les plus subtiles mélodies de la peinture chrétienne...

Rien n'autorise le maintien au catalogue de Jean de la *Tête de Christ* du musée de Bruges, réplique sans doute (comme les saintes Faces semblables de Munich et de Berlin) d'une œuvre perdue du maître ou de son frère Hubert. Avec le portrait de *la Femme du Peintre* (1439) nous remontons aux sommets de l'art « eyckien. » Ce chef-d'œuvre appartenait autrefois à la corporation des Peintres et Selliers et décorait la chapelle de cette gilde, bâtie en 1452 et devenue la chapelle des sœurs ligouristes. Un portrait perdu de Jean van Eyck servait de pendant à celui de sa femme. Ce dernier fut trouvé au marché aux poissons de Bruges en 1808 par M. Pierre van Lede qui en fit don au Musée. La femme de Jean van Eyck s'appelait Marguerite ; elle jouissait d'une rente viagère de 2 livres de gros par an sur la ville de Bruges, rente probablement acquise par son père et qu'elle risqua durant son veuvage dans une loterie tirée en février 1446. Tels sont les maigres renseignemens recueillis sur cette jeune femme blonde en laquelle le bon Bouchot a vu une bourgeoise pincée, désagréable, hautaine, monacale, embéguinée. Et l'impétueux critique plaignait le maître... Cette épouse aux traits réguliers et fins, au front énergique, sut inspirer un chef-d'œuvre suprême à son mari. C'est avec orgueil j'imagine que Jean van Eyck dédia ce merveilleux *ex-voto* à sa jeune compagne ; c'est avec une légitime fierté qu'il y pouvait inscrire sa devise : *Als ik Kan, comme je puis,* — aussi bien qu'il m'est possible.

N'est-il pas permis aussi de parler de la « paisible objectivité » de Jean van Eyck, comme de celle des imagiers gothiques ? Quel maître fut plus religieusement absorbé par les joies sublimes de son art ? Quel peintre comprit mieux la poésie des oratoires gothiques et créa pour les orner de plus précieux retables ? La splendeur héroïque de son réalisme le désigne comme le poète épique de la Flandre bourguignonne ; et le cadre idéal de sa *Madone van der Paele*, c'est une Bruges orgueilleuse de son or, toute vibrante encore de ses combats de légendes.

(1) Nous l'avons fait longuement dans notre *Renaissance septentrionale*. Van Oest, Bruxelles.

***

Il n'y a pas d'œuvres de Petrus Christus, de Roger van der Weyden, du maître de Mérode à Bruges; mais leurs noms et leurs personnalités ne sauraient se détacher de l'histoire artistique de la ville. Né à Baerle sur la frontière hollandaise, admis dans la bourgeoisie brugeoise en 1444, mort en 1473, Christus est un paysagiste de mérite, un « accessoiriste » de génie (surtout dans son *saint Éloi* considéré comme la première en date des peintures de genre) et de plus, il marche résolument dans la voie de l'individualisation ouverte par les van Eyck. Son *Jugement dernier* de Berlin (1452), réplique de l'œuvre eyckienne de l'Ermitage, range auprès du Christ des apôtres plus variés de visage que ceux de l'œuvre originale. De Roger van der Weyden, rapidement annexé à l'école brugeoise (*Rugerius Brugiensis*, dit Cyriaque d'Ancône; *Ruggieri da Bruggia*, écrit Vasari) (1), Bruges possédait jadis un chef-d'œuvre. C'était une *Vie de saint Jean-Baptiste* donnée à l'église Saint-Jacques en 1476, — une douzaine d'années après la mort de l'artiste, — par Baptiste del Agnelli, négociant de Pise. Albert Dürer admira l'œuvre le 8 avril et la nota dans son *Journal de voyage* en même temps qu'une composition de van der Goes ornant la même église. Une autre œuvre de l'illustre peintre wallon, encore conservée aujourd'hui, se voyait jadis dans une commune des environs de Bruges, Middelbourg. C'est le triptyque de la *Nativité* du Kaiser Friedrich-Museum : « l'exoration colorée la plus pure qui soit dans la peinture (2). » Ce retable fut commandé à Roger vers 1460 par le *maistre d'hostel* de Philippe le Bon, Pierre Bladelin, pour le village de Middelbourg fondé par lui. La *Vie de saint Jean-Baptiste* de l'église Saint-Jacques était sans doute conçue dans l'esprit narratif de la *Nativité* de Bladelin et avec un bonheur pareil dans la concrétisation des symboles. Mais ni le retable d'Agnelli, ni celui du célèbre « maistre d'hostel » ne renseignaient sur la puissance dramatique de van der Weyden, moins préoccupé dans sa *Descente de Croix* de l'Escurial de traduire les

(1) Van Mander mentionne deux Rogers; l'un est le grand fondateur de l'école de Bruxelles; l'autre est désigné par le vieux chroniqueur sous le nom de *Roger de Bruges*. Les deux Rogers du *Livre des Peintres* ne sont sans doute qu'une seule et même personnalité : Roger de la Pasture, dont nous avons entretenu les lecteurs de la *Revue* en septembre 1911.

(2) Huysmans : *la Cathédrale*.

caractères physionomiques et individuels que de noter la gamme des émotions humaines. Roger fut grand portraitiste pourtant. On peut voir au musée communal de Bruges un portrait de Philippe le Bon que l'on classe parmi les nombreuses effigies du grand mécène mises au compte de l'atelier de Roger; l'exemplaire n'est pas le moins attrayant de la série et rappelle que l'Asseuré, — c'est ainsi que les Brugeois qualifiaient leur prince, — distingua d'autres mérites que ceux de son peintre Jean van Eyck.

On sait que le maître de Mérode a cessé d'être Jacques Daret (1) et qu'on reconnaît en lui, en attendant quelque identification nouvelle, le maître de Daret, Robert Campin. Jacques Daret fut tout de même un maître notoire. « Conduiteur de plusieurs autres peintres soulz lui, » des cent trente-six peintres réunis en 1468 à Bruges à l'occasion des noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York, c'est lui qui toucha les plus gros salaires. Son souvenir se mêle donc à celui d'une incomparable féerie bourguignonne. La personnalité mystérieuse du maître de Mérode s'impose à la mémoire devant une peinture de la cathédrale de Saint-Sauveur : un ensemble des environs de 1500 représentant le *Portement de Croix*, le *Crucifiement*, la *Déposition de Croix*. Faussement attribuée à Gérard van der Meire, l'œuvre est d'un peintre qui, à la veille de la période italianisante, emprunte encore des motifs au maître de Mérode. Le *Mauvais Larron* de ce dernier (Institut Staedel, fragment d'une vaste *Crucifixion* détruite) se retrouve dans cet ensemble de Saint-Sauveur ; la tête a changé, mais le dessin du corps, les plaies des jambes sont identiques. La *Crucifixion* originale se reproduit dans une copie de la Royal Institution de Liverpool où figurent les armes de Bruges. N'est-ce pas de Bruges aussi que provient l'*Annonciation* de la famille de Mérode? Quels exemples la grande cité offrait aux artistes qui la visitaient? L'incomparable conteur anonyme n'a-t-il pas répandu à l'avance dans son *Annonciation* de Mérode tout le *gemüth* d'un Bernhard Strigel, toute la grâce intime dépensée par Dürer dans sa *Marien Leben* (2)?

Le grand « pourtraiteur » de Louvain, Thierry Bouts, n'est point étranger non plus à l'histoire artistique de Bruges. Son

(1) Cf. notre article de la *Revue* sur la *Peinture wallonne*, 15 sept. 1911.

(2) Cf. Docteur Reylaender, *Die Entwicklung des charakteristischen und Sittenbildlichen in der Niederländischen Malerei des XV. Jahrhunderts* (Tilsitt, 1911).

style inspire les débuts de Memlinc, et la cathédrale de Saint-Sauveur possède un *Martyre de saint Hippolyte* qui, s'il n'est de Bouts, est de son meilleur disciple. Le morceau capital de cette œuvre est celui des donateurs (Hippolyte de Berthoz et sa femme Élisabeth de Keverwick?), agenouillés dans un beau paysage crépusculaire, plein d'une poésie fine, élégiaque et qui se retrouvera chez Memlinc. Ces donateurs sont si individualisés et si vivans qu'on les tient avec raison pour l'œuvre d'un autre artiste : Hugo van der Goes. Les mains charnues, les brocarts, les bijoux, les visages vus de trois quarts, tout résiste à l'analyse la plus rigoureuse, et les deux figures sont parmi les plus belles du xve siècle. Le reste de l'œuvre est de Thierry Bouts, — ou de son meilleur disciple, ce maître de la perle du Brabant (peut-être le fils aîné de Bouts, Thierry II?) à qui l'on assigne pour chef-d'œuvre une exquise *Adoration des Rois* de Munich.

Van der Goes, comme Roger van der Weyden, fut classé sans hésitation parmi les peintres brugeois par les chroniqueurs du xvie siècle. *Schilder van Brugghe*, disent van Mander et Sanderus; *schilder van Gent*, sommes-nous en droit de répondre en nous appuyant sur un document contemporain. Mais il s'en fallut de peu sans doute que van der Goes, dès ses débuts, ne s'installât à Bruges. Il travailla pendant dix jours et demi aux décorations du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York et revint pour les fêtes célébrées à l'occasion de la réception solennelle de la femme du Téméraire, en qualité de comtesse de Flandre. On aime à croire que, dès ce moment, l'un de ses admirateurs fut Messer Tomaso Portinari, représentant des Médicis à Bruges. Une grande composition de van der Goes (*Crucifiement* ou *Déposition de Croix*, les renseignemens des chroniqueurs se contredisent quant au sujet) ornait le maître-autel de Saint-Jacques et était peut-être bien un témoignage de la sûre munificence du Florentin. Le souvenir de cette œuvre se perpétue, croit-on, dans une série de *Dépositions* répandues en Belgique (un exemplaire aux Hospices de Bruges) et ailleurs. C'est pour enrichir d'un trésor inestimable la petite chapelle de Santa-Maria-Nuova à Florence, fondée en 1285 par son ancêtre direct Folco Portinari, père de la divine Béatrice, que Messer Tomaso fit commande à van der Goes du considérable triptyque de la *Nativité*, de cette *tavola di Santa-Maria-di-Fiorenza* devenue l'une des gloires des Offices et devant laquelle méditèrent les Ghir-

landajo, les Pollajuoli, les Lorenzo di Credi... On a pensé que la *Mort de la Vierge* du musée communal de Bruges (copie ancienne à la cathédrale Saint-Sauveur) avait été exécutée par Hugo van der Goes, après qu'il fut entré au couvent de Rouge-Cloître, près de Bruxelles, où son génie sombra dans une terrible maladie mentale. C'est un tableau dont les glacis ont disparu à la suite d'une restauration (1865), en sorte que les draps violacés du lit de Marie, le vêtement bleu de la Vierge, les manteaux rouges, orangés, vineux des apôtres ont perdu de leur valeur originale. Mais voici l'œuvre d'un maître tout moderne qui reproduit littéralement les êtres en touchant leur âme, qui anime tous ses personnages d'un même souffle spirituel. Ce n'est plus la paisible objectivité de Jean van Eyck; c'est presque la sensibilité inquiète de nos temps. Marie est endormie d'un sommeil suave, mais ses yeux s'entr'ouvrent, comme avides de contempler les béatitudes éternelles. Faut-il mettre au compte de la folie naissante l'invention pathétique que révèlent les gestes, les visages, les attitudes des apôtres fébriles? En tout cas, devant cette œuvre où la maîtrise du dessin égale la profondeur de l'émotion, le moine Ofhuys, par qui nous connaissons les dernières années du pauvre dément de Rouge-Cloître, pouvait encore écrire « qu'on ne trouvait en ce temps-là personne qui, dans l'art de la peinture, fût l'égal du frère convers Hughes. » Celui-ci mourut en 1492 et fut enterré dans le cimetière de Rouge-Cloître.

Son enseignement, combiné avec celui de Thierry Bouts, se continue chez des épigones — tels le peintre de la *Légende de sainte Lucie* (église Saint-Jacques) et l'auteur d'une *Légende* indéchiffrable ou plutôt indéchiffrée, conservée au musée de la Chapelle du Saint-Sang. Le tableau de Saint-Jacques est de 1480; dans la partie centrale, sainte Lucie parle à sa mère et fait entrer chez elle des pauvres, qui ont cette réalité populaire introduite dans l'art par van der Goes; la comparution de la sainte devant le consul Paschasius fait plutôt penser à Bouts; dans le fond de la scène de gauche, on aperçoit Bruges dominée par les tours de Saint-Sauveur et de Notre-Dame. Le tableau du Saint-Sang, comme celui de Saint-Jacques, a quelque chose de dur et de sombre qu'on dirait emprunté à l'école catalane. Des peintres d'Italie et d'Espagne venaient étudier en Flandre. Ce n'étaient pas tous de simples apprentis; ils ne se sont pas contentés d'emprunter

et laissèrent quelque trace dans la peinture septentrionale.

Cet apport étranger ne doit pas être oublié si l'on veut s'expliquer l'évolution accomplie au dernier quart du xve siècle, pas plus qu'il ne faut négliger les miniaturistes fort brillans à Bruges et à Gand et dont le génie d'un Memlinc est tributaire. Bruges possédait une confrérie de *librariers* (enlumineurs, écrivains, marchands de livres, scribes, relieurs, maîtres d'école, etc.) et ses membres furent souvent employés par le duc Philippe et par le seigneur brugeois Louis de la Gruuthuuse, lequel fonda l'une des plus considérables bibliothèques du temps. Les miniaturistes célèbres de la corporation brugeoise étaient Louis Liédet, ou Lyedet, Guillaume Vrelant ou Vredelant, Maurice de Haac, Jean Paradis. La *Chronique de Hainaut* (Bibliothèque royale de Bruxelles) renferme des compositions de Liédet et de Vrelant; par malheur, nous ignorons qui exécuta la miniature géniale de la première page où Philippe, accompagné de son fils Charolais, de seigneurs, de chanceliers, apparaît tel que le décrit le chroniqueur Chastellain : «... haut homme, droit comme un jonc... plus en os qu'en charnure. » Quels progrès depuis les temps où Jean de Bruges représentait Charles le Sage dans sa librairie du Louvre!

L'esprit de celui que Jean Lemaire de Belge qualifie de « prince d'enluminure, » Simon Marmion (1), se discerne dans les délicieux volets de retable de la chapelle du couvent des Sœurs noires : la *Légende de sainte Ursule* en huit scènes d'une finesse de tons qui va dans les lointains jusqu'à la plus fluide transparence. Les édifices sont fantaisistes; les gestes anguleux des personnages ramènent aux archaïsmes d'un Jacques Daret; mais une note de gaieté populaire se mêle au récit mystique et dans la première scène, — Agripinus, roi des Pictes, entouré de sa cour, — un singe est tranquillement occupé à épucer un chien. Memlinc a des traits semblables dans ses petites compositions synoptiques. La *Châsse* de l'Hôpital est postérieure à la *Légende* des Sœurs noires. C'est dire l'importance de cette *Légende*. L'attrait de cette dernière s'augmente de l'enchantement qu'opèrent le décor et la ferveur ambiantes. Après une visite aux Sœurs noires et avant d'aborder Memlinc, il fait bon rêver au quai voisin en réveillant dans sa mémoire les vers de Rodenbach :

(1) Cf. pour Simon Marmion notre article cité plus haut sur *la Peinture wallonne*.

Le gothique noirci des pignons se décalque
En escalier de crêpe au fil dormant de l'eau...

***

Van Mander dit que Memlinc florissait avant Pourbus, et qu'en échange de sa *fierte* de l'Hôpital Saint-Jean, on offrit plusieurs fois une châsse en argent pur. C'est tout ce que l'auteur du *Schilderboek* sait de maître Hans. Au XVIIe siècle, on racontait que Memlinc avait peint la fierte en reconnaissance des services que lui avaient rendus les frères de l'Hôpital. En 1753, Descamps imagine la légende du peintre Jean Hemmelinck, né à Damme au temps des van Eyck, soldat libertin, réduit à la misère et à qui un séjour à l'Hôpital Saint-Jean « ouvrit les yeux sur le dérangement de sa conduite. » Pour Viardot (1843), l'artiste, amoureux de la religieuse qui le soigne, reproduit dans ses œuvres « les scènes de l'Hôpital telles qu'il avait pu les contempler. » Chez Michiels, Memlinc revient à Bruges après le siège de Nancy, pâle, défait, les vêtemens en lambeaux; il sonne à la clochette du monastère de Saint-Jean et s'évanouit; recueilli par les frères, le malheureux lentement retrouve la santé; il redemande ses pinceaux « au retour des mois embaumés, » tandis que le printemps chasse « les troupeaux de nuages qui blanchissaient les plaines du firmament (1). »

Cette légende est aujourd'hui réduite à néant. Memlinc doit être né à quelques lieues de Mayence, au village de *Momling* ou *Mumling*. Il adopta le nom de son lieu de naissance auquel les scribes brugeois donnèrent une physionomie de nom west-flamand. (Dans les textes contemporains le nom du maître se termine trente-deux fois par *inc*, quinze fois par *ync*, une fois par *yncghe*, une fois par *ynghe* et jamais par *ing*.) Hans Memlinc naquit vers 1430. Sans doute alla-t-il habiter d'abord Cologne; il a figuré strictement, fidèlement les monumens de la grande ville rhénane dans sa *Châsse de sainte Ursule*. Fit-il son apprentissage dans l'atelier de Stephan Lochner? Pour le prouver, il est insuffisant de souligner des affinités de sentiment entre les deux artistes et des réminiscences du *Jugement dernier* de maître Stephan dans celui de Dantzig attribué à Memlinc. Hans fut-il

(1) La bibliographie de Memlinc est considérable (Cf. la liste publiée par M. J. Weale en tête de son *Memlinc* des *Great masters*. Londres, G. Bell, 1901). Pourtant il n'existe pas de monographie digne du génie de maître Hans.

disciple de Roger van der Weyden comme le veut la tradition? La mention dans l'inventaire de Marguerite d'Autriche *d'ung petit tableaut d'ung Dieu de pityé* de la main de Roger avec *feulletz* (volets) de maître Hans; les empreintes du génie de Memlinc relevées dans le polyptyque de Beaune; la vision que Memlinc garde de l'*Adoration* de Roger (Munich) en peignant sa délicieuse théophanie de l'Hôpital Saint-Jean, — autant de faits qui confirment la tradition. Faut-il reconnaître Memlinc dans un certain « Hayne de Brouxelles » signalé à Valenciennes et y peignant entre autres (1459) le cadre commandé à Roger van der Weyden par l'abbé Jean Robert? Si oui, ce serait à Valenciennes même que Memlinc aurait subi le charme du prince d'enluminure Simon Marmion. Et après toutes ces remarques, nous devons bien avouer que les plus anciennes en date des œuvres certaines de Memlinc : le *Triptyque de sir John Kidwelly* (galerie du duc de Devonshire à Chatsworth) et le *Martyre de saint Sébastien* (musée de Bruxelles) décèlent moins l'influence de l'école de Roger ou de Simon Marmion que l'action directe du peintre de Louvain : Thierry Bouts. Le beau portrait du graveur Spinelli (musée d'Anvers), que l'on revendique bien à tort pour Antonello de Messine, est contemporain du *Triptyque de sir John* et du *Martyre de saint Sébastien*. Memlinc peignit ces œuvres à Bruges où il s'installa, croit-on, en 1468, l'année des noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York. Le *Vieillard* du Kaiser Friedrich-Museum et son pendant, la *Vieille dame* du Louvre, mélancolique patricienne brugeoise qu'une mystérieuse correspondance rattache aux décors décrits par Rodenbach, doivent dater de 1470. Puis viendrait le *Jugement dernier* de Dantzig embarqué sur un navire hollandais, destiné à une église florentine et capturé en 1473 par le corsaire Paul Beneke. Mesurons le chemin parcouru par le maître depuis son arrivée à Bruges; il est énorme; c'est comme l'âme de la cité qui va l'inspirer désormais dans ses pages maîtresses et avant tout dans l'éblouissant *Mariage mystique de sainte Catherine* de l'Hôpital Saint-Jean.

Le chef-d'œuvre fut commencé en 1475, peut-être même un peu avant, et le maître y travailla pendant quatre ans. Jusqu'en 1637 le retable orna l'église de l'Hôpital; envoyé à Paris en 1794, rendu en 1815, il fut restauré en 1817, — non sans quelque dommage (taches brunâtres sur les figures du panneau princi-

pal, repeints sensibles sur le volet de saint Jean à Pathmos). Le motif du *triptyque de Sir John* est repris dans le *Mariage mystique*, mais modifié au point d'aboutir à une conception nouvelle. Les deux saints Jean qui figurent dans les volets du triptyque de Devonshire paraissent cette fois dans la partie centrale aux côtés de la madone et derrière sainte Catherine et sainte Barbe. On ne reprochera pas à l'Enfant Jésus d'être un nouveau-né rabougri comme l'Enfant de van Eyck ; c'est un joyeux bambin à qui Memlinc donne pour compagnons de jeux des anges ravissans, — un petit organiste entre autres au sourire presque luinesque, — qui font partie de la Sainte Famille. Derrière cette *sacra conversazione*, de fines colonnettes se couronnent de chapiteaux historiés montrant notamment la *Résurrection de Drusiane* qui, aux yeux de certains critiques, représentait Memlinc malade emporté sur un brancard... Les épisodes de la vie des deux saints Jean se répartissent dans un paysage urbain vu à travers les colonnettes et s'achèvent dans les sujets des volets. Au fond du volet de droite, Salomé danse devant le tétrarque et au premier plan la fille d'Hérodiade tient un plateau sur lequel le bourreau pose la tête du Prophète. Le volet de gauche, — saint Jean à Pathmos, — rassemble les diverses visions de l'Apocalypse. A l'extérieur sont les portraits des donateurs, les deux frères Antoine Seghers et Jacob de Kueninc avec leurs patrons et les deux sœurs Agnès de Casembrood et Clara van Hulsen avec leurs patronnes.

Le retable glorifie la Vierge, le Sauveur, les deux patrons de l'Hôpital Saint-Jean et la double vocation des frères hospitaliers voués au Christ (comme sainte Catherine) et aux œuvres actives (comme sainte Barbe). La scrupuleuse fidélité du peintre aux textes sacrés amène quelque confusion dans les visions de saint Jean à Pathmos, et cette complication s'aggrave de quelque coquetterie. Promenant la Famine, la Guerre, la Peste et la Mort sur les rives étalées au milieu du panneau, Memlinc prend un plaisir spécial à imiter les reflets dans l'eau. Ce peintre adorable ne saurait renoncer aux grâces extérieures, même dans les pages où il met toute son âme. Ne risque-t-il pas avec les élégances de sainte Barbe et de sainte Catherine de verser dans les joliesses d'un peintre de la mode ? Il entend rivaliser pour la grâce des détails, la vérité contemporaine et locale, avec les miniaturistes Simon Marmion, Guillaume Vrelant, Louis Liédet. D'ail-

leurs, des liens logiques rattachent les petits épisodes johanniques du *Mariage* les uns aux autres, renforcent l'unité et la signification symbolique de l'œuvre, en même temps qu'ils rendent tangible le charme de Bruges par l'évocation d'un coin de la cité.

A quoi bon tenter une nouvelle analyse technique du chef-d'œuvre, et redire maladroitement après Fromentin la beauté de la sainte Catherine (Marie de Bourgogne?) au visage exquisement juvénile, de la sainte Barbe (Marguerite d'York?) aux paupières baissées, et l'attrait de ce clair-obscur emprunté à Jean van Eyck, mais employé avec des souplesses nouvelles et des distances plus fines entre les demi-teintes et les lumières! Derrière la peinture on soupçonne une trame d'or, comme dans la *Madone van der Paele*, et quoi de plus admirable que ces petits anges sombres portant la couronne de Marie et volant devant un bandeau rouge du trône virginal! Le volet de droite souligne à merveille la place de Memlinc dans l'art flamand en découvrant sa filiation avec Thierry Bouts, en révélant ce que Gérard David et Quentin Metsys lui devront. La Salomé de Metsys, coquette sinon casuiste, est en puissance dans celle de Memlinc. Van Eyck et van der Goes eussent reconnu l'œuvre d'un grand disciple dans les portraits des revers et de plus, à travers ces images, la ferveur de Bruges les eût touchés comme nous-même. Il est vrai que, dans son constant souci d'angélisation, de grâce surhumaine, Memlinc n'échappe pas à quelque formalisme; il le rachète, — et dans quelle œuvre plus que celle-ci? — par une douceur irrésistible, un rythme des masses jusqu'alors inconnu, une plus délicate observation des chairs, un mélange sans précédent de beauté humaine et de séduction céleste.

C'est vers 1475 que sortirent de l'atelier du maître la petite *Passion du Christ* (Pinacothèque de Turin), le charmant diptyque du Louvre : la *Vierge de Jean du Gelier*, les beaux portraits de Guillaume Moreel et de sa femme Barbara de Vlaenderberghe du musée de Bruxelles; c'est de 1479 que date le ravissant triptyque de Jean Floreins, *alias* van der Ryst, autre joyau du musée de l'Hôpital. De tous les frères de la communauté, Jean Floreins échappa seul à la peste qui décima Bruges en 1489. Craignant de voir s'éteindre l'institution, il commit l'imprudence de recevoir comme frères quatre domestiques et quelques convalescens. Au lieu de soigner les malades avec zèle, ils négligèrent leur tâche, accusèrent Floreins d'avoir dissipé

le bien des pauvres, détruisirent ses comptes et papiers, lui aliénèrent les sympathies des bienfaiteurs et entraînèrent les religieuses dans leur révolte. Ils prouvaient de la sorte leur reconnaissance au Seigneur qui les avait préservés du fléau et au pauvre Jean Floreins. Celui-ci, incapable de ramener l'ordre, continua de servir les malades comme simple frère jusqu'à sa mort, en 1504. La vue des images de Memlinc et des jardins de l'Hôpital « ourlés de buis » ne parlent pas seulement de ferveur et de charité chrétiennes... L'*Adoration des Mages* est au centre du triptyque de Jean Floreins. On y voit le donateur, son jeune frère Jacob et, entre saint Joseph et l'élégant roi nègre, — père des Maures fantastiques qui se multiplieront dans les retables anversois du XVIe siècle, — une tête d'homme encadrée dans une fenêtre étroite : Memlinc lui-même, dit la complaisante tradition. En pendant à la *Nativité* (volet de droite), la *Présentation au Temple* (volet de gauche) surpasse peut-être la solennité mystique de Roger de la Pasture; les petits personnages aux teintes d'aquarelle y ont des airs d'éternité comme les figures héroïques de Jean van Eyck. Le retable de Jean Floreins est un acte de foi, le plus pur, le plus net, le plus suave que Memlinc ait formulé. Jésus y est adoré par sa mère et les anges (*Nativité*), par les Juifs (Siméon et Anne), par les Gentils (les Mages), et surtout par le peintre, car ici comme dans la belle réplique de Madrid, la fin dernière des Memlinc est la prière.

De 1480 datent le panneau de Munich, les *Sept joies de la Vierge* (il conviendrait mieux de dire : le *Christ, lumière du monde*), le triptyque d'Adrien Reyns (musée de l'Hôpital), d'attribution douteuse, enfin la *Sibylle Sambeth* (même musée), qui est tout simplement, croit-on, le portrait de Maria Moreel, fille du bourgmestre Guillaume. La pseudo-sibylle, détachée sur un fond noir, porte un hennin orné d'un voile finement transparent; dans la peinture des tulles et linons de Flandre, Metsys sera l'élève de Memlinc. C'est en 1480 que le nom du maître apparaît pour la première fois sur le registre des peintres brugeois; c'est en 1480 que Memlinc achète une grande maison : *domus magna lapidea* et deux maisons attenantes. Il était riche; Bruges ne comptait que cent quarante bourgeois plus imposés que lui. Avec deux cent quarante-cinq citoyens il aida la cité à soutenir financièrement la guerre entreprise par Maximilien d'Autriche contre le roi de France. Peut-être sa

femme Anne, fille de Louis de Valkenaere (le mariage eut lieu entre 1470 et 1480), lui apporta-t-elle la fortune. Mais chargé de commandes, il devait gagner beaucoup d'argent. Ses élèves : Jean Verhanneman, Passchier van der Mersch, Louis Boels, sans doute l'aidaient. Les trois panneaux d'orgue du musée d'Anvers : le *Christ et les anges musiciens* où le grand art décoratif de la Renaissance s'élabore, sont vraisemblablement exécutés avec des collaborateurs et demeureraient l'œuvre maîtresse du peintre, si nous y trouvions les tonalités précieuses du *Mariage mystique* et du retable de Jean Floreins.

Le triptyque de Guillaume Moreel (musée communal de Bruges) fut terminé en 1484 et orna primitivement la chapelle fondée par Moreel dans l'église Saint-Jacques. Transporté à l'Hôpital Saint-Julien, lors des troubles religieux du XVIe siècle, exposé à Paris en 1794, il fut restitué à Bruges en 1815. Dans un beau paysage fluvial on voit au centre saint Christophe portant l'Enfant, saint Maur et saint Gille. Ces deux dernières figures respirent la noble et calme émotion que Bouts communiquait aux saints Jérôme et Bernard de son *Martyre de saint Erasme*. Et déjà toute la grâce vivante de Gérard David parfume le chef-d'œuvre de Memlinc. Le *Saint Benoît* des Offices et la *Tête de moine* à la gouache du Louvre s'apparentent au divin saint Maur, image naturelle des plus hautes joies mystiques. Guillaume Moreel est agenouillé avec ses cinq fils et présenté par son patron Guillaume de Maleval sur le volet gauche; en face Barbara de Vlaenderberghe avec ses *onze* filles est accompagnée de sainte Barbe. (Les grisailles de l'extérieur sont postérieures à la mort du maître.) Descendant d'une famille savoyarde établie à Bruges en 1336, les Morelli, Guillaume Moreel fut choisi comme bourgmestre en 1478 et vit son mandat renouvelé en 1483. Il défendit les privilèges brugeois contre les Français, puis contre Maximilien, qui le fit jeter en prison et refusa de l'amnistier en concluant la paix avec les États de Flandre. Dans la suite, Philippe le Beau indemnisa Moreel et les comptes de 1491 nous apprennent qu'il n'y avait que dix citoyens brugeois plus chargés d'impôts que l'ancien bourgmestre. Moreel appartenait à la puissante corporation des Épiciers que ne devait pas atteindre le reproche de béotisme. D'autres « cliens » de Memlinc en firent partie : Jean du Celier, Adrien Reyns, Jacques Floreins.

Le pieux et familial retable de Jacques Floreins (Louvre) est contemporain de celui de Moreel et rassemble le donateur, sa femme, leurs *Dix-huit enfans*, présentés à la Madone par saint Jacques Majeur et saint Dominique. Le diptyque de Martin de Nieuwenhove (musée de l'Hôpital), achevé en 1487, ornait primitivement la salle des directeurs de l'hôpital Saint-Julien; il fut enlevé par les Français en 1794, rendu à Bruges en 1815 et déposé à l'Hôpital Saint-Jean. Martin van Nieuwenhove, futur bourgmestre de Bruges, n'avait que vingt-trois ans quand Memlinc fit son portrait en y mettant le meilleur de son génie : tendresse, ingénuité, ferveur. Sur l'autre panneau du diptyque, la Vierge présente une pomme à l'Enfant; l'idéalité de la madone ne va pas sans une légère fadeur; mais une harmonie vaporeuse de teintes claires, azurées, duvetées comme du pastel justifie la popularité de la fine icone.

Les mêmes grâces délicates et un peu superficielles font le charme de la fameuse *Châsse de sainte Ursule*. Inaugurée solennellement le 21 octobre 1489 par l'évêque Gille de Baerdemaker, cette fierte en forme d'édifice gothique renferme des reliques rapportées de Terre Sainte et offertes à l'Hôpital par Anselme Adornes, conseiller et ambassadeur du Téméraire. Les peintures terminées un peu avant 1489 comprennent huit panneaux et six médaillons. A l'une des extrémités, Marie avec l'Enfant protège deux sœurs de l'Hôpital : Jossine van Dudzeele et Anna de Moortele; de l'autre côté, sainte Ursule abrite des compagnes sous son manteau. La légende, telle que le peuple la contait alors, se déroule sur les grands côtés en six compositions. La plus belle de ces scènes représente le pèlerinage de sainte Ursule arrivant à Rome; le grandiose de la *Présentation au Temple* du triptyque de Jean Floreins y reparaît. La plus pittoresque des compositions est la dernière; un archer élégamment cuirassé, en qui on a voulu reconnaître le fameux Dschem, frère du sultan Bajazet, ajuste la sainte défaillante. Dans cette jolie page, le peintre évoque les camps fastueux du Téméraire avec l'art fidèle et charmant d'un chroniqueur de la Cour de Bourgogne. Les médaillons du toit sont ou des travaux d'élèves ou des peintures maltraitées par les restaurateurs. Il s'en faut d'ailleurs que la *Châsse* soit le chef-d'œuvre de Memlinc. « Chef-d'œuvre de patience, plus voisin de la bijouterie que de l'art véritable, » a dit Vitet avec raison. Et il a comparé

la *Châsse* au *Mariage mystique de sainte Catherine* où le peintre ne cherche pas seulement à nous séduire, mais veut nous toucher, nous faire penser, nous faire prier. Memlinc ne luttait pas toujours contre sa tendance au *joli*. Il agrémenta, semble-t-il, d'ornemens décoratifs pris à l'Italie, quelques œuvres de la fin de sa carrière. Dans la *Châsse*, des *amorini* sont sculptés sur les édifices de l'*Arrivée à Rome*. Pourtant la dernière œuvre du maître nous ramène aux cimes du sentiment mystique. C'est le considérable triptyque à double volet de la *Passion* de Lubeck ($7^m,50$ de long sur $2^m,05$ de large) peint pour le marchand Heinrich Greverade et daté de 1491. L'âme lyrique d'un Roger de la Pasture s'y épanche avec les richesses d'une palette à ce moment sans rivale.

Memlinc mourut le 11 août 1494 et fut enterré dans le cimetière de l'église Saint-Gilles. Il avait survécu sept ans à sa femme, laquelle lui avait donné trois enfans, Jean, Cornélie et Nicolas, encore mineurs en 1495. Un certain Jean Memmelingue est signalé en 1499 pour avoir peint le portrait d'Agnès Adornes. Est-ce le fils aîné du maître? Nous ne savons rien des enfans de Memlinc. Que savons-nous d'ailleurs du maître lui-même? Il n'est plus question de légende à son propos, mais quelle aventure miraculeuse que celle de ce peintre formé on ne sait où, venu en Flandre on ne sait quand! Ce qui est certain, c'est que le décor brugeois est inséparable des retables de Jean Floreins, de Guillaume Moreel, de Josse Willems. La Bruges des débuts du xve siècle sert de fond aux œuvres épiques de Jean van Eyck; la cité harmonieuse d'à présent est le cadre naturel des chefs-d'œuvre de Memlinc. Ce grand éclectique flamand absorbe en son génie la technique de Jean van Eyck, le lyrisme de Roger van der Weyden, la religiosité de Bouts, l'observation physionomique de van der Goes, le brillant esprit analytique des miniaturistes; peut-être même, à la fin de sa carrière, devina-t-il le rôle que l'Italie allait jouer dans l'art des Flandres. Comment sa nature tendre n'aurait-elle pas succombé parfois dans l'extase de ces multiples admirations? Mais à quelles hauteurs aussi cet éclectisme ne le mène-t-il pas aux heures inspirées? Nul servilisme d'ailleurs dans les réminiscences; l'unification des élémens est complète dans un idéal de douceur et de musical enchantement. Et nous ne pensons pas que ceci suffise à expliquer pourquoi Memlinc reste le peintre de Bruges; mais ne pouvons-nous parfois nous contenter des lumières de notre senti-

ment? La vitalité sociale de Bruges allait s'éteindre; et voici qu'elle se reflète dans le miroir qu'un peintre de génie penche sur elle; et sa beauté s'y reflète d'autant plus inoubliable qu'elle est alanguie et pleine de détachement rêveur. Un tel milieu, un tel art ne pouvaient mourir brusquement. La splendeur brugeoise survécut à la prospérité brugeoise. C'est en 1542 qu'Adrien Barland écrit : « *Pulcra sunt oppida Gandavum, Antverpia, Bruxella, Lovanum, Mechlinia, sed nihil ad Brugas.* » Et Memlinc se continue chez Gossart, Quentin Metsys, et trouve un grand disciple en Gérard David, lequel fit fleurir encore toute une école de maîtres mystiques par le secret des pures doctrines brugeoises.

***

Les excès du particularisme et de la démagogie furent au moins aussi funestes à la cité que le déplorable ensablement du Zwin. Les Brugeois croyaient éviter la ruine par le maintien d'un protectionnisme à outrance; le pouvoir monarchique se heurtait à ce particularisme démodé et l'insurrection de 1488 contre Maximilien mit en conflit les deux tendances économiques. La ville resta frappée au cœur. Dans la folie du désespoir, l'héroïsme et la férocité du XIIIe siècle ressuscitèrent. Maximilien dut se constituer prisonnier aux yeux du peuple; enfermé au Cranenburg, il voyait de ses fenêtres, au milieu du forum brugeois, le hourdage de justice où se succédaient les tortures et décollations offertes en spectacle à la lie. Mais la vengeance du roi des Romains fut lourde; un Guillaume Moreel, et plus encore un Peter Lanchals en connurent le poids. Rien ne pouvait plus enrayer l'œuvre du destin. Sacrifices particuliers, impôts nouveaux, loteries, appui du pouvoir monarchique sous le règne de Philippe le Beau, tout fut inutile. Le Zwin s'ensablait, les marchands fuyaient, les villes-sœurs se détournaient. Pour la Joyeuse entrée de Charles-Quint en 1515 les magistrats imaginent de représenter sur un échafaud la roue de la Fortune tenue par le prince et sa tante Marguerite aux pieds desquels est une vierge désolée symbolisant la ville, ce qui signifie « toute misère et extrême pauvreté de laquelle on ne se peut résourdre, sinon que cette roue soit tournée par la main mise des ditz deux personnages (1). » Les Brugeois ne connaissaient pas

(1) Pirenne, *Histoire de Belgique*, vol. III, p. 219.

la résignation. Sous la menace de leurs canons, ils voulurent forcer les navires cinglant vers Anvers à payer un droit. Délogés de leur fortin, ils acceptèrent que leurs amis de l'Écluse s'alliassent aux pirates. Mais Anvers, accueillante aux principes modernes du libre-échange, protégée par la politique libérale des ducs de Bourgogne, favorisée par la découverte du Nouveau-Monde, devenait à son tour le premier comptoir d'argent et le centre commercial du Nord. Les derniers soutiens de Bruges, les Hanséates, finirent eux aussi par émigrer vers la nouvelle métropole. Sous Philippe II, le Zwin se fermait à jamais pour devenir peu à peu un désert de sable.

Gérard David se rendit à Anvers en 1515. La triple action religieuse, politique, littéraire de la Renaissance s'exerçait déjà avec force sur le milieu anversois. Des genres nouveaux naissaient, exprimant des aspirations plus profanes, plus individualistes, plus « réalistes. » Metsys lui-même, grand maître mystique dans sa sublime *Déposition*, inspire par ailleurs l'école des « drôles » et déjà l'Italie, — sinon celle de Raphaël, du moins celle de Luini et de Francia, — modifie par endroits sa sensibilité native. Gérard David subit, lui aussi, des empreintes méridionales. Elles ne l'éveillent pas de la rêverie mystique où l'ont plongé l'admiration des maîtres brugeois et le charme de la vieille cité. Et après lui quelques disciples portent à leur tour le flambeau d'une école qui veut vivre dans une ville où tout meurt...

Van Mander ne savait plus rien de Gérard David, sinon que Pourbus le tenait pour un grand artiste (1). L'exposition des Primitifs de 1902 l'a popularisé et classé parmi les princes de la peinture flamande. Il naquit à Oudewater dans la Hollande méridionale, aux environs de l'année 1460, et ses premières œuvres sont d'un paysagiste préoccupé des aspects individuels de la nature, rattaché aux maîtres de l'école de Harlem, Albert van Ouwater, Thierry Bouts, Gérard de Saint-Jean, et sollicité en outre par la vie de l'âme. Son arrivée à Bruges en 1483 ouvre une seconde période dans sa carrière, période de transition, de recueillement, d'assimilation pendant laquelle il étudia des chefs-d'œuvre de van Eyck, Roger, van der Goes, Memlinc,

(1) C'est M. J. Weale qui a tiré G. David de l'oubli. Cf. son *Gérard David painter and illuminator*. Londres, 1895. Plus heureux que Memlinc, G. David a fait l'objet d'une monographie remarquable : Bodenhauser (E. von) *Gerard David und seine Schule*. Bruckmann, Munich.

allant parfois jusqu'à les reproduire dans ses peintures. Memlinc le toucha plus que tout autre. N'est-il pas naturel d'ailleurs qu'un maître illustre et vivant impose avec force son ascendant? Rapidement initié aux grandeurs brugeoises, Gérard David était admis, le 14 janvier 1484, dans la Gilde de Saint-Luc et devenait quatrième juré de la corporation quatre ans plus tard. En 1488, premier travail pour la ville; travail étrange. Après un séjour d'un mois au Cranenburg, Maximilien avait été transporté dans une maison que Jean de Gros venait de faire construire. Les Brugeois le gardèrent six semaines dans cette nouvelle prison. Voulurent-ils la rendre moins morose? Toujours est-il que Gérard David fut chargé de peindre en rouge les grilles de fer qui barraient les fenêtres de la demeure.

Premier juré de la Gilde en 1495-96 et en 1498-99, « maître Gheraert » fut doyen de la corporation en 1501. Il avait épousé en 1496 une miniaturiste de talent, Cornélia Cnoop, fille du riche doyen des orfèvres. En 1509, il était admis dans la patricienne confrérie de Notre-Dame de l'Arbre-Sec, et en 1509, il offrait, — luxe jusqu'alors ignoré des peintres, — un retable (le chef-d'œuvre du musée de Rouen) au couvent des Carmélites de Sion, l'un des plus aristocratiques de la ville. Parvenu au troisième stade de sa carrière, Gérard David fut donc le peintre d'un milieu riche et pieux où les modèles étaient parens de ceux de Memlinc. Les deux magnifiques tableaux de justice du musée communal de Bruges s'inscrivent en tête de la période de maturité. Reconnaissons qu'ils sont brugeois surtout par les circonstances de leur exécution. Après la révolte de 1488, l'écoutète Peter Lanchals et d'autres magistrats furent accusés de prévarication, jugés, condamnés, décapités. Les nouveaux magistrats, pour maintenir leur pensée dans des sphères incorruptibles, décidèrent de commémorer cette œuvre de brutal assainissement. Bruxelles et Louvain possédaient des tableaux de justice. Bruges voulut avoir les siens et s'adressa à Gérard David. En deux compositions il exposa l'histoire du juge Sisamnès rapportée par Hérodote et connue sans doute à Bruges par une version de Valerius Maximus.

Dans le premier tableau, Cambyse, vêtu de brocart et d'hermine, prononce un réquisitoire contre le juge prévaricateur et de ses doigts ornés de bagues il énumère les chefs d'accusation. (Ce roi barbu, aux cheveux bruns et bouclés avait servi jadis à

Gérard David pour le *Juge juif*, qu'on voit dans un fragment de triptyque au musée d'Anvers.) Sisamnès, frappé de stupeur, regarde devant lui tandis qu'on l'arrête. Une vingtaine de personnes assistent à la scène. A droite et à gauche du trône judiciaire, des médaillons en camaïeu s'incrustent dans la muraille et semblent inspirés de décorations florentines. Au-dessus du trône, des *amoretti* tiennent des guirlandes de fleurs, de feuillages, de fruits, pareilles à celles des madones attribuées aux dernières années de Memlinc, mais d'une rigueur plus mantegnesque. Les armes de Philippe le Beau et Jeanne d'Aragon blasonnent la muraille. A travers les baies du fond, bien mis en perspective, un carrefour de Bruges (la place Saint-Jean fermée par l'ancienne *Poorters looge?*) ; sur cette place une grande maison bourgeoise avançant son perron avec toit en voûte ; et dans cette sorte de niche un homme remettant un sac d'or au juge. — Dans la seconde composition le juge est étalé nu sur la table du supplice, le pied et le bras droits liés par des cordes, la poitrine calée par des pitons de fer plantés aux aisselles. Quatre tortionnaires lui enlèvent avec méthode des lanières de peau, ce qui le fait crisser des dents. Les muscles de la jambe gauche sont mis à nu et le bourreau, couteau aux lèvres, retourne la peau du pied comme on ferait d'un gant. Étonnant prélude à la *Leçon d'Anatomie!* La justesse à peindre des scènes horribles égalait chez ces Flamands leurs douceurs à rendre des émotions mystiques... Les raffinemens de l'histoire d'Hérodote sont rappelés fidèlement par Gérard David. La peau de Sisamnès, dûment travaillée, remplace sur le trône du juge le drap d'or du premier tableau, et le fils de l'écorché, devenu juge à son tour, est assis à la place de son père. — Comme dans le *Jugement*, les spectateurs, trop serrés les uns contre les autres, ont tous la tête au même niveau, et cette « isocéphalie » est un trait harlemois de l'art de Gérard David. Bouts s'évoque par le sérieux et le choix des types ; mais l'unité de l'action est plus marquée que dans la *Légende d'Othon* du pourtraiteur de Louvain. Les ombres brunes indiquent une vague connaissance du *sfumato* léonardesque, tandis qu'un détail trahit le miniaturiste, héritier des van Eyck : à droite du roi Cambyse, dans la scène de l'arrestation, le casque miroitant d'un soudard reflète l'image de l'église Saint-Jean à Bruges.

En 1498, le maître termina pour l'Hôtel de Ville de Bruges

un *Jugement Dernier* (perdu) et c'est vers 1500 sans doute (époque de ses *Noces de Cana* du Louvre et de son *Adoration des Mages* de Bruxelles) qu'il entreprit le retable de Jean des Trompes (musée communal de Bruges) tenu jadis pour un Memlinc, par Vitet entre autres qui préférait cette « étude de haute psychologie » à toute la production du peintre de l'Hôpital. Au panneau central figure le divin baptême dans les eaux du Jourdain. L'invisible se lit sur le visage du Sauveur et sur celui de saint Jean, plein de fermeté et d'humilité intraduisibles. Le bel ange, à droite du Christ, avec sa chape traditionnelle et cassurée à la façon des van Eyck, est une figure exquise, volontairement idéalisée, et si le manteau du saint Jean-Baptiste comme celui de l'Ange se plisse à l'ancienne manière, les manteaux des petits personnages du second plan sont classiques, ont perdu toute trace de contemporanéité. Malgré son conservatisme, le peintre subit l'esthétique nouvelle. — Sur le volet de gauche, saint Jean l'Évangéliste en qui se mélangent le mysticisme médiéval et l'inconsciente aspiration vers la beauté absolue, présente Jean des Trompes et son fils, tandis qu'en regard sainte Élisabeth patronne Élisabeth van der Mersch, première femme du donateur et ses quatre filles. A l'extérieur des volets, Madeleine Cordier (seconde femme de Jean des Trompes, morte en 1509) et sa fille, suivies d'une Madeleine enturbannée, s'agenouillent dans un décor de hautes baies cintrées, moulurées à la toscane. — La qualité spéciale et analytique du site détaillé à l'intérieur, l'individualité des arbres, la transparence des eaux cristallines, la précision des fleurs trempant leurs tiges dans le fleuve baptismal, attestent une conception plus rigoureuse du paysage que celle de Memlinc. Vitet n'aurait pas dû se tromper sur ce point. L'unité technique de l'œuvre contredit l'attribution du paysage à Patinir, proposée jadis. Est-il permis de parler de l'unité du style? Mettant plus de ressemblance exacte dans la nature inanimée, Gérard David tendait d'autre part à la synthèse de la nature vivante. Le sentiment de ses figures restait brugeois. Pour être fixé sur sa piété, il suffit de voir ses donateurs et donatrices; les énormes grains de leurs chapelets sont à l'échelle de leur ferveur. Ses vierges sont gracieuses; généralement elles baissent les paupières, et leur élégance n'est plus soumise aux modes du jour, comme celles des vierges de Memlinc.

Il est rare aussi que l'Enfant apparaisse complètement dévêtu.

Gérard David fut reçu par la Gilde anversoise en 1515 et y rencontra Quentin Metsys. Il s'inquiéta des recherches de dynamisme et de mise en pages de la nouvelle école. Il y paraît dans sa *Transfiguration* (église de Notre-Dame), œuvre peu agréable et de matière d'ailleurs usée. Les trois apôtres ont des attitudes mouvementées, diverses, mais gauches. Le Christ, fort noble, semble rigide à côté des disciples agités. Le paysage est d'une maigreur et d'une douceur péruginesques. L'impuissance à synthétiser les élémens nouveaux qui affluent dans l'art est manifeste. La grâce de Bruges en revanche se concentre dans une série de petites Madones des dernières années du maître. Celle du musée de Bruxelles est une « petite maman » qui donne le potage à l'enfant; le petit Jésus est si désireux de ne point perdre une goutte qu'il s'apprête à lécher la cuillère. Et à travers la fenêtre ouverte, l'eau sommeillante où glissent des cygnes est un coin du Minnewater actuel.

Gérard David aurait dirigé avec sa femme un atelier d'enluminures. Ses types, ses paysages, ses groupemens se reconnaissent dans les deux tiers du Bréviaire Grimani, chant du cygne d'un art avant tout flamand, flamme suprême des fastes de Bruges. L'italianisme se répand dans le Bréviaire où les tendances anversoises s'imposent. Il est significatif que les plus remarquables successeurs de maître Gheraert : Joachim Patinir, Jean Gossart, le maître des demi-figures, prennent rang dans l'école d'Anvers. Pourtant la parole mesurée et conservatrice de Gérard David fut écoutée à Bruges même par Albert Cornélis, Ambrosius Benson, Adrien Ysenbrant, Jean Prévost, d'autres encore (1). Ils furent fidèles à la ville où leur maître dormait son dernier sommeil. Gérard David était mort à la date du 15 avril 1523. Sa femme lui survécut et se remaria en 1529. Maître Gheraert fut enseveli sous la gigantesque tour de Notre-Dame. Que de souvenirs les vieux clochers érigent à la lumière du ciel!

***

D'Albert Cornélis, qui vécut à Bruges dans le premier tiers du XVIe siècle, on ne connaît que le *Couronnement de la Vierge* (église Saint-Jacques) commandé par les doyens des Fou-

(1) C'est M. Hulin qui a jeté le plus de clartés sur l'école de Gérard David. Cf. son *Catalogue des Primitifs*. Siffert, Gand, 1902.

lons, lesquels chicanèrent au moment de payer. Les neuf chœurs des anges assistent au *Couronnement*, et leur floraison innombrable se dispose en rangées clairement concentriques, un peu à la manière des petits musiciens de Gaudenzio Ferrari à Saronno. David et Ezéchiel, bruns, barbus, et qu'on croirait échappés d'une œuvre de Gérard David, déploient des banderoles dans les angles inférieurs ; au sommet, Dieu le Père et Dieu le Fils couronnent Marie et sont assis sur un trône en style plateresque, expression ultime du gothique septentrional.

Adrien Ysenbrant (Isenbrant ou Hysenbrant) venait de Harlem. Il s'installa avant l'année 1510 à Bruges et y devint, suivant Sanderus, le disciple de Gérard David ; ce dernier l'employa sans doute comme collaborateur (très probablement pour les *Noces de Cana* du Louvre). Ysenbrant mourut en 1551, ayant exercé son art pendant plus de quarante ans à Bruges. On lui attribue un diptyque consacré à Notre-Dame des Sept Douleurs par Barbara de la Meere, veuve de Jooris van de Velde, bourgmestre de Bruges ; et le catalogue de l'artiste, doctement établi et pesamment rempli, s'échafaude tout entier sur cette attribution ! L'un des panneaux du diptyque est à l'église Notre-Dame de Bruges. Les sept médaillons illustrant les Douleurs de la Reine des Martyrs entourent une Madone, aux mains jointes, vêtue de noir, coiffée de linon blanc et assise sur un trône où le plateresque s'achemine vers les formes de la Renaissance. Le visage immaculé et douloureux de la Vierge laisse transparaître une foi et une résignation célestes. Le poète J. P. van Male écrivait que la voix seule manquait aux figures d'Ysenbrant. Mais c'est ici une douleur qui n'a plus de voix. Et puisque cette Vierge fait penser avec obstination à Gérard David, ne faudrait-il pas la restituer à ce dernier ? L'autre volet du diptyque (musée de Bruxelles) rassemble Jooris van de Velde, sa femme, leurs neuf fils et leurs sept filles. Si Bruges se dépeuple au temps de sa décadence, ce n'est point la faute de ses notables, les Guillaume Moreel, les Jacques Floreins, les Jooris van de Velde...

Ambrosius Benson serait né en Lombardie (?). Reçu franc-maître à Bruges en 1519, il connut deux fois les honneurs du doyenné, — comme Gérard David et Jean Prévost, — et mourut avant 1550. L'œuvre la plus importante de son catalogue (hypothétique) est une *Deipara Virgo* du musée d'Anvers qui relève de Gérard David et s'apparente curieusement par le type, le

modelé, la prédilection pour les velours pourpres, aux œuvres du maître des demi-figures. Du peintre de cette *Deipara*, aucune œuvre à Bruges. Toutefois un triptyque de l'église Saint-Jacques nous ramène à sa production maîtresse. C'est une *Deipara* des Prophéties ordonnée en sa partie centrale comme celle d'Anvers et peut-être antérieure. Le peintre de cette *Deipara* de Saint-Jacques appartient certainement à l'école brugeoise et le volet représentant saint Jean à Pathmos le dit fidèle aux doctrines de Gérard David. On a choisi comme type des œuvres de cet artiste une *Descente de Croix* qu'inspirent les accens dramatiques de Quentin Metsys. Conservée à la Chapelle de la confrérie du Saint-Sang, elle a dicté le nom provisoire du peintre : « Maître du Saint-Sang. » Une *Mater Dolorosa* de la cathédrale Saint-Sauveur n'est pas sans ressemblance avec la Vierge de cette *Descente de Croix*. Elle aussi garde l'accent brugeois et y mêle l'inflexion pathétique suggérée par le génie anversois. On croit qu'elle interprète une œuvre perdue de Metsys dont il existe d'autres copies : son véritable auteur serait Jean van Eeckele (1er quart du XVIe siècle) que les actes désignent parfois sous le nom de Jan van Eeck, — ce qui aide à faire comprendre comment Jean van Eyck, par la grâce des sacristains, était devenu le peintre de cette Madone au manteau bleu, découpé sur champ d'or.

Jean Prévost ou Provost se rattache à l'école anversoise. Nous sommes fondé néanmoins à le situer dans l'entourage de Gérard David. La carrière de ce maître né à Mons, en 1462, mort à Bruges en 1529, a été esquissée par nous dans la *Revue* (1). Examinons seulement ses œuvres conservées à Bruges en démêlant leurs tendances. Ses œuvres? Le *Jugement dernier* peint en 1515 pour la salle échevinale de l'Hôtel de Ville est la seule peinture de Prévost qui soit d'authenticité certaine. Intéressante quant au traitement du nu, elle manque d'unité, ajoute un portail gothique à un autel renaissance, fait alterner les ingénuités physionomiques de Gérard David, avec des mièvreries qu'on dirait empruntées aux nymphes botticelliennes. Jean Prévost est un héraut du *früh Barok* septentrional. Son Enfer sans vigueur est inspiré de Bosch. Mais on l'a dénaturé. En 1550, le Magistrat de Bruges chargea Pierre Pourbus d'effacer de ce tableau un char menant des ecclésiastiques dans les flammes.

(1) Cf. notre article sur la *Peinture wallonne*, 15 septembre 1911.

Le *Jugement dernier* de van Orley (musée d'Anvers) contemporain de celui de Prévost atteste une autre entente du style monumental de Rome ; Prévost, malgré tout, reste primitif. Sans doute ne demandait-il qu'à marcher de l'avant. Mais le milieu brugeois n'était pas très propice. L'artiste cependant s'assimila certains genres profanes de l'école d'Anvers comme en témoigne *le Vieillard et la Mort* du musée communal de Bruges. Devant ce vieux comptable qui délivre un reçu à la Mort, on songe aux *Banquiers* et aux *Peseurs d'or* créés par Quentin. Le musée des Hospices possède une œuvre du maître, non signalée que je sache. Elle est très voisine comme facture du brillant *Martyre de sainte Catherine* du musée d'Anvers et représente, je crois, le *Bon Samaritain*.

Après la mort de Gérard David, Jean Prévost domine l'école de Bruges et les épigones de maître Gheraert restent ses satellites. Comme tous les artistes wallons, Prévost contribua au succès des idées méridionales. Elles rencontraient toujours une sourde résistance à Bruges et l'on ne voit pas que les chefs du mouvement italianisant aient beaucoup séjourné dans la grande Commune. A Saint-Sauveur, — on ne sait par quel hasard, — est un joli portrait, aux teintes atténuées, de Charles-Quint jeune d'après van Orley (autrefois tenu pour un Philippe le Beau par van der Goes), et l'on ne sait comment Notre-Dame se trouve être propriétaire de l'important polyptyque commandé en 1534 à Bernard van Orley par Marguerite d'Autriche pour l'église du couvent de Brou-lez-Bourg en Bresse. Van Orley mourut avant l'achèvement de l'œuvre ; Marc Gheraerdt de Bruges la termina. Placé jadis sur le maître-autel de Notre-Dame, le polyptyque agence le *Couronnement d'épines*, le *Portement de Croix*, la *Descente aux Limbes*, la *Déposition de Croix*, autour d'un grand *Calvaire* central. Le van Orley du beau triptyque de la *Famille Hanneton* (musée de Bruxelles) est reconnaissable dans les figures groupées au pied de la Croix et dans l'ample scène de la *Déposition*. Marc Gheraerdt, qui fit carrière en Angleterre, y devint peintre de la reine Élisabeth et laissa sa charge officielle à son fils, n'est pas seul responsable des ombres charbonneuses qui enfument les autres parties. Les calvinistes s'attaquèrent au retable, qui fut ensuite restauré par François Pourbus le Jeune en 1589. — Nulle apparence aussi que les « drôles » de la lignée anversoise aient été goûtés à Bruges, et c'est une

munificence du ministre d'État, M. Auguste Beernaert, qui a doté le musée communal de Bruges d'un triptyque chatoyant : *Paradis, Purgatoire et Enfer*, dû à l'un des meilleurs continuateurs de Bosch. — Comment une œuvre de Michel-Ange a-t-elle pu être vénérée dès les débuts du XVIe siècle dans ce milieu obstinément gothique ? Il est vrai que la *Madone* de Jean Mouscron est moins surnaturalisée par l'idéalisme platonicien du Buonarroti que par le pur esprit de la Toscane quattrocentiste. Et l'on comprend que cette belle Vierge florentine n'a pas été accueillie en étrangère au pays de Memlinc et de Gérard David.

***

Mieux valait *vivre* en consentant au sacrifice d'une cure méridionale que de mourir en répétant des formes créées par des maîtres inimitables. C'est ce que pensa résolument Lancelot Blondeel (1). Et cette fois Bruges se laissa persuader. Peintre, sculpteur, polychromeur de statues et d'écussons, dessinateur de cartons de tapisseries et de vitraux, ordonnateur de décors et de fêtes publiques, expert et restaurateur de tableaux, architecte, graveur, — géographe et ingénieur par surcroît, — Lancelot Blondeel représente à Bruges une génération d'italianisans *multiformes*, à qui sans doute le mot de Léonard n'était pas inconnu : *il pittore dev'essere universale*. Et bien que l'amour de Lancelot pour la décoration nouvelle s'étalât d'une façon presque agressive dans ses fonds dorés et ornementés, Bruges sut faire valoir les mérites de ce « moderniste » dont les œuvres ornèrent les édifices religieux et communaux, les logis corporatifs, patriciens et bourgeois.

Lancilotus, pictor brugensis praestantissimus, — ainsi le désigne Sanderus au XVIIe siècle, — naquit dans l'échevinage de Poperinghe vers 1496. Il aurait débuté comme maçon, — ce qui ne l'empêcha pas d'être reçu franc-maître dans la Gilde des Peintres dès l'année 1519. Les mérites du peintre sont éclipsés par ceux de l'ingénieur et du sculpteur. En 1546, il élabora le plan d'un port nouveau sur la mer à la hauteur de Heyst, relié à Bruges par une voie navigable à grande section avec canaux détachés vers Damme et l'Écluse. Faute d'argent le projet échoua. Blondeel venait trop tard, — ou trop tôt. Avec le port

(1) Cf. James Weale, *Lancelot Blondeel*. De Plancke, Bruges, 1908, et Pierre Bautier, *Lancelot Blondeel*, Van Oest, Bruxelles, 1910.

de Zeebrugge, les hydrographes modernes ont réalisé une conception pareille à la sienne. Sculpteur, Lancelot est l'auteur d'une des merveilles de la plastique septentrionale : la *Cheminée du Franc*. (Peut-être fut-il dessinateur de statues ou modeleur de maquettes plutôt que sculpteur proprement dit.) Il dirigea les travaux de sa cheminée *con amore*, consulta des artisans experts à Gand, Malines, Bruxelles, prit avis du fameux Jean Gossart. Les magistrats le mandaient souvent pour qu'il les renseignât sur la marche des travaux et lui offraient des *Kanne wyns*. Les pots-de-vin étaient alors une grande marque d'honneur. On connaît cette Cheminée toute resplendissante des inventions juvéniles de la première Renaissance. Le travail des cinq statues en bois (Charles-Quint et ses ancêtres paternels et maternels) est admirable autant que celui du pompeux décor de colonnettes, d'amours, de blasons, de médaillons, — et, s'il est vrai que la Cheminée prend trop de place dans la salle qu'elle orne, il est certain aussi qu'elle dit mieux qu'aucune autre œuvre l'indéracinable passion artistique des Brugeois de jadis.

La plus ancienne peinture connue de Lancelot Blondeel est l'*Histoire des saints Cosme et Damien*, exécutée en 1523 pour la corporation des Chirurgiens-Barbiers de Bruges (église Saint-Jacques). Habillés d'étoffes finement nuancées, les deux héros dressent leurs sveltes silhouettes de damoiseaux dans d'inextricables combinaisons architecturales inspirées du style plateresque et tracées au vernis brun. *Saint Luc peignant la Vierge* (musée communal) et la *Vierge entre saint Luc et saint Éloi* (cathédrale Saint-Sauveur) datent de 1545 ; le système décoratif, toujours très développé, s'éloigne cette fois du style plateresque et s'inspire du style mis à la mode par le traducteur flamand de Vitruve, l'alostois Pierre Coecke. Dans le charmant tableau de Saint-Sauveur, la Vierge et l'Enfant apparaissent dans une niche très ornementée, érigée sur une sorte d'arc triomphal où pend une guirlande mantegnesque et à travers lequel fuit un paysage de montagnes romantiques. Jean Bellin semble avoir disposé les figures et leur groupement est unique, je crois, dans l'art des Flandres. L'art triomphal remérore qu'en 1549, les échevins de Bruges consultèrent le maître « quant aux places et aux patrons d'un arc de triomphe à ériger pour congratuler le prince d'Espagne (Philippe II) lors de sa Joyeuse entrée en ville. » Le

Martyre d'un saint (1548, musée d'Amsterdam), dont le paysage justifie si bien l'éloge de van Mander : « Il (Lancelot) avait un vrai talent pour peindre les ruines et d'autres sujets d'architecture, » et les *Scènes de la vie de la Vierge* (attribution, cathédrale de Tournai) renseignent plus avantageusement sur les mérites picturaux de Blondeel que les tableaux de Bruges, lesquels d'ailleurs pourraient bien n'être que des bannières corporatives. Et peut-être partagerions-nous l'opinion flatteuse de Sanderus et de Guichardin sur Lancelot, si nous connaissions les œuvres perdues de l'artiste et notamment le *Jugement dernier* commandé par le Magistrat de Blankenberghe, en 1540. Enthousiaste des nouveautés méridionales, Blondeel restait l'admirateur fervent des gloires traditionnelles. Jan Scoreel et lui furent chargés de la première restauration du polyptyque de l'Agneau. S'étant acquittés de leur tâche, « ils baisèrent dévotement le retable en plusieurs endroits. » Cette humilité n'est-elle pas l'affirmation d'une maîtrise? Blondeel mourut le 4 mars 1561, fut enterré au cimetière de Saint-Gilles où reposait Memlinc, et loué dans une belle épitaphe par le poète Édouard de Denc. Sa manière ne disparut pas avec lui, comme en témoigne au musée de Bruges un *Saint Georges* terrassant le dragon « sous les yeux de la princesse grimaçante et niaise (1). » Au même musée est un curieux tableau provenant de l'église de Dixmude : la *Naissance de la Vierge*, où l'on a voulu voir une dérivation de l'art de Lancelot. Cette opinion est démentie par certains archaïsmes; les types féminins remettent d'ailleurs en mémoire les figures de Jacob Cornelisz van Oostzanen d'Amsterdam, maître de Scoreel dans les premières années du XVIe siècle.

Le gendre de Lancelot, Pierre Pourbus l'Ancien (ou mieux Peeter-Janz Poerbus), « bon peintre de figures, compositions et portraits d'après nature (2), » naquit à Gouda (Hollande), s'installa à Bruges aux environs de la trentaine, devint membre de la Confrérie de Saint-Georges en 1540, acquit en 1543 la maîtrise dans la Gilde des peintres, fut doyen de cette corporation et mourut dans sa ville adoptive le 30 janvier 1584. Le Magistrat de Bruges recourut souvent à ses talens divers et lui commanda entre autres une carte générale à laquelle il travailla pendant plusieurs années. Aux côtés de Lancelot, il peignit des

(1) Pierre Bautier, *op. cit.*
(2) Van Mander, *Schilderboek.*

torchères décoratives et dessina des costumes pour les rhétoriciens qui participèrent à la Joyeuse entrée de Philippe II. Ces artistes universels du XVIe siècle, enivrés de science et de théorie, redevenaient à l'occasion de simples ouvriers d'art. On a perdu toute trace d'une *Légende de saint Hubert* que van Mander vit à Delft et désigne comme la création la plus importante de l'artiste. Mais Bruges a gardé, de celui que l'on a dénommé son *dernier peintre*, quelques œuvres de valeur permettant l'estimation équitable de son robuste talent. Les plus anciennes sont au musée communal et datées de 1551 : les portraits de *Jean Fernaguut* et de sa femme *Adrienne de Buuck* et un grand *Jugement dernier*. Les portraits illustrent magistralement la race brugeoise du XVIe siècle. Fernaguut a vingt-neuf ans, sa femme dix-neuf. Placides, calmes, énergiques, ils détiennent l'héritage moral des grands ancêtres peints par Memlinc et Gérard David ; de plus, la facture de ces frappantes images, lisse, mouillée, est d'un technicien raffiné.

Le *Jugement dernier*, d'un coloris peu agréable, vaut également par une science supérieure. Les graphiques de la préparation apparaissent par endroits sous les glacis légers et les ombres s'obtiennent encore au moyen de hachures; l'esprit de cette technique est strictement septentrional. Mais le modelé des corps nus, les élégances empruntées des têtes, les anatomies académiques sont d'un maître méridionalisé. Son italianisme toutefois a des accens primaticiens; on le dirait né à Fontainebleau et peut-être Pourbus, comme d'autres Flamands, a-t-il connu l'art transalpin par les maîtres italiens de la Cour de France. La belle *Vierge des Sept Douleurs* (1556, église Saint-Jacques), assise dans une niche brunâtre et vêtue d'un manteau détérioré par le temps, émeut par les accens simples qu'avait su trouver le créateur pathétique de la *Vierge des Sept Douleurs* de Notre-Dame, et Pourbus reste à la hauteur du portraitiste des Fernaguut dans les images des donateurs, Josse van Belle en merveilleuse simarre doublée de zibeline, sa femme Catherine Ylaert et leurs quatre fils. La même année — 1556 — furent peints en deux groupes, les trente et un membres de la Noble Confrérie du Saint-Sang, alignant des têtes énergiques, ornées de barbes rousses ou brunes, à côté de visages florissans un peu salis par le poil du menton rasé. Ce sont les modèles de Pourbus qu'évoquent surtout les Flamands d'à présent et l'on ren-

contre plus souvent les plantureux confrères de Peeter-Jansz dans les rues de Bruges que le saint Jean de Memlinc ou celui de Gérard David.

En 1559, Pourbus signe la grande *Cène* de Saint-Sauveur où triomphent toutes les conventions prônées par les ateliers romanistes. Hélas! l'âme flamande s'assimilait mal l'âme antique et l'idéalisme néo-platonicien de la Haute Renaissance. Ces apôtres aux toges impeccables sont bien ennuyeux; mais quelle sûreté dans les architectures et quel charme dans le paysage? Au revers de l'un des volets les quinze membres de la Confrérie du Saint-Sacrement, donateurs du triptyque, se pressent en rangées régulières, et leurs portraits sont parmi les plus vivans du maître. La *Cène* de l'église Notre-Dame (1562, restaurée en 1589 par Antoine Claeissins) n'a de vie et de relief que dans deux ou trois personnages qu'on devine peints d'après nature. En 1560, Pourbus peignait, pour la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville, les effigies (perdues) de Charles-Quint et de Philippe II; en 1561, il rompt avec la routine des têtes superposées en groupant les treize membres de la famille Berchem autour d'un clavicorde (collection du marquis de la Boëssière-Thiennes, Bruxelles) et, en 1573, il réunissait sur les volets de la *Transfiguration* de Gérard David (Notre-Dame) à gauche Anselme Boetius et ses sept fils, à droite la femme d'Anselme, Jeanne Voet et ses trois filles. Blondes, coiffées à la Marie Stuart, la poitrine chargée de chaînes d'or, les dames Voet n'ont plus l'immatérialité des patriciennes peintes par Memlinc : elles gardent leur coquetterie. Dans la partie centrale de son *Adoration des Bergers* de Notre-Dame (1574), le peintre ne se dégage pas de l'académisme de ses *Cènes;* mais si son saint Joseph pose comme un modèle salarié, les donateurs, — sire Josse de Damhoudere, sa femme Louise de Chantraine, leurs fils et filles, — sont du meilleur Pourbus. Car le portraitiste ne craint pas de rivaux, et plus d'une de ses œuvres enrichit encore indûment les catalogues d'Antonio Moro, d'Adrien et Guillaume Key, d'autres contemporains notoires. Un beau portrait d'Adrien Key entré depuis peu au musée de Bruges ne fait pas passer le couple Fernaguut au second plan. Pourbus habitait à Bruges une grande maison appelée *Rome*, et il n'était pas possible de voir atelier plus beau et plus confortable, déclare van Mander. On y enseignait la vieille pratique flamande; pour la composition, on y recomman-

dait, comme chez Lombard à Liège, la rigueur et la *furia* romaines. L'italianisme romantique des van Orley, des Gossart, de van Coninxloo, des van Clève s'acheminait vers le romantisme intégral des Floris. Le « dernier peintre de Bruges » eut pour élèves son fils François Pourbus Ier, Antoine Claeissins et Hubin Boven. François Pourbus Ier fit une belle carrière à Anvers et eut un fils, le célèbre Franz Pourbus II, lequel était peintre en titre de Vincent de Gonzague, duc de Mantoue, lorsque que Pierre-Paul Rubens, engagé à la même Cour, débuta modestement à ses côtés.

***

Pourbus fut bien le dernier peintre de Bruges, car la médiocre dynastie de Claeissins s'attarde avec un provincialisme persistant aux formules de la vieille école (1). L'ancêtre fut Pierre Claeissins, peintre et enlumineur, maître en 1529, mort avant 1576, élève, croit-on, de Gérard David. Aucune de ses œuvres n'est connue et peut-être Pierre II et Antoine Claeissins passent-ils à tort pour ses fils. Pierre II, peintre de la ville de 1594 à 1621, fut cartographe, peintre de bannières, polychromeur d'édifices; en cette dernière qualité, il dirigea la peinture et la dorure des croix, faîte et girouette de Saint-Sauveur. Que penser de ses peintures? Pas grand bien.

Sa *Résurrection* de Saint-Sauveur (1585) est froide, violente et criarde; Pourbus l'aurait jugée sans indulgence, malgré les centurions habillés par un archéologue. Sa *Notre-Dame de l'Arbre-Sec* de l'Hôpital de la Poterie (1608) peut faire la joie d'un folkloriste avec son étoffage d'*ex-voto*, ses figurines d'éclopés et d'exorcisés. La Vierge rappelle de loin Gérard David, tandis qu'un *Ecce Homo* de Saint-Sauveur semble d'un pasticheur d'Antonello de Messine. Le portraitiste a du mérite et quelques-uns des patriciens de la *Convention de Tournai* (1584, musée communal) ne pâliraient pas trop à côté de ceux de Pourbus. — Antoine Claeissins se forma chez Pourbus, devint peintre officiel de la ville et mourut probablement le 18 janvier 1615. « Peintre de grand style, » dit M. von Wurzbach. L'éloge est démesuré. La *Cène* de l'église Saint-Gilles (vers 1593) n'est qu'un décalque indigent des *Cènes*, acadé-

(1) Cf. James Weale. *A family of flamisch painters. Burlington Magazine*, juillet 1911.

miques mais robustes, de Pourbus. L'empreinte de Pourbus est nette aussi dans les tableaux du musée communal : le *Maeltyt van der beionyc* commémorant l'entrée en fonctions d'un échevin et d'un clerc de la Trésorerie, et dans l'allégorie *Mars foulant aux pieds l'ignorance* (1605) où les muses vaguement primaticiennes se découpent sur une sèche reproduction du Minnewater, de Saint-Sauveur et du Beffroi. Les œuvres les plus archaïsantes d'Antoine Claeissins sont les plus défendables : le triptyque de Notre-Dame (1584) avec une grave Madone, à qui l'Enfant taquine gentiment le menton, et la *Vierge adorée par saint Bernard* (Saint-Sauveur), peinture probe, d'une polychromie anémiée et d'un gothicisme persuasif. — Aucune peinture n'existe à Bruges de Gillis, frère d'Antoine et de Pierre II, et qui fut peintre d'Alexandre Farnèse, de l'archiduc Ernest et des gouverneurs Albert et Isabelle.

Dans la galerie de ces Brugeois un peu fossiles, Jan van der Straet, illustre sous les divers noms de Stradanus, Stradano, della Strada, est une sorte d'enfant prodigue, qui mourut octogénaire et ne revit point le bercail. Né à Bruges en 1523, maître à Anvers en 1545, il vécut à Lyon, à Venise, à Rome, où il fut parmi les ordonnateurs du catafalque de Michel-Ange, à Florence, qui vit sa fortune, son amitié avec Vasari, sa mort enfin, survenue dans la quatre-vingt-quatrième année. Ses cartons de tapisserie justifient sa gloire et son tombeau de l'*Annunziata*. Sa peinture collige les pires maniérismes des successeurs de Buonarroti. Dans le triptyque qu'on lui attribue à l'église Saint-Sauveur (*Présentation*, *Naissance* et *Mariage de Marie*) l'académisme des architectures, des types féminins, des vêtemens dépasse tout l'effort des romanisans dans ce genre. Stradanus est plus catholique que le pape. Et quel amour agressif des couleurs enténébrées ! Les temps sont proches où les imitateurs du Caravage vont se complaire aux effets de soupiraux. Une peinture de Notre-Dame est mise au compte du terrible vériste : *les Disciples d'Emmaüs*. Mais l'œuvre est bien pondérée ; le Christ est d'un calme tout septentrional et, si la nature-morte était plus truculente, on croirait à un pastiche d'un des nombreux suiveurs flamands et hollandais de l'Amerighi.

Il y a toujours des peintres à Bruges au XVIIe siècle et Jacques van Oost, si inégal, si influençable soit-il, est un peintre de valeur. Né à Bruges en février 1601, maître en 1621, il fit le

voyage d'Italie, resta cinq ans à Rome, rentra en 1629 à Bruges, où il mourut, en 1671, n'ayant pas chômé un instant. Partout on rencontre ses grandes toiles décoratives, fortement colorées, d'ordonnance peu originale, souvent d'excellente pratique. A Notre-Dame, deux tableaux de maturité le disent fidèle à ses admirations italiennes : une excellente *Vocation de saint Mathieu* (1640), d'allure caravagesque avec une élégante figure de jeune spadassin en clair pourpoint au premier plan et quelques gracieux portraits féminins, et une très harmonieuse *Adoration de la Vierge* (1648) disposée en sainte conversation vénitienne, avec des opulences colorées et dorées prises à Véronèse. Nombreuses d'autre part sont les toiles où van Oost se borne à copier ou à interpréter Rubens (*Saint François recevant les stigmates* à Saint-Gilles ; *Têtes de saint Jean et de saint Paul* au maître-autel de Saint-Sauveur; *Vierge allaitant* au musée des Hospices, etc.), ou à imiter van Dyck (*Miracle de saint Antoine, Jésus montrant les Instrumens de la Passion* à Saint-Sauveur; *Christ en Croix* au couvent des Sœurs noires, etc.). Livré à ses propres inspirations, il perd toute fermeté de style et tombe dans le pire pathos comme avec son *Christ triomphant de la Mort et de l'Enfer* de Saint-Sauveur. Le charmant tableau du Béguinage : *Sainte Élisabeth au pied du Crucifix*, est de la fin de sa carrière; il y revient à ses amours vénitiennes, silhouette des personnages véronésiens dans le fond et replace au premier plan, mais debout, le jeune homme en pourpoint de la *Vocation de saint Mathieu*.

Bruges regorge de portraits de van Oost, personnages moroses vêtus de noir (les meilleurs sont au musée communal et au musée des Hospices) et la liste est d'autant plus longue qu'elle s'augmente sans doute d'œuvres de van Oost le Jeune, passées au compte paternel. Jacques van Oost II (1639-1713) vécut plusieurs années à Rome et séjourna pendant quarante ans à Lille; compositeur baroque (sa *Sainte Marthe* de Notre-Dame nous fixe à cet égard), il fut portraitiste de talent, non sans affinité avec van Dyck.

Bruges a gardé du XVIIe siècle quantité de grandes toiles ronflantes, peintes par les satellites de Rubens : Crayer, G. Seghers, van Hoeck, Érasme Quellyn, les frères Herregouts (l'un des deux mourut à Bruges), Liemakere, Backereel. La charmante *Assomption* de Boyermans (1676, église du Béguinage) séduit

par la grâce de sa Vierge aux vêtemens roses pailletés d'argent. Le goût des Brugeois pour la peinture est toujours grand au XVIIIe siècle. Mathias de Visch, de Deyster, Garremyn composent le petit groupe des peintres locaux, très féconds et qui remplissent les places restées vides dans les églises. Garremyn passa pour un aigle. A soixante-dix-neuf ans, il épousa une jeune fille qui en avait vingt-quatre; ses peintures de l'église Saint-Gilles (*Rachat des esclaves par les Frères trinitaires*) sont des turqueries pittoresques; la mort ne le surprit qu'à quatre-vingt-sept ans. D'énormes et agréables peintures du dernier des van Orley décorent le transept de Saint-Sauveur (1725, *Scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament*). Elles servirent de cartons aux derniers lisseurs de Bruxelles, et ces tapisseries rehaussent d'une incomparable parure le chœur de la cathédrale aux fêtes solennelles.

Et voici qu'à l'aurore de l'âge contemporain apparaît la silhouette sympathique et désuète de Jos.-Benoît Suvée, directeur de l'Académie de France à Rome. Né à Bruges, le 3 janvier 1742, il se forma chez Mathias de Visch, se perfectionna à Paris, chez Bachelier et obtint le prix de Rome en 1771 contre Louis David. A la nouvelle du triomphe, Bruges la vieille ville des peintres, illumina. Vingt-sept voitures, un char de la Renommée, des musiques, toute une cavalcade allèrent cueillir le vainqueur aux abords de la cité; après quoi, il y eut réception à l'Hôtel de Ville, remise à Suvée de deux flambeaux d'argent et banquet de cent vingt couverts. Revenu à Paris, après un premier séjour à Rome, l'artiste fut nommé peintre du Roi, puis emprisonné par la Terreur, ce qui lui permit de peindre l'unique portrait existant d'André Chénier (25 juillet 1794) et quelques autres effigies de condamnés, « dont la possession devait répandre un *baume* consolateur sur une femme ou des enfans à la veille d'être séparés pour jamais de l'objet de leur tendresse. » Libéré, nommé directeur de l'Académie de France à Rome, il installa l'école dans la villa Médicis et « dépensa généreusement sa fortune pour les réparations et embellissemens du palais. » Cet homme sensible mourut à Rome, le 9 février 1807. Le tableau du maître-autel de Saint-Walburge, à Bruges, est son œuvre. On jurerait de loin un tableau dans la mauvaise manière jaunâtre de van Oost le Vieux. Aussi Alfred Michiels y retrouve-t-il quelques souvenirs de la palette flamande. « Le soldat terrifié de l'avant-

plan est un mannequin d'atelier davidien. Au musée des Hospices est un *Christ mort* de Suvée, pénible étude d'amphithéâtre. Le panégyrique de ce parfait pédagogue tient en ces deux lignes d'un biographe ironique : « Il était passionné pour Rubens qui se trouvait, relativement à lui, aux extrémités opposées de l'art. »

***

Nous avons souvent brusqué notre pèlerinage en désignant avec une brièveté hâtive les autels les plus justement fleuris. Mais que désirons-nous, sinon raviver des émotions chez ceux qui ont vu Bruges ou éveiller chez les autres le désir de connaître la ville et ses peintres? L'intelligence complète de Memlinc ne s'acquiert que par la vue de la mystique cité flamande. Mais van Eyck, van der Goes, Gérard David, Blondeel, Pourbus s'incorporent tous à cette cité où le disparate des édifices, la grâce des pignons en deuil, l'élan sans repos des tours et des clochers, l'adorable chaos des toits vermillon, les nappes dormantes des canaux, les murailles et les dômes de verdure se confondent et s'accordent en une vision idéale. Le temps a écrit ici, dans le « grand catéchisme du silence, » une inoubliable leçon d'éclectisme, d'un éclectisme qui s'épure et s'unifie dans le charme d'une beauté conforme aux êtres et à leurs penchans intimes. Le génie des maîtres palpite dans l'air brugeois. Et c'est pourquoi il faut rêver devant le pieux retable du Minnewater au soir tombant...

FIERENS-GEVAERT.

LA CONDITION DES SALARIÉS AGRICOLES

ET

L'EXODE RURAL

Tout le monde a entendu dire que nos campagnes se dépeuplaient. Cette affirmation comporte à coup sûr des commentaires, des explications détaillées, et des restrictions prudentes; elle correspond toutefois à une réalité. Parmi les causes assignées à ce phénomène, il en est une que l'on doit signaler et étudier pour en discuter la valeur. Il s'agit de l'insuffisance des salaires et de la nourriture du personnel des fermes, de la durée excessive des travaux journaliers, du défaut de bien-être et d'hygiène, du chômage; il s'agit, en un mot, de la condition misérable de ce que l'on nomme avec plus d'audace que de vérité, le prolétariat rural.

Telle serait la cause de la dépopulation des campagnes. L'alcoolisme lui-même, avec les déchéances qu'il entraîne et ses terribles dangers, apparaîtrait comme la conséquence nécessaire de l'état de misère dans lequel les salariés agricoles auraient été maintenus jusqu'ici par le patron qui les « exploite. » Et, pour guérir tous ces maux, que faudrait-il, sinon adopter les conclusions socialistes et collectivistes, confisquer la terre entre les mains de ceux qui la détiennent sans la cultiver eux-mêmes, supprimer l'employeur dont le profit n'est qu'un prélèvement abusif opéré sur le produit d'un travail payé moins qu'il ne vaut?

On voit quelle est la portée du problème posé.

La condition du travailleur salarié serait-elle restée misé-

rable dans nos campagnes; l'insuffisance des rémunérations et du bien-être est-elle bien la conséquence du régime du salariat et d'une injuste répartition des richesses produites; cette situation, enfin, a-t-elle réellement provoqué l'exode rural?

Nous voudrions examiner ces questions et demander à l'étude seule des réalités les réponses qu'elles comportent.

LA CONDITION DU SALARIÉ RURAL

L'Administration de l'Agriculture vient de publier précisément les résultats d'une enquête (1) sur cette question. Il ne s'agit pas d'une étude superficielle confiée à des employés de mairie, ou à des fonctionnaires incompétens désireux d'achever à la hâte une besogne fastidieuse. Les hommes qui ont fourni ces renseignemens précis et sincères connaissent parfaitement chaque département et chaque région : ce sont les professeurs d'agriculture. Un long séjour, des tournées fréquentes dans toutes les communes de leurs circonscriptions, et l'étude journalière des faits, les ont admirablement préparés à ces recherches. Les conclusions qu'ils nous soumettent ont donc une sérieuse valeur.

Une première constatation du plus haut intérêt se rapporte à la rémunération du salarié. Nulle part on n'a constaté une baisse; partout, au contraire, la hausse est marquée. A cet égard, une affirmation a moins de valeur qu'une statistique précise. Nous citons ci-dessous les chiffres fournis par le professeur d'agriculture de la Haute-Vienne :

		Salaires annuels. (Nourris et logés.)	
		1910 (2). francs.	1892. francs.
Garçons	12 à 16 ans	205	95
	16 à 20 ans	324	200
Hommes adultes		414	300
Fillettes de 12 à 16 ans		136	80
Servantes	16 à 20 ans	210	100
	Adultes	235	120

(1) Ministère de l'Agriculture. Enquête sur les salaires agricoles. Paris, Imprimerie Nationale, 1912.

(2) Ces chiffres sont la moyenne des dix-sept questionnaires provenant des divers points du département. Malgré leur augmentation depuis vingt ans, ces salaires sont jugés encore insuffisans, surtout en ce qui concerne les journaliers ruraux.

		Salaires journaliers. 1910. fr. c.	1892. fr. c.
Hommes (nourris).	Hiver	1 48	1 09
	Belle saison	2 16	1 67
	Fauchage et moisson	3 46	—
Femmes (nourries).	Hiver	0 82	0 58
	Belle saison	1 12	0 87
	Fauchage et moisson	1 63	—
Hommes (non nourris) (1).	Hiver	2 13	1 68
	Belle saison	2 92	2 46
	Fauchage et moisson (2)	4 33	—
Femmes (non nourries).	Hiver	1 25	1 05
	Belle saison	1 64	1 38
	Fauchage et moisson	2 19	—

Ainsi, les gages annuels des salariés ruraux ont augmenté en moyenne de 70 pour 100, durant la période 1892-1910, en dépit de la crise agricole qui avait réduit à la fois les bénéfices du patron agricole et le revenu du propriétaire foncier.

Il ne s'agit pas d'un fait isolé ou spécial à un département. Dans la monographie relative au Morbihan, nous voyons que les gages des divers domestiques se sont accrus de 93 pour 100, entre 1896 et 1910 (3). A l'autre extrémité de la France, dans les Hautes-Pyrénées, la rémunération annuelle des domestiques a varié de la façon suivante, depuis 1892 jusqu'à 1910 :

	1892. francs.	1910. francs.
Domestiques hommes	191	317
Servantes	130	185
Jeunes serviteurs	193	295

La hausse ressort en moyenne à 54 pour 100. Durant la même période, en revanche, le loyer du sol *diminuait* de 15 pour 100. Dans une partie du département de l'Yonne, la hausse des salaires et des gages aurait varié de 30 à 40 pour 100 depuis dix ans. Dans l'Isère, le professeur d'agriculture a relevé les augmentations des gages donnés aux pupilles de l'Assistance publique par les cultivateurs chez lesquels ils sont placés. Ces

(1) De plus en plus la tendance est de nourrir les journaliers souvent logés loin de l'exploitation. Même non nourris, les journaliers reçoivent un supplément de vin pendant la fauche et la moisson.

(2) En moyenne du 15 juin au 15 août.

(3) Enquête sur les salaires : *le Morbihan*, p. 284.

augmentations sont considérables entre 1896 et 1910. Ce phénomène est d'ailleurs général et il a été observé depuis fort longtemps. L'élévation des salaires ruraux fut particulièrement notable entre 1850 et 1870 ; elle est ensuite moins rapide, mais continue et marquée jusqu'en 1900. Durant les premières années du XXe siècle nous venons de voir qu'elle était signalée dans des régions nombreuses, très différentes, et très éloignées les unes des autres. Nier l'amélioration graduelle de la condition matérielle du travailleur rural, c'est donc nier l'évidence ou se refuser à constater les faits les mieux établis.

Les adversaires du salariat et du régime de la propriété privée font observer, il est vrai, que la hausse des salaires est plus apparente que réelle, parce que le prix des denrées et notamment des denrées alimentaires s'élève rapidement depuis quelques années. Deux observations enlèvent à cette critique la valeur qu'on serait tenté de lui attribuer. En premier lieu, un grand nombre de salariés agricoles, les journaliers surtout, sont en même temps propriétaires et cultivateurs. Qu'ils consomment en nature le produit de leurs terres ou qu'ils le portent sur le marché, le résultat économique et financier reste le même. Dans la première hypothèse, ils ne souffrent pas d'une hausse puisqu'ils produisent eux-mêmes et n'achètent pas; dans le second cas, l'élévation du prix de vente de leurs denrées compense l'augmentation de valeur marchande des produits qu'ils achètent. Or, le nombre des « journaliers-propriétaires » reste considérable dans notre pays. La plupart des monographies publiées par le Ministère de l'Agriculture signalent le fait et même le précisent avec des chiffres. Ainsi, dans l'Isère, on relève l'existence de *12 700* journaliers propriétaires contre *5 600* ouvriers non-propriétaires. Dans l'Indre-et-Loire on compte *6 140* propriétaires et *4 600* journaliers sans propriétés. Dans la Côte-d'Or, le nombre des premiers l'emporte également sur celui des seconds. La proportion est de deux à un. La Savoie et la Haute-Savoie comptent beaucoup de petits propriétaires, qui travaillent à la journée. Leur nombre serait *dix* fois plus considérable que celui des travailleurs salariés ne possédant pas de terres ! Sans doute on pourrait citer des régions moins favorisées à cet égard, surtout dans l'Ouest. En somme, pour la France entière, on avait relevé, vers 1892, le nombre des

journaliers propriétaires : il s'élevait à *588 000* contre *621 000* non-propriétaires. On peut dire sans exagération qu'un ouvrier rural sur deux produit en partie ce qu'il consomme, ou vend des denrées agricoles. L'influence de la hausse récente des produits du sol n'exerce donc pas l'influence fâcheuse que des observateurs superficiels ont signalée naguère. Cette influence est en tout cas visiblement modifiée et atténuée.

Il y a plus à dire. Dans un certain nombre de départemens les journaliers sont nourris par le cultivateur qui les emploie. « L'ouvrier vit à la table commune, » dit le professeur d'agriculture de la Savoie. — « Les journaliers et les femmes nourris à la ferme reçoivent une nourriture excellente, » déclare l'auteur de la monographie relative au Tarn-et-Garonne. — Dans la Vendée, le journalier est le plus souvent nourri, et dans la Vienne, il mange d'ordinaire à la table du maître. C'est ce que l'on constate encore dans les Vosges, dans l'Ain, etc., etc. Sans doute, le patron ne supporte pas toujours la charge de la nourriture et par suite de la hausse des denrées alimentaires, mais on voit que pour le journalier lui-même cette « cherté » se trouve encore limitée et atténuée.

Les journaliers non-propriétaires sont en outre très souvent locataires d'un jardin ou d'un petit champ, dans lequel ils peuvent récolter les légumes nécessaires à leur consommation. Personne enfin ne doit oublier que les salariés ruraux ne sont pas représentés uniquement par des ouvriers, mais surtout par des domestiques.

On en comptait *1 832 000* en 1892, contre *1 210 000* ouvriers. Cette proportion varie assurément avec chaque région, mais la supériorité numérique du premier groupe est incontestable. Les enquêtes récentes auxquelles nous nous référons mettent ce fait en évidence. Or, le domestique et la servante de ferme sont presque toujours nourris, logés, et même blanchis par l'employeur. Ce dernier supporte donc *seul* le sacrifice correspondant à l'élévation du prix des denrées. Quelles sont maintenant les conditions dans lesquelles la nourriture du personnel se trouve assurée? Ce point est un des plus intéressans à bien connaître, car les légendes relatives à l'« exploitation » du salarié par le patron trouvent là leur meilleure réfutation. *Partout*, en effet, les professeurs départementaux d'agricul-

ture marquent la situation du même trait. Nous citons au hasard :

« Les domestiques et servantes se trouvent en général dans d'excellentes conditions d'alimentation. Ils sont considérés comme membres de la famille par les agriculteurs travaillant eux-mêmes leurs biens ou par les métayers. Il est très rare qu'un domestique se plaigne à ce point de vue de ses maîtres. » (Tarn.) « Les domestiques et servantes mangent à la même table et ont la même nourriture que leurs patrons. » (Hautes-Alpes.) « Les domestiques et servantes sont toujours nourris, couchés et blanchis. D'une manière générale, la nourriture des domestiques est la même que celle du propriétaire ou du fermier de l'exploitation. » (Finistère.) « Sauf dans les châteaux et chez quelques familles où les propriétaires se tiennent à l'écart de leur personnel, les domestiques sont, à peu près partout, nourris à la table des maîtres. Ils sont servis dans les mêmes conditions. » (Hautes-Pyrénées.) « Dans toutes les exploitations de moyenne et de petite culture, le personnel fixe est nourri à la table du maître. Il n'y a d'exceptions que pour les grandes exploitations où le personnel nombreux est nourri à part. Dans tous les cas, la nourriture des salariés agricoles (domestiques à gages ou journaliers) comporte de la viande au moins six jours par semaine; il en est servi une ou deux fois par jour, suivant les exigences des travaux de la saison et la durée de la journée de travail. Les légumes variés sont en abondance... » (Aube.)

Cette dernière citation vise la qualité de la nourriture en même temps que le caractère tout patriarcal des relations entre employés et employeurs.

Ce qu'il faut noter précisément, c'est ce dernier trait. Patron et salarié partagent la bonne et la mauvaise fortune qui résulte des conditions générales de la production et du développement de la richesse. Ainsi l'auteur de la monographie de la Corrèze déclare très clairement : « En général, les rapports entre maîtres et domestiques sont excellens. Presque toujours, ces derniers sont traités comme les membres de la famille. Les repas se prennent en commun, et le menu reste le même pour tous. Ce menu, sauf pendant la période des grands travaux, laisse fort à désirer, mais les salariés, n'étant pas plus mal partagés à ce point de vue que la grande majorité de ceux qui les emploient, supportent sans trop de récriminations ces conditions d'existence un peu dures. »

D'ailleurs, presque partout, la nourriture est abondante et de bonne qualité.

Dans une région montagneuse et relativement pauvre, le Cantal, voici ce que l'enquête a relevé au sujet de l'alimentation :

« Les conditions d'existence des salariés sont en général les mêmes que celles du fermier et du propriétaire exploitant ; *ils vivent comme lui*, et la nourriture est presque toujours saine, substantielle et abondante. Ordinairement, à chaque repas, le menu se compose de soupe, d'un plat de viande ou de légumes et de fromage. Pendant les grands travaux, on donne de la viande tous les jours... »

Ailleurs, lorsque la terre refuse de porter les récoltes abondantes qui donnent la richesse, le sort du salarié devient douloureux.

« Les salariés agricoles ne vivent pas ; ils végètent. » Voilà ce que dit l'auteur de la monographie relative à la Lozère ; mais il ajoute aussitôt : « *Les salariés partagent la table du maître.* » C'est donc bien l'insuffisance de la production et non pas la « rapacité patronale » qui abaisse la condition du salarié. A cet égard, la vérité économique a été marquée d'un trait précis par l'auteur de l'étude relative à la Garonne : « Il est à remarquer, dit-il, que les salaires sont sensiblement plus élevés dans la région de culture intensive que dans le reste du département. L'exploitation raisonnée, méthodique du sol, *donnant lieu à une augmentation de produits*, permet de mieux rétribuer la main-d'œuvre. Le relèvement du salaire est ainsi intimement lié au développement de l'instruction technique des employeurs. »

Rien de plus juste. Il faudrait simplement compléter cette observation en ajoutant que l'abondance des capitaux de culture joue le même rôle, et que leur insuffisance encore trop générale s'oppose aux progrès de la richesse, progrès si intimement liés dans nos campagnes au relèvement de la condition du salarié.

On a signalé dernièrement les inconvéniens ou les dangers que présentent les logemens réservés aux domestiques de ferme. « Non seulement, a-t-on dit, les salariés de la ferme n'ont pas d'intérieur, de chez-eux, mais ils sont couchés dans des écuries, dans des étables, dans des granges, dans des fournils, dans des

greniers, ne pouvant trouver un abri chaud qu'à l'auberge voisine... »

Ces plaintes sont en partie fondées, mais les commentaires utiles expliquent cette situation, qui d'ailleurs s'améliore de jour en jour.

Ainsi dans la Thiérache, les domestiques sont logés, il est vrai, à l'écurie et à l'étable, « mais leurs lits sont bien conditionnés, » et, comme ils doivent eux-mêmes s'occuper de leur literie, *ils peuvent, s'ils le veulent, la tenir proprement!* Il est aisé, enfin, de citer des exemples qui prouvent que le logement assuré aux domestiques n'est point aussi malsain qu'on le prétend. « Dans la Champagne agricole, dit le rapporteur, les domestiques et les servantes sont très bien nourris, et *le couchage ne laisse rien à désirer.* »

Combien est grande la différence entre le sombre tableau tracé par les partisans des doctrines de bouleversement ou de haine, et la description suivante que fait l'auteur d'une note relative à la Meuse :

« Les domestiques sont généralement traités comme s'ils faisaient partie de la famille; ils participent à toutes les réjouissances et sont plutôt considérés comme des collaborateurs. D'ailleurs, dans nombre de cas, il serait bien téméraire de chercher quel est le plus heureux, ou du domestique, qui peut faire des économies sur son salaire, ou du petit cultivateur, qui, péniblement, réussit à « mettre les deux bouts ensemble. »

« Sauf dans la Woëvre, où la plupart couchent dans une alcôve située dans l'écurie même, les commis de culture sont logés dans une chambre propre avec un lit confortable. Il n'y a d'exception à cette règle que pour ceux d'entre eux qui sont préposés à la surveillance des animaux ou lorsque l'exiguïté du logement ne permet pas de faire ainsi.

« En résumé, les domestiques ne sont généralement pas considérés comme appartenant à une classe inférieure, et leur situation sociale diffère peu de celle du petit cultivateur. »

Partout, les servantes de ferme sont mieux traitées que les hommes et sont logées dans la maison du maître. Ce dernier ne jouit pas, le plus souvent, d'un bien-être supérieur à celui que ses employés jugent insuffisant, et, à ce point de vue, la pau-

vreté du milieu économique exerce l'influence que nous avons déjà notée à propos de l'alimentation.

Les faits douloureux signalés avec fracas restent rares ; leur valeur sociale a été exagérée ; ils ne comportent comme conclusion, que la critique de la pauvreté générale et la condamnation de la stérilité relative du territoire agricole.

Qui donc ignore les inconvéniens de l'une et les conséquences fâcheuses de l'autre ? Il faut avoir l'âme d'un doctrinaire bien farouche pour accuser à ce propos l'égoïsme capitaliste ou la rapacité bourgeoise !

Le chômage est encore une des épreuves qui rendraient douloureuse autant que misérable la condition du salarié rural. Le travail lui-même serait impossible et manquerait aux plus courageux. Eh bien ! cette question redoutable ne se pose même pas en ce qui concerne les domestiques, toujours régulièrement payés et nourris. Elle n'offre pas le même caractère de gravité pour les journaliers *propriétaires*, qui trouvent chez eux l'emploi utile de leurs forces. Ailleurs, le chômage est la conséquence des intempéries et non pas de l'organisation sociale. C'est ce que l'on observe dans les régions montagneuses. D'ailleurs, là où le cultivateur a besoin de ses auxiliaires salariés, il s'efforce de leur assurer un travail régulier, même en hiver, pour conserver la main-d'œuvre indispensable durant la période des grands travaux. Souvent les ouvriers sont occupés en dehors des champs au moment où la culture ne réclame pas leurs bras. Ainsi, dans la monographie relative aux *Deux-Sèvres*, nous trouvons cette note caractéristique : « En ce qui concerne les ouvriers agricoles proprement dits, *le chômage n'existe pour ainsi dire pas ;* pendant les deux ou trois mois d'hiver, durant lesquels ils ne sont pas occupés dans les champs, ils trouvent des occupations diverses, le plus souvent à la tâche, sur les chemins pour les communes, en coupant les haies, en arrachant des arbres, etc. » « Dans les Ardennes, dit le professeur d'agriculture, la période de chômage comprend les mois de décembre, janvier, février; mais elle n'est cependant pas de trois mois, car cette saison est en partie utilisée pour les battages. Les ouvriers profitent de cette période pour faire leur bois, couper leurs osiers. Si l'ouvrier voulait bien, il trouverait de la besogne tout l'hiver *au bois*. A l'heure actuelle, une coupe de bois de grande ou

moyenne étendue ne peut plus être exploitée ici que par des Belges... Si bien qu'on peut dire que les bons ouvriers, ceux qui ont la ferme volonté de travailler, trouvent toujours à le faire et *ne sont pour ainsi dire jamais exposés au chômage.* » Voilà qui est précis. On remarquera l'allusion faite au travail dans les bois. La forêt ne rend pas seulement mille services, en conservant l'humidité, en régularisant le régime des eaux, en fixant la terre sur les pentes qui se dégradent sans son aide précieuse; la forêt fournit encore du travail à l'époque où cessent les besognes ordinaires dans les champs.

Le rôle social de l'arbre n'est pas moins intéressant et utile que son rôle agricole et physique. Les preuves abondent qui nous sont fournies par quelques notes des rédacteurs de l'enquête récente. — « Tous les journaliers qui ne trouvent pas à s'employer d'une façon constante dans les fermes travaillent, durant la mauvaise saison, aux exploitations de *bois*, ou comme carriers. » (Allier.) — « Le chômage de l'ouvrier agricole est inconnu dans les diverses régions agricoles du département de l'Aisne. Ce n'est que tout à fait exceptionnellement, lorsqu'une abondante couche de neige rend tout travail impossible au dehors, que l'ouvrier est contraint au chômage. D'autre part, *les forêts* assez nombreuses et étendues qui couvrent le département, assurent un travail pendant l'hiver à tous les ouvriers qui ne sont pas employés par la culture proprement dite. » — « Pas de chômage sauf durant les temps de neige. Les ouvriers agricoles, pendant l'hiver, trouvent à exécuter des terrassemens, ou enfin travaillent dans les coupes de *bois* et en particulier en Sologne. » (Cher.) — « Dans les régions boisées (Montagne Noire), les ouvriers n'ont pas à souffrir du chômage. En hiver, ils sont occupés à l'exploitation des coupes de *bois* et ne sont pas toujours assez nombreux. » (Tarn.)

Quand l'organisation du travail rural n'est pas complétée et améliorée par la présence des forêts, certaines industries familiales viennent encore prévenir ou atténuer les souffrances. C'est ce qui se passe dans le Jura et dans le Doubs.

Enfin, il nous reste à parler de la durée du travail. C'est le soleil, le beau et le mauvais temps, la saison et la nature des opérations culturales qui la fixent, car, en dépit de toute doctrine, la nature des choses gouverne souverainement l'industrie

agricole et ses agens. La note suivante qui se rapporte à l'Ille-et-Vilaine donne bien cette impression de nécessité et résume les faits suivans :

« La durée de la journée de travail ne varie guère d'une région à l'autre; elle n'est du reste bien réglée nulle part ; elle dépend avant tout de l'urgence des travaux à exécuter, de la durée du jour, du temps plus ou moins favorable. Très courte en hiver (de huit heures du matin à quatre ou cinq heures du soir), elle peut aller, pendant les grands travaux d'été, de quatre à cinq heures du matin à sept ou huit heures du soir. Elle varie donc entre huit et seize heures. Elle est en moyenne plus longue pour les domestiques que pour les journaliers, car les premiers doivent, même en hiver, se lever de bonne heure pour donner les soins aux animaux. C'est surtout aux environs des villes, dans les fermes pratiquant la vente du lait en nature, que la journée est longue.

« Elle est du reste toujours coupée, pour les hommes surtout, par de nombreux repos : d'abord pour prendre les repas ou collations (quatre ou cinq fois par jour), puis de temps en temps, pour boire un coup de cidre ; en été, il y a un long repos d'une heure ou deux pour dormir après le repas de midi (« mérienne » ou « mériennée »). »

Ces détails familiers sont notés à peu près partout. Dans le Midi, et notamment dans le Midi viticole, la durée de la journée de travail est réduite. Il est rare qu'elle excède huit heures, parfois elle ne dépasse pas six heures. Quand le journalier demeure loin de l'exploitation où il travaille, le temps nécessaire pour s'y rendre le matin est compté dans le nombre d'heures prévu. Tous ces faits ne comportent aucun commentaire spécial et ne justifient nullement des récriminations ou des plaintes. Le patron rural travaille d'ordinaire aux côtés de son auxiliaire salarié, qui partage, nous l'avons vu, ses repas et vit de sa vie. Il serait singulièrement dangereux de vouloir régler le travail des champs ; les exigences de l'employeur sont simplement commandées par la nature même des travaux.

Nous venons de passer en revue dans un ordre logique toutes les questions qui se rattachent à la condition du salarié rural. Les faits observés et les transformations économiques notées par les esprits les plus sincères ne nous révèlent

nullement une situation douloureuse marquée par l'irrémédiable infériorité sociale et économique du travailleur manuel. Partout le progrès est visible, partout s'améliore rapidement la situation matérielle de l'employé. Ce dernier partage le sort de son patron; leur condition commune s'élève à mesure que la richesse produite grandit elle-même.

La rémunération et le bien-être de l'auxiliaire salarié restent étroitement liés aux progrès techniques accomplis, au développement de l'épargne productive appliquée à l'œuvre agricole. Le patron ne s'enrichit pas à côté du salarié appauvri et dépouillé; la hausse même des denrées alimentaires constitue une charge imprévue que l'employeur supporte au moment où il en profite. En un mot, les réalités observées ne justifient ni les indignations des révoltés, ni les colères des impatiens; elles nous apprennent simplement que les transformations sociales s'accomplissent avec lenteur, et qu'en cette matière, la nature ne procède pas par bonds. Vivre, c'est attendre.

LA CONDITION DES OUVRIERS AGRICOLES ET L'EXODE RURAL

A ces conclusions optimistes nos contradicteurs auraient le droit d'opposer un fait dont nous ne songeons à nier ni la réalité, ni la gravité. Il s'agit du mouvement continu, de la poussée presque irrésistible qui paraît entraîner la population agricole, loin des campagnes dépeuplées. Comment peut-on, en effet, concilier le phénomène de l'exode rural avec l'amélioration, soi-disant observée et de plus en plus marquée, de la condition des travailleurs manuels? Le contraste est étrange et la contradiction paraît visible : le personnel salarié abandonne-t-il donc les campagnes au moment même où il reçoit des satisfactions si longtemps désirées, si impatiemment attendues?

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de discerner les causes de l'exode rural et d'en observer soigneusement les modalités si différentes les unes des autres selon les régions.

Tout d'abord, notons que si l'enquête agricole récente signale *partout* une diminution du nombre des salariés ruraux, elle assigne à ce phénomène une première cause générale : c'est l'abaissement de la *natalité*. Ce mal si grave, et cette déchéance

volontaire si redoutable sont constatés d'un bout à l'autre de la France. La réduction absolue de l'effectif du personnel salarié est donc, avant tout, la conséquence de ce phénomène démographique. Ni la médiocrité des salaires, ni l'insuffisance du bien-être général n'ont entraîné cette décroissance du nombre des naissances. La preuve est faite : la natalité est d'autant plus faible et diminue d'autant plus rapidement que la richesse est plus grande et plus également répartie ! Ceci est vrai d'ailleurs à l'étranger comme en France.

Une autre cause de la réduction du personnel salarié mérite une mention spéciale; elle marque, en effet, une évolution sociale du plus puissant intérêt. L'ouvrier rural tend à devenir propriétaire et chef de culture, à conquérir ainsi son indépendance, à conserver pour lui seul le bénéfice de son activité qu'il dépense alors sans compter; il cherche à réduire au minimum les risques de chômage, à s'assurer dès lors la sécurité, la continuité et la productivité de son labeur. Les témoignages abondent qui ne sauraient manquer d'entraîner la conviction à cet égard. Voici ce que disent les rapporteurs qui ont rédigé une monographie pour chaque département.

« La diminution des salariés agricoles tient à l'*augmentation du nombre des petits propriétaires* qui, accroissant l'étendue de leur propriété par acquisitions, ne se louent plus comme journaliers. » (Charente.) « Dans tout le département, il y a désertion de la très petite propriété qui fournit les journaliers; ceux-ci émigrent, ou bien, s'ils restent dans le pays, arrivent à agrandir leur propriété; *ils ont alors suffisamment de travail chez eux et ne louent plus leurs services.* » (Côte-d'Or.) « En ce qui concerne les petits propriétaires journaliers, on n'en cite guère qui désertent la campagne. Ils sont attachés à leur terre. *Anciens ouvriers ou anciens domestiques* cultivant eux-mêmes, ne souffrant pas du manque de main-d'œuvre comme les moyens et les grands exploitans, et appliquant depuis quelques années de meilleures méthodes de culture, ils obtiennent d'excellens résultats, améliorent leur situation et deviennent bientôt *indépendans.* » (Gers.) Ce ne sont pas là des exemples isolés.

Nous trouvons, dans la monographie de la Haute-Loire, la réflexion suivante : « Le nombre des salariés agricoles tend à diminuer. Parmi les causes de ce mouvement, il faut noter l'augmentation, pour certains propriétaires-journaliers, de leur patri-

moine *qui alors suffit à leur activité et les empêche de travailler pour autrui.* »

Bien loin de là, dans le Lot, on observe des faits analogues. « L'ouvrier agricole qui vit exclusivement de ses journées, ne possédant rien dans la commune, existe en très petit nombre... ; *cette catégorie d'ouvriers tend à disparaître totalement.* » En revanche, le nombre des petits propriétaires grandit en même temps que leur patrimoine s'élargit, L'importance sociale de ces faits est trop grande pour que nous hésitions à citer encore le passage suivant : « C'est principalement aux dépens des grandes et moyennes propriétés que le petit propriétaire s'agrandit; lui seul, en effet, réalise des bénéfices. Récoltant suffisamment pour vivre lui et les siens, il n'a point, en effet, à débourser. Dès qu'il a quelques économies, son rêve est d'arrondir son patrimoine. » Il ne s'agit point d'une exception, car dans le Loiret, « la situation des propriétaires journaliers est devenue plus prospère; *ils ont acheté des terres et travaillent exclusivement sur leur bien.* » Ce ne sont pas là des révélations; le développement de la petite propriété est un des faits les plus connus et les plus anciennement connus, mais l'on voit clairement que la réduction de la main-d'œuvre salariée est liée à cette évolution. On la constate, ainsi que le prouve l'enquête, dans la Vendée, la Savoie, le Tarn, la Manche, la Meurthe-et-Moselle, la Somme, les Côtes-du-Nord, le Puy-de-Dôme, la Meuse, le Cantal... Nous citons au hasard pour montrer qu'il ne s'agit nullement d'un phénomène ayant un caractère régional et se rattachant notamment au développement d'une culture spéciale.

Une autre transformation moins connue du public agit dans le même sens et rend plus rare la main-d'œuvre salariée disponible. Les enfans des fermiers et des métayers ne sont plus assez nombreux pour augmenter comme jadis l'effectif des salariés; ils restent à la ferme ou à la métairie pour aider leurs parens (Lot-et-Garonne).

Les ouvriers déjà propriétaires cherchent à prendre des petites fermes suffisantes pour les occuper toute l'année (Loiret). Le faire-valoir direct avec domestiques est remplacé par le fermage avec un cultivateur qui exploite avec sa famille *sans ouvriers* (Haute-Loire). Ailleurs, on fait cette observation instructive : « La diminution de la population agricole permet aux salariés de trouver plus facilement des situations de fermiers et de

métayers, *même quand ils n'ont pas le capital nécessaire.* » (Lot-et-Garonne.) C'est le propriétaire qui fait alors les avances nécessaires; c'est lui qui facilite l'évolution grâce à laquelle le salarié devient un chef de culture indépendant. Tel est le régime social qui dépouille soi-disant le travailleur manuel au profit du capitaliste et de celui qui détient le monopole de la propriété foncière!

« Toutefois, nous répétera-t-on en insistant, l'émigration des campagnards est une réalité que vous ne pouvez pas écarter! »

En vérité, nous ne songeons pas à dissimuler ce mouvement. Il s'agit seulement d'en discerner la cause et d'en montrer la portée réelle. Oui, un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles abandonnent les champs pour devenir notamment employés de commerce ou salariés dans les ateliers industriels. Est-ce donc là un mal; est-ce une perte que rien ne compense? Il nous est impossible de l'admettre.

Le développement des échanges et de la production industrielle ne constituent ni une erreur ni un danger; or il est lié sans discussion possible à l'augmentation numérique du personnel salarié. Dans un pays dont la population reste stationnaire, l'accroissement de cet effectif ouvrier suppose un déplacement, et ce mouvement est déterminé en particulier par l'offre d'un salaire élevé. Il y a plus : les progrès agricoles eux-mêmes et le développement si rapide de la production depuis vingt ou trente ans, provoquent à leur tour la multiplication des denrées industrielles que l'agriculteur peut consommer *parce qu'il en offre la valeur sous la forme d'une denrée produite, vendue, et réellement échangée, en fin de compte, contre une marchandise industrielle.* Nous restons persuadés que l'accroissement si notable du bien-être dans nos campagnes correspond à une demande plus active, à une consommation plus large, et par suite à un débouché nouveau ouvert à la production de nos manufactures, de nos ateliers, de nos mines; il entraîne une circulation plus intense, c'est-à-dire, en termes plus clairs, des échanges commerciaux plus nombreux. Comment les dix-sept ou dix-huit millions d'agriculteurs français pourraient-ils recevoir les denrées industrielles qu'ils réclament et qu'ils paient si l'industrie, les transports, le commerce ne prenaient pas dans les campagnes elles-mêmes le personnel nécessaire

à leurs opérations? Momentanément, nous en sommes persuadés, mais enfin actuellement, le travail industriel ou commercial assure des profits assez larges pour attirer l'ouvrier par l'appât de salaires élevés, réguliers, que l'agriculture ne donne pas toujours ou ne donne pas *encore*. L'équilibre en quelque sorte est rompu pour un temps, mais pour un temps seulement. Si la ruine de l'agriculture devait être la conséquence de l'exode rural, la production des campagnes déclinerait aussitôt; le débouché ouvert à l'industrie et au commerce serait en partie fermé et la baisse des salaires dans les ateliers ferait disparaître la concurrence souvent victorieuse de la manufacture à l'égard de la ferme.

En est-il ainsi, et la réduction de la main-d'œuvre disponible dans les campagnes peut-elle ou doit-elle entraîner les désastres que tant d'esprits sincères prévoient, signalent chaque jour et voudraient conjurer? Au risque de paraître soutenir un paradoxe et de défendre une erreur, nous ne saurions admettre cette hypothèse. On vient de voir que le développement de la production agricole ouvrait aux produits de l'industrie un débouché d'une extraordinaire puissance, puisqu'il est représenté par les consommations sans cesse accrues d'une population de dix-sept à dix-huit millions de personnes. D'un autre côté, est-il indifférent pour les producteurs agricoles que le nombre et la richesse de leurs cliens augmente? Or, la population commerciale et industrielle se développe. Il ne s'agit pas ici d'un groupe social qui consomme sans produire. Les services industriels et commerciaux sont des services productifs, dont les produits s'échangent à leur tour contre des produits agricoles et leur offrent un débouché. Or le débouché est pour l'agriculture, comme pour l'industrie et le commerce, une cause permanente d'activité et de progrès. Selon le mot heureux et juste de Quesnay : « Tant vaut le débit, tant vaut la reproduction. »

Pendant longtemps notre industrie rurale a été privée de ce stimulant si actif. L'agriculture travaillait pour assurer sa propre subsistance et celle d'une population médiocre qui vivait dans les villes ou les bourgs. On ne s'inquiétait guère à cette époque de l'exode rural et de ses dangers. Mais, en revanche, faute de débouchés, la culture restait misérable et l'industrie à son tour était paralysée par la médiocrité des échanges possibles avec des consommateurs ruraux incapables d'acheter ses

produits. Le développement de la richesse industrielle et des progrès de la richesse agricole ont marché du même pas. Ils sont restés solidaires. L'agriculture est d'ailleurs chargée de fournir à l'industrie les matières premières que cette dernière transforme.

L'agriculteur et l'industriel sont donc des émules et non pas des rivaux. A mesure qu'a grandi la production rurale, la production industrielle a pu grandir à son tour, et, par une réaction ou une solidarité économique partout et toujours observée, l'existence d'une industrie prospère a précipité les progrès de l'agriculture elle-même. En multipliant ces consommateurs des produits de la terre, on peut donc dire que l'exode rural lui-même n'a pas été une cause de ruine pour l'industrie rurale; il a, dans une certaine mesure, servi au contraire ses intérêts et assuré sa prospérité.

Est-ce là un paradoxe, une idée fausse qui heurte le bon sens? Nous n'en croyons rien. En étudiant, il y a soixante ans, l'économie rurale d'un pays où l'exode rural avait été observé, Léonce de Lavergne concluait dans le même sens que nous, et disait à propos de l'Angleterre :

« Ce qui caractérise la culture anglaise, c'est moins la grande culture proprement dite que l'érection de la culture en industrie spéciale et la quantité de capital dont disposent les cultivateurs de profession. *Ces deux caractères dérivent l'un et l'autre de l'immense débouché de la population non agricole* (1). »

Pour rendre sa démonstration plus claire, Léonce de Lavergne compare ensuite la France à l'Angleterre. Le tableau qu'il trace de notre agriculture paraît trop sombre aujourd'hui, mais la pensée de l'auteur nous frappe par sa profondeur.

« Si nous nous transportons en France, dit-il, dans les départemens les plus arriérés du Centre et du Midi où règne le métayage, qu'y trouvons-nous? une population clairsemée, égale tout au plus au tiers de la population anglaise. Notre population est agricole à peu près exclusivement. Peu ou point de villes, peu ou point d'industrie, le commerce strictement nécessaire pour suffire aux besoins bornés des habitans. Le cultivateur ne peut trouver rien ou presque rien à vendre. Pourquoi travaille-t-il? Pour se nourrir, lui et son maître, avec ses produits. Le

(1) Léonce de Lavergne, *Économie rurale de l'Angleterre*, Paris, 1858, p. 172.

maître partage avec lui en nature et consomme sa part... On a beaucoup blâmé ce système; c'est le seul possible là où manquent les débouchés. Dans un pareil pays, l'agriculture ne peut pas être une profession, une spéculation, une industrie : pour spéculer, il faut vendre, et on ne peut pas vendre quand personne ne se présente pour acheter. Quand je dis personne, c'est pour forcer l'hypothèse, car ce cas extrême se présente rarement; il y a toujours en France, même dans les cantons les plus reculés, quelques acheteurs en petit nombre; c'est tantôt un dixième, tantôt un cinquième, tantôt un quart de la population qui vit d'autre chose que de l'agriculture, et, *à mesure que le nombre de ces consommateurs s'accroît, la condition du cultivateur s'améliore;* mais le dixième, le cinquième, même le quart, ce n'est pas assez pour fournir un débouché suffisant, surtout si cette population n'est pas elle-même composée de producteurs, c'est-à-dire de commerçans ou d'industriels.

« Dans cet état de choses, comme il n'y a pas d'échanges, le cultivateur est forcé de produire les denrées les plus nécessaires à la vie, c'est-à-dire des céréales; si le sol s'y prête peu, tant pis pour lui, il n'a pas le choix, il faut faire des céréales ou mourir de faim. Or, il n'est pas de culture plus chère que celle-là dans les mauvais terrains...

« Prenons maintenant la partie de la France la plus peuplée et la plus industrieuse, celle du Nord : nous n'y trouvons pas encore tout à fait l'analogue de la population anglaise, mais c'est déjà le double de ce que nous avons vu ailleurs, *et la moitié de cette population s'adonne au commerce, à l'industrie, aux professions libérales; les champs proprement dits ne sont pas plus peuplés que dans le Centre et le Midi, mais il s'y trouve en sus des villes nombreuses, riches, manufacturières.* Il s'y fait un grand commerce de denrées agricoles; de toutes parts, les blés, les vins, les bestiaux, les laines, les volailles, les œufs, le lait, se dirigent des campagnes vers les villes qui les payent avec le produit de leur industrie. La culture peut devenir elle-même une industrie. Cette industrie commence dès que s'ouvre le débouché régulier, c'est-à-dire *dès que la population industrielle et commerciale excède une certaine proportion,* soit qu'elle se trouve immédiatement sur les lieux, soit que la distance soit assez faible et le moyen de communication assez perfectionné pour que les frais de transport n'absorbent pas les bénéfices;

elle devient de plus en plus florissante à mesure que le débouché devient plus large et plus rapproché, c'est-à-dire dans les environs immédiats des grandes villes et des grands centres de fabrication. Là le débouché suffit pour donner naissance à des bénéfices qui accroissent rapidement les capitaux; la culture devient de plus en plus riche, elle tend vers son maximum. » Ces vues ne sont pas seulement originales et neuves, elles sont encore justes et profondes. Les événemens ont pleinement justifié la thèse de Léonce de Lavergne. La transformation des moyens de transport a contribué sans doute aux progrès de notre agriculture, mais si le débouché nécessaire à la production rurale n'avait pas été assuré par une population toujours plus nombreuse d'industriels et de commerçans, cet essor eût été moins rapide.

L'auteur que nous citons a donc raison d'ajouter et l'on peut répéter encore :

« Il importe que nos propriétaires et cultivateurs se rendent bien compte des seuls moyens qui peuvent les enrichir, afin qu'ils n'apportent pas eux-mêmes des entraves à leur prospérité. Leur opposition n'empêcherait pas le cours des choses, mais elle pourrait le rendre lent et pénible. Toute jalousie des intérêts agricoles contre les intérêts industriels et commerciaux ne peut faire que du mal aux uns comme aux autres. Voulez-vous encourager l'agriculture, développez l'industrie et le commerce qui multiplient les consommateurs, perfectionnez surtout les moyens de communications qui rapprochent les consommateurs des producteurs. Les débouchés, voilà le plus grand, le plus pressant intérêt de notre agriculture (1). »

L'exode rural n'a donc pas uniquement des inconvéniens et des dangers, à la condition, bien entendu, qu'en se déplaçant, la population des campagnes rende ailleurs des services productifs.

Il est permis toutefois de se demander si l'agriculture privée des bras dont elle a besoin sera capable de supporter cette épreuve sans subir en même temps une prochaine déchéance. Est-elle en état d'abandonner ainsi à l'industrie, au commerce, aux services des transports, aux administrations publiques, un

(1) Léonce de Lavergne, *loc. cit.*, p. 183.

nombre croissant de travailleurs? Pour le savoir, il convient d'étudier le passé, car la réduction de la main-d'œuvre rurale n'est pas un fait nouveau.

On l'a signalée depuis longtemps. Dans l'enquête agricole décennale de 1882, M. Tisserand insistait sur l'importance de ce mouvement. « Les deux millions de journaliers relevés en 1862 sont tombés, disait-il, à *1480000*; c'est une diminution de *520000*, et de *443000*, si l'on tient compte de l'Alsace-Lorraine. Ce mouvement de diminution est très général, car il s'accuse dans soixante et onze départemens. Pour les domestiques de ferme, on constate une diminution de *141 000* réduite à *104 000*, déduction faite des salariés de cette catégorie qui existaient dans les provinces annexées. Dans quarante-sept départemens, le nombre des domestiques a fléchi (1). » Le phénomène observé aujourd'hui a donc été constaté il y a trente ans. Cependant M. Tisserand n'hésitait pas à dire :

« La diminution de la population de la campagne, toute grave qu'elle soit, n'est cependant pas arrivée à un point tel qu'elle puisse être envisagée comme un péril. La main-d'œuvre, quoi qu'on prétende, est encore relativement et largement suffisante dans les fermes, surtout depuis le développement de l'outillage agricole. La diminution actuelle n'est donc pas encore un mal; elle oblige l'agriculteur à mieux utiliser les bras, à diminuer ses frais de main-d'œuvre; elle conduit à l'emploi de l'outillage perfectionné, tout en permettant de donner de meilleurs salaires; en un mot, elle force à mieux cultiver. Le laboureur devient de son côté plus actif et son intelligence se développe pour la conduite des machines et pour les travaux qu'il est obligé de mieux soigner, en même temps que son bien-être augmente; l'ouvrier rural voit ainsi sa condition s'élever au point de vue matériel et intellectuel, et c'est là un résultat auquel on ne peut qu'applaudir.

« Quant au chef d'exploitation, si, faute de surabondance de travailleurs, il est forcé de déployer plus d'activité, d'organiser son travail avec plus d'intelligence, de façon à suffire à tous les besoins, en développant par suite la puissance productive de l'ouvrier, il y trouve également son compte. Les 500 000 journaliers et domestiques qui, défalcation faite de l'Alsace-

(1) Enquête agricole de 1882. Introduction, p. 373, 1 vol., Berger-Levrault, 1887.

Lorraine, ont délaissé la culture du sol national, correspondent à une économie de salaire qu'on ne peut chiffrer, nourriture comprise, à moins de 240 à 250 millions de francs par an. C'est une diminution de frais de production qui dépasse le montant de l'impôt foncier en principal et centimes additionnels, et qui accroît d'autant le bénéfice des exploitans.

« Produire beaucoup avec le moins de dépense possible de façon à nourrir la plus nombreuse population, tel doit être le but du cultivateur. Le mal n'est pas d'avoir moins de bras pour obtenir le même produit, loin de là. Quand avec un ouvrier on arrive à faire le travail de deux, il y a progrès. Ce qui est un grand mal, c'est la diminution du nombre des enfans dans les familles rurales. »

La plupart de ces argumens n'ont rien perdu de leur force. On peut même faire remonter au delà de 1862, dans le passé, la diminution de l'effectif du personnel salarié. De 1852 à 1882, par exemple, il avait subi une réduction de près de *650000* unités. Le développement de la production ne laisse pas que d'être rapide entre ces deux dates. Grâce à la hausse générale du prix des produits agricoles et au merveilleux encouragement dont profite ainsi le cultivateur, la prospérité de l'industrie rurale reçoit un extraordinaire accroissement. La valeur de la terre passe de *61* à *91* milliards de francs, augmentant de 30 milliards dans l'espace de trente ans (1). Le capital de culture (2), indice fidèle de l'étendue des épargnes réalisées, s'élève de *2* milliards 800 millions de francs à *5* milliards 700 millions. La valeur de la production brute annuelle atteignait seulement, d'après M. Tisserand, *8* milliards en 1852 et dépasse *13* milliards en 1882. Comparée au nombre des cultivateurs qui la créent par leur travail et leurs capitaux, cette valeur augmente de 90 pour 100 ! Nous persistons à penser que cet essor merveilleux a eu pour conséquence un développement parallèle de la consommation dans les campagnes, et le phénomène que nous signalions plus haut s'est déjà produit. Pour satisfaire aux demandes croissantes d'une population rurale plus exigeante *parce qu'elle était plus riche*, la production industrielle a grandi. Il lui a fallu demander aux campagnes les auxiliaires indispensables à ses travaux et le

(1) Voyez l'enquête agricole de 1882. Introduction, p. 403.

(2) C'est-à-dire le capital employé par l'agriculteur pour mettre la terre en valeur (semences, bétail, outillage, etc., etc.).

déplacement observé de nos jours a été constaté dans la seconde moitié du XIXe siècle.

D'ailleurs la prospérité de l'agriculture n'en souffrait pas, puisque cette prospérité même était la cause puissante qui provoquait le développement de l'industrie en lui assurant un débouché plus large. La misère du salarié rural avait-elle, au contraire, chassé le travailleur manuel des campagnes? Rien de moins exact. De 1862 à 1882, dans l'espace de vingt ans, les gages des serviteurs de ferme augmentent dans les proportions suivantes:

Maîtres-valets.	104	francs ou	28	p. 100
Laboureurs, charretiers.	68	—	26	—
Bouviers, bergers.	60	—	26	—
Servantes	105	—	80	—

L'augmentation serait bien plus accusée si nous comparions les salaires de 1882 à ceux de 1852 (1). Ainsi nous constatons aujourd'hui ce que l'on observait hier.

L'agriculture a déjà subi l'épreuve que lui imposait la diminution du nombre des bras disponibles et la hausse simultanée des salaires. Elle a victorieusement résisté et triomphé de cet obstacle. Sous l'influence toute-puissante des débouchés qui s'ouvrent plus larges devant lui, l'agriculteur perfectionne les procédés techniques en vue de produire davantage et de profiter des hauts prix que lui assure précisément le développement de la consommation.

Ses épargnes réalisées accroissent le capital dont il dispose, c'est-à-dire les agens de transformations et les moyens de production de toutes catégories. Non seulement le territoire déjà cultivé est mis en valeur d'une façon plus parfaite, mais les surfaces incultes sont conquises; la *jachère* est réduite ou disparaît. Ainsi l'étendue du sol productif augmente réellement. malgré la diminution *absolue* du nombre des travailleurs chargés de la cultiver. C'est cela que nous apprend l'étude du passé, et pareil enseignement ne saurait être négligé.

Il n'est pas question, d'ailleurs, de nier les inconvéniens que présente l'exode rural. Le patron agricole trouve là une difficulté de plus qui rend sa tâche pénible et ses préoccupations

(1) Voyez à ce sujet notre ouvrage : *Les Salaires et le Contrat du travail*, 1 vol., chez Brière, Paris, 1908.

incessantes. Le problème qui se dresse devant lui a cependant été résolu. L'emploi de l'outillage mécanique constitue une des solutions qui se sont imposées. Cet usage est efficace, et partout il est signalé. L'esprit d'association, si largement développé depuis quelque trente ans, permet aux petits cultivateurs de profiter des avantages que présente la machine agricole perfectionnée. Nos constructeurs se sont efforcés, d'ailleurs, de réduire les prix de l'outil mécanique pour le mettre à la portée de cette clientèle spéciale.

La main-d'œuvre nomade ou étrangère constitue encore un secours, une aide souvent indispensable utilisée dans nos départemens de culture industrielle et riche. Aux Bretons qui émigrent temporairement, aux Belges qui sont utilisés dans l'Ile-de-France, viennent se joindre, depuis six ou sept ans, et avec un succès *parfois* marqué, des travailleurs ruraux polonais. Une note, jointe à l'enquête officielle sur les salaires ruraux, nous donne quelques conclusions intéressantes au sujet de cette main-d'œuvre étrangère :

Comme il n'est que trop évident que, pour des causes multiples, la main-d'œuvre agricole fait en France de plus en plus défaut, les agriculteurs se trouvent donc dans l'obligation, pour y suppléer, d'avoir recours aux ouvriers étrangers. L'immigration polonaise de Galicie ne fait que répondre à un besoin déjà ancien, mais que le recrutement insuffisant d'ouvriers belges ou italiens a contribué à aggraver. Elle se trouve donc pleinement justifiée et ne peut à aucun degré porter préjudice à la main-d'œuvre agricole indigène. En outre, les ouvriers galiciens appartenant originairement à une nation qui est traditionnellement sympathique à la France, pourraient, mieux que d'autres, y être cordialement accueillis. Il semble donc que tous les efforts qui seront tentés pour organiser, utiliser et développer méthodiquement cette immigration, au mieux des intérêts réciproques des agriculteurs français et des ouvriers galiciens, doivent être favorisés par les pouvoirs publics des deux nations dont ils servent en même temps les intérêts généraux.

Enfin, la rareté et la cherté de la main-d'œuvre ont pour dernière conséquence la transformation véritable des systèmes de culture. Aux céréales, ou aux plantes industrielles le cultivateur substitue la prairie ou les cultures fourragères qui demandent moins de bras.

« Partout où le sol et le climat ne sont pas trop secs, dit le professeur d'agriculture de l'Eure, on a transformé les terres en pâture. Dans les arrondissemens de Bernay et de Pont-

Audemer, depuis cinquante ans, près de 35000 hectares ont été « couchés en herbe. »

Cette pratique est justifiée par une raison économique d'un autre ordre qui agit dans le même sens avec une égale puissance. Durant la période de crise agricole (1880-1900), le bétail n'avait pas subi, à beaucoup près, une baisse de prix semblable à celle qui avait atteint les grains. Depuis dix ans, le cours de la viande s'est élevé brusquement au delà même du niveau qu'il avait atteint, trente ans auparavant. L'élevage et l'engraissement constituent donc une des opérations agricoles les plus lucratives. L'extension des prairies et des cultures fourragères a été commandée par ces circonstances spéciales aussi bien que pour le défaut de main-d'œuvre.

Dans la monographie de la Sarthe nous trouvons cette note caractéristique :

« Une cause tend à amener la diminution du nombre des ouvriers, *c'est la prospérité* de l'élevage et le prix élevé de la viande. Beaucoup de cultivateurs, lorsque la qualité de leur sol le permet, augmentent l'étendue de leurs pâturages pour entretenir un plus grand nombre d'animaux de leur ferme à la pâture. Ce changement de destination des terres réduit naturellement le travail de leur exploitation et par conséquent celui des ouvriers agricoles. »

La même cause produit ailleurs les mêmes effets. Il s'agit bien d'une transformation culturale provoquée par des faits économiques dont la portée est générale. Ainsi, dans les Hautes-Pyrénées, on a constaté les modifications déjà opérées en Normandie ou dans le Maine. Le passage suivant est d'une précision parfaite :

Pendant ces dix-huit dernières années, même dans ce département où la culture est encore beaucoup trop routinière, des modifications profondes ont été introduites dans l'organisation ainsi que dans la direction des exploitations.

Non seulement dans les régions les plus septentrionales du département on a donné à la vigne une moins grande importance et réalisé par ce fait même une grande économie de main-d'œuvre, mais encore partout, sous l'empire des nécessités, ou en raison de conceptions meilleures, on a diminué la quantité de travail nécessaire.

Si, dans le nord du département, la friche a parfois remplacé l'ancien vignoble, partout on a laissé à la prairie une place beaucoup plus importante, et on a ainsi économisé annuellement un grand nombre de bras.

Dans la Loire, « on augmente les cultures fourragères permanentes et en particulier les prairies d'élevage et d'embouche qui n'exigent qu'un personnel réduit. »

« Tout est perdu, nous dira-t-on : l'extension des cultures fourragères et le développement simultané de l'élevage auront alors pour effet de réduire les surfaces consacrées à la culture des céréales et à celle du blé en particulier. La France va manquer de pain : tel sera le résultat de l'exode rural et des transformations agricoles qui en seront la conséquence. »

Aucune crainte n'est plus chimérique ; nulle idée n'est plus fausse et ne trouve plus aisément sa réfutation dans l'observation des faits. Les préoccupations exclusives et exagérées manifestées autrefois à propos de la production du blé ont causé à notre agriculture un véritable préjudice. Aujourd'hui encore, on affirme audacieusement que l'agriculture anglaise est ruinée parce que la surface réservée au froment a diminué d'étendue ! Léonce de Lavergne, dans ses études si pénétrantes sur l'agriculture de l'Angleterre, avait déjà combattu résolument le préjugé que nous signalons. Sans entrer dans des détails techniques qui ne seraient pas ici à leur place, il nous est permis de citer les passages suivans où l'on trouve des argumens si décisifs et des explications si claires (1) :

« Toute culture a pour but de créer la plus grande quantité possible d'alimentation humaine sur une surface donnée de terrain ; pour arriver à ce but commun, on peut suivre des voies très différentes. En France, les cultivateurs se sont surtout occupés de la production des céréales, parce que les céréales servent immédiatement à la nourriture de l'homme. En Angleterre, au contraire, on a été amené, d'abord par la nature du climat, ensuite par la réflexion, à prendre un chemin détourné qui ne conduit aux céréales qu'après avoir passé par d'autres cultures, et il s'est trouvé que le chemin indirect était le meilleur. Les céréales, en général, ont un grand inconvénient qui n'a pas assez frappé le cultivateur français : elles épuisent le sol qui les porte. Ce défaut est peu sensible avec certaines terres privilégiées ; il peut être d'un faible effet, tant que les terres abondent pour une population peu nombreuse, mais quand la population s'accroît,

(1) Léonce de Lavergne, *Essais sur l'Économie rurale de l'Angleterre*, p. 51.

tout change..... La terre s'épuise plus vite par la production des céréales dans le Nord que dans le Midi; de cette infériorité de leur sol, les Anglais ont su faire une qualité. Dans l'impossibilité où ils étaient de demander aussi souvent que d'autres du blé à leurs champs, ils ont dû rechercher de bonne heure les causes et les remèdes de cet épuisement. En même temps, leur territoire leur présentait une ressource qui s'offre moins naturellement aux cultivateurs méridionaux : la production spontanée d'une herbe abondante pour la nourriture du bétail. Du rapprochement de ces deux faits est sorti tout leur système agricole.

« Le fumier étant le meilleur agent pour renouveler la fertilité du sol après une récolte de céréales, ils en ont conclu qu'ils devaient avant tout s'attacher à nourrir beaucoup d'animaux. Ils ont vu dans cette nombreuse production animale le moyen d'accroître par la masse des fumiers la richesse du sol et d'augmenter ainsi leur produit en blé. Ce simple calcul a réussi...

« Dans l'origine, on se contentait des herbes naturelles pour nourrir le bétail; une moitié environ du sol restait en prairie ou pâturages, l'autre moitié se partageait entre les céréales et les jachères. Plus tard, on ne s'est pas contenté de cette proportion, on a imaginé les prairies artificielles et les racines. Plus tard encore, la culture des céréales a elle-même diminué; elle ne s'étend plus (1850), même en y comprenant l'avoine, que sur un cinquième du sol; et ce qui prouve l'excellence de ce système, *c'est qu'à mesure que s'accroît la production animale, la production du blé s'augmente aussi : elle gagne en intensité ce qu'elle perd en étendue;* l'agriculture réalise à la fois un double bénéfice. »

Fort heureusement, la culture française a suivi plus tard la même marche et opéré la même transformation. Les surfaces consacrées aux fourrages se sont accrues; le nombre et le poids des animaux domestiques ont augmenté, et, cependant, la production totale de céréales et celle de froment en particulier n'ont pas cessé de grandir. Ainsi l'expérience démontre que les changemens opérés de nos jours dans les systèmes de culture, — pour suppléer au défaut de main-d'œuvre, — n'ont pas le moins du monde réduit nos récoltes de blé. A ce point de vue encore, l'exode rural n'a compromis ni la prospérité agricole, ni les intérêts généraux des consommateurs.

Il ne convient pas toutefois d'exagérer et d'oublier les inconvéniens réels de cette désertion des campagnes. Nous cherchons la vérité, nous ne soutenons pas une thèse ou un paradoxe. Personne assurément ne doit oublier que le séjour dans les villes et le travail dans l'atelier présentent des dangers au point de vue moral aussi bien qu'au point de vue matériel. L'élévation des salaires industriels ne compense pas toujours l'augmen- des dépenses nécessaires... ou superflues, — celles qu'impose, même aux plus sages, le désir si humain d'acquérir ce que l'on voit étalé près de soi.

On voudrait épargner à l'émigré volontaire, au « déraciné, » les déceptions ou les regrets, les misères et les souffrances, en lui conseillant de demeurer et de vivre auprès de la colline qui avait abrité son berceau. Les conseils ne sont-ils pas inutiles, et les vœux impuissans? L'expérience paraît l'avoir prouvé. Ce que l'on peut seulement admettre et espérer, c'est que l'industrie rurale elle-même sera, dans bien des cas, en état de lutter victorieusement contre l'usine et l'atelier en leur disputant la main-d'œuvre. L'agriculture devenue précisément une industrie, comme disait Léonce de Lavergne, peut offrir des rémunérations assez régulières et assez larges pour retenir l'ouvrier rural. Dans la monographie des Bouches-du-Rhône, on peut lire cette note très instructive : « La seule région où le nombre des salariés tende à *augmenter* est celle de la basse vallée de la Durance. Les cultures maraîchères et fruitières, celles des plantes porte-graines, des chardons, etc., qu'on y pratique, sont très intensives et exigent beaucoup de main-d'œuvre. Comme la terre porte trois ou quatre récoltes par an, le chômage n'y est guère à craindre. La prospérité de la culture permet, d'autre part, de payer des salaires relativement élevés.

« Les conditions de bien-être des salariés agricoles y sont, enfin, meilleures qu'ailleurs, car la plupart d'entre eux habitent, avec leur famille, les agglomérations nombreuses dans cette région. Il convient d'ajouter que les femmes et les enfans trouvent du travail plus fréquemment qu'ailleurs, notamment à l'époque de la cueillette des fruits et de la récolte des légumes. Les ressources du ménage s'en augmentent d'autant. »

Est-il vrai d'ailleurs que le salaire industriel soit toujours supérieur au salaire agricole? Rien de moins certain, lorsqu'il s'agit notamment des salariés de l'industrie qui n'ont pas de

spécialités définies exigeant un apprentissage et une habileté technique toujours rare. On voit de suite l'intérêt social que présente cette question.

C'est en effet l'attrait des salaires plus élevés *nominalement* qui attire dans les villes et abuse trop souvent les travailleurs ruraux. Le professeur départemental de l'Isère a pris la peine de faire des recherches du plus haut intérêt au sujet du mouvement comparé des rémunérations à l'usine et à la ferme. « La variation des salaires agricoles constitue, dit-il, un fait économique d'une importance évidente, mais la variation parallèle des salaires industriels permet des comparaisons particulièrement instructives :

« 1° Le rapport compare l'accroissement des salaires en agriculture et en industrie. En vingt ans, il dépasse 30 pour 100 en agriculture : journaliers et domestiques.

« En vingt ans, dans l'industrie, il oscille entre 14 et 33 pour 100, soit une moyenne de 20 pour 100.

« 2° La valeur absolue du salaire de l'ouvrier agricole et de l'ouvrier employé en industrie, et d'aptitudes comparables, c'est-à-dire le groupe manœuvres.

« En réalité, la journée moyenne agricole ressort au minimum à 856 : 238 = 3 fr. 56, alors que la journée du manœuvre similaire industriel comptée dix heures, ce qui est actuellement le maximum, est de :

3 francs à l'usine de Jallieu ;

3 fr. 80 et 4 francs, chez les entrepreneurs de Grenoble ;

3 fr. 20 au bordereau de Grenoble ou 4 francs pour certains manœuvres spéciaux.

« On peut remarquer que nous comptons 238 journées seulement de travail agricole, alors que les manœuvres d'usine peuvent avoir 300 journées, mais les manœuvres employés aux travaux extérieurs de constructions subissent, eux aussi, un chômage climatérique presque égal à celui des cultivateurs, sans compter, tout comme les premiers, certains chômages d'ordre économique. Et, dans les grandes usines, les manœuvres ne sont embauchés qu'à 0 fr. 28 et 0 fr. 30 l'heure.

« Il ressort de ces faits que le salaire de l'ouvrier agricole non nourri est presque égal, et parfois même égal, à celui de l'ouvrier d'industrie qui n'appartient pas à une profession spéciale, n'est pas un ouvrier d'état. Dans les usines, beaucoup de

travaux sont aujourd'hui exécutés mécaniquement et le manœuvre de machines est de plus en plus substitué à l'ouvrier d'état. A l'usine de Jallieu, le salaire du manœuvre de machines est de 4 francs, celui du manœuvre ordinaire de 3 francs, alors que les salaires de forgerons, tourneurs, ajusteurs, varient de 5 à 6 francs. L'écart reste sensible, mais nous avons vu le bon ouvrier agricole capable, lui aussi, de réaliser une plus-value annuelle de 100 francs au moins sur le salaire de l'ouvrier ordinaire et, de ce fait, atteindre 900 francs pour 240 jours de travail ou 3 fr. 75 par jour moyen.

« Si l'on compare ensuite la différence de prix entre la vie à la campagne et la vie à la ville, on arrive à cette conclusion absolue que les salaires agricoles actuels, malgré le chômage imposé par les intempéries sont :

1° Aussi satisfaisans que ceux de l'industrie ;

2° Qu'ils ont progressé plus que les salaires industriels par le seul jeu de la loi économique de l'offre et de la demande, alors qu'en dix ans, à Grenoble, l'accroissement des salaires des manœuvres et des ouvriers des divers corps d'état, malgré les grèves et les revendications, n'a été que de 6 pour 100, variant de 0 à 17 pour 100 selon les spécialités. »

Est-il besoin de répéter que ces faits observés avec soin et avec la plus entière sincérité présentent le plus grand intérêt ? En nous appuyant sur eux et sur ceux qui précèdent, il nous sera donc permis de formuler une conclusion générale.

CONCLUSION

Au début de cette étude, nous nous sommes demandé quelle était la condition matérielle du salarié rural. L'observation des réalités nous a permis d'affirmer tout d'abord que les salaires s'élevaient. Jamais, depuis quarante ans, cette progression n'a été plus générale et plus rapide que durant les premières années du xxe siècle. La hausse des denrées alimentaires réduit, il est vrai, le pouvoir d'achat du salaire, mais l'ouvrier rural si souvent propriétaire n'en souffre pas ou en souffre peu. Le domestique nourri chez son patron ne supporte même aucune perte et profite, sans aucun retranchement, de l'augmentation de ses gages. Rien de plus faux à ce propos que de voir dans le patron

agricole le représentant de la « classe bourgeoise, » dont l'avidité et l'âpreté au gain transformeraient le salarié en un prolétaire exploité, vendant sa force de travail au-dessous de la valeur qu'elle produit et des bénéfices usuraires qu'elle assure à l'employeur. Ce dernier vit de la vie de son auxiliaire, travaille près de lui, supporte ses fatigues, et lui fait partager le bien-être relatif dont il jouit lui-même. L'étude de la réalité partout observée n'est qu'une protestation qui se dresse contre les conclusions théoriques de ceux qui professent les doctrines de bouleversement et de haine. La suppression du salariat agricole n'égaliserait pas des conditions qu'ont déjà égalisées, — en les confondant, — et les mœurs, et les circonstances économiques, et l'amélioration continue de la situation de l'employé.

Le chômage est moins redoutable qu'on ne l'a soutenu ; la diversité des opérations culturales ou des travaux de la ferme, le rôle spécial de la forêt qui couvre en France 15 millions d'hectares, la prévoyance avertie et intéressée du patron agricole, atténuent les inconvéniens de ce chômage climatérique et saisonnier, et souvent les font disparaître. Enfin la durée du travail n'est point commandée par le despotisme du maître, mais par la force des choses, et, s'insurger contre cette règle, c'est lutter contre le bon sens, en voulant réduire le développement de la richesse agricole, source de toute amélioration durable de la condition du salarié lui-même.

Un problème angoissant est cependant posé et se dresse devant nous. La population rurale adonnée à l'agriculture décroît d'une façon absolue et relative ; l'effectif des salariés agricoles diminue surtout. N'est-ce pas là un signe et une preuve de l'infériorité ou de la misère de sa condition ?

En réalité, l'exode rural nous apparaît comme la conséquence nécessaire d'un déplacement de la population, déplacement que justifie le développement de l'industrie, du commerce, des échanges, et des transports.

Est-ce donc là un mal, un signe de ruine et un présage de misère ?

Notre conviction profonde, au contraire, c'est que le déplacement de la population, déplacement limité, réduit à ses proportions véritables, *spécial aux salariés agricoles*, doit être considéré comme la conséquence du développement extraordinaire de la production rurale et du bien-être général dont

l'agriculteur a bénéficié. Produisant plus de matières premières et de denrées alimentaires, sur un sol mieux cultivé, ce cultivateur est devenu un consommateur plus exigeant. L'immense consommation de l'agriculture plus productive et plus riche a provoqué l'accroissement de la production industrielle en contraignant cette dernière à réclamer des travailleurs nouveaux qu'elle attire par des salaires plus élevés. La prospérité de l'agriculture n'a pas d'ailleurs été entravée par cette épreuve spéciale qu'elle supporte vaillamment, dont elle triomphe même intelligemment depuis quarante ou cinquante ans, car l'exode rural, imposé par la force des choses, est un fait observé depuis longtemps.

Enfin l'augmentation de la population industrielle constitue pour l'agriculture un encouragement, parce qu'elle lui ouvre un débouché.

En laissant de côté les considérations secondaires qui expliquent d'ailleurs l'exode rural ou en atténuent visiblement les dangers apparens, on peut voir que ce phénomène n'est pas la condamnation de notre régime social, pas plus qu'il n'est le signe précurseur de la ruine de l'agriculture.

Il convient, croyons-nous, de le juger ainsi, de l'accepter comme une nécessité, comme une conséquence de notre évolution économique générale, de le critiquer parfois, mais avec mesure, de le redouter au point de vue moral avec clairvoyance, mais surtout de l'apprécier avec discernement.

D. Zolla.

AUX SOURCES DU NIL

PAR

LE CHEMIN DE FER DE L'OUGANDA

Selon Ampère, après le plaisir de voyager, le plus grand est de raconter ses voyages; mais le plaisir de celui qui raconte est rarement partagé par celui qui écoute ou qui lit. J'espère pouvoir, sinon le charmer, tout au moins l'instruire en le conduisant au cœur du continent noir qui, hier, encore, était le continent mystérieux.

Quand Speke découvrit, en 1858, le lac Victoria, qui donne naissance au Nil, quand Stanley explora ses rives vingt ans après, l'un et l'autre eussent été bien étonnés si on leur avait prédit qu'au début du xxe siècle, le voyageur qui s'embarquerait à Marseille pourrait atteindre en trois semaines les bords de la grande mer intérieure de l'Afrique. Depuis que le rail franchit la contrée immense qui s'étend entre Mombasa, sur l'océan Indien, et Kisoumou, sur le Nyanza, on peut gagner l'Afrique centrale en moins de jours qu'il ne fallait de mois à l'époque, dont nos contemporains se souviennent, des voyages en caravane le long de la vallée du Nil. Joseph Thomson, le premier Européen qui entreprit, en 1883-1884, de gagner le Nyanza en partant de la côte orientale d'Afrique, arriva au but en quatre mois, et, à cette époque si récente, ce record pouvait encore passer pour une remarquable prouesse. Depuis lors, de nombreux voyageurs sont partis de Mombasa vers l'intérieur du continent noir pour ne plus jamais revenir, succombant aux fatigues, aux fièvres, aux privations, lorsqu'ils n'étaient pas dévorés par les fauves ou massacrés

par les indigènes. Aujourd'hui, le voyage se fait en chemin de fer, en deux jours et deux nuits, aussi facilement qu'en Europe.

I

Arrivé à Marseille par le rapide de nuit, je m'y embarquai le 22 juillet 1911 à midi précis, par une température écrasante de 36° à l'ombre que je ne retrouvai pas même en Afrique. La côte orientale d'Afrique est desservie par plusieurs lignes de navigation, et la concurrence qu'elles se font se traduit par le luxe et le confort de leurs paquebots. De Marseille partent les bateaux de la ligne française des « Messageries Maritimes, » ceux de la ligne anglaise *Union and Castle*, dont le port d'attache est Southampton, ceux de la ligne allemande *Deutsche Ost Afrika*, dont Hambourg est le port d'attache. On peut aussi prendre à Gênes la ligne italienne ou à Trieste celle du Lloyd autrichien. La durée de la traversée de Marseille à Mombasa varie entre dix-sept et dix-neuf jours, et dépend de l'état de la mer dans l'océan Indien, où la mousson souffle d'avril à octobre.

Le 10 août, dix-neuvième our de navigation, par une matinée brumeuse, nous sommes en vue de la côte orientale d'Afrique. A huit heures du matin, nous entrons dans la baie de Killindini-Mombasa. Il pleut, quoique le mois d'août passe pour être dans la saison sèche. Mais il paraît que cette année la saison des pluies se prolonge sous l'influence d'une mousson exceptionnellement forte.

Et nous voici dans cette baie chantée par Camoëns dans son immortelle épopée des *Lusiades*. Sur ses rives éblouissantes de verdure équatoriale se balancent les panaches des cocotiers, très vigoureux dans cet air humide et lourd, dans cette atmosphère de serre chaude qui me rappelle celle de Ceylan ou de Java.

Nous jetons l'ancre à 500 mètres de la terre, et le bateau est aussitôt entouré de chaloupes dont les rameurs sont de vigoureux noirs aux membres bien musclés. C'est par une pluie battante que je débarque devant les bâtimens de la douane de l'Afrique orientale anglaise, à 4 600 milles de Marseille. C'est un Hindou qui procède à la visite de pure forme de mes bagages. Sur ma déclaration que je n'ai ni armes, ni munitions, pas même un revolver, il me dispense d'ouvrir mes malles. Ainsi, dès le seuil de l'Afrique, l'invasion du continent noir par

les Asiatiques se révèle dans la personne du préposé de la douane. C'est le premier fait qui me frappe en débarquant, et je pourrai le constater à chaque pas sur cette terre que je croyais être le domaine de la race noire.

Ce sont des noirs pourtant qui, après la fin de l'averse tropicale, s'emparent de mes colis et les transportent vers les *trolleys* qui stationnent à quelque distance du débarcadère. On désigne sous ce nom une petite voiture de tramway avec deux places seulement, couverte d'un auvent, et poussée par des nègres qui vont tout le temps au pas de course, et qui, dans les descentes, laissent le véhicule courir tout seul sur les rails. Le trolley est, avec le *djin-riki cha* ou voiturette japonaise, le mode de locomotion dont se servent les Européens et aussi les Hindous qui marquent ainsi leur supériorité sur la race abjecte des noirs.

C'est dans ce curieux équipage que je gagne Mombasa, situé à 3 kilomètres de Killindini. La route, très large, taillée dans une terre jaune, court au milieu d'une végétation devant laquelle, nouveau débarqué, je m'extasie dans une muette admiration. C'est comme un jardin paradisiaque où croissent des manguiers au feuillage incomparable, des mohurs dorés tout resplendissans de fleurs rouges, des palmiers dont la grâce et la légèreté contrastent avec la lourdeur des baobabs. Des vols d'oiseaux au merveilleux plumage sillonnent l'air sous les épais rideaux de verdure, et le cri de l'hirondelle est le seul qui soit familier à l'Européen parmi ces oiseaux inconnus. Ils volent sous les ombrages humides d'arbres géans chargés de lianes et de plantes grimpantes, et se reposent sur les guirlandes fleuries qui se balancent d'un palmier à l'autre. Dans cette orgie de verdure et de fleurs se mêlent toutes les plantes que font éclore le soleil et les pluies de l'Équateur. D'adorables sentiers se détachent de la route, qui mènent à des huttes d'indigènes cachées dans la verdure.

Mais voici que nous sortons de cette forêt enchantée pour déboucher sur une grande plaine ensoleillée, où l'on ne voit plus que de loin en loin un immense baobab. C'est que la nature du sol a changé subitement. Près de la mer, c'était la terre végétale; maintenant nous sommes sur les rochers de corail. La zone forestière est le domaine malsain des fièvres et des moustiques; la zone rocheuse est, à cause de la sécheresse du sol, plus salubre et plus habitable : c'est là que s'est développée la ville de Mombasa.

L'hôtel où s'arrêtent mes noirs vaut ceux que j'ai rencontrés au fond de la Chine et de la Mandchourie. Mais nous sommes en Afrique. C'est le type de l'hôtel des tropiques, où tout est conçu en vue de l'air et de l'espace. Des rideaux en guise de porte. Dans une large véranda bien aérée sont alignées ces chaises longues connues sous le nom de chaises coloniales, qui invitent à la sieste pendant les heures chaudes de l'après-midi. Quant aux chambres, elles ont pour tous meubles un lit de fer, une cuvette sur une mauvaise table, et un unique clou au mur pour les vêtemens. Sur les murs et le plancher courent des araignées, des cancrelats et autres insectes, et ce qui achève de me prouver que je suis en Afrique, c'est que ma fenêtre, que protègent des volets verts, s'ouvre sur une cour où croit un énorme baobab sous l'ombre duquel gambade un singe.

Me voici donc sur la terre d'Afrique, ou, pour parler plus exactement, dans une île d'Afrique, car Mombasa, de même que Zanzibar, est bâtie sur une île corallienne qu'un détroit sépare du continent. Et pourtant, je suis si dérouté par tout ce que je vois, que je m'imagine être dans l'Inde. Tantôt, en débarquant sous les palmes des cocotiers, je me rappelais Ceylan. Et maintenant, je crois être dans un hôtel de l'Inde. Où sont donc les noirs? Cuisiniers, stewarts, gens de service, tout le personnel est hindou, et le carry de l'Inde est à table le plat dominant. Que j'aille au télégraphe ou à la banque ou à la poste, c'est toujours à des employés hindous que j'ai affaire. La police même est recrutée parmi les Sikhs du Punjab. Il n'est pas jusqu'à la monnaie qui ne soit celle de l'Inde. Le premier soin du voyageur qui débarque ici est de se procurer des roupies, seule monnaie qui ait cours dans toute l'Afrique orientale.

Mombasa (dont l'histoire est une longue succession de luttes sanglantes entre les Portugais et les Arabes) est aujourd'hui la tête de ligne du chemin de fer de l'Ouganda, un des plus magnifiques triomphes de la civilisation sur la barbarie africaine. Commencés en 1896, les travaux furent poussés avec une telle activité, que la voie fut terminée en moins de six ans. Dès 1902, fut organisé un service régulier de trains de voyageurs. Pour se procurer la main-d'œuvre, on fit venir des Hindous. On ne saura jamais combien de ces malheureux succombèrent sous les ardeurs du soleil et sous la dent des lions. Des milliers de vies humaines furent sacrifiées à la construction de cette voie ferrée.

Trois ou quatre fois par semaine un train part de Mombasa à midi pour arriver au lac Victoria le surlendemain matin, franchissant en quarante-deux heures un trajet de neuf cents kilomètres. Si le rapide de Paris à Marseille franchit en douze heures le même nombre de kilomètres, ce n'en est pas moins un immense progrès sur le temps où Thomson pouvait se vanter d'avoir fait le voyage en quatre mois. Comment d'ailleurs égaler la vitesse de nos trains rapides sur une voie d'un mètre d'écartement où l'inégalité du terrain et la dureté des ressorts causent de telles secousses et des soubresauts si inattendus, que c'est une plaisanterie courante de dire que le matériel du chemin de fer de l'Ouganda roule sur des roues à peu près circulaires? Les traverses métalliques, commandées à la métallurgie belge, ne contribuent guère à adoucir le roulement, mais il a bien fallu y recourir le jour où l'on a constaté que les termites de l'Afrique équatoriale s'attaquaient aux traverses en bois.

La gare d'où partent les trains de l'Ouganda rappellerait une gare quelconque du Royaume-Uni, si elle n'en différait par le personnel du chemin de fer. Ici encore, je retrouve l'Hindou ; depuis le chef de gare jusqu'au dernier des employés, depuis le machiniste jusqu'aux contrôleurs du train, tous Hindous.

Midi précis. Les voyageurs pour le lac Victoria, en voiture! Le troisième coup de cloche retentit, le train s'ébranle. Et me voilà parti pour le lointain et mystérieux Ouganda des Speke et des Stanley. Je suis tout seul dans mon compartiment. Les voitures sont du type adopté dans l'Inde. Elles sont divisées en deux compartimens s'ouvrant sur la voie et ayant chacun leur *lavatory*, muni d'une ample provision d'eau contre la poussière de la route. La toiture se rabat jusqu'à mi-hauteur des fenêtres au moyen d'auvens verticaux qui protègent tout à la fois contre le soleil, la pluie et les cendres. Les voitures sont plus étroites que les nôtres, à cause du moindre écartement de la voie. Les banquettes sont disposées en longueur, comme dans nos tramways, comme dans les voitures des chemins de fer japonais. Le voyageur tourne ainsi le dos au paysage, et il doit se tordre le cou pour le contempler, ce qui à la longue devient fatigant. Chaque compartiment de première classe peut admettre six voyageurs pendant le jour, quatre pendant la nuit. Pour la nuit, les deux banquettes servent de couchettes, et les parois se rabattent aux mêmes fins au-dessus des banquettes. Il n'y a pas

encore sur le chemin de fer de l'Ouganda des wagons-lits comme sur les chemins de fer du Sud-Afrique, et le voyageur qui ignore qu'il doit être muni d'objets de literie est réduit, et c'est mon cas, à dormir tout habillé sur un colis en guise d'oreiller. Quant au service, il n'est pas fait par des blancs, et l'on s'en aperçoit aux pittoresques empreintes des pieds nus des indigènes marquées sur la boue séchée qui souille le plancher du compartiment.

Et maintenant que nous avons inspecté ce qui sera pendant deux jours et deux nuits notre maison roulante, voyons le paysage qui défile sous nos yeux. Nous traversons d'abord l'île de Mombasa, avec ses manguiers et ses bananiers, et ses populeux villages indigènes, et bientôt nous sommes sur le magnifique pont qui unit l'île au continent noir. Je suis ravi par l'admirable horizon de mer et de montagnes qu'on embrasse du haut de ce pont, et qui me rappelle certains paysages maritimes que j'ai contemplés dans la mer intérieure du Japon. Le détroit franchi, c'est l'Afrique équatoriale dans toute sa splendeur. C'est la forêt, et quelle forêt ! Des manguiers, des cocotiers, des palmiers borassus, des mimosas, des frangipaniers, des baobabs, à l'ombre desquels brillent l'hibiscus, et mille autres fleurs éclatantes. Dans l'orgie de cette exubérante végétation tropicale, il n'est pas rare de voir des arbres croître l'un dans l'autre, de voir s'épanouir un palmier magnifique dans le cœur d'un manguier. La première fois que j'ai vu ce phénomène végétal, je n'en croyais pas mes yeux : c'était dans les terres chaudes du Mexique : mais ici le fait est si fréquent, qu'on ne s'en étonne plus. Ce qui intéresse davantage, c'est de voir cette merveilleuse forêt habitée par des êtres humains qui y vivent de la vie de nos premiers parens dans le paradis terrestre. Sous les hautes futaies, à l'ombre des feuilles immenses des bananiers, apparaissent çà et là des cases en paille où s'abritent de paisibles et heureuses familles noires qui n'ont plus à redouter les razzias d'esclaves.

Mais l'idylle de la région côtière s'évanouit comme par enchantement quand la voie commence son ascension vers le plateau africain. Aux environs de la station de Mazeras, pendant qu'une pluie tropicale s'abat contre les vitres du wagon, un changement à vue se produit : à la zone forestière a succédé la zone des cultures, les rizières, les champs de maïs et de

sorgho, et les plantations de caoutchouc. Les arbres à caoutchouc, de l'espèce *peira*, sont disposés en lignes régulières, comme des caféiers : on les saigne tous les trois ans. Sous les tiges de maïs les indigènes cultivent la patate douce. C'est ici que se montrent les premiers euphorbes arborescens qui croissent souvent au cœur d'un autre arbre, et qui atteignent des dimensions monstrueuses, affectant la forme de gigantesques chandeliers : ils distillent un suc laiteux, âcre et caustique, qui est un poison très redouté des indigènes, car une goutte suffit à causer la perte de l'œil.

On entre ensuite dans la brousse, une brousse clairsemée. Et c'est la mélancolie d'un paysage du département des Landes. Dans ces immenses plaines, depuis longtemps je cherche à l'horizon une montagne qui a fasciné mon œil sur la carte d'Afrique. Vers cinq heures du soir, je la découvre enfin dans un prodigieux éloignement, avec son double cône émergeant d'une mer de nuages, entre une zone de cumulus et une bande de cirrus. C'est la plus haute montagne de l'Afrique, c'est l'auguste Kilimandjaro. La cime neigeuse du volcan s'élève à plus de six mille mètres et dépasse de près de neuf cents mètres le pic Marguerite, point culminant du Ruwenzori dont le duc des Abruzzes fit l'ascension en 1906. Son superbe isolement lui donne une majesté incomparable. Elle est comme perdue dans l'espace, et elle plane si haut qu'elle semble ne plus appartenir à la terre. A mesure que le soleil descend à l'horizon, elle apparaît de plus en plus distincte et découpe ses lignes fines et nettes sur un ciel d'or rouge embrasé de lueurs d'incendie. A six heures du soir, la mer de nuages s'est presque dissipée, et la montagne, sur laquelle planent encore de légers cumulus roses et diaphanes, se déploie dans toute sa grandeur. Ses deux cônes volcaniques, que sépare un large col, rappellent étrangement les deux cônes classiques du vieux mont biblique de l'Ararat, sauf que la cime du cône le plus élevé affecte la forme tabulaire qui caractérise les montagnes de l'Afrique depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'à l'Équateur. Au coucher du soleil, le Kilimandjaro, devenu d'améthyste, est d'une indicible magnificence. Par une singulière illusion d'optique, le géant semble tout proche, bien qu'il soit à près de deux cents kilomètres de distance. A peine se sont éteintes les dernières lueurs du couchant, que le ciel se fait obscur. C'est si soudain

dans cette zone équatoriale, qu'il n'y a pas de soir marquant le passage du jour à l'ombre. Et rien comme cette brusque tombée de la nuit ne donne à l'Européen l'impression mélancolique de dépaysement.

Il fait nuit noire quand le train s'arrête à Voi, la station d'où part la route commerciale qui aboutit au district du Kilimandjaro, dans la colonie allemande de l'Est africain. En attendant qu'un chemin de fer unisse un jour Voi au pied du volcan, le voyage demande actuellement cinq journées de cahotement dans une charrette indigène tirée par des ânes. Le train s'arrête à Voi le temps nécessaire pour permettre aux voyageurs de faire un mauvais dîner, au prix de deux roupies, dans un de ces *dak-bungalows* que la Compagnie a installés en guise de buffets, en attendant qu'elle inaugure un jour des wagons-restaurans. Ici encore, c'est l'encombrant Hindou qui exploite les voyageurs.

Je passe la nuit en wagon, étendu sur ma banquette, enroulé dans ma couverture de voyage sous laquelle j'ai vraiment froid, car les nuits sont glaciales sur les hauts plateaux africains.

II

A six heures du matin, nous sommes à douze cents mètres d'altitude, sur le plateau d'Athi, à Sultan Hamoud, dont le nom rappelle que hier encore les Arabes étaient les maîtres du pays. C'est là que, fatigué de ma solitude et éprouvant le besoin de causer, je vais retrouver dans son compartiment de deuxième classe le Père Fouasse, un Français de Normandie, avec qui j'ai dîné à Voi, et qui se rend à la mission des Pères Blancs, près de Nairobi.

Mon aimable compagnon de voyage, qui connaît la route pour l'avoir faite souvent, m'avertit que le moment est venu d'ouvrir les yeux, car nous entrons dans la région la plus intéressante de la ligne, la réserve de gibier. Je ne vois tout d'abord qu'un trait du paysage : ce sont les petites collines artificielles en forme de cônes, d'environ trois mètres de haut, d'une terre rougeâtre, qu'on aperçoit de tous côtés, généralement juxtaposées au nombre de trois. Ces édifices sont le résultat du patient travail des termites, improprement appelés fourmis blanches.

Tandis que j'observe ce curieux phénomène, mon attention est bientôt détournée par un autre objet : il me semble voir un

arbre isolé qui ne porte ni branches ni feuilles; et mon compagnon, s'amusant à mes dépens, m'explique que ce que je prends pour un arbre est une grande girafe solitaire qui regarde passer le train. Je crois qu'il se moque : comment admettre qu'une girafe puisse rester aussi immobile que si elle était pétrifiée ! Comme le train décrit lentement une longue courbe, nous voyons, pendant plusieurs minutes, cette forme se détacher sur l'horizon, et je ne reviens de ma méprise que lorsque, au moment de perdre de vue ce que j'ai pris pour un arbre, je le vois qui se met en mouvement et arpente la prairie à longues enjambées.

A peine revenu de mon étonnement, je vois courir, si près de nous que, cette fois, je puis parfaitement les observer, une harde de cinq girafes parmi lesquelles une toute petite : elles s'enfuient à l'approche du train, d'une course gauche et avec un balancement grotesque du cou. Je m'étais imaginé la girafe rapide et gracieuse lorsqu'elle erre en liberté, et voilà encore une de mes illusions qui s'envole. Elle est si lente dans sa fuite, elle a tant de peine à mouvoir ses longues jambes et son long cou, qu'elle doit difficilement échapper à la poursuite du lion qui en fait une de ses proies de choix. Et je me suis laissé dire qu'on les capture très facilement à cause de la peur qui paralyse leur course : souvent même elles tombent mortes d'émotion. Ne se nourrissant que des feuilles des arbres qu'elles atteignent grâce à la longueur de leur cou, elles ne se plaisent que dans les contrées boisées.

Et en effet, le pays où nous sommes rappelle à mon compagnon normand une plantation de pommiers de Normandie. Mais comme presque tous les arbres d'Afrique, ces prétendus pommiers sont des arbres à épines, et ces épines, longues comme le doigt, sont acérées comme des aiguilles. Bien que nous soyons dans la saison des pluies, l'herbe est jaune, brûlée par le soleil équatorial. Que doit donc être cette herbe dans la saison sèche ! Et pourtant, c'est la nourriture des innombrables hôtes de ces plaines immenses.

Car la région giboyeuse ne commence vraiment que là où les arbres disparaissent tout à fait, là où l'herbe constitue l'unique végétation. Au moment où nous abordons cette région, le Père Fouasse, de ses yeux de lynx, voit du gibier là où je n'aperçois rien encore.

Mais nous approchons, et voici le merveilleux spectacle que nous contemplons du wagon : des hardes d'antilopes et de gazelles, des cerfs et des élans bondissent à travers les hautes herbes ; puis ce sont des troupeaux de zèbres, parfois au nombre de plusieurs centaines, chevauchant si près de nous, que les raies de leur pelage sont visibles à l'œil nu ; puis des autruches, les unes blanches, les autres noires, qui détalent, moitié courant moitié volant, puis des *gnous* ou *wildebeests*, ces étranges animaux noirs, grands comme des chevaux, hauts d'épaules et bossus, à l'allure gauche et lourde, tenant à la fois de l'élan et du bison.

Et ce n'est pas seulement le long de la voie que le gibier foisonne : aussi loin que l'œil peut porter sur ces plaines à perte de vue qui s'étendent jusqu'au Kilimandjaro, dans toutes les directions, nous voyons grouiller toutes les variétés d'antilopes, depuis la gracieuse gazelle de Thomson, jusqu'au rouge *kongoni*, à l'élan de haute taille, et au cerf qui rappelle le *wapiti* d'Amérique ; puis encore des troupeaux de zèbres à la course rapide, et des autruches qui se balancent en courant, et des bandes de singes qui gambadent, et de loin en loin une hyène ou un chacal qui rôde solitaire, puis encore des antilopes et encore des autruches, et encore des zèbres, mais plus de girafes, car, pas plus que l'éléphant, elles ne sauraient vivre dans des prairies dépourvues d'arbres.

Tout en étant le paradis des animaux, ces plaines, à cause de l'absence complète d'arbres, sont d'une souveraine monotonie. C'est, sous l'équateur, la nudité de l'Islande. Mais c'est comme un jardin zoologique sans limites, qui, pendant des heures et des heures, se déploie tout le long de la voie. Et le spectacle est tellement fantastique, qu'on songe involontairement aux beaux jours de l'âge d'or. On n'a qu'à jeter les yeux vers n'importe quel point du paysage pour apercevoir des animaux errant en troupes dans l'attitude qu'ils devaient avoir aux temps primitifs du monde. Ils ne s'effarent nullement au passage du train, car ils semblent parfaitement savoir qu'il est défendu aux voyageurs de leur tirer des coups de fusil, et que de chaque côté de la voie le terrain constitue sur une certaine étendue une réserve de gibier interdite aux chasseurs. Et comme cette étendue est plus mince au Nord qu'au Sud, c'est à gauche de la voie que le gibier foisonne le plus, comme s'il savait qu'il s'y trouve plus éloigné du chasseur. Sous des peines très sévères,

cette réserve ne peut être violée par personne. Toutefois, lors de son très retentissant voyage cynégétique en Afrique, M. Roosevelt se vit gracieusement offrir, à titre exceptionnel, la faculté de chasser dans la réserve ; il eut le bon goût de ne pas vouloir enfreindre la règle commune.

Mais voici que les réserves de gibier ont soulevé des protestations qui ont eu leur écho jusque dans l'enceinte du parlement anglais. Il paraît que les dégâts commis par les éléphans causent de grands dommages aux cultures. Mais, ce qui est plus grave, c'est que le gibier semblerait favoriser la multiplication de la mouche tsé-tsé, et par suite l'éclosion de la maladie du sommeil. On a observé en effet que la tsé-tsé abonde et que la maladie du sommeil sévit particulièrement dans le voisinage des réserves de gibier. Missionnaires, commerçans et fermiers réclament unanimement des mesures pour la destruction du gibier et se plaignent du maintien des réserves à proximité des districts à population dense. Le jour est donc peut-être proche où le chemin de fer de l'Ouganda cessera d'être le rendez-vous de toute la faune africaine. Qu'ils se hâtent donc, ceux qui veulent se rassasier les yeux d'un spectacle unique au monde !

Le rhinocéros au nez cornu, tout antédiluvien qu'il est, aime à rôder le long du chemin de fer de l'Ouganda, et comme il considère la voie ferrée comme son domaine, il ne se dérange nullement à l'approche de la locomotive. Chaque fois que le train ralentit et que vous entendez le machiniste siffler éperdument, soyez sûr qu'un de ces pachydermes se promène entre les rails le plus philosophiquement du monde. Il a d'ailleurs si mauvaise vue, qu'il n'a pas l'air de se douter de la présence du train. C'est dans ces parages que M. Winston Churchill, aujourd'hui premier lord de l'Amirauté, tua un rhinocéros en 1908. Rien n'est plus simple que cette chasse. On s'approche de l'animal aussi près que possible, en ayant soin d'éviter le côté du vent, car s'il a de mauvais yeux, le rhinocéros a le flair très développé. C'est à la tête ou au cœur qu'il faut l'atteindre, sinon il charge aveuglément et avec une irrésistible furie.

Parmi les émotions de ce voyage plein d'imprévu, il n'en est pas de plus saisissante que celle qu'on éprouve quand, au lieu du menu gibier d'antilopes ou de gazelles, on voit s'enfuir à travers la prairie, en faisant de larges bonds avec une grâce et une agilité toutes félines, une lionne au pelage sombre, entourée

de ses lionceaux ; elle s'éloigne sans effarement, se retournant de temps en temps vers sa progéniture, et quand elle disparaît enfin dans les hautes herbes, la vision rapide se grave dans les yeux en traits inoubliables. La coutume a disparu d'arrêter le train pour procurer aux voyageurs la fièvre d'une chasse au lion et le plaisir de rapporter triomphalement la bête abattue.

Les lions sont toujours la terreur des travailleurs du chemin de fer, qui se souviennent du drame connu dans toute l'Afrique orientale, de Mombasa à la frontière du Congo. Par une étrange coïncidence, le fait se passa à la station qui porte le nom de Simba, lequel signifie « lion » dans la langue de l'Afrique comme Singa dans la langue de l'Inde.

Un vieux lion qui avait pris goût à la chair humaine avait dévoré coup sur coup plusieurs indigènes employés aux travaux de la voie. Et, comme il rôdait tous les jours autour de la gare, trois chasseurs de profession, un Allemand et deux Anglais, voulurent en finir avec cet hôte dangereux. La gare ne leur offrant pas d'installation suffisante, ils ne trouvèrent rien de mieux que de passer la nuit dans un wagon. L'un des Anglais devait veiller sur le plancher, pendant que les autres dormaient, l'Allemand sur la couchette supérieure, l'Anglais sur la banquette. Au milieu de la nuit, les deux dormeurs sont réveillés par le bruit d'une lutte sur le plancher. L'obscurité est profonde. Aucun d'eux n'a la présence d'esprit de frotter une allumette. Dans le désordre de la lutte, la porte se ferme. Dressés sur leurs couchettes, les deux hommes réveillés, muets de terreur, voient se dessiner sur la faible clarté du dehors les formes de leur visiteur nocturne au moment où il se précipite par la petite fenêtre s'ouvrant au haut de la porte, emportant le corps inanimé de leur compagnon. Quelques restes épars furent tout ce qu'on en retrouva le lendemain. Le malheureux veilleur s'était probablement endormi à son poste, et le lion affamé l'avait attaqué par surprise. Les vieux lions, qui ne savent plus poursuivre l'agile antilope, sont friands de chair humaine. Et ce qu'il y a de plus étonnant dans cette extraordinaire aventure, c'est qu'un vieux lion chargé de sa proie ait pu bondir par une aussi étroite fenêtre. Et pourtant l'histoire est authentique, et les deux témoins du drame vivent aujourd'hui paisiblement à Nairobi.

Je ne sais vraiment ce qu'il y a de plus intéressant à

observer, ou des animaux dont foisonne le plateau d'Athi, ou des hommes, presque aussi sauvages que les animaux, qui, à chaque station, accourent en foule pour voir passer le train avec la curiosité enfantine des noirs. Ces étranges tribus africaines nous observent en silence ou parlent entre elles des idiomes bizarres. Leurs corps sont couverts de tatouages aux dessins artistiques et compliqués. La palme de la beauté esthétique revient aux Massaïs, dont l'allure martiale révèle un peuple aux instincts guerriers. Voici les Taïtas, portant leur arc et leur carquois de flèches empoisonnées. Leur denture est limée en pointes aussi aiguës que les dents d'une scie, coutume qui date probablement du temps où ils avaient des mœurs d'anthropophages. Voilà les Kikouyous, qui se percent le lobe de l'oreille et élargissent l'ouverture jusqu'à lui donner des dimensions telles qu'ils peuvent y introduire une jatte en porcelaine ou un cercle en os plus grand qu'un bracelet ; pour les jeunes dandys, c'est le comble de l'élégance d'y suspendre une ou deux douzaines de larges anneaux de perles. Parfois le lobe se casse à force de tension, et alors les deux morceaux rompus pendent lamentablement sur l'épaule. Les hommes portent tout un arsenal de lances et de casse-tête qui leur servent à se défendre contre les fauves. D'autres ne se séparent jamais de leur attirail d'ustensiles de ménage, l'escabeau sur lequel ils s'assoient pour faire leurs repas, la calebasse dans laquelle ils boivent l'eau du ruisseau, la demi-calebasse qui leur sert d'assiette. Chaque tribu se reconnaît à la façon spéciale de se vêtir et de se coiffer. Les uns se drapent fastueusement dans leurs cotonnades imprimées, d'autres n'ont pour tout vêtement qu'un morceau d'étoffe noué autour des reins, d'autres jettent sur leurs épaules une couverture qui ne couvre jamais ce que, d'après nos principes, elle devrait couvrir tout d'abord. Et il en est, comme les Kavirondos, qui, sans distinction de sexe, se promènent dans les gares sans autre vêtement que le collier de perles qui pend à leur cou et les anneaux qui enserrent leurs chevilles.

Le train fait un long arrêt à Nairobi, capitale de l'Afrique orientale anglaise. Là réside le gouverneur, qui a échangé récemment l'écrasant climat de Mombasa contre l'air vif et frais d'une attitude de 1 660 mètres. La gare surgit au milieu de plantations d'eucalyptus. Je m'amuse de voir des types de trappeurs vêtus du costume des pays neufs, chemise de flanelle,

culotte bouffante, chapeau mexicain, jambes nues. Beaucoup de Boers : on les reconnaît tout de suite à leur saleté proverbiale, à leur barbe patriarcale et à leur pipe légendaire. J'accoste l'un d'eux et lui adresse la parole dans la langue de ses ancêtres; mais nous ne nous comprenons qu'à demi, car les Boers transforment le hollandais au point que « parler » se dit *praten* pour *spreken*.

Après un mauvais déjeuner dans une salle de la gare, je remonte en voiture, où je trouve trois Anglais qui, pendant mon absence, se sont installés commodément et ont encombré de leurs bagages le compartiment où j'étais seul depuis Mombasa. Je me console par la vue du paysage dont l'intérêt s'accentue.

III

Si merveilleuse que soit la contrée que parcourt la ligne entre Mombasa et Nairobi, celle qui s'étend entre Nairobi et le lac Victoria la surpasse encore par l'imprévu du paysage. C'est dans cette partie du trajet que le chemin de fer franchit, précisément au point le plus remarquable, cette fameuse fente de la croûte terrestre que les géologues désignent sous le nom de *Rift*, une des plus gigantesques dépressions du globe, s'étendant sur une longueur de plus de 1 500 lieues, à travers les terres et les mers, depuis la Palestine jusqu'au lac Nyassa, semée d'une multitude de volcans actifs ou éteints et de lacs salés ou saumâtres, dans lesquels on a cru voir les vestiges d'un ancien bras de mer qui faisait de l'Afrique orientale actuelle une autre Madagascar.

Par une longue succession de courbes et de lacets, nous montons vers le premier *Escarpment*, qui se dresse à 600 mètres au-dessus du plateau d'Athi. La voie serpente au milieu des splendeurs de la forêt vierge, dont les arbres immenses sont étouffés sous un inextricable fouillis de lianes et de parasites. Je ne me lasse pas d'admirer les énormes feuilles des arbres les plus rapprochés. C'est la nature tropicale qui triomphe à 2 000 mètres d'altitude, c'est l'Afrique dans sa primitive beauté. Mon enthousiasme laisse parfaitement froids mes Anglais qui, au lieu de contempler les magnificences du paysage, sont plongés dans la lecture des journaux de Nairobi. Et pourtant, il faut aller jusqu'à Java pour voir une semblable voie ferrée. Les

grands arbres se penchent d'une façon menaçante au-dessus de la voie, les plantes rampent dans les tranchées, le sol se cache sous l'orgie de fleurs et de feuilles qui envahissent les remblais. Sans le soin continuel avec lequel la voie est entretenue, elle disparaîtrait bientôt sous l'irrésistible poussée de la forêt, et elle serait enfouie en peu de temps sous une végétation telle qu'il faudrait organiser une expédition pour en reconnaître la place.

C'est dans les forêts que se trouve l'inépuisable réserve de combustible. C'est là qu'on fait du bois pour les locomotives du chemin de fer, à l'approvisionnement duquel sont employées des armées de noirs travaillant à la pièce. Si on les recrute facilement, il n'est pas aussi aisé de les conserver. Le noir se fatigue vite du travail, et l'appât du salaire ne le retient pas longtemps. Rares sont ceux qui consentent à travailler pendant plus d'un mois, quels que soient les avantages qui leur sont offerts. A peine commencent-ils à acquérir l'habileté du métier, qu'ils retournent dans leur village pour cultiver leur jardin, promettant vaguement qu'ils reviendront après la moisson ou à quelque autre date indéterminée. Et, dans l'intervalle, le chemin de fer doit être alimenté. Ces sauvages piochent au pied des arbres sans autre instrument que leur petite houe. Quand la charge est complète, ils la transportent sur la tête jusqu'à ces immenses empilemens de bois qui dans chaque station couvrent jusqu'à un hectare de superficie.

Tout est étrange dans les caprices de la nature sur cette terre d'Afrique, jusqu'à la brusquerie avec laquelle la forêt prend fin. Sans aucune transition, la prairie succède à la sylve ; il n'y a pas, comme on pourrait s'y attendre, une région intermédiaire d'arbres clairsemés. C'est donc soudainement que nous sortons de la forêt humide et fraîche, et que nous débouchons sur un plateau ensoleillé où renaît la chaleur de l'équateur au milieu d'une nature alpestre. A l'horizon surgissent des cimes de plus de 3000 mètres, comme le mont Sousoua, qui domine une mer de verdure. Nous dépassons *Escarpment Station*, à 2250 mètres d'altitude. Et soudain, au bout de ce plateau, l'œil plonge à pic dans une profonde vallée qui surpasse en grandeur et en imprévu tous les paysages de la Suisse. C'est un large bassin de verdure tropicale entouré de tous côtés de monts et de rochers, et comme ces rochers sont à pente excessivement rapide, c'est à une effrayante vitesse que le train descend au fond

de l'entonnoir. En quelques minutes, nous arrivons à Kijabe, ayant dévalé de 200 mètres sur un parcours de 10 kilomètres. Puis la descente continue jusqu'à Nakourou, qui n'est plus qu'à 1800 mètres d'altitude, en sorte que sur un parcours de 100 kilomètres, on descend de 450 mètres.

Mais ce n'est là qu'un recul pour mieux sauter. Car à peine a-t-on atteint le fond de l'entonnoir, qu'on aborde une nouvelle ascension de 700 mètres sur un parcours de 60 kilomètres, pour gagner le sommet du mont Mau, à 2 530 mètres au-dessus du niveau de la mer. Et ainsi la locomotive franchit, sur un parcours de 160 kilomètres, la gorge énorme du Rift, qui s'ouvre entre le plateau de Kikouyou et l'escarpement de Mau. Le fond de cette gorge, dont l'élévation est variable, contient des soulèvemens et des dépressions, des montagnes et des lacs, et l'on ne se rend réellement compte de sa nature de vallée que lorsqu'on la voit d'en haut : alors les forêts paraissent des prairies et les lacs des flaques d'eau, tant on se méprend sur les proportions des choses.

Quand la voie atteint le bord du plateau de Kikouyou, le paysage est un des plus saisissans et aussi des plus prestigieux qui soient au monde. Qu'on s'imagine un plateau finissant brusquement par une muraille à pic, comme si la terre manquait sous les pieds. Cette muraille est l'escarpement de Kikouyou, qui court parallèlement à l'escarpement de Mau. Tandis que le train descend par d'interminables lacets le long du rocher, cette grandiose vallée du Rift se découvre, baignée de soleil, à une incommensurable profondeur, à travers les couches de l'atmosphère; et il semble que c'est du haut d'un ballon qu'on distingue les bizarres collines volcaniques et les cratères brisés qui rompent l'uniformité de la vallée. Et le regard se perd bien loin, sur le gigantesque écran brumeux que forme la paroi de l'escarpement de Mau.

Parvenus enfin au fond du grand Rift, nous atteignons les bords du lac de Naivasha, la seule nappe d'eau douce parmi les nombreuses nappes d'eau salée qu'on rencontre dans cette vallée extraordinaire. Ce lac qui, vu du haut du plateau, semblait n'être qu'un débris de miroir, a quatre lieues de long. C'est un lac des Alpes transporté au cœur de l'Afrique, à 1860 mètres d'altitude. Ou plutôt, tel que je l'ai vu par un ciel sombre et morose, à l'heure où le soleil lançait un rais d'or sur les

monts lointains, c'était un lac de Finlande dont il avait toute la mélancolie. Au centre du lac surgit, étrange et imprévue, une île en forme de croissant, qui n'est autre qu'un cratère volcanique à demi submergé. Les eaux du Naivasha sont trop froides pour les crocodiles, mais elles attirent des légions d'hippopotames. Elles sont aussi le rendez-vous d'innombrables oiseaux sauvages. Ses rives sont giboyeuses, et nous y retrouvons les antilopes, les élans, les zèbres. Le climat de ce pays de chasse est un des plus beaux et des plus frais de l'Afrique. Les collines, les bois rappellent absolument nos paysages du Nord, et ainsi s'explique que les noirs n'y viennent guère.

Je grelotte encore rien que de penser à ma deuxième nuit en chemin de fer. J'eus beau m'enrouler dans une double couverture de laine, je me serais cru en Sibérie plutôt qu'en Afrique. C'est que nous étions au point culminant du territoire s'étendant de la côte orientale d'Afrique au lac Victoria. Et puis, la voiture de première classe venait immédiatement derrière la machine, en sorte que chaque coup de sifflet me réveillait quand je commençais à dormir.

Au point du jour, nous sommes du côté occidental du mont Mau, dans une large vallée où croissent des euphorbes géans. C'est le pays des belliqueux Nandis, où les Anglais eurent fort à faire pour soumettre les indigènes. Puis nous entrons dans le pays plat du Kavirondo où vit une nombreuse population de noirs adonnés à l'agriculture et à la vie pastorale. En moins d'une heure, la température a changé, comme par enchantement. A la fraîcheur des montagnes a succédé l'humide chaleur des tropiques. C'est que nous sommes déjà dans la sphère d'influence de la serre chaude qu'est le Victoria Nyanza, dont on peut, du haut des montagnes, voir miroiter l'immense nappe comme une mer lointaine.

Et le train nous dépose enfin au terminus du chemin de fer de l'Ouganda, à la station au joli nom indigène de Kisoumou, auquel sir Clement Hill a voulu substituer le nom européen de Port Florence, non pas, comme on pourrait le croire, en l'honneur de la ville qu'immortalisa Dante, mais par galanterie pour sa femme qu'il voulut immortaliser.

IV

Trois semaines après avoir touché au dernier port d'Europe, j'aborde à ce mystérieux lac Victoria dont la découverte me passionnait quand, tout petit, je lisais les livres des héros de l'épopée africaine. Et je vois s'accomplir un de ces rêves d'enfance qu'il m'a été donné de réaliser l'un après l'autre, le fleuve Bleu et la Grande Muraille; l'Oxus et le lac Baïkal, Ceylan et Java, les Indes et le Japon.

Et pourtant, le dirai-je? je n'éprouve pas l'émotion attendue. Peut-être ai-je trop tardé. Peut-être suis-je arrivé à ce tournant de la vie du voyageur où rien ne l'émeut plus parce qu'il a trop vu de spectacles qui émeuvent. Peut-être encore est-ce que le premier aspect du Nyanza, quand on l'aborde à Kisoumou, est plutôt une déception. Ce n'est point la nappe bleue d'un océan d'eau douce que l'on voit, c'est l'extrémité de ce long bras du Nyanza qui s'appelle le golfe de Kavirondo. Et comme ce golfe est la partie la moins profonde du lac, les eaux, au lieu de cette magnifique teinte des grandes masses liquides, ont une vilaine nuance terreuse et sale qui suffit à elle seule pour refroidir l'enthousiasme.

Kisoumou n'en est pas moins le port le plus important du lac Victoria. Malheureusement, le climat est déprimant, et, ce qui est pis, les eaux de la rade sont trop basses pour se renouveler, et les immondices, en s'y accumulant, ne contribuent pas peu à la fâcheuse réputation d'insalubrité d'un port qui, à raison de son altitude, semblerait devoir jouir d'un air pur. Le niveau actuel du lac Victoria se trouve, en effet, à l'altitude de 1133 mètres au-dessus du niveau de la mer, en sorte qu'on peut dire que Kisoumou possède le plus élevé de tous les arsenaux maritimes du monde. Un phénomène d'ailleurs semble devoir amener la décadence inévitable d'un port sur lequel on avait fondé de grandes espérances. On a observé que le niveau du lac diminue d'année en année, de sorte que le jour n'est pas éloigné où le port de Kisoumou ne pourra plus recevoir les navires d'un fort tonnage. Le seul moyen d'éviter cette fâcheuse éventualité serait d'exhausser les eaux du golfe de Kavirondo en construisant un barrage à l'endroit où le Nil sort du lac. Sinon, il faudra abandonner Kisoumou et prolonger

le chemin de fer jusqu'à Port Victoria, sur la rive Nord du lac, où les eaux sont d'une plus grande profondeur. Après tous les travaux accomplis à Kisoumou, les Anglais ne se résoudront qu'à regret à cette extrémité.

Kisoumou possède, en effet, une magnifique cale sèche et deux quais que j'ai vus encombrés de rails, de traverses métalliques, de balles de coton. On y trouve des ateliers de réparation pour les bateaux amenés d'Angleterre pièce à pièce, une forge, une menuiserie, une fabrique de glace artificielle, une fabrique d'eau de soda à laquelle des conduites amènent l'eau pure prise au centre du lac. Tous ces ateliers ont des machines actionnées par la vapeur et sont établis près de la cale sèche. Et partout c'est l'intelligent et envahissant Hindou qui surveille la main-d'œuvre des noirs. Et une fois de plus, je constate cet obsédant phénomène, la prise de possession de l'Afrique par l'Inde.

Déjà Kisoumou possède une fabrique de coton où le précieux végétal est préparé à la vapeur. Et c'est un spectacle qui fait rêver de voir tomber le coton des machines en floconneuses cascades blanches comme la neige. Ce sont des noirs qui mettent les machines en action, et dont le salaire n'atteint pas le dixième du salaire de nos ouvriers. Lentement, mais sûrement, l'Afrique centrale entre dans l'ère du machinisme. Ainsi les noirs seront d'éternels esclaves, que la direction vienne des hommes ou des machines.

Au sortir de la fabrique, les balles de coton sont chargées sur les wagons du chemin de fer qui stationnent à quai. Et dès aujourd'hui, l'Ouganda est en train de devenir un des principaux centres de production du coton. Pourquoi n'en serait-il pas de même du Congo qui confine à l'Ouganda ? La production de l'Ouganda ne date que d'hier. Le mouvement commença en 1909. Pendant le premier trimestre de cette année, le port de Kisoumou expédia en ballots 34 tonnes de coton ; en 1910, pendant la même période, il expédia 270 tonnes ; en 1911, pendant la même période, 978 tonnes. Si cette progression continue, les Anglais auront drainé le commerce de l'Ouganda avant que les Allemands n'aient terminé le chemin de fer qu'ils construisent de Dar-es-Salam vers les grands lacs. Les Anglais, de leur côté, travaillent à prolonger vers le bassin du Nil le chemin de fer de l'Ouganda. J'ai vu, sur les quais de Kisoumou,

d'immenses accumulations de traverses métalliques destinées au chemin de Jinja, qui doit unir bientôt le lac Victoria au lac Albert. Et je n'ai pas été peu surpris d'apprendre que ces traverses de fabrication belge reviennent à meilleur marché que les traverses en bois.

Kisoumou, si l'on prend les mesures nécessaires pour relever le niveau du lac, avant dix ans sera le Liverpool de la grande mer intérieure de l'Afrique centrale. L'établissement est de fondation si récente, qu'on n'y trouve pas encore d'hôtel. L'usage est de loger à bord du *steamer*.

Visitons le village situé sur la colline qui domine la baie. Il y a en réalité trois villages, celui des noirs, celui des blancs et celui des Hindous. Les natifs de l'Inde sont accourus en masse sur les bords du lac Victoria, et l'on voit tout de suite que ce sont eux qui accaparent le commerce. Plus je pénètre au cœur de l'Afrique, plus je suis frappé de ce fait que les noirs sont évincés par les envahissans Hindous. Ce sont eux qui ont fait le chemin de fer, et, depuis lors, ils considèrent l'Afrique comme leur appartenant : leur village a l'aspect d'un bazar de l'Inde, rue interminable bordée d'une multitude d'échoppes avec, chacune, à l'entrée, un perroquet en cage. Ils vivent dans d'horribles maisonnettes en tôle ondulée, ce qui est, à leurs yeux, le dernier mot de la civilisation.

Les blancs, une centaine environ, occupent la partie la plus élevée de la colline, où ils vivent dans de confortables cottages de style anglais, ombragés par des eucalyptus qu'on a plantés partout sur ce plateau complètement dépourvu d'arbres. Il paraît qu'il y avait des arbres autrefois, mais, comme ils attiraient la mouche tsé-tsé, on a complètement déboisé le pays, et ce manque de verdure ôte tout attrait au paysage, qui a l'air aussi désolé qu'un paysage d'Islande.

Le sommet de la colline est occupé par la mission de Mill-Hill, dont le Père Brandsma m'a fait les honneurs. La chapelle est bien pauvre. Une lampe y brûle nuit et jour devant l'autel. Et de voir luire cette petite flamme au bord du lac Victoria découvert de notre temps, j'éprouvais une de ces émotions qu'on ressent plus vivement dans une humble chapelle de l'Afrique que dans nos somptueuses cathédrales : il me semblait, tandis que je méditais dans la solitude du sanctuaire qu'envahissait la nuit, voir grandir cette petite flamme, grandir au

point d'illuminer tout le continent noir hier encore plongé dans les ténèbres du plus grossier fétichisme.

Les Pères de Mill-Hill, institués par le cardinal Vaughan, se recrutent non seulement en Angleterre, mais aussi en Belgique et en Hollande. On les trouve établis principalement dans l'Ouganda et le Congo. Le Père Brandsma est Hollandais. Son nom est connu dans toute l'Afrique orientale britannique. Il exerce depuis dix ans son rude ministère dans la région des Highlands traversée par le chemin de fer de l'Ouganda. Il est constamment en route à travers la brousse et la montagne, et ses uniques ressources sont les modestes dons volontaires qu'il reçoit dans ses tournées pastorales et qui se bornent à quelques roupies. Le dîner qu'il m'offrit m'a donné une idée de sa pauvreté : un mauvais poisson, des œufs, des bananes cuites, et comme boisson de l'eau de pluie et un affreux café. Pour prétendre que les missionnaires catholiques font bonne chère en Afrique, il faut n'avoir jamais partagé leurs repas de cénobite, qui contrastent étrangement avec la vie large et plantureuse que mènent les missionnaires anglais; ceux-ci ont charge de femmes et enfans, et souvent mettent les préoccupations commerciales au-dessus du bonheur des noirs. Le seul missionnaire, dans le seul sens qu'il faille attacher à ce mot sublime, c'est le missionnaire catholique. Aussi est-il le seul qui soit attaqué. Mais, dans l'Ouganda, le gouvernement anglais et les missionnaires protestans eux-mêmes lui rendent justice.

Le quartier européen de Kisoumou, qu'on a eu soin de placer sur le point culminant de la colline, passe pour être moins insalubre que les bords du lac, surtout depuis qu'on a bordé les longues avenues de plantations d'eucalyptus dont on connaît l'efficacité contre le paludisme. C'est le long de ces avenues que se trouvent quelques bâtimens à prétentions architecturales, la poste et le télégraphe, la *Town Magistrate's Court*, la Banque, la chapelle protestante, la mission de Mill-Hill, et les bâtimens de la prison qu'il m'a paru intéressant de visiter. J'ai vu les condamnés. Sans parler de la peine du fouet, je n'oublierai jamais l'horrible cachot, dépourvu de tout mobilier, où j'ai vu un pauvre noir enfermé derrière les barreaux de fer sans autre alternative que de se tenir debout ou accroupi sur le sol. Je croyais qu'un parricide pouvait seul mériter un tel sort. Or le directeur m'apprit que ce n'était pas un criminel dans

le sens que nous donnons à ce mot : il avait, il est vrai, tué un autre noir d'un coup de sa lance ; mais, comme il s'était trouvé en état de légitime défense, il en était quitte pour quinze jours de cachot. Nos juges l'eussent justifié et acquitté ; mais on estime, en Afrique, que tout meurtre doit être puni pour l'exemple, afin d'inculquer aux noirs le respect de la vie humaine.

J'ai assisté au repas des prisonniers dans la cour. Ils mangeaient de la soupe aux haricots, des patates douces, du riz et du *matanco*, sorte de bouillie de maïs. Le matin, on leur donne du *porridge*. Et j'ai assisté aussi à la rentrée des forçats condamnés à la chaîne et au *hard labour*. Sous l'escorte d'hommes de la police noire armés d'un fusil et d'un sabre, ils rentrent de leur travail du jour avec des entraves de fer aux pieds, afin qu'ils ne puissent s'échapper dans la campagne. Ces forçats n'ont commis d'autre crime que de n'avoir pas payé l'impôt sur les huttes, ou quelque contravention de simple police. Mais il faut bien, n'est-ce pas? trouver le moyen d'imposer aux noirs le travail forcé, si l'on veut se procurer gratuitement le bois qui doit alimenter les foyers des locomotives du chemin de fer et des bateaux du Nyanza et si l'on veut avoir des routes construites sans qu'il en coûte une seule roupie. Il est permis toutefois de penser que ce bienfait de la civilisation coûte cher à l'humanité.

Si Kisoumou est envahi par un grand nombre d'Hindous, les noirs y forment encore le fond de la population. Tandis que les blancs vivent dans de confortables cottages et les Hindous dans des cabanes de tôle, les noirs, eux, habitent dans des huttes moitié chaume, moitié argile, disséminées sur plusieurs points. Ils transportent avec une extrême facilité et sous le plus futile prétexte leurs villages d'un endroit à un autre. Rien de plus pittoresque que de les voir se rendre en foule au marché matinal, circulant, hommes, femmes et enfans, dans la nudité parfaite du paradis terrestre. C'est que nous sommes dans ce pays des Kavirondos. Les gens de l'Ouganda, d'une civilisation plus avancée, désignent avec mépris cette partie de l'Afrique sous le nom de *Bukedi*, la « terre de la nudité. » Les Kavirondos ont sur ce point des idées différentes de celles des autres populations de l'Afrique. A leurs yeux, la nudité est seule morale, et rien ne saurait vaincre leur répugnance contre les vêtemens qu'ils considèrent comme une cause d'immoralité. Et c'est un fait bien connu que les Kavirondos sont, de tous les peuples de

l'Afrique centrale, les plus sévères de mœurs, les plus stricts dans l'observation des lois de la pudeur. D'où l'on peut conclure que l'impudeur est un produit de notre prétendue civilisation. Aussi faut-il déplorer que, comme le constatait déjà le duc des Abruzzes lorsqu'il visita ces parages, ces mœurs aillent disparaissant rapidement devant cette trop envahissante civilisation, qui fera du monde entier un pays identique et uniformément monotone. Que ceux qui veulent voir le marché de Kisoumou dans son aspect pittoresque se hâtent! Ce marché, qui se tient à ciel ouvert, offre encore les mêmes scènes qu'ont pu observer les premiers explorateurs de l'Afrique centrale. Les noirs forment des groupes curieux autour des vendeurs de bananes, de riz, de patates douces et de poissons du Nyanza, accroupis sur le sol auprès de leurs paniers et fumant de petites pipes. Le costume des hommes se réduit à des anneaux de métal aux bras et à la cheville, celui des jeunes filles à des colliers de perles et de verre; seules les femmes mariées portent une étoffe autour des reins. Les chefs sont armés de leurs lances et de leurs boucliers et ont la coiffure ornée de magnifiques plumes d'autruche et de dents d'hippopotame. La démarche des hommes et des femmes, pleine d'harmonieuse aisance, est due à leur habitude de n'être pas serrés dans des vêtemens étroits. Avec quel gracieux dandinement, avec quelle élasticité féline les femmes se retournent, dès qu'elles se doutent qu'un noir ou un blanc marchant sur leurs pas les observe!

La campagne autour de Kisoumou n'a rien qui réponde à l'idée qu'on peut se faire de l'Afrique équatoriale. A cause du déboisement nécessité par la maladie du sommeil, le pays est aussi nu que ses habitans, et les Bagandas sont parfaitement justifiés de l'appeler « le pays de la nudité. » En fait de végétation arborescente, il n'y a guère que les euphorbes géans : arbres rigides et sans feuilles, armés d'épines empoisonnées. Un autre arbre, non moins singulier, est connu vulgairement sous le nom d'arbre à saucisses, parce qu'il porte des calebasses de cette forme bizarre. Ses branches servent de perchoirs à de grands oiseaux pêcheurs dont la taille atteint presque celle des aigles.

J'ai suivi, par un soleil d'enfer, une de ces belles routes rouges construites par les forçats, qui sillonnent toute l'Afrique orientale. Les Kavirondos que j'y rencontrais cheminant tout nus me saluaient tous d'un énergique « yambo! »

auquel je répondais de même. La plupart circulent armés d'une lance. Au bout d'une heure de marche, j'ai atteint un de ces villages que les indigènes transplantent périodiquement. C'étaient de grossières maisons en boue séchée, carrées, couvertes de chaume, divisées à l'intérieur en plusieurs petites pièces invraisemblablement sales et puantes et dépourvues de tout meuble. Comme jamais blanc ne pénètre dans ces habitations de sauvages, on peut juger de l'ahurissement que causait mon intrusion. Mais, comme j'étais seul et sans armes, je voyais bien que la confiance naissait tout de suite.

Le noir a la crainte instinctive du blanc. C'est que Stanley n'est pas encore oublié sur les bords du Nyanza. De même Emin Pacha, que les noirs ont assassiné par vengeance. Stanley surtout s'est fait haïr des indigènes par l'emploi de la force. En revanche, les noirs bénissent la mémoire de Lowett Cameron, car ils se rappellent avec quelle bonté il les traitait. Ils s'expriment sur ce point devant les missionnaires avec une liberté qu'ils n'ont pas devant ceux qui n'ont pas leur confiance. Je n'ai pas oublié, pour ma part, l'appréciation de Cameron, que j'ai connu de près, de plus près que Stanley, qui était un homme impénétrable. Ce héros de l'exploration m'assurait qu'il faudrait plusieurs générations pour effacer chez les noirs le souvenir de la conquête sanguinaire de Boula-Matari. *I hate that man!* me criait Mme Cameron. Et il semble que dans ce cri énergique elle se faisait l'écho de la race noire.

V

L'heure est venue de nous embarquer sur le *Clement-Hill*. Une fois par semaine, ce bâtiment tout neuf fait en trente heures la traversée du Nyanza, de la rive orientale à la rive occidentale. Deux autres bateaux plus petits, le *Winnifred* et le *Sybil*, font chaque quinzaine en onze jours le voyage de circumnavigation du Victoria, l'un vers le Nord, l'autre vers le Sud. Ces trois bateaux ont été construits en Angleterre et transportés par sections à Kisoumou. Ils appartiennent à la Compagnie du chemin de fer de l'Ouganda, et le premier fut lancé avant même que ne fût terminé le chemin de fer dont ils constituent le prolongement par eau vers l'Ouganda et le Congo oriental. La flotte de la Compagnie comprend encore un petit

vapeur de cinq cents tonnes, le premier qui navigua sur les eaux du Victoria : il porte le nom du fondateur de l'Afrique orientale britannique, sir William Mackinnon. On se sert encore de ce petit bateau préhistorique lorsque quelque accident met les grands *steamers* hors de service.

Me voici donc à bord du *Clement-Hill*, magnifique bateau à hélice qui semble de taille à supporter les tempêtes et les orages du Nyanza. Le pont, d'une éclatante blancheur, est aussi bien tenu que celui d'un yacht de plaisance. Il y a de petites cabines éclairées à la lumière électrique, et des couchettes munies de moustiquaires, avec des hublots garnis de toiles métalliques contre l'invasion des cousins et de la terrible mouche tsé-tsé, qui est, sur le Nyanza, dans sa patrie. Deux officiers de la marine anglaise commandent des matelots d'un noir d'ébène, qui, chaque matin, sont passés en revue dans leurs *blue-jackets*. Cuisinier et gens de service sont recrutés parmi les Hindous, qui envahissent même les lacs de l'Afrique centrale. La cuisine du bateau est donc celle de l'Inde, et le riz au carry revient à chaque repas.

A dix heures du matin, nous démarrons, et nous filons à la vitesse de dix nœuds sur les eaux troubles et bourbeuses du golfe de Kavirondo. Ces eaux sont si basses, que l'hélice soulève des tourbillons d'une boue noire, épaisse, dégageant une odeur nauséabonde. La carte ne mentionne que neuf pieds de profondeur. Si le bateau n'était à fond plat, il toucherait fond au premier tour d'hélice. Dans ces eaux vaseuses se plaisent des troupeaux d'hippopotames, qui sortent de l'eau leurs grosses narines. Il arrive aussi que le museau d'un crocodile émerge comme une pièce de bois flottante. Et l'on éprouve un petit frisson à l'idée que c'est dans ces mêmes eaux que se tient le gigantesque serpent d'eau dont parlent avec terreur les riverains du Nyanza, et qui est si peu, comme on l'a cru longtemps, un produit de leur imagination, que le monstre vint un jour dérouler ses six mètres d'anneaux visqueux sur le pont du *Winnifred*, dont le capitaine put le photographier.

Pendant plusieurs heures nous naviguons dans le long golfe de Kavirondo, resserré entre de hautes montagnes abruptes qui sont les dernières ramifications du puissant soulèvement volcanique de l'Afrique orientale. Nous contournons l'île de Rusinga, qui se trouve à l'entrée du golfe, et nous voguons maintenant

au large, avec l'impression que nous sommes en pleine mer. Dans le golfe, les eaux étaient vertes, d'un vert sale; maintenant elles sont devenues bleues comme celles de l'océan Indien. Une fraiche brise s'élève, comme une brise de mer. Et devant cette immense étendue d'eau qui miroite sous un soleil de feu, je me réjouis d'accomplir ce beau rêve de naviguer sur un lac de l'Afrique équatoriale, à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et le Victoria Nyanza, qui m'avait laissé presque froid au premier coup d'œil, m'émeut maintenant par la magnificence et la grandeur de ses eaux. Car le Nyanza est, après le Lac Supérieur, dans l'Amérique du Nord, la plus grande mer d'eau douce du globe. Sa superficie est deux fois et demie celle de la Belgique.

Nous naviguons en vue de la côte septentrionale du Nyanza, où s'élèvent des collines de 300 à 400 mètres de hauteur, qui trahissent leur origine volcanique par leurs cônes parfaitement réguliers. Au soleil couchant le paysage est d'une fascinante beauté. L'astre descend au milieu de nuages fantastiques, énormes, dont les bords minces rougissent comme de la braise, tandis que les parties épaisses restent d'un noir profond. L'obscurité se fait sans transition. En quelques minutes, la nuit tombe. Et, tout aussi soudainement, voici qu'éclate dans un air lourd et oppressant un de ces quotidiens orages du Nyanza. Le ciel est illuminé dans toutes les directions par de prodigieux éclairs qui se succèdent presque de seconde en seconde, avec une continuité inconnue dans nos climats. De quelque côté qu'on contemple l'horizon, on voit les jets de flamme plonger verticalement dans le lac avec de sinistres grondemens. C'est une scène formidable et grandiose comme tous les phénomènes de la nature équatoriale. Et cependant, ce n'est qu'un orage lointain : le bruit du tonnerre est sourd, affaibli par la distance, et la pluie n'éclate pas. Les mâts sont munis de paratonnerres, précaution indispensable, car il n'est pas rare de rencontrer, flottant sur les eaux du lac, les cadavres de troupeaux entiers d'hippopotames frappés par la foudre.

A huit heures du soir le *Clement-Hill* a jeté l'ancre en pleines eaux du lac. Il serait en effet périlleux de naviguer la nuit sur le Nyanza, qui n'est ni balisé ni éclairé par des phares. Cette mer intérieure est encore si mal connue, que les accidens ne sont pas rares. Il n'y a pas longtemps qu'en plein jour le

Sybil donna contre des rochers à fleur d'eau et fut fort endommagé. Par prudence donc, nous avons passé la nuit à l'ancre. Comme il y avait à bord plus de passagers que de cabines, j'ai dû en partager une, fort étroite, avec le docteur Nariman, un Parsi qui a fait ses études de médecine à l'Université de Bombay, et dont l'éducation et l'érudition ne le cèdent pas à celles d'un médecin européen. Mais c'est un Parsi, et j'ai appris par la suite que pas un Anglais n'eût consenti à coucher dans la même cabine qu'un homme de couleur, fût-il même de cette caste supérieure des Parsis dont les corps, après la mort, sont exposés aux vautours de la sinistre Tour du Silence. Ils veulent bien accepter les Hindous comme colons, ils ne les admettent pas dans leurs relations sociales. Ce préjugé de race des Anglais contre les Hindous est aussi profond que celui des Américains contre les noirs.

Après une détestable nuit passée sous l'étouffante moustiquaire, je monte sur le pont à l'aube, au moment où le bateau lève l'ancre. Nous sommes sous la ligne équinoxiale, où le soleil se lève tous les jours de l'année exactement à six heures. Je le vois surgir dans toute sa splendeur équatoriale derrière un groupe d'îles basses. C'est d'abord un tout petit point d'or qui perce les nuages et qui grandit, qui rougit et devient un disque énorme projetant une traînée de pourpre sur le flot grand comme une mer.

Et, comme la mer, ce flot est changeant et capricieux. Le soleil s'est levé sur un lac paisible, et voici que, en moins d'une minute, l'horizon s'assombrit, le ciel devient tout noir, un vent frais se lève, les eaux s'agitent, et, de calmes qu'elles étaient tout à l'heure, elles deviennent subitement furieuses, montent menaçantes, se hérissent d'écume blanche, et bientôt c'est la houle d'une mer démontée, c'est la grande bataille des vagues. Le *Clement-Hill* est secoué comme une coquille de noix, d'énormes paquets d'eau s'abattent sur le pont, c'est une de ces tempêtes qui font du Nyanza le lac le plus méchant du globe. La plupart des passagers payent tribut au mal de mer, entre autres une Anglaise dont l'âge est une énigme, et qui a parcouru tous les pays du monde depuis le temps lointain où elle subit dans Paris les horreurs du siège et de la Commune.

En dépit de la tempête, le *Clement-Hill* poursuit sa route, et comme nous nous rapprochons de la côte, je commence à

distinguer une verdure exubérante et des arbres à tête ronde, comme dans un jardin anglais. Sur les brisans la vague s'élève en gerbes énormes. L'aspect du paysage n'a rien d'africain : par ce ciel gros de nuages, on se croirait sur un lac du Nord. Quand, après une traversée de trente heures, le bateau accoste au quai d'Entebbe, la pluie tombe, une pluie diluvienne comme il convient sous l'équateur. C'est le dernier épisode de la tempête, et il faut patienter pendant deux heures avant de pouvoir débarquer.

VI

Entebbe, la jeune capitale de l'Ouganda, est le paradis de l'Afrique centrale. C'est là que la duchesse d'Aoste aime à retourner chaque hiver depuis que, comme séjour d'hiver, l'Égypte est devenue aussi banale que la côte d'Azur.

Je m'arrêtai huit jours dans cette délicieuse villégiature que, faute d'espace, je ne puis décrire ici. Puis je me rembarquai sur le *Clement-Hill* à destination de Jinja où je débarquai le lendemain. Jinja est un port de grand avenir situé au fond de la baie Napoléon, à ce point de la côte septentrionale du Nyanza où le Nil prend naissance à sa sortie du lac et forme une succession de cataractes et de rapides connus sous le nom de chutes Ripon.

La pluie tombait, diluvienne comme d'habitude, et accompagnée de formidables coups de tonnerre, lorsque, le 23 août 1911, j'accostai à l'extrémité de la baie Napoléon, qui est le plus magnifique bassin de verdure qu'offre le Nyanza. Le steamer se range le long d'un môle en bois flanqué de cet inévitable hangar en tôle ondulée où l'on emmagasine les ballets de coton récoltés dans l'Ouganda. Une locomotive lançait son sifflet strident à quelques pas du débarcadère. Déjà on posait les premiers rails du chemin de fer que les Anglais ont résolu de construire vers le lac Choga, et qui sera l'amorce du chemin de fer du lac Albert. Par ce chemin de fer, le Nyanza sera bientôt mis en communication rapide avec le Haut-Nil.

Actuellement Jinja, dont je n'avais jamais entendu le nom, n'est encore qu'un petit poste sans importance ; mais c'est le point où le Nil commence, et voilà qui fait de Jinja un des lieux les plus remarquables du monde. Et cependant, on a beau scruter la baie, on ne se douterait pas que là commence le Nil.

Et il faut se trouver sur place pour apprécier l'heureuse fortune qui favorisa Speke lorsqu'il fit la découverte qui immortalisa son nom. La côte septentrionale du Nyanza est découpée par des centaines de golfes et de criques, mais rien ne peut faire supposer que l'extrémité de la baie Napoléon est le berceau du plus merveilleux fleuve du monde. Aucun courant ne signale le voisinage des chutes Ripon. Et bien que Speke eût la conviction qu'une aussi vaste mer d'eau douce que le Nyanza devait avoir un écoulement, il aurait pu le chercher pendant des années sans le découvrir. Mais le hasard le servit. Comme il pagayait dans ces parages, il remarqua que son canot était emporté par un mouvement de dérive, tandis que le bruit lointain d'une cataracte arrivait jusqu'à lui. Et c'est ainsi qu'il atteignit enfin le but poursuivi depuis si longtemps et qu'il eut la gloire de résoudre le grand problème géographique du XIXe siècle.

Aussitôt que la pluie eut cessé, je me mis en marche, avec deux Italiens rencontrés à bord, vers la gorge dans laquelle s'engagent les eaux du Nyanza pour former le Nil Blanc. Ce n'est qu'après avoir parcouru un kilomètre que nous commençons à percevoir le bruit sourd des chutes. Nous suivons, à travers les hautes herbes, un sentier de noirs, si étroit qu'il faut marcher à la file indienne. Sur ce sentier se voient non seulement les traces des pieds nus des noirs, mais aussi d'énormes empreintes toutes fraîches de pieds d'hippopotames, et aussi des marques non douteuses de pattes de léopards. Ce chemin des chutes est comme un livre ouvert qui éveille des pensées troublantes. Mais voir naître le Nil vaut bien un peu d'émotion.

Le sol est tout détrempé par la pluie d'orage qui vient de tomber. Une boue rouge et grasse s'attache en plaques épaisses à nos semelles de bottes et embarrasse la marche. Les cigales chantent le retour du soleil après la pluie, et leur triomphal concert nous accompagne tout le long du chemin. Il fait plus frais, l'air est moins accablant, moins saturé de vapeurs et d'électricité. Avant d'atteindre les chutes, il nous faut franchir un plateau. De là nous dominons le lac qui se rétrécit vers le goulet d'où il déverse le trop-plein de ses eaux ; de là nous voyons la fumée blanche qui plane éternellement au-dessus des cataractes ; de là nous voyons le Nil qui vient de sortir du sein du Nyanza prendre sa marche vers le Nord entre de hautes

collines verdoyantes. Et cet impressionnant tableau se grave en traits inoubliables dans les yeux et dans l'esprit.

Nous descendons dans la direction de la fumée fascinante des cataractes, nous nous avançons sur la péninsule rocheuse qui fait saillie dans le fleuve jusqu'au pied des chutes, et nous nous arrêtons au-dessus des roches plates où les crocodiles viennent habituellement chauffer leur carapace au soleil; mais aujourd'hui, sans doute à cause de la pluie récente, ils ne se montrent point. Trois îlots, éblouissantes corbeilles de verdure qu'épanouit une constante humidité, barrent la route au fleuve qui accourt du Nyanza; mais le fleuve, sans s'arrêter devant l'obstacle, se fraie passage entre les îlots, et forme, d'une rive à l'autre, quatre chutes distinctes. Nous sommes au bas de celle qui s'étrangle entre la rive droite et le premier îlot. C'est une splendide nappe d'eau verte, tombant de tout son poids, compacte et massive, unie comme une glace, sans aucune ride, s'écroulant avec un fracas étourdissant et une vitesse vertigineuse dans une mer d'écume blanche d'où remonte un éternel nuage de vapeur aux magnifiques nuances d'arc-en-ciel. Les rochers tremblent sous nos pieds, ébranlés par le tonnerre des eaux. Dans la nappe transparente de la cataracte on voit descendre malgré eux, comme enfermés dans une mouvante prison de cristal, des poissons de toutes tailles qui, plongés dans la mer d'écume, en sortent immédiatement par des bonds désespérés, comme s'ils voulaient retourner vers les eaux placides. Des indigènes, tapis dans une petite grotte sous les chutes, épient les pauvres poissons, et, munis de longs harpons, les capturent avec une dextérité de sauvages. Des vautours, des aigles pêcheurs tracent leurs orbes immenses au-dessus du gouffre bouillonnant et rasent les eaux de leur vol rapide, à l'affût de ces poissons que guettent aussi des cormorans noirs perchés sur les pinacles rocheux.

Pour avoir une vue d'ensemble des chutes Ripon, je propose à mes compagnons de descendre jusqu'au bord du fleuve, mais ils refusent de me suivre dans cette tentative qu'ils considèrent comme périlleuse. Je m'aventure alors seul sur un chemin de casse-cou où il faut sauter de rocher en rocher et franchir de perfides marais. Après quelques inévitables chutes sur les rochers, j'arrive un peu meurtri au point que je visais. Je suis au bord de l'eau. Mes pieds reçoivent le contact du flot encore

tout agité. J'embrasse d'ici la ligne entière des chutes, et je vois fuir le Nil, large de trois cents mètres environ, qui forme la limite naturelle entre le royaume de l'Ouganda et le district de Bousoga. Je suis sur la rive du Bousoga ; en face se dressent les collines admirablement boisées qui forment la rive de l'Ouganda. Les chutes voisines de l'Ouganda, qui étaient masquées tantôt par les îlots intermédiaires, m'apparaissent maintenant dans leur splendide blancheur de neige, ainsi que les rapides qui bouillonnent au-dessous en formant une série d'effroyables tourbillons. Et comme contraste avec tout ce fracas et ce mouvement, surgit en aval un paisible îlot peuplé d'innombrables oiseaux plongeurs qu'on prendrait de loin pour des manchots. Sur la rive de l'Ouganda des indigènes rôdent autour d'un piège à poissons. Les trois îlots qui séparent les différentes chutes apparaissent comme des bouquets de verdure, et leur végétation luxuriante est favorisée par l'humide nuage qui monte du gouffre et retombe éternellement en pluie. L'on se convainc sans peine que ces trois îlots sont les derniers vestiges d'un gigantesque muraille rocheuse qui, dans les temps géologiques, barrait la gorge, avant que les chutes Ripon ne fussent les portes du Nil.

Le fleuve à sa naissance est si profondément encaissé entre des rochers, qu'il est impossible de le côtoyer. Voulant poursuivre ma solitaire exploration, je me dirige vers les hauteurs qui se dressent au Nord, et j'aperçois bientôt, à une demi-lieue plus loin, d'autres chutes dont je n'avais pas tout d'abord soupçonné l'existence. Je domine d'une hauteur de deux cents mètres le gouffre dans lequel le fleuve se précipite par un nouveau bond. Cette seconde cataracte, moins belle et moins haute que la première, forme plutôt un impétueux rapide.

Toujours marchant sur un sol gluant et glissant où il faut s'avancer avec prudence pour ne pas être précipité dans le gouffre béant, je rejoins bientôt un sentier fréquenté par les noirs, qui descend au Nil. J'arrive ainsi à un endroit où le fleuve s'arrondit en une crique aux eaux parfaitement calmes, où se plaisent les plongeurs et autres oiseaux aquatiques. La crique est profonde, et l'eau si claire dans sa transparence glauque, que les rochers du fond se montrent dans leurs moindres détails. Dans les herbes et les roseaux coassent les grenouilles. Les noirs

viennent en cet endroit puiser de l'eau dans leurs calebasses, et de paisibles vaches à bosse y viennent s'abreuver.

Religieusement, j'accomplis comme un rite en plongeant mes mains dans le fleuve sacré, qui est ici à son berceau. Les gouttes d'eau tombant de mes doigts mettront plusieurs mois à accomplir le voyage immense au bout duquel elles iront mourir dans les flots bleus de la Méditerranée. La présence de quelques noirs, hommes d'une autre race et d'une autre langue, accentue encore mon impression d'isolement. Voici qu'ils s'éloignent après avoir pris leur provision d'eau. Et je n'entends plus que le cri d'un berger qui ramène ses troupeaux. Alors je me vois bien seul, tout à fait seul, et je me sens loin, bien loin, dans cette mystérieuse vallée que si peu de blancs ont vue, où naît le fleuve géant qui s'en va féconder, à mille lieues de là, la terre des Pharaons. Par un de ces sauts d'idée fréquens dans les solitaires rêveries, je songe à ceux que j'ai laissés si tristes à mon foyer, et j'éprouve ce sentiment poignant d'exil et de dépaysement, d'un si âpre mélancolie, qu'ont éprouvé tous ceux qui se sont vus seuls dans un coin perdu de l'Afrique centrale.

Et pourtant, je me trouve devant un des plus beaux paysages qui soient au monde. En remontant sur le haut plateau, je ne me lasse pas de contempler le ravissant tableau qu'offrent les premiers méandres du Nil, et je ne puis détacher les regards de cette succession de rapides, de cette suite d'îlots qui émergent comme des bouquets de verdure, et surtout de cette longue chaîne de collines couvertes de luxuriantes forêts qui se déploient à perte de vue vers le Nord, dans la direction de l'antique terre d'Égypte qu'on devine là-bas très belle, mais lointaine, prodigieusement lointaine.

JULES LECLERCQ.

REVUE LITTÉRAIRE

LES DEVOIRS DE LA CRITIQUE

On voit, sur d'anciens vitraux, Charlemagne rouge et bleu, couronné d'or et transparent, qui inspecte son école palatine. Il a rangé à sa droite les bons élèves et, à sa gauche, les mauvais. Il l'a fait avec décision ; et il n'a gardé devant lui, dans l'incertitude, personne.

Pour la vivacité de son coup d'œil et la netteté de son choix, l'empereur à la barbe fleurie, déjà pourvu du patronat des écoliers, mérite d'être institué prince de la critique. Sa forte image est un emblème des vertus que cet art exige.

Un critique doit juger les livres qu'on lui présente, les déclarer bons ou mauvais. Autrement, il omet sa tâche principale, qui est de séparer, de trier : l'étymologie le veut; et il y a de l'impertinence, il y a de la révolte et enfin tous les signes de la fureur, à pécher contre l'étymologie.

La rudesse de la besogne a rebuté de charmans esprits. Ils craignirent de se donner l'air de régens, considérèrent qu'entre le bien et le mal les nuances sont infinies, montrèrent que le doute est l'attitude même de la sagesse; et, autour des livres, ils badinèrent joliment.

Je crois, si élégant que fût leur jeu, qu'ils avaient tort ; mais aussi je crois qu'ils ont rendu de grands services. Ils réagissaient contre la rigueur d'une critique un peu intempérante et qui affichait la prétention d'être une science, avec sa méthode, avec ses lois et avec son dogmatisme.

Ils l'ont inclinée à plus de modestie.

Charlemagne va trop vite. Il est vrai qu'il a, pour le temps qu'il économise, un bel emploi; et puis le savant Alcuin l'a guidé. Il va trop vite, cependant. Parmi les jeunes garçons qu'il avait mis brusquement à sa gauche, ne lui poussa-t-il pas des capitaines?...

Il faut que la critique soit extrêmement attentive, inquiète et complaisante.

Un livre neuf et qui lui arrive tout frais de pensée et d'encre, les feuillets attachés, les pages invisibles encore, un livre neuf est un mystère qu'on n'aborde pas sans respect, sans alarme. Souvent, on est dupe et le mystère ne valait pas tant de cérémonie. Qu'importe? il sied de l'avoir accueilli avec prudence et politesse.

Un livre neuf a quelque chose de timide, a quelque chose d'incertain, de pareil aux fleurs de printemps qui ne mûrissent pas en fruits, si l'on n'a point favorisé leur tentative périlleuse. Que de livres se sont fanés, pour n'avoir pas eu autour d'eux une atmosphère bienveillante! Ils ont disparu. On les retrouve quelquefois, mais desséchés, trop tard pour ranimer leur sève. Que de scrupule on éprouve à remarquer, aux lignes de leurs petits cadavres, qu'ils étaient beaux et qu'ils auraient vécu amplement!

Un livre neuf, et qui n'est que l'idée de son auteur, une idée qui n'a point habité les têtes nombreuses d'une époque, ne possède pas toute sa signification. Je veux dire qu'on ne le comprend pas tout entier; mais surtout je veux dire que lui-même ne contient pas, dès ce moment, ce qui sera son opulente richesse. L'*Énéide* fut d'abord le poème de la grandeur romaine; et les adolescens de Rome y découvrirent les motifs de leur juste orgueil. Dante Alighieri eut d'autres raisons pour élire le Mantouan comme son maître aux enfers. Et nous aimons dans Virgile ce que nos pères n'y voyaient pas, ce qui n'était pas là, ce qui maintenant y est.

On ne rencontre pas l'*Énéide* à chaque instant, parmi les livres qui affluent. Mais le plus simple a besoin de vivre avant de raconter toute son histoire.

Aussi convient-il de lui accorder confiance et de l'aider. Si vous le méconnaissez, vous le tuez en quelque manière.

Une critique désinvolte et qui a bientôt fait de condamner ce qu'elle n'a pas regardé très soigneusement est meurtrière; et détestons-la. Cette folle commet de menus crimes avec une étourderie pleine d'entrain.

Pour éviter ces inconvéniens, pour n'être pas coupable de ces mé-

faits, si la critique est pusillanime, tant pis. C'est dommage. Elle n'accomplit pas tout son devoir.

Du moins, elle ne nuit pas. Et elle a encore un excellent rôle à jouer. Elle omet ce qu'elle aurait à blâmer ; ce qu'elle a goûté, elle le signale. Et elle annonce le plaisir que proposent les nouveaux livres à tout venant : plaisir divers et plaisir de toute sorte, un sentiment ingénieux, la mélodie adroite d'une phrase, la grâce d'une dialectique; plaisir qu'elle a eu peur de discuter et qu'elle s'est hâtée de prendre.

Il y a, dans cette critique, une agréable mollesse, une volupté de l'intelligence à laquelle on cède volontiers. Il y a même, dans cette critique, une judicieuse entente de ce qu'est l'art, en son essence véritable : un amusement ou, selon Bossuet, une concupiscence de l'esprit.

Certains érudits parlent d'une musique, d'un tableau ou d'un poème comme ils traiteraient un problème de géométrie, par exemple, — si la géométrie elle aussi n'avait pas de quoi égayer l'imagination, — bref, avec une singulière froideur. Ce sont des ascètes, involontairement. Ils se privent de toute la joie que prodigue l'art et sans laquelle l'art n'est quasi rien.

A tant de renoncement, je préfère la légèreté des Épicuriens que j'indiquais et la facilité de leur contentement.

Mais la critique voluptueuse ne suffit pas. Elle a choisi la bonne part : la bonne part lui sera enlevée, si elle s'abandonne à ses délices. Elle ne songe qu'à jouir de son trésor : il est indispensable qu'elle le défende.

Trésor toujours menacé, les arts. Les mauvais écrivains foisonnent comme le chiendent ; et ils ravagent les cultures délicates. Qui les écartera ?

C'est urgent ; ce ne le fut jamais davantage.

A certaines époques, notre littérature avait une ordonnance parfaite. Les écrivains les plus différens les uns des autres obéissaient à la même esthétique, élaborée lentement, éprouvée. Ils semblent s'être partagé les genres littéraires ; et chacun d'eux, docile aux règles du genre, qui sont les corollaires spéciaux d'un idéal universel de la beauté, menait à l'excellence la tragédie, la comédie, l'oraison funèbre, l'épitre ou la fable. Il y avait aussi des irréguliers et des libertins ; mais ils étaient, et quelquefois avec leur talent merveilleux, à leur place d'irréguliers et de libertins. L'on observait une hiérarchie, à laquelle l'avenir n'a pas changé grand'chose. La littérature était gouvernée, et

non par un tyran, mais par le goût public, si sûr de lui et si bien florissant.

Aujourd'hui, c'est l'anarchie. Elle résulte, assez naturellement, d'une production surabondante. Maintes personnes qui, jadis, auraient lu écrivent désormais. Je me souviens d'un petit pays, au nord du Cotentin, où le sol est si caillouteux qu'on ne le cultive pas. Alors, les habitans de ce pays sont tous, et au même titre, débitans. La seule rue de leur village est bordée, à droite et à gauche, de leurs comptoirs, de leurs bouteilles de vins et liqueurs. A qui débitent-ils? Apparemment, ils débitent entre eux, n'ayant pas d'autre clientèle que leurs émules. C'est un peu la situation paradoxale de nos littérateurs.

Je ne dis pas que nous ayons trop d'écrivains ; mais trop de gens écrivent. De là, une terrible confusion.

Le public s'est mis à écrire. Ainsi le public a disparu. Et, le goût public, où serait-il?

L'intrusion des littératures étrangères a compliqué encore le désordre. Nous avons subi des crises de philosophie allemande, de lyrisme italien, de symbolisme scandinave et d'évangélisme russe. La secousse dure encore. On objectera que, durant toute son histoire, notre littérature s'est montrée curieuse de la pensée étrangère, accueillante pour elle, cela dès l'origine, et puis à la Renaissance, et voire au grand siècle. C'est la vérité. Mais l'aventure hasardeuse qui n'altère pas un organisme bien portant, qui même peut, en le divertissant, lui profiter, nuit à un organisme troublé. Or, la littérature française était au moins troublée quand survinrent les crises russe, scandinave, italienne et allemande.

Une autre cause de tribulations, pour l'art, c'est, à présent, l'extraordinaire profusion des idées. Il en vient de partout : il en vient des sciences, de leurs recherches multipliées, de leurs hypothèses capricieuses, de leurs tentatives, de leurs échecs et de leurs victoires; il en vient de la foule de ces systèmes positivistes ou mystiques qui ont tant l'air de liquider le vieil esprit métaphysicien; il en vient de la politique et de la sociologie, sa sœur turbulente; il en vient des sages, et il en vient des énergumènes, et il en vient des imbéciles, qui certes ne les ont pas inventées, mais qui les ont détériorées. Il y en a de belles et de laides; il y en a de toutes sortes. Elles ne ressemblent pas à des colombes qui font leurs rondes dans le ciel et retournent au colombier; plutôt, elles ressembleraient à des vols d'oiseaux éperdus, plusieurs blessés, et qui s'abattent sur le sol, en multitude. On n'a, somme toute, qu'à les ramasser.

Tels sont les caractères du désordre que j'aperçois. Il est la conséquence d'une richesse excessive et qui réussira peut-être à se composer. La synthèse serait magnifique, alors; le tas donne l'impression de décombres.

La synthèse sera difficile. Jamais, sans doute, un art, une littérature n'ont eu à se dégager d'un tel amas de matériaux. L'art et la littérature des temps les plus heureux vivent sur un petit nombre d'idées familières.

Que faut-il attendre? L'anarchie continuelle et ses dévastations finales, ou l'ordre institué splendidement sur la libre luxuriance d'un siècle?

La critique peut aider à l'institution de l'ordre. Elle ne crée pas, mais elle organise. Que d'abord elle sache éliminer le mal: le bien, tout seul, prospère.

Aussi disais-je que la critique, avec ses devoirs de complaisance, a des devoirs de décision.

Mais où trouver le principe du choix qui est l'office premier de la critique? Les genres se sont défaits et les règles ont perdu leur prestige.

Il s'agit de distinguer, de tout le reste, la littérature. Et l'on vous demande : « Qu'est-ce que la littérature? » comme demandait l'autre, avec un sourire triste et ingénieux : « Qu'est-ce que la vérité? »

Eh bien! qui aime la littérature ne se laisse pas tromper : il la devine et il la sent. Elle lui est savoureuse et succulente : elle lui est une gourmandise; elle lui fleure bon.

Voici quelques années, ce fut la mode. Les moralistes avaient pris le haut du pavé. Ils disaient, fort dédaigneusement : « C'est de la littérature, » comme on dit : « Ce n'est rien. » Ils eurent avec eux des écrivains pour répéter : « C'est de la littérature, » et pour faire la moue. Autant vaut un soldat que la guerre ne tente plus.

Avaient-ils de prodigieux évangiles à proclamer? Peut-être; et alors vantons leur bel orgueil. Mais le simple littérateur, qui n'a point à sa disposition les ravissantes joies d'un apôtre, accorde toute sa ferveur à son art.

Ce n'est qu'un jeu de mandarin?... C'est un jeu savant. Et, lorsque les ignorans occupent, dans une société, la situation si avantageuse qu'ils ont dans la nôtre, le mandarin n'est pas méprisable. « Nous souffrons d'un excès de littérature, » écrivait Sénèque le philosophe,

sous Néron. Mais, ô Sénèque, nous souffrons maintenant d'un grand nombre d'illettrés.

Quiconque se met à composer un livre a fait profession de littérature; ou bien voilà un drôle de garçon. La littérature est exigeante: elle réclame un zèle délicat. Elle a ses rites et sa discipline. Elle est un métier, dont il faut qu'on possède les outils et le tour de main. Elle est une corporation, où il y a des maîtres et des apprentis : les ouvriers infidèles seront chassés. Elle est un culte et une dévotion.

L'intrus a bientôt gâché sa besogne. Et qu'importe? Mais il détériore les instrumens dont il se sert avec négligence, avec maladresse.

Ce sont des instrumens admirables et fragiles, d'une précision parfaite et qu'on fausse très facilement : les mots.

Il me semble que la critique doit, avant tout, veiller sur le vocabulaire. Si la littérature est un jeu, les critiques, je les compare à ces modestes gardiens qui, le soir et la partie achevée, rangent les raquettes et les balles, les soignent et, souvent, les raccommodent: qu'ils admonestent les joueurs imprudens, les forcenés, et puis ceux-là qui, pour étonner l'assistance, ont tenté des coups dangereux, au risque de tout casser.

Or, aujourd'hui, les variétés de ces mauvais joueurs se sont multipliées. Si l'on casse tout, le jeu sera fini. L'on a laissé entrer dans la partie, sans précaution, des passans. Et plusieurs, qui ne savaient rien, avaient pourtant des grâces aguichantes. Leur exemple fut assez pernicieux. Principalement, cette multitude faisait rage.

Un écrivain que la critique estimera est d'abord, — et l'on rougit d'avoir à l'affirmer, — un homme averti de la signification des mots qu'il emploie. J'entends : leur signification vraie et profonde, ancienne, et qui tient à leurs origines, et qui tient aussi à leur histoire. Un mot qu'on prend ainsi est beau de toute la pensée humaine qui se posa sur les objets et qu'il éveille comme par l'effet d'une magie. Un mot qu'on détache de son passé n'est rien, qu'une étiquette insignifiante. Il faut respecter les mots, les toucher avec soin; il faut avoir peur de les contrarier, de les pervertir et, en les coupant de leurs racines, il faut craindre de les tuer.

Les mots ne dépendent pas de nous. Ils ont, en dehors de nous, leur existence. Et nous pouvons les meurtrir, non les modifier. Un écrivain qui a blessé les mots est coupable dans son métier : haro sur le brutal !

Mais on dit que les idées nouvelles ont besoin d'un vocabulaire

nouveau. Sophisme! Les nouvelles idées sont de nouveaux assemblages d'élémens éternels. La trouvaille, c'est la synthèse; les mots désignent les élémens : et vous les réunirez au gré de la trouvaille, sans brusquerie.

Là encore, vous ne céderez pas à toute votre fantaisie, car il y a une syntaxe, qui ne dépend aucunement de vous. Ce terme grammatical offense nos littérateurs les plus hardis, ceux qui font à leur génie le sacrifice de leur talent? Mais enfin, la syntaxe de notre langue note les procédés de notre logique française. Elle n'est pas arbitraire : elle constate que, dans notre intelligence, à laquelle ont travaillé de longs âges, les idées ont leur manière de se combiner. Et l'on n'y peut rien. D'ailleurs, la logique française a toute la plus jolie souplesse, une rapidité, une gaieté exquises. Elle se plie aux velléités les plus diverses du raisonnement; elle a, pour les nuances du sentiment, des ressources merveilleuses : et, quand on la violente, que lui veut-on?...

N'eût-elle pas ces qualités, ces vertus, cette obligeance, il faudrait cependant lui obéir.

Certains épisodes de notre histoire littéraire, et quelques-uns des plus illustres, paraissent démentir les préceptes que je formule. On citera volontiers Ronsard et son école, qui dépensèrent tant de fougue à enrichir notre langage, à dompter sa grammaire, à instaurer une poésie toute neuve. On citera les romantiques, si l'on veut, et leur prétention de mettre au vieux dictionnaire un bonnet rouge. Mais, ceux-ci et ceux-là, sommes-nous sûrs de les aimer en tant que novateurs? Et, leurs innovations, n'en exagère-t-on pas l'importance, comme j'avoue qu'ils étaient eux-mêmes assidus à l'exagérer? Surtout, il est possible qu'au temps de Ronsard un grand poète, qui survenait après les vains rhétoriqueurs, dût prendre l'initiative audacieuse qu'il a prise; et il est possible qu'au temps d'Hugo l'on dût secouer un peu les manies des classiques derniers et fatigués.

Ce n'est plus le cas. Les libertés indispensables, on les a revendiquées; on les a conquises; et, durant des lustres, on a fortement abusé d'elles. Qui oserait dire qu'à présent nous manquions de mots, de tours? Nous en avons, pour rendre nos idées et nos émois, plus qu'il n'en faut. Nous succédons à une époque de fécondité irréfléchie; et, s'il fut opportun d'agir comme on l'a fait, cette période est passée.

Dans la vie politique, on souhaite, après l'exubérance révolutionnaire, une accalmie où l'on profite de ses conquêtes. Il en est, dans la littérature, pareillement. Ou bien l'aventure des peuples et des lettres ne serait qu'une éternelle frénésie.

Il arrive un moment où le langage s'est épanoui, un moment où la littérature d'un pays s'est constituée.

Et voici le troisième des préceptes à l'observance desquels je considère que la critique doit veiller. Il faut que, de nos jours, un écrivain sache où en est la littérature de son pays, sache comment elle y parvint, par quels degrés et par quels moyens.

Nous avons mille ans de littérature derrière nous, sans compter les siècles de Rome et d'Athènes que nous continuons. Un écrivain qui sait son âge littéraire ne va pas faire le jeune homme : ce ridicule lui sera épargné. Qu'il ait conscience d'appartenir à toute une lignée; qu'il entre dans une série et qu'il s'y mette à son rang.

Ayons pitié des vieux gamins qu'on voit tardivement surgir dans les littératures. Ils se figurent qu'on les attendait et qu'ils inaugurent enfin l'art d'écrire. Ils n'ont pas eu de prédécesseurs : à peine de vagues précurseurs les annonçaient-ils, et obscurément. Ils ont les manières du premier homme, dans le paradis. Pourtant ils sont dépourvus d'ingénuité, non d'ignorance. Ou bien, on les dirait partis pour défricher des terres inconnues. Il n'en reste plus guère au monde; et, chez nous, il n'y en a plus. Ces pionniers sont drôles, dans nos villes, et même dans nos campagnes cultivées.

Il existe un vocabulaire français, qu'un bel usage a consacré; il existe une syntaxe française, qui s'est adaptée à tous les désirs de notre race ; et il existe une littérature française qui a suivi toutes nos tribulations, qui s'est ornée de tous nos rêves, attristée avec nous, égayée avec nous, jusqu'à devenir la compagne fidèle et attentive de l'âme que dix siècles de vie ardente nous ont faite. Et c'est gaspiller son loisir que de tenter là contre de petites rébellions.

Les principes que je viens d'énumérer sont, à mon gré, les seuls que la critique ait à poser. Après cela, qu'elle apprécie, chez le conteur, le poète, l'essayiste et l'historien, l'habileté, l'imagination, la fantaisie, la vérité. Je la veux indulgente et curieuse, vite émue, sensible, heureuse de voir augmenter la quantité des œuvres belles ou jolies, prompte à signaler ses trouvailles. Quand elle aura bien accompli son devoir de vigilance à l'égard des ignorans et des barbares, il ne lui restera que gentillesse à dépenser. Elle dira : — Voici des chansons que l'on n'avait pas encore entendues; écoutez-les. Voici des mots que l'on n'avait pas encore réunis; comme ils sonnent bien! Voici des idées que l'on n'avait pas encore inclinées à une si persuasive douceur, illuminées d'une clarté si pure, animées d'une telle force; regardez-

les. Voici des phrases toutes pleines de parfums ; respirez-les. Et voici les nouvelles parures de l'âme française ; admirez-les.

Évidemment, les principes que je lui donne à défendre sont, pour l'écrivain, des principes de soumission. Mais ce sont aussi les conditions mêmes de la littérature. Et, quant à la liberté de l'artiste, ainsi que toute autre liberté, où prend-elle son énergie utile, sinon dans la connaissance et l'acceptation des authentiques servitudes ?

Ces principes, en outre, imposent à la littérature une esthétique de lettrés. C'est assez naturel, semble-t-il.

Pour y contredire, il y aura néanmoins deux groupes de penseurs. Premièrement, les doctrinaires, les prophètes que nous avons en abondance, qui brûlent de répandre leur philosophie et qui ne s'attarderont pas aux frivolités du style : mais, s'ils dédaignent la littérature, elle n'a point à s'occuper d'eux ; et laissons-les à leur entreprise. Secondement, les partisans et les théoriciens d'une littérature populaire : mais, quoi qu'ils annoncent depuis les alentours de 48, il n'y a point de littérature populaire. Les échantillons qui nous en furent offerts, ou bien n'ont aucune espèce de valeur, ou bien attestent, de la part de leur auteur, une rouerie excellente. Le stratagème consiste alors, habituellement, à présenter comme populaire une œuvre anonyme : ce poète, qui n'a pas dit son nom, c'était un lettré. Les honorables gens du peuple qui ont signé leurs livres attendrissaient Mme Sand : elle avait le cœur généreux et politique.

Naîtra-t-il jamais une littérature populaire ? En somme, rien ne la fait prévoir, si d'éminens orateurs la préconisent. Et l'on n'en possède aucun exemple d'aucun temps ni d'aucun pays.

En l'attendant, avec peu de foi, réclamons la littérature pour les seuls lettrés. Elle est à eux.

Conclura-t-on de là que je la détache de toute l'activité contemporaine ; que je la sépare de la Vie, — et l'on mettra, si je ne me trompe, une majuscule à ce mot qui manque de simplicité ; — qu'enfin je l'enferme dans la fameuse tour d'ivoire, d'où se vantent d'être sortis, très vaillamment, des personnages qu'on a toujours rencontrés aux carrefours ?

Si l'on tire de mes propos cette conclusion, c'est qu'on se dépêche.

Il ne s'agit pas d'emprisonner la littérature. Pour écrire selon l'usage du vocabulaire et de la syntaxe française, il n'est pas indispensable qu'on se retire dans un cachot. Et, parce qu'on suivra la lente et noble tradition de la littérature française, on ne sera pas

réduit à fabriquer des sonnets pour Chloris. Il y a, dans cette tradition, Bossuet, Voltaire et Chateaubriand ; il y a, dans cette tradition, tous les modes de la parole influente, tous les échos de l'histoire, tous les frémissemens de la nation. Et c'est là que les écrivains les plus éloignés de l'isolement poétique, les plus cordiaux, les plus désireux de fraterniser avec la foule contemporaine, c'est là, dans cette tradition fertile, qu'ils puiseront leur énergie rayonnante.

Sans rien relâcher de ses indispensables exigences, de ses rigueurs grammaticales et, — disons-le bravement, — de son heureux pédantisme, la critique devra tenir compte à ces écrivains de l'ampleur qu'ils auront donnée à leur rêve. Une œuvre est plus grande qu'une autre, quand elle est associée à l'âme d'une époque. Indépendamment de sa perfection littéraire, de son agrément, de sa beauté, une œuvre a, dans son temps, une valeur significative, une valeur vivante et qui résulte de l'accord où elle est avec les volontés de ce temps.

Indépendamment, dis-je, de sa perfection littéraire, de son agrément et de sa beauté. Mais le véritable chef-d'œuvre est caractérisé par ces deux vertus. Et, faute des vertus de style, un discours qui a exalté les masses relève de la politique, non de la littérature, domaine réservé.

Cette valeur significative, cette valeur vivante, une œuvre l'a, disais-je, dans son temps. Elle l'a ensuite et la conserve. On se trompe, si l'on croit qu'un poème promis à la durée se forme, pour ainsi parler, dans l'intangible éther. Il a, bien au contraire, de solides attaches dans la réalité environnante : c'est elle qui l'a nourri et qui lui a communiqué la force de passer la cohue des âges pour s'établir enfin dans l'éternité. Ainsi l'*Odyssée* ou l'*Iliade;* ainsi l'*Énéide;* et ainsi la *Divine Comédie,* dont la première lecture a besoin d'un perpétuel commentaire. Ces poèmes, qui sont l'enchantement commun de l'humanité, furent d'abord des œuvres de circonstance : ils ont emprunté à la vie actuelle et ils ont assimilé la substance qui est leur chair et leur âme.

Donc, je ne fais pas de la littérature cette captive ; et, l'écrivain, je ne l'ai pas enclos dans une tour où ne parviennent pas les vacarmes du dehors, où ne pénètrent ni le soleil des champs ni le soleil des cœurs.

Même, j'accorde que c'est une infirmité pour un livre qu'en le lisant on ait à se dire : — C'est joli ; mais pourquoi me raconte-t-il ces jolies choses?

Il importe que l'écrivain ne semble pas intervenir comme un sourd qui répond à ce qu'on ne lui demandait pas.

Qu'un livre ait son opportunité. S'il ne l'a pas, c'est qu'il n'a point poussé au grand air, dans le sol plantureux; il est analogue à ces fleurs de serre qui montent, presque artificiellement, sur des tiges frêles et ne vivront pas.

Mais, son opportunité, — son « actualité, » — un livre l'a de maintes manières, et même s'il refuse d'avoir, avec son temps, nul contact. Il faut alors qu'on sente le refus. Dans la mêlée des passions ou des batailles, l'arrivée d'un joueur de flûte est simplement absurde, si le musicien ne paraît pas savoir qu'auprès de lui de rudes haines se démènent, de chauds partisans affrontent l'ennemi. Mais, si le joueur de flûte, par sa musique ensorcelante, proteste contre la furie déchaînée et, sans le déclarer, donne à entendre son déplaisir ; si je devine l'intention persuasive de son hostilité, je l'écoute et je subis le paradoxe pathétique de sa mélodie : elle éclate comme un souvenir des beaux jours dans les querelles et les bagarres.

Une petite chanson me touche, si je sais ce que le chanteur a voulu, si je sais le besoin qu'il avait de chanter ainsi, en ce temps où d'autres ont un autre soin. Ce n'est pas son projet que je lui demande, mais son désir.

Alors, auprès de lui, tout le reste n'est que l'accompagnement de sa musique.

On dira que je déplace les valeurs et que, dans l'histoire, les protagonistes ne sont pas les poètes et les assembleurs de mots. Si j'étais un conducteur d'hommes, ainsi penserais-je et devrais-je penser. Mais peut-on faire cas des artistes pour qui l'art tout seul n'est pas une fin suffisante ?

La critique a été gouvernée, — et magnifiquement, — par des historiens et des psychologues, un Taine, un Sainte-Beuve et leurs élèves : ils ont traité la littérature comme une dépendance de l'histoire et de la psychologie ; ils lui empruntaient leurs documens, leurs témoignages. C'est dénaturer l'idée même de la littérature.

L'art n'est pas une province dans un État, mais un État qui a commerce avec d'autres et qui, de ce commerce, tire plusieurs élémens de sa prospérité; du moins n'a-t-il pas à payer tribut.

La critique doit affirmer l'autonomie de la littérature. Et, pour le faire, l'autorité ne lui manquera pas, quand elle aura d'abord affirmé les devoirs traditionnels et nationaux de la littérature, quand elle en aura condamné l'anarchie, organisé les puissances, dégagé l'idéal.

Voilà le programme d'une activité qui aurait de bons résultats,

— et d'une telle activité qu'on ne l'assume pas sans inquiétude.

Il m'a semblé qu'une sage modestie et la prudence m'engageaient à mettre mes jugemens sous le couvert de principes qui ont, en eux-mêmes et indépendamment de moi, leur qualité.

Je n'ai point osé dire que je tâcherais de suivre l'exemple de mes devanciers, — dans cette maison qui a, pour m'intimider, les voisinages qu'elle me donne et ses grands souvenirs : — car le zèle ne suffit pas. Mais, auprès de mes lecteurs, la recommandation de l'éminent écrivain qui, m'ayant précédé à cette place, m'y fait accueil avec tant de grâce est mon encouragement : et je l'en remercie.

Puis il y a, pour toute opinion, fût-elle vaillante, les adoucissemens que lui apporte la crainte de l'erreur. Et les méandres de l'erreur sont, parfois, des chemins d'approche, autour de la vérité.

Autour de la vérité, il y a le vaste pays de l'incertitude, où l'on découvre des paysages délicieux, et des villages qui ne sont pas tous extrêmement distans de la belle capitale : on s'y attarde sans inconvénient, pourvu qu'on sache qu'on est en route, et qu'on passe.

Le critique ne franchira pas trop hardiment ce pays de l'incertitude, s'il songe qu'il rencontrera peut-être le génie, si déconcertant et en face de qui l'on ne doit que s'excuser d'avance.

André Beaunier.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Les instituteurs continuent de faire parler d'eux; ils parlent beaucoup eux-mêmes, ils parlent trop, et nous doutons que ce qu'ils disent leur ramène l'opinion que leurs manifestations au Congrès de Chambéry ont si fortement inquiétée. Le gouvernement, on le sait, a partagé l'inquiétude générale et il a enjoint aux syndicats d'instituteurs de se dissoudre avant le 10 septembre. Les préfets ont été chargés de leur transmettre cet ordre et de veiller à ce qu'il fût obéi. Il ne l'a été que partiellement. La majorité des syndicats s'est soumise, mais une minorité s'est révoltée, et cette révolte a été particulièrement accentuée de la part du syndicat de la Seine, qui a protesté contre la décision prise par le gouvernement et annoncé qu'il y résisterait jusqu'au bout. M. Chalopin, le champion de cette résistance, s'est rendu au Congrès tenu au Havre par la Confédération générale du Travail et, désigné par l'assemblée comme président d'une de ses séances, il en a profité pour prononcer un discours dans lequel il a fièrement jeté le gant au ministère et revendiqué pour les instituteurs le droit de se solidariser, sous la forme syndicale, avec le prolétariat organisé et conscient qui marche à la suite de la Confédération du Travail. En même temps, un certain nombre d'instituteurs ont rédigé un manifeste, conçu dans le même esprit que le discours de M. Chalopin et qui a été bientôt couvert de signatures. Tels sont les faits qui se sont rapidement succédé, depuis quelques jours, du côté des instituteurs : qu'a fait le gouvernement, du sien ?

Il avait annoncé que, s'ils ne se dissolvaient pas avant le 10 septembre, les syndicats seraient déférés aux tribunaux, sans préjudice des mesures administratives qui pourraient être prises contre les instituteurs dont l'attitude exigerait une répression immédiate, notamment contre les signataires du manifeste. Donc deux ordres de mesures :

les unes judiciaires, les autres disciplinaires. Le refus de se dissoudre ayant été plus caractérisé à Paris que partout ailleurs, le gouvernement a résolu de poursuivre devant les tribunaux le syndicat de la Seine, dans la pensée que le jugement qui serait prononcé sur lui s'appliquerait aux autres et formerait jurisprudence. Si ce jugement déclarait le syndicat de la Seine illégal, tous seraient illégaux et le gouvernement aurait une force nouvelle pour procéder à leur dissolution. Mais aurait-il vraiment une force nouvelle? Avait-il besoin qu'on la lui donnât? A dire vrai, nous en doutons. Les décisions judiciaires ne se fortifient pas toujours en se multipliant et la Cour de Cassation ayant déjà, par un arrêt rendu en 1905, déclaré les syndicats de fonctionnaires illégaux, la jurisprudence était déjà établie sur ce point : on ne voit pas de quelle utilité peut être le renouvellement d'une procédure qui était épuisée. Le gouvernement, en le provoquant, a paru douter de son droit après l'avoir affirmé. On dira peut-être, et naturellement les instituteurs le disent, qu'il y a en leur faveur une résolution de la Chambre. La Chambre en effet a autorisé, jusqu'à l'établissement du statut des fonctionnaires, le maintien du *statu quo* en ce qui concerne les syndicats existans. Mais a-t-elle créé par là, suivant l'expression dont se servent les instituteurs, une « légalité provisoire, » constituant pour eux un droit qu'ils s'efforcent de rendre définitif? Pas le moins du monde. Il n'y a pas de « légalité provisoire » et, s'il pouvait y en avoir une, elle devrait être établie comme la légalité ordinaire, au moyen d'une loi discutée et votée par les deux Chambres. La résolution de la Chambre des députés n'a eu d'autre objet que d'autoriser le gouvernement à ne pas appliquer strictement la loi pendant un temps donné, ce qui était déjà de sa part quelque peu hardi et peut-être inconstitutionnel; mais le gouvernement conservait sans nul doute le droit, dont il ne pouvait pas être privé, de revenir à la complète application de la loi, s'il le jugeait opportun. Le vote de la Chambre n'avait pas une autre portée. Au surplus, il est inexistant pour les tribunaux, qui ne connaissent que la loi et ne peuvent pas appliquer autre chose qu'elle. A côté des mesures judiciaires qui risquent de traîner, les décisions administratives peuvent être plus promptes. Là aussi, cependant, il y a une procédure à suivre, et elle impose quelques formalités et délais. L'intervention des conseils départementaux est inévitable; ils ont un avis à donner, sans que le gouvernement soit obligé de le suivre. L'autorité et la responsabilité de celui-ci sont donc entières; il ne l'oubliera pas; le mal qui vient de se révéler dans le corps ensei-

gnant est trop grave pour que les remèdes ne soient pas immédiats et suffisamment énergiques.

Nous sommes loin, en effet, des instituteurs que nous avons connus autrefois, braves gens sans prétentions déplacées, tout entiers consacrés à leurs fonctions, à leurs devoirs envers les enfans, leur enseignant à lire, à écrire, à compter, à connaître et à aimer leur pays, mais qui étaient loin de se croire les dépositaires de la science intégrale et de se considérer comme les prêtres d'une religion nouvelle, avec toutes les ambitions que comporte cette conception de soi-même et du rôle qu'on est appelé à remplir dans la société. Les instituteurs de nos communes ne cherchaient alors à s'imposer à personne et ils avaient les sympathies de tous. Dira-t-on qu'ils languissaient dans la misère et que personne ne songeait à les en tirer? Rien ne serait plus faux. La République n'a pas attendu qu'ils se fussent syndiqués pour améliorer leur sort; très spontanément et généreusement, elle a fait beaucoup pour eux et elle n'a jamais renoncé à faire davantage. Les instituteurs le savent bien et ils se tiendraient plus tranquilles, confians dans la bonne volonté des pouvoirs publics à leur égard, s'ils bornaient leurs désirs à l'amélioration graduelle de leur état professionnel ; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils s'en tiennent là; en réalité, ils veulent être leurs maîtres et ne reconnaissent plus aucune autorité au-dessus d'eux. C'est surtout pour ce motif, qu'on ne s'y trompe pas, qu'au Congrès de Chambéry, leurs syndicats se sont affiliés à la Confédération générale du Travail.

La célèbre Confédération a, en effet, un idéal dont elle poursuit la réalisation par tous les moyens que l'on sait, et qui n'est autre que de devenir la maîtresse unique, absolue, dictatoriale de la production industrielle, d'en modifier à son gré les conditions et de la dominer à la manière d'un gouvernement de droit divin. Ces conceptions nouvelles hantent les imaginations dans le monde du travail et elles sont passées de là dans un monde qui en était jusqu'ici très distinct, celui de l'administration. Les fonctionnaires de tous ordres y ont vu un exemple à suivre, et beaucoup l'ont suivi. La loi de 1884, sur les syndicats professionnels, a servi d'instrument à tous ces projets ; il a fallu pour cela la forcer, la dénaturer, la falsifier, mais on ne s'est pas gêné pour le faire et nous avons vu peu à peu, non seulement les ouvriers, mais une notable partie des fonctionnaires, constituer des syndicats, puis des fédérations de ces syndicats, et s'affilier finalement à la Confédération générale du Travail. Les instituteurs, s'ils avaient été vraiment plus éclairés que les

autres, se seraient tenus à l'abri de la contagion ; mais ils n'en ont rien fait; tout au contraire, c'est parmi eux que cette contagion s'est exercée avec le plus de force. Pourquoi ? Il y aurait là tout un problème psychologique à étudier. La partie élevée, tout intellectuelle, vraiment noble et désintéressée de leur mission aurait dû servir aux instituteurs de sauvegarde : s'il n'en a rien été, c'est sans doute parce que les prétentions exagérées ne se développent jamais mieux que dans une science incomplète. On a donc vu les instituteurs devenir peu à peu un danger pour la société dont on se plaisait à croire qu'ils seraient un des plus solides appuis et, aussi, un danger pour eux-mêmes. Jamais la nécessité d'un gouvernement en dehors d'eux, au-dessus d'eux, n'est apparue plus manifestement qu'aujourd'hui. Sans nul doute ce gouvernement a ses défauts et ils se sont singulièrement développés depuis quelques années. Lorsque les instituteurs se plaignent des ravages que le favoritisme politique fait dans leurs rangs comme partout ailleurs, ils ont cent fois raison, et s'ils demandent, s'ils exigent des garanties contre des excès devenus intolérables, la conscience publique les soutiendra. Mais l'émancipation qu'ils rêvent, émancipation dont ils feraient bientôt une nouvelle dictature, est bien loin d'être la panacée qu'ils annoncent : ce n'est pas par un mal qu'on en guérit un autre.

La crise actuelle nous a donné l'occasion de nous rendre mieux compte de l'esprit qui règne dans le corps enseignant : nous ne parlons, bien entendu, que des instituteurs primaires, ils sont seuls en cause. Est-ce à tort, est-ce à raison que, depuis quelques années, on s'est demandé si l'idée de patrie, avec toutes les obligations qui en découlent, ne s'était pas un peu obscurcie dans leur conscience ? C'est une grave question ; nous n'en connaissons même pas de plus redoutable, car l'avenir du pays dépend des générations nouvelles que les instituteurs élèvent dans nos écoles. L'enseignement qu'ils donnent et, en dehors de cet enseignement proprement dit, leur manière personnelle de penser et de sentir, l'exemple même de leur vie, en un mot ces émanations subtiles qui créent aux enfans une ambiance particulière contre laquelle ils n'ont pas de défense, sont à coup sûr des élémens de notre grandeur ou de notre décadence future. Voilà pourquoi, lorsque les mots d'antipatriotisme, d'antimilitarisme ont commencé à courir et qu'on a pu craindre que nos instituteurs ne fussent pas suffisamment garantis contre les dangers qu'ils recèlent, l'émotion dans le pays a été très vive. Mais enfin on doutait, on niait même volontiers et, en somme, les pessimistes n'avaient à citer que des cas

qu'on pouvait dire isolés : il est vrai qu'ils étaient nombreux et qu'il fallait bien reconnaître au mal un caractère pour le moins sporadique. L'éloquence officielle, notre bonne volonté aidant, nous rassurait pourtant à demi : nous ne voulions pas croire que le corps enseignant lui-même eût été atteint par l'épidémie dont un trop grand nombre d'instituteurs présentaient les symptômes manifestes; nous ne voulons pas le croire encore; pourtant, combien sont faibles les protestations et les explications que nous avons entendues ! A aucun moment, en aucun lieu, ne s'est élevée cette voix claire et loyale, tranchons les mots : honnête et française, qui aurait éclairé nos esprits et rassuré nos cœurs. Par amour de la lumière, on en est presque réduit à regretter les manifestations de Chambéry. Participer au « Sou du soldat » par l'intermédiaire des Bourses du travail et s'affilier à la Confédération générale du Travail, on comprend tout de suite ce que cela veut dire, et le gouvernement ne s'y est pas mépris : mais depuis, quelle obscurité !

Il serait sans doute injuste d'attribuer aux instituteurs en général les sentimens qui se sont manifestés au Congrès de la Confédération générale du Travail. La présence de M. Chalopin n'engageait que le syndicat de la Seine, et les instituteurs dont les syndicats étaient représentés à Chambéry ne sont eux-mêmes qu'une minorité du corps enseignant. Il n'en est pas moins vrai qu'un trop grand nombre d'instituteurs ont aujourd'hui les yeux tournés du côté de la Confédération générale et qu'ils en attendent le mot d'ordre : aussi les motions votées au Congrès du Havre ne sont-elles pas pour nous sans importance. Nous les avons relevées avec soin, sans en trouver aucune qui se soit prononcée contre l'antipatriotisme, l'antimilitarisme; tout au plus, le Congrès, à la demande de M. Merrheim, a-t-il déclaré qu'il n'était pas partisan de la désertion. C'est peu ; ce n'est certainement pas assez. Nous avons, malheureusement, un document dont on ne peut pas nier l'importance et qui est déconcertant par l'inintelligence et l'inconscience dont il témoigne dans une situation qui demanderait tout le contraire. Il ne s'agit plus cette fois des syndicats d'instituteurs, mais des amicales : elles ont formé, elles aussi, une fédération, et c'est la Commission permanente de cette fédération qui a rédigé, au nom des 98 000 instituteurs qu'elle représente, un manifeste destiné à nous dire enfin d'une manière précise la pensée du corps tout entier. On sait la différence qu'il y a entre les syndicats et les amicales ; les premiers se réclament de la loi de 1884 sur les syndicats professionnels, les secondes de la loi générale sur les associations de 1901. Les ami-

cales comprennent la partie la plus modérée et de beaucoup la plus nombreuse des instituteurs; les syndicats en représentent la partie la plus ardente et la plus aventureuse. Nous devions donc nous attendre à ce que la Fédération des amicales, prenant la parole au milieu d'une situation troublée et troublante comme celle d'aujourd'hui, fît entendre une parole de bon sens et de sagesse que nous aurions été heureux d'enregistrer. Hélas ! quelle déception ! Si la Fédération des amicales a cru rassurer l'opinion, elle s'est bien trompée ! Mais ici quelques textes sont indispensables.

Combien nous aurions été soulagés si la Fédération avait débuté par une affirmation catégorique de patriotisme ! Mais non. « Les instituteurs groupés dans leurs associations corporatives ne sont pas, s'est-elle contentée de dire, antipatriotes; ils considèrent comme une injure grave l'accusation qui les représenterait comme capables de faire profession de sentimens qui détourneraient de l'école tous ceux qui ont le souci de la moralité de l'enfance, de la dignité et de la sécurité du pays. » Que tout cela est alambiqué ! Mais si les sentimens que les instituteurs inculquent aux enfans ne sont pas ceux qui viennent d'être définis en termes d'ailleurs si vagues, quels sont-ils? Quels sont ceux dont ils sont eux-mêmes animés? « Tout en confirmant, continue le manifeste, leurs tendances pacifistes et leur confiance dans la réalisation de l'arbitrage international, ils affirment enseigner un patriotisme réglé par le sentiment de la justice et le respect du droit d'autrui, celui des grands ancêtres de la Révolution française défendant, contre les étrangers et les émigrés de Coblentz, l'idéal républicain et le patrimoine des libertés si chèrement conquises. » Il faut remarquer ici le soin avec le quel les instituteurs des amicales se déclarent non pas pacifiques, mais pacifistes, ce qui n'est pas la même chose : ils enseignent aux enfans que le patriotisme spécifique est un sentiment provisoire qui évoluera jusqu'à prendre un autre nom lorsque l'arbitrage international aura rendu les armées permanentes inutiles : tout cela est compris dans la formule, obscurément nous le voulons bien, mais intelligiblement pour ceux qui savent lire. Poursuivons. « Volontairement, ils (les instituteurs) dénoncent comme dangereux pour la sécurité nationale le chauvinisme étroit, jaloux, agressif, et ils repoussent le nationalisme intéressé des brasseurs d'affaires, comme ils distinguent le militarisme outrancier du rôle défensif de l'armée républicaine. » Nous le demandons à tout lecteur de bonne foi : est-ce ainsi qu'il faut parler à des enfans? Sont-ils capables de suivre la pensée de l'instituteur dans cette casuistique flottante et fuyante où se per-

dent les hommes faits eux-mêmes ? Est-il prudent de les habituer à croire que la patrie peut avoir tort et qu'on ne lui doit son dévouement que lorsqu'elle a raison? Nos « grands ancêtres » de la Révolution ont-ils fait ces distinctions ? se sont-ils bornés au rôle défensif? Est-ce même assez respecter l'innocence des enfans que de leur dénoncer *grosso modo* les faiseurs d'affaires et de leur donner à croire qu'ils sont à l'origine de toutes les entreprises militaires? N'y a-t-il pas, dans les précautions, les réserves, les équivoques, le subtil dosage d'un tel enseignement, quelque chose d'incomplet, de partial et de bas? M. Guist'hau a eu bien raison de dire, dans un discours récent, que « le patriotisme n'a pas besoin d'être défini ! » On voit combien il est dangereux pour certains exégètes de s'essayer à le définir. Mais voici le comble. Les instituteurs « se permettent de rappeler qu'en des circonstances récentes, la même presse qui harcèle les maîtres laïques traitait aussi d'antipatriotes et d'antimilitaristes ceux qui combattaient la justice de caste et subissaient le blâme et la ruine plutôt que de trahir la vérité. » Les instituteurs se permettent cela : nous ne leur en faisons pas nos complimens! Ainsi l'affaire Dreyfus est devenue matière d'enseignement primaire. Les hommes sensés évitent aujourd'hui d'en parler pour permettre à l'apaisement de se faire. S'il y a un lieu entre tous à la porte duquel on doit arrêter ce qui nous divise, assurément, c'est l'école. Le premier devoir de l'instituteur est de ne rien dire à l'enfant qui, rapporté dans les familles, pourrait y rallumer le feu sous la cendre et enflammer de nouveau les passions qui s'éteignent. Ils ne l'entendent pas ainsi. Dépositaires d'une science supérieure et infaillible, ils distribuent la justice sans crainte de se tromper. Nous les plaignons ! Mais ils ne sont pas seuls à plaindre; ils ne sont même pas ceux qui le sont le plus.

Le manifeste ne s'arrête pas là : les instituteurs des amicales n'ont pas cru pouvoir se dispenser de parler de la question du jour. « Si, disent-ils, pour se conformer aux décisions des congrès fédéraux des amicales, ils réclament le droit commun en matière d'association, ce n'est pas dans un but de désagrégation nationale ou d'acclimatation des méthodes violentes. Mais ils ne comprennent pas que, dans le pays de la Déclaration des droits de l'homme, on les considère comme des citoyens diminués. Issus du peuple, éducateurs de ses enfans, voulant adapter l'enseignement à ses besoins, ils ne sauraient rester en dehors du grand mouvement d'émancipation politique et économique qui entraîne dans l'association tous ceux qui produisent et qui travaillent. » Au milieu de cette phraséologie, où est le point im-

portant? Il est dans la confusion établie entre le droit de se syndiquer et le droit de s'associer, d'où il ressort que, si les amicales se contentent provisoirement d'exercer le second, c'est dans l'espoir d'arriver par là à exercer bientôt le premier, en convertissant l'un dans l'autre. Confusion, disons-nous? Que signifient, en effet, ces phrases déclamatoires où les instituteurrs se déclarent des « citoyens diminués » et, après avoir invoqué les Droits de l'homme, revendiquent pour eux l'exercice du droit commun en matière d'association? Ce droit commun, personne ne le leur conteste; ils en jouissent aussi largement que qui que ce soit et l'existence même des amicales en est la preuve. Les amicales sont, en effet, des associations; le gouvernement les a respectées, il ne leur a nullement ordonné de se dissoudre, son injonction ne s'est adressée qu'aux syndicats. Or les syndicats proviennent de l'exercice, non pas du droit commun, mais d'un droit exceptionnel qui a été accordé, en 1884, aux ouvriers et aux patrons seuls. Le syndicat est en dehors du droit commun; le droit commun, c'est l'association. Les instituteurs le savent bien, mais ils font exprès de confondre et, toutes les fois qu'ils parlent du droit commun et du droit d'association pour en revendiquer le bénéfice, il faut entendre le droit au syndicat. Eh bien! ce droit, le gouvernement le leur refuse: toute la question est là. Depuis quelques années, ils ont cherché, sournoisement et par toute sorte de roueries, à passer du droit commun au droit particulier, de l'association au syndicat; on a été faible envers eux; on a protesté pour la forme, mais on les a laissés faire; ils se sont enhardis peu à peu, et le moment est venu où ils ont cru pouvoir, avec hardiesse et sans danger, rattacher leurs syndicats illégaux à des organisations purement révolutionnaires. Soit qu'ils aient mal choisi leur heure, soit que le saut ait été trop fort, le gouvernement les a arrêtés. Dans leur étonnement, dans leur irritation, ils ont laissé échapper tout leur secret. Nous le connaissons aujourd'hui : les amicales elles-mêmes, malgré leur modération relative, l'ont imprudemment trahi. Leur manifeste se termine par un blâme formel de la dissolution des syndicats. Nous le croyons bien : si cette dissolution n'avait pas été ordonnée, ils se seraient peu à peu convertis en syndicats et ils auraient suivi la même route que leurs devanciers, jusqu'à la dernière étape qui est la Confédération générale du Travail. Voilà ce que nous avons aperçu à la lumière de ces derniers incidens. Ici encore, une préoccupation de justice nous amène à dire qu'il ne faut pas confondre tous les instituteurs avec les meneurs de leurs syndicats, ou même de leurs amicales. Beaucoup d'entre eux se sont

associés ou syndiqués par entraînement, par esprit d'imitation, par passivité et dans l'obscur espoir qu'il en sortirait pour eux quelque bien. Leur ignorance était leur excuse; ils n'en auraient plus désormais, car ils sont avertis. En cela surtout, l'acte du gouvernement a été bienfaisant. C'est rendre service aux bons instituteurs, qui sont sans nul doute la majorité, que de les soustraire aux suggestions de leurs syndicats en les supprimant, de leurs amicales en les redressant, enfin de leurs fédérations qui, se rendant solidaires l'une de l'autre, finissent par être animées du même esprit.

Partisan de la liberté de l'enseignement, qui nous paraît plus que jamais nécessaire, nous avons toujours défendu l'école laïque, mais nous demandons qu'elle nous y aide. M. Guist'hau n'a pas seulement parlé de ceux qui l'attaquent, il a parlé aussi de ceux qui la compromettent. Contre les premiers, la défense est relativement facile; elle l'est moins contre les seconds. Fait remarquable : dans le manifeste des amicales, il n'est pas une seule fois question des intérêts professionnels des instituteurs et des améliorations de situation qu'ils peuvent désirer; c'est pourtant à les faire valoir que leurs associations devraient servir. M. Guist'hau a cru les apaiser en leur promettant une série de réformes qui coûteront 40 millions de plus, tous les ans, au contribuable : l'effet produit semble avoir été insignifiant. Les instituteurs veulent cela sans doute, et même avec des augmentations qu'ils annoncent l'intention de fixer eux-mêmes. Mais ils veulent encore autre chose et nous avons dit quoi : ils veulent former une corporation dont ils établiront seuls les règles et dont seuls ils seront les maîtres. Si nous pouvions, ce qu'à Dieu ne plaise! leur passer ce point, il en est un autre sur lequel nous resterions intraitables, à savoir l'enseignement qu'ils donnent. On vient de voir ce qu'il est, ou plutôt ce qu'il serait sous peu, si le corps enseignant ne dépendait plus de personne. Le gouvernement aura beaucoup à faire, plus sans doute qu'il n'avait prévu au début de son entreprise. Des nécessités nouvelles lui ont apparu. Pour y pourvoir, il a une grande force, mais à la condition d'en user. S'il n'use pas de cette force, s'il hésite et s'il faiblit dans son emploi, si les fédérations d'instituteurs ont l'impression qu'ils l'ont fait reculer et céder, il vaudrait encore mieux qu'il n'eût rien fait du tout.

Le gouvernement a décidé de concentrer nos forces navales dans la Méditerranée : nous y avions déjà deux escadres, nous y en aurons une troisième, qui était à Brest et qui est composée de vieux vaisseaux

sans grande valeur militaire. Cette mesure, bien que ce ne soit pas la première fois qu'elle ait été prise, a produit une impression très disproportionnée avec son objet: elle a fait couler des torrens d'encre dans le monde entier, mais plus particulièrement en Allemagne où on l'a très artificiellement rattachée à des intentions dont nous ne nous étions certainement pas doutés, mais qu'on nous a obligeamment prêtées. Après un jour ou deux de réflexion, la presse allemande s'est aperçue, ou a cru s'apercevoir du parti qu'elle pouvait tirer de l'opération et elle a déclaré tout net qu'il y avait là de notre part une provocation à l'adresse de l'Italie. Si celle-ci ne sentait pas l'offense, c'est qu'elle avait un médiocre souci de sa dignité. Nous devons dire tout de suite que l'Italie n'a pas senti l'offense. Quelques-uns de ses journaux ont bien semblé être un moment impressionnés par le grand déploiement d'intérêt que la presse allemande témoignait à leur pays, mais ils se sont rassurés assez vite, et tout porte à croire que, de la campagne allemande, il ne résultera ni bien ni mal. Ce sera un coup d'épée dans l'eau.

Quel but a eu le gouvernement de la République en procédant à cette nouvelle distribution de nos forces? Il a pensé sans doute qu'il fallait, dès le temps de paix, adopter les dispositions qui seraient les meilleures en temps de guerre. Si la guerre éclatait dans les mers du Nord, ce n'est pas contre l'Angleterre qu'elle aurait lieu, mais contre l'Allemagne et nos vieux bateaux ne nous serviraient à rien contre la flotte allemande qui est toute neuve; ils n'y trouveraient pas leurs équivalens à combattre, et n'auraient qu'à se réfugier au plus profond de nos ports. Dans la Méditerranée, il n'en serait pas de même; malgré leur âge, nos vaisseaux pourraient y être utilisés ; ils y en trouveraient d'autres avec lesquels ils pourraient avoir affaire ; c'est probablement pour cela qu'on les y a envoyés. A ce motif un autre vient s'ajouter : en cas de guerre, nous aurons un intérêt primordial à maintenir nos relations avec le Nord de l'Afrique. L'Algérie, la Tunisie, le Maroc tiendront une place importante dans nos préoccupations, et rien ne serait plus imprudent de notre part que de ne pas entretenir avec eux des communications tout à fait sûres. Les pays arabes sont actuellement, dans un état de fermentation que l'expédition italienne en Tripolitaine n'a pas diminué, on le pense bien, et c'est surtout en ce sens que nous avons pu penser à l'Italie dans les mesures que nous avons prises : il ne lui importe guère moins qu'à nous que le monde arabe soit tenu en respect dans un moment où il pourrait prendre feu tout entier. Qu'on ne s'y trompe pas, en effet: la

politique que l'Italie et nous suivons en Afrique a rapproché nos intérêts et les a rendus solidaires : nous sommes plus obligés que jamais, — et c'est une obligation qui ne nous coûte rien, — de maintenir en parfait accord les deux pays. La France et l'Italie peuvent en effet se faire mutuellement beaucoup de bien en restant unies, mais encore plus de mal si elles se divisaient. Peut-être en a-t-on le sentiment en Allemagne et a-t-on voulu soulever entre l'Italie et nous des susceptibilités irritantes pour faire oublier à Rome des intérêts beaucoup plus sérieux. Le journal *Le Temps*, que la presse allemande avait accusé très légèrement d'avoir, ainsi que le *Journal des Débats*, écrit des articles menaçans pour l'Italie, a répondu par un article de bonne guerre dans lequel il a montré, avec des textes à l'appui, que l'Allemagne avait toujours refusé d'étendre à la Méditerranée ce que nous appellerons, si l'on veut, les bienfaits de la Triple-Alliance. Celle-ci ne s'applique qu'aux intérêts continentaux. Quant à ceux qu'elle a dans la Méditerranée, l'Allemagne ne s'en souciant pas, l'Italie a été laissée libre de les garantir comme elle voudrait et naturellement elle s'est tournée pour cela du côté de Paris et de Londres : elle y a trouvé un meilleur accueil qu'à Berlin et, nous pouvons le dire, une bonne volonté plus efficace. Sa situation est quelque peu paradoxale entre son alliance territoriale et ses ententes maritimes. Si la guerre éclatait, quel est l'intérêt qui l'emporterait ? Il est difficile de le dire, cela dépendrait sans doute du moment. S'en est-on préoccupé en Allemagne ? Le fait est d'autant plus probable que l'alliance doit être prochainement renouvelée. Y est-on disposé à faire ce à quoi on s'était refusé jusqu'à présent et à englober la Méditerranée dans les obligations que comporte l'alliance ? C'est possible, et cela expliquerait en partie la sortie véhémente que la presse allemande vient de faire contre nous en vue d'alarmer et indigner l'Italie contre nos dispositions navales, pourtant si innocentes. Mais, qu'on le veuille ou non, la contradiction entre les intérêts continentaux et les intérêts méditerranéens de l'Italie subsistera et, quoi qu'on puisse penser des premiers, il est certain que les seconds peuvent être plus effectivement garantis par l'Angleterre et par la France que par toute autre puissance. En cas de guerre, la flotte allemande, toute forte qu'elle est, aura assez à faire dans les mers du Nord. Est-ce encore pour cela que la presse allemande a reproché à la France de vouloir détourner l'Italie de la Triple Alliance pour l'entraîner dans la Triple Entente ? Peut-être : mais nous n'avons eu aucun dessein de ce genre et, si nous avions formé celui-là, nous n'aurions pas cru le servir en offensant l'Italie dans la Méditerranée.

Les allégations de la presse allemande se détruisent l'une l'autre.

Enfin un dernier motif qui explique la mauvaise humeur de la presse allemande est l'impression que la nouvelle distribution de nos forces maritimes lui a donnée de notre intimité plus étroite avec l'Angleterre. Si nous avons cru pouvoir sans inconvéniens amener notre troisième escadre dans la Méditerranée, c'est, dit-elle, parce que nous comptons sur l'Angleterre pour veiller sur nos intérêts au Nord, et si l'Angleterre a ramené la plus grande partie de ses propres forces au Nord, c'est parce qu'elle compte sur nous pour veiller sur ses intérêts au Sud. Tous ces mouvemens n'ont pas pu se faire sans que les deux pays se soient mis d'accord en vue de certaines éventualités. Rien, en effet, n'est plus vraisemblable. Ni l'Angleterre n'a renoncé à défendre elle-même ses intérêts dans la Méditerranée, ni la France à défendre les siens dans les mers du Nord ; aucune grande puissance ne peut consentir à de pareilles abdications partielles ; aucune toutefois n'est aujourd'hui assez grande pour se confiner dans l'isolement et pour y trouver de la sécurité. Il ne faut donc rien exagérer ; les thèses trop absolues sont certainement inexactes ; mais que les mouvemens maritimes de ces derniers temps aient été le résultat d'une entente, personne n'en doute. Une telle entente ne peut être que provisoire. Dans quelques années, le développement des forces maritimes de la Triple-Alliance exigera d'autres dispositions. Nous procéderons nous-mêmes à des constructions navales correspondant à celles des autres. Il le faudra bien : ces folles dépenses sont indispensables. Ce n'est du moins pas nous qui en avons donné l'exemple et, si nous le suivons, c'est que nous y sommes impérieusement obligés.

Nous lisions, ces jours-ci, dans les journaux le compte rendu d'une conversation du roi de Montenegro. Il disait que, par considération pour les intérêts de la Russie qu'il faisait passer même avant les siens, il renonçait à la guerre, mais que la paix coûtait plus cher qu'elle. Peut-être avait-il raison, la paix coûte de plus en plus cher : elle vaut pourtant mieux que la guerre, et, quand les intérêts vitaux et l'honneur du pays le permettent, on ne saurait faire de trop grands sacrifices pour la conserver.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.